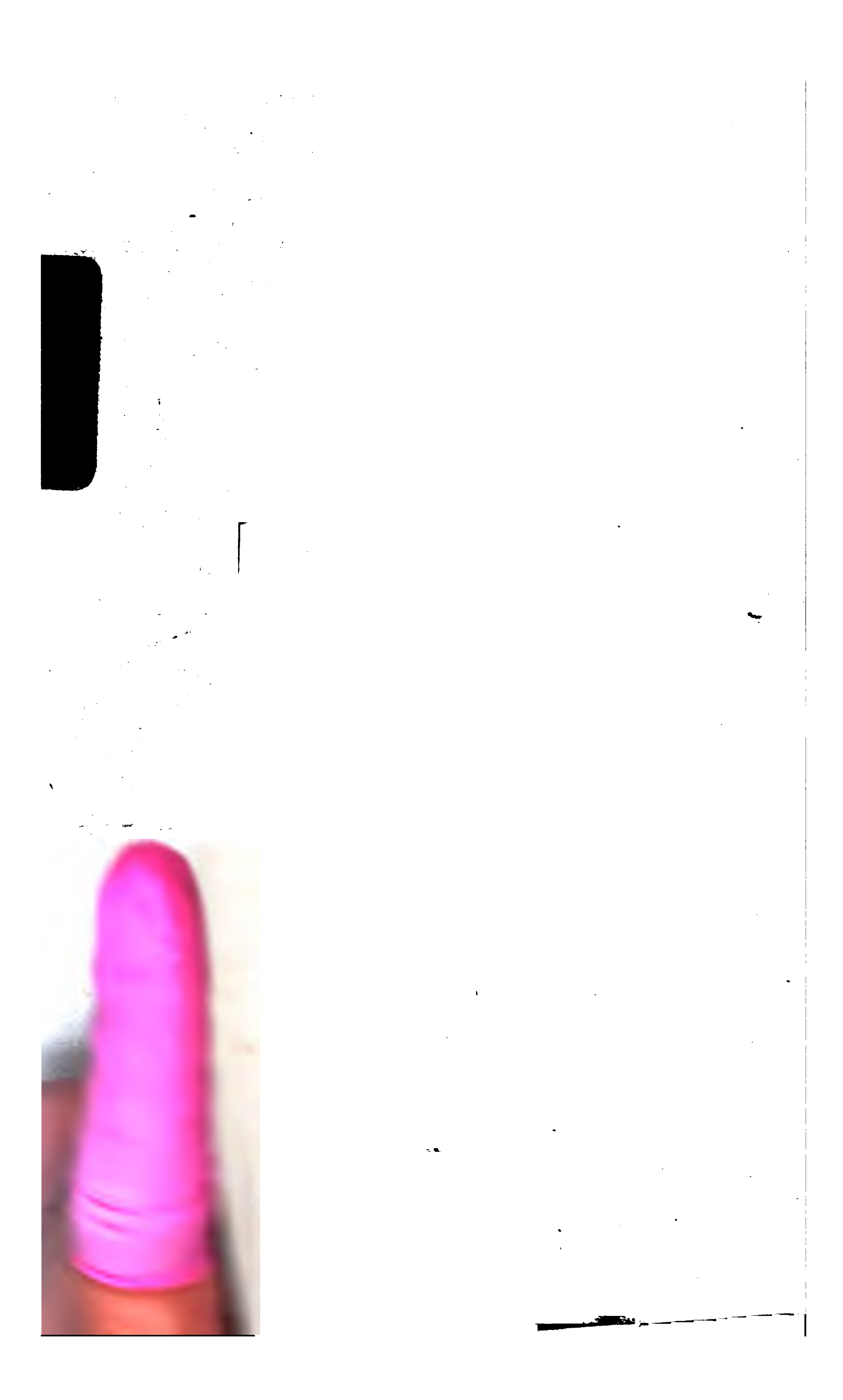




# ŒUVRES

# DE FÉNÉLON.

TOME XVIII.

# ŒUVRES
# DE FÉNÉLON.

---

*TOME XVIII.*

# OEUVRES

# DE FÉNÉLON,

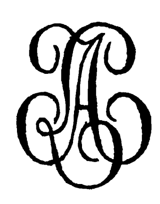
## ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI,

PUBLIÉES D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES ;

AVEC UN GRAND NOMBRE DE PIÈCES INÉDITES.

TOME XVIII.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1823.

# MANUEL
# DE PIÉTÉ.

# MANUEL DE PIÉTÉ.

## AVIS SUR LA PRIÈRE

### ET SUR LES PRINCIPAUX EXERCICES DE PIÉTÉ.

I. L'EXCELLENTE prière n'est autre chose que l'amour de Dieu. L'excellence de cette prière ne consiste pas dans la *multitude des paroles* (1) que nous prononçons; car Dieu connoît, sans avoir besoin de nos paroles, le fond de nos sentimens. La véritable demande est donc celle du cœur, et le cœur ne demande que par ses désirs. *Prier* est donc désirer, mais désirer ce que Dieu veut que nous désirions. Celui qui ne désire pas du fond du cœur fait une prière trompeuse. Quand il passeroit des journées entières à réciter des prières, ou à méditer, ou à s'exciter à des sentimens pieux, il ne prie point véritablement s'il ne désire pas ce qu'il demande.

II. O qu'il y a peu de gens qui prient! car où sont ceux qui désirent les véritables biens? Ces biens sont les croix extérieures et intérieures, l'humiliation, le renoncement à sa propre volonté, la mort à soi-même, le règne de Dieu sur les ruines de l'amour-propre. Ne point désirer ces choses, c'est ne prier point : pour prier il faut les désirer sérieusement,

(1) *Matth.* VI. 17.

effectivement, constamment, et par rapport à tout le détail de la vie; autrement la prière n'est qu'une illusion semblable à un beau songe, où un malheureux se réjouit, croyant posséder une félicité qui est bien loin de lui. Hélas! combien d'ames pleines d'elles-mêmes, et d'un désir imaginaire de perfection au milieu de toutes leurs imperfections volontaires, qui n'ont jamais prié de cette véritable prière du cœur! Voilà le principe sur lequel saint Augustin disoit: « Qui aime peu, prie peu; qui aime beaucoup, prie » beaucoup. »

III. Au contraire, on ne cesse point de prier quand on ne cesse jamais d'avoir le vrai amour et le vrai désir dans le cœur. L'amour caché au fond de l'ame prie sans relâche, lors même que l'esprit ne peut être dans une actuelle attention : Dieu ne cesse de regarder dans cette ame le désir qu'il y forme lui-même, et dont elle ne s'aperçoit pas toujours. Ce désir en disposition touche le cœur de Dieu; c'est une voix secrète qui attire sans cesse ses miséricordes; c'est cet *Esprit*, qui, comme dit saint Paul (1), *gémit en nous par des gémissemens ineffables; il aide notre foiblesse.*

IV. Cet amour sollicite Dieu de nous donner ce qui nous manque, et d'avoir moins d'égard à notre fragilité qu'à la sincérité de nos intentions. Cet amour efface même nos fautes légères, et nous purifie comme un feu consumant; *il demande en nous et pour nous ce qui est selon Dieu* (2). Car, ne sachant pas ce qu'il faut demander, nous demanderions souvent ce qui nous seroit nuisible. Nous demanderions certaines

(1) *Rom.* VIII. 26. — (2) Ibid. 27.

ferveurs, certains goûts sensibles, et certaines perfections apparentes, qui ne serviroient qu'à nourrir en nous la vie naturelle et la confiance en nos propres forces; au lieu que cet amour, en nous aveuglant, en nous livrant à toutes les opérations de la grâce, en nous mettant dans un état d'abandon pour tout ce que Dieu voudra faire en nous, nous dispose à tous les desseins secrets de Dieu.

V. Alors nous voulons tout, et nous ne voulons rien. Ce que Dieu voudra nous donner est précisément ce que nous aurons voulu; car nous voulons tout ce qu'il veut, et nous ne voulons que ce qu'il voudra. Ainsi cet état contient toute prière. C'est une opération du cœur qui embrasse tout désir. *L'Esprit demande en nous* (1) ce que l'Esprit lui-même veut nous donner. Lors même qu'on est occupé au dehors, et que les engagemens de pure providence nous font sentir une distraction inévitable, nous portons toujours au dedans de nous un feu qui ne s'éteint point, et qui au contraire nourrit une prière secrète, qui est comme une lampe sans cesse allumée devant le trône de Dieu. *Si nous dormons, notre cœur veille* (2). *Bienheureux ceux que le Seigneur trouvera veillans* (3) !

VI. Pour conserver cet esprit de prière, qui doit nous unir à Dieu, il faut faire deux choses principales; l'une est de le nourrir; l'autre, d'éviter ce qui pourroit nous le faire perdre.

Ce qui peut le nourrir, c'est la lecture réglée, l'oraison actuelle en certains temps, le recueillement fréquent dans la journée; les retraites, quand on sent

(1) *Rom.* VIII. 27. — (2) *Cant.* V. 2. — (3) *Luc.* XII. 37.

qu'on en a besoin, ou qu'elles sont conseillées par les gens expérimentés que l'on consulte; enfin l'usage des sacremens, proportionné à son état.

Ce qui peut faire perdre l'esprit de prière doit nous remplir de crainte, et nous tenir dans une exacte précaution. Ainsi il faut fuir les compagnies profanes qui dissipent trop, les plaisirs qui émeuvent les passions, tout ce qui réveille le goût du monde, et les anciennes inclinations qui nous ont été funestes.

Le détail de ces deux choses est infini, et on ne peut le marquer ici qu'en général, parce que chaque personne a ses besoins particuliers.

VII. Pour nourrir cet esprit de prière, il faut choisir des lectures qui nous instruisent de nos devoirs et de nos défauts; qui, en nous montrant la grandeur de Dieu, nous enseignent ce que nous lui devons, et nous découvrent combien nous manquons à l'accomplir : car il n'est pas question de faire des lectures stériles où notre cœur s'épande et s'attendrisse comme à un spectacle touchant; il faut que l'*arbre porte des fruits* (1); et on ne peut croire que la racine est vive, qu'autant qu'elle le montre par sa fécondité.

VIII. Le premier effet du sincère amour, c'est de désirer de connoître tout ce qu'on doit faire pour contenter le bien-aimé de notre cœur : faire autrement, c'est aimer soi-même sous le prétexte de l'amour de Dieu; c'est chercher en lui une vaine et trompeuse consolation; c'est vouloir faire servir Dieu à son propre plaisir, et non se sacrifier à sa gloire.

(1) *Matth.* VII. 17.

A Dieu ne plaise que ses enfans l'aiment ainsi! Quoi qu'il en coûte, il faut connoître et pratiquer sans réserve tout ce qu'il demande de nous.

IX. Pour le temps de l'oraison, il doit se régler par le loisir, par l'état, la disposition et l'attrait de chaque personne.

La méditation n'est pas l'oraison, mais elle en est le fondement essentiel (1). Elle nous sert à nous remplir des vérités que Dieu nous a révélées. Il faut donc connoître à fond, non seulement tous les mystères de Jésus-Christ et les vérités de son Évangile, mais encore tout ce que ces vérités doivent imprimer personnellement en nous pour nous régénérer; il faut que ces vérités nous pénètrent long-temps, comme la teinture s'imbibe peu à peu dans la laine que l'on veut teindre.

X. Il faut que ces vérités nous deviennent familières, en sorte qu'à force de les voir de près et à toute heure, nous soyons accoutumés à ne juger plus de rien que par elles; qu'elles soient notre unique lumière pour juger dans la pratique, comme les rayons du soleil sont notre unique lumière pour apercevoir la figure et la couleur de tous les corps.

Quand ces vérités se sont, pour ainsi dire, incorporées de la sorte en nous, c'est alors que notre oraison commence à être réelle et fructueuse : jusque-là ce n'en étoit que l'ombre; nous pensions voir à fond ces vérités, et nous n'en touchions que l'écorce grossière. Tous nos sentimens les plus tendres et les plus vifs, toutes nos résolutions les plus fermes, toutes nos vues les plus claires et les plus distinctes,

(1) *Ps.* xxxviii. 4.

n'étoient encore qu'un germe vil et informe de ce que Dieu développe en nous.

XI. Quand sa lumière divine commence à nous éclairer, alors on voit dans la vraie lumière; alors il n'y a aucune vérité à laquelle on n'acquiesce dans le moment, comme on n'a pas besoin de raisonner pour reconnoître la splendeur du soleil dès le moment qu'il se lève et frappe nos yeux. Il faut donc que notre union à Dieu dans l'oraison soit le fruit de la fidélité à suivre toutes ses volontés. C'est par là qu'on peut juger de notre amour pour lui.

XII. Il faut que la méditation devienne chaque jour de plus en plus profonde et intime. Je dis *profonde*, parce que, quand nous méditons ces vérités humblement, nous enfonçons de plus en plus pour y découvrir de nouveaux trésors : j'ajoute *intime*, parce que, comme nous creusons de plus en plus pour entrer dans ces vérités, ces vérités aussi creusent de plus en plus pour entrer jusque dans la substance de notre ame. Alors un seul mot tout simple entre plus avant que des discours entiers.

XII. Les mêmes choses qu'on avoit cent fois entendues froidement et sans aucun fruit, nourrissent l'ame d'une manne cachée, et qui a des goûts infinis pendant plusieurs jours. Enfin il faut bien prendre garde à ne point cesser de se nourrir de certaines vérités dont nous avons été touchés, tandis qu'il leur reste encore quelque suc pour nous; tandis qu'elles ont encore quelque chose à nous donner, c'est un signe certain que nous avons besoin de recevoir d'elles : elles nous nourrissent même souvent sans aucune instruction précise et distincte; c'est un je ne

sais quoi qui opère plus que tous les raisonnemens. On voit une vérité, on l'aime, on s'y repose; elle fortifie le cœur, elle nous détache de nous-mêmes : il y faut demeurer en paix tout aussi long-temps qu'on le peut.

XIV. Pour la manière de méditer, elle ne doit être ni subtile, ni pleine de grands raisonnemens; il ne faut que des réflexions simples, naturelles, tirées immédiatement du sujet qu'on médite.

Il faut méditer peu de vérités et les méditer à loisir, sans effort, sans chercher des pensées extraordinaires.

On ne doit considérer aucune vérité que par rapport à la pratique. Se remplir d'une vérité sans prendre toutes les mesures nécessaires pour la suivre fidèlement, quoi qu'il en coûte, c'est vouloir *retenir*, comme dit saint Paul (1), *la vérité dans l'injustice ;* c'est *résister* à cette vérité imprimée en nous, et par conséquent au Saint-Esprit même (2). C'est la plus terrible de toutes les infidélités.

XV. Pour la méthode de prier, on doit la faire dépendre de l'expérience qu'on a là-dessus. Ceux qui se trouvent bien d'une méthode exacte ne doivent point s'en écarter : ceux qui ne peuvent s'y assujettir doivent respecter ce qui sert utilement à tant d'autres, et que tant de personnes pieuses et expérimentées ont tant recommandé. Mais enfin, comme les méthodes sont faites pour aider, et non pour embarrasser; quand elles n'aident point, et qu'elles embarrassent, il faut les quitter.

XVI. La plus naturelle dans les commencemens

(1) *Rom.* I. 18. — (2) *Act.* VII. 5.

est de prendre un livre, qu'on quitte quand on se sent recueilli par l'endroit qu'on vient de lire, et qu'on reprend quand cet endroit ne fournit plus rien pour se nourrir intérieurement. En général, il est certain que les vérités que nous goûtons davantage et qui nous donnent une certaine lumière pratique pour les choses que nous avons à sacrifier à Dieu, sont celles où Dieu nous marque un attrait de grâce qu'il faut suivre sans hésiter. *L'Esprit souffle où il veut* (1); *où il est, là est aussi la liberté* (2).

Dans la suite on diminue peu à peu en réflexions et en raisonnemens; les sentimens affectueux, les vues touchantes, les désirs augmentent : c'est qu'on est assez instruit et convaincu par l'esprit. Le cœur goûte, se nourrit, s'échauffe, s'enflamme; il ne faut qu'un mot pour occuper long-temps.

XVII. Enfin l'oraison va toujours croissant par des vues plus simples et plus fixes, en sorte qu'on n'a plus besoin d'une si grande multitude d'objets et de considérations. On est avec Dieu comme avec un ami. D'abord on a mille choses à dire à son ami, et mille à lui demander; mais, dans la suite, ce détail de conversation s'épuise, sans que le plaisir du commerce puisse s'épuiser. On a tout dit; mais, sans se parler, on prend plaisir à être ensemble, à se voir, à sentir qu'on est l'un auprès de l'autre, à se reposer dans le goût d'une douce et pure amitié : on se tait; mais, dans ce silence, on s'entend. On sait qu'on est d'accord en tout, et que les deux cœurs n'en font qu'un; l'un se verse sans cesse dans l'autre.

XVIII. C'est ainsi que dans l'oraison le commerce

(1) *Joan.* III. 8. — (2) *II Cor.* III. 17.

avec Dieu parvient à une union simple et familière qui est au-delà de tout discours. Mais il faut que Dieu fasse uniquement par lui-même cette sorte d'oraison en nous; et rien ne seroit ni plus téméraire ni plus dangereux que d'oser s'y introduire soi-même. Il faut se laisser conduire pas à pas par quelque personne qui connoisse les voies de Dieu, et qui pose longtemps les fondemens inébranlables d'une exacte instruction et d'une entière mort à soi-même dans tout ce qui regarde les mœurs.

XIX. Pour les retraites et la fréquentation des sacremens, il faut se régler par les avis de la personne en qui on prend confiance. Il faut avoir égard à ses besoins, à l'effet que la communion produit en nous, et à beaucoup d'autres circonstances propres à chaque personne.

XX. Les retraites dépendent du loisir et du besoin où l'on se trouve. Je dis du *besoin*, parce qu'il faut être sur la nourriture de l'ame comme sur celle du corps : quand on ne peut supporter un travail sans une certaine nourriture, il faut la prendre; autrement on s'expose à tomber en défaillance. J'ajoute le *loisir*, parce que, excepté ce besoin absolu de nourriture dont nous venons de parler, il faut remplir ses devoirs plutôt que de suivre son goût de ferveur. Un homme qui se doit au public, et qui passeroit le temps destiné à ses fonctions à méditer dans la retraite, manqueroit à Dieu en s'imaginant s'unir à lui. La véritable union à Dieu est de faire sa volonté sans relâche, et malgré tous dégoûts naturels, dans tous les devoirs les plus ennuyeux et les plus pénibles de son état.

XXI. Pour les précautions contre la dissipation, les voici en gros : c'est de fuir tous les commerces de suite et de confiance avec des gens dans des maximes contraires à la piété, surtout quand ces maximes contagieuses nous ont autrefois séduits. Elles rouvriront encore facilement nos plaies; elles ont même une intelligence secrète au fond de notre cœur; nous y avons un conseiller doux et flatteur, toujours prêt à nous aveugler et à nous trahir.

XXII. Voulez-vous, dit le Saint-Esprit (1), juger d'un homme? observez quels sont ses amis. Comment celui qui aime Dieu, et qui ne veut plus rien aimer que pour lui, auroit-il pour amis intimes ceux qui n'aiment ni ne connoissent point Dieu, et qui regardent son amour comme une foiblesse? Un cœur plein de Dieu, et qui sent sa propre fragilité, peut-il jamais être en repos et à son aise avec des gens qui ne pensent sur rien comme lui, et qui sont à tout moment en état de lui ravir tout son trésor? Le goût de telles gens et le goût que donne la foi sont incompatibles.

XXIII. Je sais bien qu'on ne peut et qu'on ne doit pas même rompre avec certains amis auxquels on s'est lié par l'estime de leurs bonnes qualités naturelles, par leurs services, par l'engagement d'une sincère amitié, ou enfin par la bienséance d'un commerce honnête. On pique jusqu'au vif d'une manière dangereuse les amis auxquels on ôte sans mesure une certaine familiarité et une confiance dont ils sont en possession : mais, sans rompre et sans déclarer son refroidissement, on peut trouver des ma-

(1) *Eccli.* XIII. 20.

nières douces et insensibles de modérer ce commerce. On les voit en particulier; on les distingue des demi-amis; on leur ouvre son cœur sur certaines choses où la probité et l'amitié mondaine suffisent pour les mettre à portée de donner de sages conseils, et de penser comme nous, quoique nous pensions les mêmes choses qu'eux par des motifs plus purs et plus relevés; enfin, on les sert, et on continue tous les soins d'une amitié cordiale sans livrer son cœur.

XXIV. Sans cette précaution tout est en péril; et si on ne prend courageusement, dès les premiers jours, le dessus, pour se rendre, dans sa piété, libre et indépendant de ces amis profanes, c'est une piété qui menace ruine prochaine. Si un homme qui est obsédé par de tels amis est d'un naturel fragile, et si ses passions sont faciles à enflammer, il est certain que ces amis, même les plus sincères, le rentraîneront. Ils sont, si vous voulez, bons, honnêtes, pleins de fidélité et de tout ce qui rend l'amitié parfaite selon le monde : n'importe; ils sont empestés pour lui : plus ils sont aimables, plus ils sont à craindre. Pour ceux qui n'ont point ces qualités estimables, il faut les sacrifier, trop heureux qu'un tel sacrifice, qui doit coûter si peu, nous vaille une sûreté si précieuse pour notre salut éternel!

XXV. Outre qu'il faut donc choisir avec un grand soin les personnes que nous voyons, il faut encore nous réserver les heures nécessaires pour ne voir que Dieu dans la prière. Les gens qui sont dans des emplois considérables ont tant de devoirs indispensables à remplir, qu'il ne leur reste guère de temps pour être avec Dieu, à moins qu'ils ne soient bien appli-

qués à ménager leur temps. Si peu qu'on ait de pente à s'amuser, on ne retrouve plus les heures destinées ni pour Dieu ni pour le prochain.

Il faut donc tenir fermé pour se faire une règle. La rigidité à l'observer semble excessive ; mais sans elle tout tombe en confusion : on se dissipe, on se relâche, on perd ses forces, on s'éloigne insensiblement de Dieu, on se livre à tous ses goûts, et on ne commence à s'apercevoir de l'égarement où l'on tombe, que quand on y est déjà tombé jusqu'à n'oser plus espérer d'en pouvoir revenir.

Prions, prions. La prière est notre unique salut. *Béni soit le Seigneur, qui n'a point retiré de moi ni ma prière ni sa miséricorde* (1). Pour être fidèle à prier, il faut être fidèle à régler toutes les occupations de sa journée avec une fermeté que rien n'ébranle jamais.

(1) *Ps.* LXV. 23.

# PRIÈRES DU MATIN.

« Venez, réjouissons-nous au Seigneur. C'est de-
» vant Dieu notre Sauveur que notre joie doit écla-
» ter. Présentons-nous devant sa face; admirons sa
» grandeur, et chantons ses louanges; car le Seigneur
» est le grand Dieu, le grand roi élevé au-dessus de
» toute puissance. Il n'a point rejeté son peuple, lui
» qui tient dans sa main toute l'étendue de l'univers,
» et qui voit les fondemens cachés des montagnes.
» La mer est à lui, c'est lui qui l'a faite; ses mains
» ont fondé la terre. Venez, adorons-le : prosternons-
» nous à ses pieds; pleurons devant le Seigneur. C'est
» lui qui nous a faits; c'est lui-même qui est notre
» Seigneur et notre Dieu; nous sommes son peuple,
» et son troupeau qu'il nourrit dans ses pâturages.
» Aujourd'hui si vous entendez sa voix, gardez-vous
» bien d'endurcir vos cœurs, de peur de l'irriter,
» comme au jour où le peuple le tenta dans le désert.
» *C'est là*, dit-il, *où vos pères m'ont tenté pour*
» *m'éprouver, et ils virent mes œuvres. Pendant*
» *quarante ans, je me suis tenu tout auprès de ce*
» *peuple, et j'ai dit : Leurs cœurs sont toujours éga-*
» *rés : ils n'ont point connu mes voies, selon les-*
» *quelles j'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreroient*
» *point dans mon repos* (1). »

Hélas! Seigneur, faut-il s'étonner de ce que nous n'entrons point dans cet aimable repos de vos enfans? Nous avons péché contre toute votre justice,

(1) *Ps.* xciv.

et notre péché s'élève toujours contre nous. La foi n'a point été notre lumière, l'espérance n'a point été notre consolation, l'amour n'a point été notre vie. Nous avons couru après la vanité et le mensonge ; nos paroles ont été fausses et malignes; nos actions ont été sans règle; nous avons vécu comme s'il n'y avoit point une autre vie après celle-ci. Chacun n'a aimé que soi, au lieu de ne s'aimer que pour l'amour de vous. Quelle lâcheté! quelle ingratitude! quel abus de la patience de Dieu et du sang de Jésus-Christ!

*Examinons notre conscience, et écoutons Dieu au fond de notre cœur, pour nous connoître sans nous flatter.*

Je me confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à tous les anges, à tous les saints, et à vous, etc., parce que j'ai péché par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute. C'est pourquoi je prie tous les amis de Dieu, du ciel et de la terre, d'intercéder pour m'obtenir la rémission de toutes mes fautes.

O Dieu, j'ai horreur de moi; je déteste tous mes péchés pour l'amour de vous, et parce qu'ils vous déplaisent. O beauté si ancienne et toujours nouvelle! pourquoi faut-il que je commence si tard à vous aimer! Plutôt mourir que de vous offenser le reste de ma vie. Lavez-moi dans le sang de l'Agneau. Fortifiez mon cœur contre toutes les tentations de cette journée. Que je marche en votre présence; que j'agisse dans la dépendance de votre Esprit.

Notre

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre royaume nous arrive ; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés : et ne nous induisez point en tentation ; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénite entre les femmes, et béni est le fruit de votre ventre, Jésus. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ; et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur ; qui a été conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie ; a souffert sous Ponce Pilate ; a été crucifié, mort et enseveli ; est descendu aux enfers ; le troisième jour est ressuscité d'entre les morts ; est monté au ciel ; est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant ; de là viendra juger les vivans et les morts. Je crois au Saint-Esprit ; la sainte Église catholique ; la communion des saints ; la rémission des péchés ; la résurrection de la chair ; la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Ayez pitié de nous, Seigneur, Père, Fils, Saint-Esprit ; Dieu unique en trois personnes égales.

Fils de Dieu, splendeur de la gloire du Père, et le caractère de sa substance, ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, qui portez l'univers par votre parole toute-puissante, ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, sans usurpation égal à votre Père, ayez pitié de nous.

Sagesse éternelle, pour qui la création de l'univers n'a été qu'un jeu, ayez pitié de nous.

Jésus, l'attente du monde, et le Désiré des nations, ayez pitié de nous.

Jésus, montré de loin par les prophètes, et annoncé par les apôtres jusqu'aux extrémités de la terre, ayez pitié de nous.

Jésus, à qui le Père a donné pour héritage toutes les nations, ayez pitié de nous.

Jésus, commencement et fin de tout; source de nos vertus, et objet de nos désirs, ayez pitié de nous.

Jésus, sauveur de tous les hommes, et surtout des fidèles, ayez pitié de nous.

Jésus, Prince de paix, et Père du siècle futur, ayez pitié de nous.

Jésus, auteur et consommateur de notre foi, ayez pitié de nous.

Jésus, Pontife compatissant à nos infirmités, mais sans tache, et plus élevé que les cieux, ayez pitié de nous.

Jésus, voie qui nous mène à la vérité, vérité qui nous promet la vie, vie dont nous vivrons à jamais dans le sein du Père, ayez pitié de nous.

Jésus, fontaine d'eau vive, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, ayez pitié de nous.

Jésus, eau pure qui désaltère à jamais les cœurs, et qui éteint tout désir, ayez pitié de nous.

Jésus, lumière qui illumine tout homme venant au monde, ayez pitié de nous.

Jésus, lumière qui se lève sur les peuples assis

dans la région de l'ombre de la mort, ayez pitié de nous.

Jésus, pierre angulaire qui porte et qui unit tout l'édifice de la maison de Dieu, ayez pitié de nous.

Jésus, dont la parole est notre doctrine, la vie notre modèle, et la grâce notre unique ressource, ayez pitié de nous.

Jésus, qui enrichissez les hommes du trésor de votre pauvreté, ayez pitié de nous.

Jésus, Dieu visible et familiarisé avec nous pour nous diviniser, ayez pitié de nous.

Jésus, notre pain quotidien au-dessus de toute substance, ayez pitié de nous.

Jésus, pain descendu du ciel pour donner la vie au monde, ayez pitié de nous.

Jésus, véritable manne, qui a tous les goûts pour un cœur pur, ayez pitié de nous.

Jésus, qui n'aviez pas même de quoi reposer votre tête, pendant que vous nourrissiez au désert tant de milliers d'hommes d'un pain miraculeux, ayez pitié de nous.

Jésus, qui guérissiez toutes les langueurs du corps pour préparer la guérison des plaies de nos ames, ayez pitié de nous.

Jésus, qui faisiez voir les aveugles, entendre les sourds, marcher les boiteux, et qui ressuscitiez les morts, pour convertir les pécheurs, ayez pitié de nous.

Jésus, homme de douleurs, rassasié d'opprobres pour nous faire entrer dans votre gloire, ayez pitié de nous.

Jésus, qui avez attiré tout à vous, après que vous avez été élevé sur la croix, ayez pitié de nous.

Jésus, dont la mort nous fait mourir au péché, et dont la résurrection nous fait vivre à la grâce, ayez pitié de nous.

Jésus, monté à la droite du Père, pour y élever nos cœurs, et pour transporter notre conversation au ciel, ayez pitié de nous.

Jésus, qui avez envoyé votre Esprit de vérité pour conduire tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle, l'Église votre épouse sans ride et sans tache, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous avez faits vos amis, vos enfans, vos membres, pour nous faire régner avec vous sur le même trône, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous entr'ouvrez déja les portes de la céleste Jérusalem, où Dieu sera lui-même son temple, et où nous n'aurons plus d'autre soleil que vous, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous enivrerez du torrent de vos délices dès que nous verrons la face du Père au séjour de la paix, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous avez acquis par votre croix ce royaume céleste où vous essuierez les larmes de nos yeux, où il n'y aura plus de mort, où les douleurs et les gémissemens s'enfuiront loin de nous, ayez pitié de nous.

Jésus, courage des martyrs, et patience des confesseurs, ayez pitié de nous.

Jésus, société des solitaires au désert, et science des docteurs de l'Eglise, ayez pitié de nous.

Jésus, époux des vierges, couronne des justes et pénitence des pécheurs convertis, ayez pitié de nous.

Agneau qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Seigneur, après nous avoir confondus par la vue de nos misères, consolez-nous par celle de vos miséricordes : faites que nous commencions aujourd'hui à nous corriger, à nous détacher, à fuir les faux biens qui sont pour nous de véritables maux, à ne croire que votre vérité, à n'espérer que vos promesses, à ne vivre que de votre amour. Donnez, et nous vous rendrons ; soutenez-nous contre notre foiblesse. O jour précieux, qui sera peut-être le dernier d'une vie si courte et si fragile ! O heureux jour, s'il nous avance vers celui qui n'aura point de fin !

Saints anges, à qui nous sommes confiés, conduisez-nous, comme par la main, dans la voie de Dieu, de peur que nos pieds ne heurtent contre quelque pierre.

O Dieu, donnez votre amour aux vivans, et votre paix aux morts.

# PRIÈRES DU SOIR.

« Venez, vous tous qui servez le Seigneur, bénissez maintenant son saint nom. Venez, ô vous » qui demeurez dans la maison de Dieu, et qui êtes » assemblés autour du lieu saint. Pendant la nuit, » levez vos mains vers le sanctuaire, et bénissez le » Seigneur. Que le Seigneur, créateur du ciel et de » la terre, répande du haut du Sion sa bénédiction » sur vous tous (1). »

Seigneur, ouvrez-nous les yeux, de peur que nous ne nous endormions dans la mort. Hélas! cette journée n'a-t-elle pas été vide de bonnes œuvres? Elle auroit pu nous mériter l'éternité, et nous l'avons perdue en vains amusemens. Peut-être est-elle la dernière d'une vie indigne de toute miséricorde. O homme insensé! peut-être que cette nuit Jésus-Christ viendra à la hâte pour te redemander cette ame, qui est l'image de Dieu tout-puissant, toute défigurée par le péché. O Seigneur, faites que, pendant notre sommeil même, votre amour veille pour nous, et qu'il fasse la garde autour de notre cœur.

*Examinons notre conscience, comme si nous étions assurés d'aller dans ce moment paroître devant Dieu.*

Je suis l'enfant prodigue. Je me suis égaré dans une terre étrangère; j'y ai perdu tout mon héritage;

(1) *Ps.* CXXXIII.

je m'y suis nourri comme les animaux les plus vils et les plus grossiers : me voilà affamé et mendiant. Mais je sais ce que je ferai; je retournerai vers mon père, et je lui dirai : O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. N'êtes-vous pas le bon pasteur qui laisse tout son troupeau pour courir au milieu du désert après une seule brebis égarée? N'est-ce pas vous qui m'avez appris que tout le ciel est en joie sur un seul pécheur qui fait pénitence ? Ne méprisez donc pas un cœur contrit et humilié.

Je me confesse à Dieu tout-puissant, etc.

Notre Père qui êtes aux cieux, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, etc., *comme ci-dessus, pag.* 16 et 17.

Ayez pitié de nous, Seigneur, Père, Fils, Saint-Esprit ; Dieu unique en trois personnes égales.

Marie, mère de Dieu, et toujours vierge quoique mère, priez pour nous.

Marie, qui êtes, bien plus qu'Ève, la mère des vivans, priez pour nous.

Marie, qui avez réparé tous les maux que la première femme avoit fait entrer dans le monde, priez pour nous.

Marie, qui nous avez donné le vrai fruit de vie, plus précieux que celui du paradis terrestre, priez pour nous.

Vierge, qu'un prophète montroit de loin mettant au monde le Fils du Très-haut, priez pour nous.

Marie, qu'un ange descendu du ciel salua avec admiration, comme étant pleine de grâce et élevée au-dessus de toutes les femmes, priez pour nous.

Marie, dont la pudeur virginale fut alarmée à la vue même d'un ange, priez pour nous.

Marie, qui demeurâtes tranquillement abandonnée à Dieu, quoique votre maternité incompréhensible vous exposât au déshonneur et à une punition de mort, priez pour nous.

Marie, qui allâtes d'abord communiquer les dons de Dieu à Élisabeth votre sainte parente, priez pour nous.

Marie, qu'Élisabeth ne put recevoir sans s'écrier : D'où me vient que la Mère de mon Seigneur fasse des pas vers moi? priez pour nous.

Marie, qui disiez dans un saint transport : Voilà que tous les siècles me déclareront bienheureuse, car le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses, priez pour nous.

Marie, qui rendiez gloire à Dieu de ce qu'il avoit abattu les grands, et relevé les petits; comblé de biens les pauvres affamés, et affamé les riches superbes, priez pour nous.

Marie, qui voyant l'enfant Jésus annoncé par les anges, montré par l'étoile, adoré par les Mages dans une crèche, conserviez ces choses, les repassant dans votre cœur, priez pour nous.

Marie, qui, étant toujours vierge, voulûtes néanmoins être purifiée comme toutes les femmes communes, priez pour nous.

Marie, qui apprîtes du saint vieillard Siméon que votre Fils seroit l'objet de la contradiction des hom-

mes, et qu'un glaive de douleur perceroit votre ame, priez pour nous.

Marie, qui en rachetant votre Fils, selon la loi, comprîtes qu'il n'en seroit pas moins sacrifié pour racheter le monde, priez pour nous.

Marie, si prompte à suivre toutes les impressions de la foi, qu'un songe donné à Joseph vous suffit pour vous faire emporter votre divin Enfant en Egypte, priez pour nous.

Marie, qui demeuriez en paix sans consolation ni ressource humaine dans cette terre étrangère, ne sachant pas même jusqu'à quand vous y demeureriez, priez pour nous.

Marie, qui revîntes sans hésiter comme vous étiez partie sur un simple songe mystérieux de votre saint époux, priez pour nous.

Marie, qui cherchâtes avec douleur l'enfant Jésus demeuré au temple à l'âge de douze ans avec les docteurs de la loi, priez pour nous.

Marie, qui reçûtes du saint Enfant une réponse sévère, parce que sa mère ne devoit point se mêler de ses travaux pour la gloire de son Père céleste, priez pour nous.

Marie, à qui fut soumis pendant tant d'années celui qui est la sagesse éternelle et la toute-puissance même, priez pour nous.

Marie, qui obtîntes de votre Fils son premier miracle aux noces de Cana, priez pour nous.

Marie, à qui Jésus fit alors une réponse austère, pour apprendre au monde que vous ne deviez point entrer dans le sacré ministère, quoique vous fussiez pleine de grâce, priez pour nous.

Marie, qui mouriez ainsi à toute consolation sensible du côté de votre Fils même, priez pour nous.

Marie, fille de David, de Salomon, de tant d'autres rois, qui étiez l'épouse d'un charpentier, priez pour nous.

Marie, qui avez mené une vie simple, obscure et laborieuse, dans la pauvreté, votre Fils n'ayant pas même de quoi reposer sa tête, priez pour nous.

Marie, qui ne fîtes ni miracle ni instruction, mais qui fûtes un miracle de grâce et l'instruction de tous les siècles par votre silence, priez pour nous.

Marie, de qui nous disons, comme une femme le crioit à Jésus-Christ : Bienheureuses sont les entrailles qui vous ont portée, et les mamelles qui vous ont nourrie! priez pour nous.

Marie, qui suivîtes tranquillement Jésus à la croix, pendant que tous les apôtres épouvantés, et sans foi aux promesses, étoient en fuite, priez pour nous.

Marie, que Jésus mourant confia à son disciple bien-aimé, pour être comme sa mère, priez pour nous.

Marie, qui reçûtes alors comme un fils ce disciple bien-aimé, et qui en fîtes le plus sublime docteur de l'amour, priez pour nous.

Marie, dont les yeux virent Jésus mourant sur la croix, et dont le cœur fut percé par le glaive que Siméon avoit prédit, priez pour nous.

Marie, avec qui les disciples persévéroient dans l'oraison après l'ascension de votre Fils et la descente du Saint-Esprit sur eux, priez pour nous.

Marie, dont le cœur étoit déjà au ciel avec votre

Fils pendant que votre corps étoit encore sur la terre, priez pour nous.

Marie, qui regardez encore la terre avec compassion, quoique vous régniez dans le ciel, priez pour nous.

Marie, qui ne flattez point les pécheurs impénitens et ennemis de la croix de votre Fils, priez pour nous.

Marie, mère de miséricorde pour tous les pécheurs pénitens, priez pour nous.

Seigneur, gardez nos esprits pendant que nous veillons, et nos corps quand nous serons dans le sommeil, afin que nous veillions avec Jésus-Christ, et que nous dormions en paix. Ayez pitié de notre foiblesse. Envoyez vos saints anges, ces esprits de lumière, pour écarter loin de vos enfans l'esprit de ténèbres qui tourne autour de nous, comme un lion rugissant, pour nous dévorer. Faites que nous lui résistions, étant courageux dans la foi. Donnez la pénitence aux pécheurs, la persévérance aux justes et la paix aux morts.

Que notre prière du soir monte vers vous, Seigneur, et que votre miséricorde descende sur nous.

# RÉFLEXIONS SAINTES

POUR

# TOUS LES JOURS DU MOIS.

## PREMIER JOUR.

*Sur le peu de foi qu'il y a dans le monde.*

I. *CROYEZ-VOUS que le Fils de l'homme venant sur la terre y trouvera de la foi* (1)? S'il y venoit maintenant, en trouveroit-il en nous? Où est notre foi? où en sont les marques? Croyons-nous que cette vie n'est qu'un court passage à une meilleure? Pensons-nous qu'il faut souffrir avec Jésus-Christ, avant que de régner avec lui? Regardons-nous le monde comme une figure trompeuse, et la mort comme l'entrée dans les véritables biens? Vivons-nous de la foi? nous anime-t-elle? Goûtons-nous les vérités éternelles qu'elle nous présente? en nourrissons-nous notre ame avec le même soin que nous nourrissons notre corps des alimens qui lui conviennent? Nous accoutumons-nous à ne regarder toutes choses que selon la foi? Corrigeons-nous sur elle tous nos jugemens? Hélas! bien loin de vivre de la foi, nous la fai-

(1) *Luc.* XVIII. 8.

sons mourir dans notre esprit et dans notre cœur. Nous jugeons en païens; nous agissons de même. Qui croiroit ce qu'il faut croire, feroit-il ce que nous faisons?

II. Craignons que le royaume de Dieu ne nous soit ôté, et ne soit donné à d'autres qui en produiront mieux les fruits. Ce royaume de Dieu est la foi, quand elle est régnante et dominante au milieu de nous. Heureux qui a des yeux pour voir ce royaume! La chair et le sang n'en ont point. La sagesse de l'homme animal est aveugle là-dessus, et veut l'être. Ce que Dieu fait intérieurement lui est un songe. Pour voir les merveilles de ce royaume intérieur, il faut renaître; et pour renaître, il faut mourir: c'est à quoi le monde ne peut consentir. Que le monde méprise donc, qu'il condamne, qu'il se moque tant qu'il voudra; pour nous, mon Dieu, il nous est ordonné de croire et de goûter le don céleste. Nous voulons être du nombre de vos élus, et nous savons que personne ne peut en être, sans conformer sa vie à ce que vous enseignez.

## II. JOUR.

### *Sur l'unique chemin du ciel.*

I. *EFFORCEZ-VOUS d'entrer par la porte étroite* (1). Ce n'est que par violence qu'on entre dans le royaume de Dieu; il faut l'emporter d'assaut, comme une place assiégée. La porte en est étroite; il faut mettre à la gêne le corps du péché; il faut s'abaisser, se plier, se traîner, se faire petit. La grande porte où passe la foule, et qui se présente toute ouverte, mène à la perdition. Tous les chemins larges et unis doivent nous faire peur. Tandis que le monde nous rit, et que notre voie nous semble douce, malheur à nous! Jamais nous ne sommes mieux pour l'autre vie, que quand nous sommes mal pour celle-ci. Gardons-nous donc bien de suivre la multitude qui marche par une voie large et commode. Il faut chercher les traces du petit nombre, les pas des saints, le sentier escarpé de la pénitence, grimper sur les rochers, gagner les lieux sûrs à la sueur de son visage, et s'attendre que le dernier pas de la vie sera encore un violent effort pour entrer dans la porte étroite de l'éternité.

II. Nous ne sommes prédestinés de Dieu, que pour être conformes à l'image de son Fils, attachés comme lui sur une croix, renonçant comme lui aux plaisirs sensibles, contens comme lui dans les douleurs. Mais quel est notre aveuglement! Nous voudrions

(1) *Matth.* VII. 8.

nous détacher de cette croix qui nous unit à notre Maître. Nous ne pouvons quitter la croix, sans quitter Jésus-Christ crucifié. La croix et lui sont inséparables. Vivons donc et mourons avec celui qui est venu nous montrer le véritable chemin du ciel; et ne craignons rien, sinon de ne pas finir notre sacrifice sur le même autel où il a consommé le sien. Hélas! tous les efforts que nous tâchons de faire en cette vie ne sont que pour nous mettre plus au large, et pour nous éloigner de l'unique chemin du ciel. Nous ne savons ce que nous faisons. Nous ne comprenons pas que le mystère de la grâce joint la béatitude avec les larmes. Tout chemin qui mène à un trône est délicieux, fût-il hérissé d'épines. Tout chemin qui conduit à un précipice est effroyable, fût-il couvert de roses. On souffre dans la voie étroite, mais on espère; on souffre, mais on voit les cieux ouverts; on souffre, mais on veut souffrir; on aime Dieu, et on en est aimé.

## III. JOUR.

### *Sur la véritable dévotion.*

I. *Celui qui séduit lui-même son cœur n'a qu'une vaine religion* (1). Que d'abus dans la dévotion! Les uns la font consister uniquement dans la multiplicité des prières; les autres dans le grand nombre des œuvres extérieures, qui vont à la gloire de Dieu et au soulagement du prochain. Quelques-uns la mettent

(1) *Jac.* I. 26.

dans des désirs continuels de faire son salut ; quelques autres, dans de grandes austérités. Toutes ces choses sont bonnes ; elles sont même nécessaires jusqu'à un certain degré. Mais on se trompe, si on y place le fond et l'essentiel de la véritable piété. Cette piété qui nous sanctifie et qui nous dévoue tout entier à Dieu, consiste à faire tout ce qu'il veut, et à accomplir, précisément dans les temps, dans les lieux et dans les circonstances où il nous met, tout ce qu'il désire de nous. Tant de mouvemens que vous voudrez, tant d'œuvres éclatantes qu'il vous plaira ; vous ne serez payé que pour avoir fait la volonté du souverain Maître. Le domestique qui vous sert feroit des merveilles dans votre maison, que, s'il ne faisoit pas ce que vous souhaitez, vous ne lui tiendriez aucun compte de ses actions, et vous vous plaindriez avec raison de ce qu'il vous serviroit mal.

II. Le dévouement parfait, d'où le terme de dévotion a été formé, n'exige pas seulement que nous fassions la volonté de Dieu, mais que nous la fassions avec amour. Dieu aime qu'on lui donne avec joie ; et, dans tout ce qu'il nous prescrit, c'est toujours le cœur qu'il demande. Un tel maître mérite bien qu'on s'estime heureux d'être à lui. Il faut que ce dévouement se soutienne également partout, dans ce qui nous déplaît, dans ce qui nous choque, dans ce qui contrarie nos vues, nos inclinations, nos projets ; et qu'il nous tienne prêts à donner tout notre bien, notre fortune, notre temps, notre liberté, notre vie et notre réputation. Être dans ces dispositions, et en venir aux effets, c'est avoir une véritable dévotion. Mais comme la volonté de Dieu nous est souvent cachée,

chée, il y a encore un pas de renoncement et de mort à faire; c'est de l'accomplir par obéissance, et par une obéissance aveugle, mais sage en son aveuglement; condition imposée à tous les hommes : le plus éclairé d'entre eux, le plus propre à attirer les ames à Dieu et le plus capable de les y conduire, doit lui-même être conduit.

## IV. JOUR.

*Sur les conversions lâches et imparfaites* (*).

I. Les gens qui étoient éloignés de Dieu se croient bien près de lui dès qu'ils commencent à faire quelques pas pour s'en rapprocher. Les hommes les plus polis et les plus éclairés ont là-dessus la même ignorance et la même grossièreté qu'un paysan qui croiroit être bien à la Cour parce qu'il auroit vu le Roi. On quitte les vices qui font horreur; on se retranche dans une vie moins criminelle, mais toujours lâche, mondaine et dissipée : on juge alors de soi, non par l'Évangile, qui est l'unique règle qu'on doit prendre, mais par la comparaison qu'on fait de la vie où l'on est avec celle qu'on a menée autrefois. Il n'en faut pas davantage pour se canoniser soi-même, et pour s'endormir d'un profond sommeil sur tout ce qui res-

(*) Cet article n'est qu'un extrait de celui qu'on verra plus bas au n. IX des *Instructions et avis sur divers points de la perfection chrétienne.* Fénélon a sans doute fait lui-même cet extrait, pour être joint aux *Réflexions pour tous les jours du mois*, qu'on imprimoit par ses ordres à l'époque de sa mort. (*Edit. de Vers.*)

teroit à faire pour le salut. Un tel état est peut-être plus suspect qu'un désordre scandaleux. Ce désordre troubleroit la conscience, réveilleroit la foi, et engageroit à faire quelque grand effort; au lieu que ce changement ne sert qu'à étouffer les remords salutaires, qu'à établir une fausse paix dans le cœur, et qu'à rendre les maux irrémédiables.

II. Je me suis confessé, dites-vous, assez exactement des foiblesses de ma vie passée; je lis de bons livres; j'entends la messe modestement, et je prie Dieu, ce me semble, d'assez bon cœur. J'évite au moins les grands péchés; mais j'avoue que je ne me sens pas assez touché pour vivre comme si je n'étois plus du monde, et pour ne garder plus de mesures avec lui. La religion seroit trop rigoureuse, si elle rejetoit de si honnêtes tempéramens. Tous les raffinemens qu'on nous propose aujourd'hui sur la dévotion vont trop loin, et sont plus propres à décourager qu'à faire aimer le bien. Ce discours est celui d'un chrétien lâche, qui voudroit avoir le paradis à vil prix, et qui ne considère pas ce qui est dû à Dieu, ni ce que sa possession a coûté à ceux qui l'ont obtenue. Un homme de ce caractère est bien loin d'une entière conversion. Il ne connoît apparemment ni l'étendue de la loi de Dieu, ni les devoirs de la pénitence. On peut croire que si Dieu lui avoit confié le soin de composer l'Évangile, il ne l'auroit pas fait tel qu'il est; et nous aurions assurément quelque chose de plus doux pour l'amour-propre. Mais l'Évangile est immuable, et c'est sur lui que nous devons être jugés. Prenez au plus tôt un guide sûr, et ne craignez rien tant que d'être flatté et trompé.

## V. JOUR.

*Sur le bon esprit.*

I. ***Votre Père céleste donnera son bon esprit à ceux qui le lui demanderont*** (1). Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu. L'esprit qui nous éloigne du vrai bien, quelque pénétrant, quelque agréable, quelque habile qu'il soit pour nous procurer des biens corruptibles, n'est qu'un esprit d'illusion et d'égarement. Voudroit-on être porté sur un char brillant et magnifique, qui mèneroit dans un abîme? L'esprit n'est fait que pour conduire à la vérité et au souverain bien. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu, parce qu'il n'y a que son esprit qui nous mène à lui. Renonçons au nôtre, si nous voulons avoir le sien. Heureux l'homme qui se dépouille pour être revêtu, qui foule aux pieds sa vaine sagesse pour posséder celle de Dieu!

II. Il y a bien de la différence entre un bel esprit, un grand esprit, et un bon esprit. Le bel esprit plaît par son agrément; le grand esprit excite l'admiration par sa profondeur; mais il n'y a que le bon esprit qui sauve et qui rende heureux par sa solidité et par sa droiture. Ne conformez pas vos idées à celles du monde. Méprisez l'esprit autant que le monde l'estime. Ce qu'on appelle esprit est une certaine facilité de produire des pensées brillantes. Rien n'est plus vain. On se fait une idole de son esprit, comme

(1) *Luc.* XXI. 13.

une femme, qui croit avoir de la beauté, s'en fait une de son visage. On se mire dans ses pensées. Il faut rejeter non-seulement ce faux éclat de l'esprit, mais encore la prudence humaine qui paroît la plus sérieuse et la plus utile, pour entrer, comme de petits enfans, dans la simplicité de la foi, dans la candeur et dans l'innocence des mœurs, dans l'horreur du péché, dans l'humiliation, et dans la sainte folie de la croix.

## VI. JOUR.

*Sur la patience dans les peines.*

I. *Vous posséderez vos ames dans votre patience* (1). L'ame s'échappe à elle-même quand elle s'impatiente; au lieu que, quand elle se soumet sans murmurer, elle se possède en paix et possède Dieu. S'impatienter, c'est vouloir ce qu'on n'a pas, ou ne pas vouloir ce qu'on a. Une ame impatiente est une ame livrée à sa passion, que la raison ni la foi ne retiennent plus. Quelle foiblesse! quel égarement! Tant qu'on veut le mal qu'on souffre, il n'est point mal. Pourquoi en faire un vrai mal, en cessant de le vouloir? La paix intérieure réside non dans les sens, mais dans la volonté. On la conserve au milieu de la douleur la plus amère, tandis que la volonté demeure ferme et soumise. La paix d'ici-bas est dans l'acceptation des choses contraires, et non pas dans l'exemption de les souffrir.

(1) *Luc.* XXI. 19.

II. A vous entendre gronder et murmurer, il semble que vous soyez l'ame la plus innocente qu'il y ait au monde, et que c'est vous faire une injustice criante que de ne pas vous laisser rentrer dans le paradis terrestre. Souvenez-vous de tout ce que vous avez fait contre Dieu, et convenez qu'il a raison. Dites-lui avec la même humilité que l'enfant prodigue : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* Je sais ce que je dois à votre justice; mais le cœur me manque pour y satisfaire. Si vous vous en remettiez à moi, je me flatterois, je m'épargnerois, et je me trahirois moi-même en me flattant. Mais votre main miséricordieuse exécute elle-même ce qu'apparemment je n'aurois jamais eu le courage de faire. Elle me frappe par bonté. Faites que je porte patiemment ses coups salutaires. C'est le moins que puisse faire le pécheur, s'il est véritablement indigné contre lui-même, que de recevoir la pénitence qu'il n'auroit pas la force de choisir.

---

## VII. JOUR.

*Sur la soumission et la conformité à la volonté de Dieu.*

I. *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel* (1). Rien ne se fait ici-bas, non plus que dans le ciel, que par la volonté ou par la permission de Dieu; mais les hommes n'aiment pas toujours cette volonté, parce qu'elle ne s'accorde pas toujours

(1) *Matth.* VI. 10.

avec leurs désirs. Aimons-la; n'aimons qu'elle, et nous ferons de la terre un ciel. Nous remercierons Dieu de tout, des maux comme des biens, puisque les maux deviennent biens quand il les donne. Nous ne murmurerons plus de la conduite de sa providence; nous la trouverons sage, nous l'adorerons. O Dieu, que vois-je dans le cours des astres, dans l'ordre des saisons, dans les événemens de la vie, sinon votre volonté qui s'accomplit? Qu'elle s'accomplisse aussi en moi; que je l'aime; qu'elle m'adoucisse tout; que j'anéantisse la mienne, pour faire régner la vôtre : car enfin c'est à vous, Seigneur, de vouloir; et c'est à moi d'obéir.

II. Vous avez dit, ô Seigneur Jésus, en parlant de vous-même, par rapport à votre Père céleste, que vous faisiez toujours ce qui lui plaisoit (1). Apprenez-nous jusqu'où cet exemple nous doit mener. Vous êtes notre modèle. Vous n'avez rien fait sur la terre que selon le bon plaisir de votre Père, qui veut bien être nommé le nôtre. Agissez en nous comme en vous-même, selon son bon plaisir. Qu'unis inséparablement à vous, nous ne consultions plus que ses désirs. Non-seulement prier, instruire, souffrir, édifier, mais manger, dormir, converser; que tout se fasse par la seule vue de lui plaire : alors tout sera sanctifié dans notre conduite; alors tout sera en nous sacrifice continuel, prière sans relâche, amour sans interruption. Quand sera-ce, ô mon Dieu, que nous serons dans cette situation! Daignez nous y conduire : daignez dompter et assujettir par votre grâce notre volonté rebelle; elle ne sait pas

(1) *Joan.* VIII. 29.

ce qu'elle veut; il n'y a rien de bon que d'être comme vous voulez.

## VIII. JOUR.

*Sur les avantages de la prière.*

I. *Priez sans interruption* (1). Telle est notre dépendance à l'égard de Dieu, que non-seulement nous devons tout faire pour lui, mais encore que nous devons lui demander les moyens de lui plaire. Cette heureuse nécessité de recourir à lui pour tous nos besoins, bien loin de devoir nous être incommode, doit au contraire faire toute notre consolation. Quel bonheur de lui parler en confiance, de lui ouvrir tout notre cœur, et d'être par la prière dans un commerce intime avec lui! Il nous invite à le prier. Jugez, dit saint Cyprien, s'il ne nous accordera pas les biens qu'il nous sollicite de lui demander. Prions donc avec foi, et ne perdons pas le fruit de nos prières par une incertitude flottante, qui, comme dit saint Jacques (2), nous fait hésiter. Heureuse l'ame qui se console dans l'oraison par la présence de son bien-aimé! *Si quelqu'un d'entre vous,* dit saint Jacques (3), *est dans la tristesse, qu'il prie* pour se consoler. Hélas! malheureux que nous sommes! nous ne trouvons que de l'ennui dans cette céleste occupation. La tiédeur de nos prières est la source de nos autres infidélités.

II. *Demandez, et il vous sera donné; cherchez,*

(1) *I Thess.* v. 17. — (2) *Jac.* I. 6. — (3) Ibid. v. 13.

*et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira* (1). Si nous n'avions qu'à demander les richesses pour les obtenir, quel empressement, quelle assiduité, quelle persévérance! Si nous n'avions qu'à chercher pour trouver un trésor, quelles terres ne remueroit-on point! S'il n'y avoit qu'à heurter pour entrer dans le conseil des rois et dans les plus hautes charges, quels coups redoublés n'entendroit-on pas! Mais que ne fait-on point pour trouver un faux bonheur! Quels rebuts, quelles traverses n'endure-t-on pas pour un fantôme de gloire mondaine! Quelles peines pour de misérables plaisirs dont il ne reste que le remords! Le trésor des grâces est le seul vrai bien, et le seul qu'on ne daigne pas demander, le seul qu'on se rebute d'attendre. Cependant il faudroit frapper sans relâche; car la parole de Jésus-Christ n'est pas infidèle; c'est notre conduite qui l'est.

## IX. JOUR.

### *Sur l'attention à la voix de Dieu.*

I. *SEIGNEUR, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle* (2). C'est Jésus-Christ qu'il faut écouter. Les hommes ne doivent être écoutés et crus qu'autant qu'ils sont pleins de la vérité et de l'autorité de Jésus-Christ. Les livres ne sont bons qu'autant qu'ils nous apprennent l'Evangile. Allons donc à cette source sacrée. Jésus-Christ n'a parlé, n'a agi, qu'afin que nous l'écoutassions, et que nous

(1) *Matth.* VII. 7. — (2) *Joan.* VI. 69.

étudiassions attentivement le détail de sa vie. Malheureux que nous sommes! nous courons après nos propres pensées, qui ne sont que vanité, et nous négligeons la vérité même, dont toutes les paroles sont capables de nous faire vivre éternellement. Parlez, ô Verbe divin, ô parole incréée, et incarnée pour moi! faites-vous entendre à mon ame. Dites tout ce que vous voudrez; je veux tout ce qu'il vous plaît.

II. Souvent on dit qu'on voudroit savoir ce qu'on a à faire pour s'avancer dans la vertu; mais dès que l'esprit de Dieu nous l'enseigne, le courage nous manque pour l'exécuter. Nous sentons bien que nous ne sommes pas ce que nous devrions être. Nous voyons nos misères; elles se renouvellent tous les jours. Cependant on croit faire beaucoup en disant qu'on veut se sauver. Comptons pour rien toute volonté qui ne va pas jusqu'à sacrifier ce qui nous arrête dans la voie de Dieu; ne retenons plus la vérité captive dans nos injustes lâchetés. Ecoutons ce que Dieu nous inspire. Éprouvons l'esprit qui nous pousse, pour reconnoître s'il vient de Dieu; et, après que nous l'aurons reconnu, n'épargnons rien pour le contenter. Le prophète ne demande pas simplement à Dieu qu'il lui enseigne sa volonté, mais qu'il lui enseigne à la faire (1).

(1) *Ps.* CLXII. 10.

## X. JOUR.

*Sur le bon usage des croix.*

I. *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises* (1). Plus nous craignons les croix, plus il faut conclure que nous en avons besoin. Ne nous abattons pas, lorsque la main de Dieu nous en impose de pesantes. Nous devons juger de la grandeur de nos maux par la violence des remèdes que le médecin spirituel y applique. Il faut que nous soyons bien misérables, et que Dieu soit bien miséricordieux, puisque, malgré la difficulté de notre conversion, il daigne s'appliquer à nous guérir. Tirons de nos croix mêmes une source d'amour, de consolation et de confiance, disant avec l'Apôtre (2) : Nos peines, qui sont si courtes et si légères, n'ont point de proportion avec ce poids infini de gloire qui en doit être la récompense. Heureux ceux qui pleurent, et qui sèment en versant des larmes, puisqu'ils recueilleront avec une joie ineffable la moisson d'une vie et d'une félicité éternelle!

II. *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ*, disoit saint Paul (3). C'est avec le Sauveur que nous sommes attachés à la croix, et c'est lui qui nous y attache par sa grâce. C'est à cause de Jésus que nous ne voulons point quitter la croix, parce qu'il est inséparable d'elle. O corps adorable et souffrant, avec qui nous ne faisons plus qu'une seule et même

(1) *Galat.* v. 17. — (2) *II Cor.* iv. 17. — (3) *Gal.* ii. 19.

victime! en me donnant votre croix, donnez-moi votre esprit d'amour et d'abandon; faites que je pense moins à mes souffrances qu'au bonheur de souffrir avec vous. Qu'est-ce que je souffre que vous n'ayez souffert? ou plutôt, qu'est-ce que je souffre si j'ose me comparer à vous? O homme lâche! tais-toi, regarde ton maître, et rougis. Seigneur, faites que j'aime, et je ne craindrai plus la croix. Alors, si je souffre encore des choses dures et douloureuses, du moins je n'en souffrirai plus que je ne veuille bien souffrir.

## XI. JOUR.

*Sur la douceur et l'humilité.*

I. *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1). O Jésus, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Tout autre qui voudroit me l'apprendre me révolteroit. Je trouverois partout de l'imperfection, et mon orgueil ne manqueroit pas de s'en prévaloir. Il faut donc que ce soit vous-même qui m'instruisiez. Mais que vois-je, ô mon cher maître! vous daignez m'instruire par votre exemple. Quelle autorité! je n'ai qu'à me taire, qu'à adorer, qu'à me confondre, qu'à imiter. Quoi! le Fils de Dieu descend du ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur une croix pour me faire rougir de mon orgueil! Celui qui est tout, s'anéantit; et moi,

(1) *Matth.* XI. 19.

qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je veux qu'on me croie tout ce que je ne suis pas! O mensonge! ô folie! ô impudente vanité! ô diabolique présomption! Seigneur, vous ne me dites point, Soyez doux et humble; mais vous dites que vous êtes doux et humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes, pour conclure, sur un tel exemple, que nous devons l'être. Qui osera s'en dispenser après vous? Sera-ce le pécheur qui a mérité tant de fois par son ingratitude d'être foudroyé par votre justice?

II. Mon Dieu, vous êtes ensemble doux et humble, parce que l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient, prêt à s'aigrir. Celui qui se méprise de bonne foi veut bien être méprisé. Celui qui croit que rien ne lui est dû ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de douceur véritablement vertueuse par tempérament : ce n'est que mollesse, indolence ou artifice. Pour être doux aux autres, il faut renoncer à soi-même. Vous ajoutez, ô mon Sauveur, *doux et humble de cœur*. Ce n'est pas un abaissement qui ne soit que dans l'esprit par réflexion; c'est un goût du cœur; c'est un abaissement auquel la volonté consent, et qu'elle aime pour glorifier Dieu; c'est une destruction de toute confiance en son propre esprit et en son courage naturel, afin de ne devoir sa guérison qu'à Dieu seul. Voir sa misère et en être au désespoir, ce n'est pas être humble; c'est au contraire un dépit d'orgueil, qui est pire que l'orgueil même.

## XII. JOUR.

### *Sur les défauts d'autrui.*

I. *Portez les fardeaux les uns des autres; c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ* (1). La charité ne va pas jusqu'à demander de nous que nous ne voyions jamais les défauts d'autrui; il faudroit nous crever les yeux : mais elle demande que nous évitions d'y être attentifs volontairement sans nécessité, et que nous ne soyons pas aveugles sur le bon, pendant que nous sommes si éclairés sur le mauvais. Il faut toujours nous souvenir de ce que Dieu peut faire, de moment à autre, de la plus vile et de la plus indigne créature; rappeler les sujets que nous avons de nous mépriser nous-mêmes; et enfin considérer que la charité embrasse même ce qu'il y a de plus bas, parce qu'elle voit précisément, par la vue de Dieu, que le mépris qu'on a pour les autres a quelque chose de dur et de hautain qui éteint l'esprit de Jésus-Christ. La grâce ne s'aveugle pas sur ce qui est méprisable; mais elle le supporte, pour entrer dans les secrets desseins de Dieu. Elle ne se laisse aller, ni aux dégoûts dédaigneux, ni aux impatiences naturelles. Nulle corruption ne l'étonne; nulle impuissance ne la rebute, parce qu'elle ne compte que sur Dieu, et qu'elle ne voit partout, hors de lui, que néant et que péché.

II. De ce que les autres sont foibles, est-ce une

(1) *Galat.* VI. 22.

bonne raison pour garder moins de mesures avec eux ? Vous qui vous plaignez qu'on vous fait souffrir, croyez-vous ne faire souffrir personne ? Vous qui êtes si choqué des défauts du prochain, vous imaginez-vous être parfait ? Que vous seriez étonné, si tous ceux à qui vous pesez venoient tout-à-coup s'appesantir sur vous ! Mais quand vous trouveriez votre justification sur la terre, Dieu qui sait tout, et qui a tant de choses à vous reprocher, ne peut-il pas d'un seul mot vous confondre et vous arrêter ? Et ne vous vient-il jamais dans l'esprit, de craindre qu'il ne vous demande pourquoi vous n'exercez pas envers votre frère un peu de miséricorde, que lui, qui est votre maître, exerce si abondamment envers vous ?

## XIII. JOUR.

### *Sur l'unique nécessaire.*

I. *VOUS vous empressez, et vous vous troublez de beaucoup de choses ; une seule est nécessaire* (1). Nous croyons avoir mille affaires, et nous n'en avons qu'une. Si celle-là se fait, toutes les autres se trouveront faites : si elle manque, toutes les autres, quelque succès qu'elles semblent avoir, tomberont en ruine. Pourquoi donc partager tant son cœur et ses soins ? O unique affaire que j'aie sur la terre, vous aurez désormais mon unique attention ! Au rayon de la lumière de Dieu, je ferai à chaque moment sans inquiétude, selon les forces de mon corps, ce que

(1) *Luc.* x. 41, 42.

la Providence me mettra en chemin de faire. J'abandonnerai le reste sans douleur, parce que le reste n'est pas mon œuvre.

II. *Père céleste, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire* (1). Chacun de nous doit se mettre en état d'en dire autant, au jour où il faudra rendre compte. Je dois regarder ce qui se présente à faire chaque jour selon l'ordre de Dieu, comme l'ouvrage dont Dieu me charge, et m'y appliquer d'une manière digne de Dieu, c'est-à-dire avec exactitude et avec paix. Je ne négligerai rien; je ne me passionnerai sur rien; car il est dangereux, ou de faire l'œuvre de Dieu avec négligence, ou de se l'approprier par amour-propre et par un faux zèle. Alors on fait ses actions par son esprit particulier; on les fait mal; on se pique, on s'échauffe, on veut réussir. La gloire de Dieu est le prétexte qui cache l'illusion. L'amour-propre déguisé en zèle se contriste et se dépite s'il ne peut réussir. O Dieu, donnez-moi la grâce d'être fidèle dans l'action, et indifférent dans le succès. Mon unique affaire est de vouloir votre volonté, et de me recueillir en vous, au milieu même de ce que je fais : la vôtre est de donner à mes foibles efforts tel fruit qu'il vous plaira; aucun, si vous ne voulez.

(1) *Joan.* XVII. 4.

## XIV. JOUR.

*Sur la préparation à la mort.*

I. *INSENSÉ, cette nuit on va te redemander ton ame. Pour qui sera-ce que tu as amassé* (1)? On ne peut trop déplorer l'aveuglement des hommes, de ne vouloir pas penser à la mort, et de se détourner d'une chose inévitable que l'on pourroit rendre heureuse en y pensant. Rien n'est si terrible que la mort pour ceux qui sont attachés à la vie. Il est étrange que tant de siècles passés ne nous fassent pas juger solidement du présent et de l'avenir, ni prendre de plus grandes précautions. Nous sommes infatués du monde, comme s'il ne devoit jamais finir. La mémoire de ceux qui jouent aujourd'hui les plus grands rôles sur la scène périra avec eux. Dieu permet que tout se perde dans l'abîme d'un profond oubli, et les hommes plus que tout le reste. Les pyramides d'Égypte se voient encore, sans qu'on sache le nom de celui qui les a faites. Que faisons-nous donc sur la terre, et à quoi servira la plus douce vie, si, par des mesures sages et chrétiennes, elle ne nous conduit pas à une plus douce et plus heureuse mort?

II. *Soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas, le Fils de l'Homme viendra* (2). Cette parole nous est adressée personnellement, en quelque âge et en quelque rang que nous soyons. Cependant, jusqu'aux gens de bien, tous font des projets qui sup-

(1) *Luc.* XII. 20. — (2) *Matth.* XXIV. 44.

posent une longue vie, lors même qu'elle va finir. Si dans l'extrémité d'une maladie incurable on espère encore la guérison, quelles espérances n'a-t-on pas en pleine santé? Mais d'où vient qu'on espère si opiniâtrément la vie? C'est qu'on l'aime avec passion. Et d'où vient qu'on veut tant éloigner la mort? C'est qu'on n'aime point le royaume de Dieu, ni les grandeurs du siècle futur. O hommes pesans de cœur, qui ne peuvent s'élever au-dessus de la terre, où, de leur propre aveu, ils sont misérables! La véritable manière de se tenir prêt pour le dernier moment, c'est de bien employer tous les autres, et d'attendre toujours celui-là.

## XV. JOUR.

### *Sur les espérances éternelles.*

I. *L'OEIL n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment* (1). Quelle proportion entre ce que nous faisons sur la terre, et ce que nous espérons dans le ciel? Les premiers Chrétiens se réjouissoient sans cesse à la vue de leur espérance; à tous momens ils croyoient voir le ciel ouvert. Les croix, les infamies, les supplices, les cruelles morts, rien n'étoit capable de les rebuter. Ils connoissoient la libéralité infinie qui doit payer de telles douleurs; ils ne croyoient jamais assez souffrir; ils étoient transportés de joie, lorsqu'ils étoient jugés dignes de quelque

(1) *I Cor.* II. 9.

profonde humiliation. Et nous, ames lâches, nous ne savons point souffrir, parce que nous ne savons pas espérer : nous sommes accablés par les moindres croix, et souvent même par celles qui nous viennent de notre orgueil, de notre imprudence et de notre délicatesse !

II. *Ceux qui sèment dans les larmes recueilleront dans la joie* (1). Il faut semer pour recueillir. Cette vie est destinée pour semer; nous jouirons dans l'autre du fruit de nos travaux. L'homme terrestre, lâche et impatient, voudroit recueillir avant que d'avoir semé. Nous voulons que Dieu nous console, et qu'il aplanisse les voies pour nous mener à lui. Nous voudrions le servir, pourvu qu'il nous en coûtât peu. Espérer beaucoup, et ne souffrir guère, c'est à quoi l'amour propre tend. Aveugles que nous sommes, ne verrons-nous jamais que le royaume du ciel souffre violence, et qu'il n'y a que les ames violentes et courageuses pour se vaincre qui soient dignes de le conquérir (2)? Pleurons donc ici-bas, puisque bienheureux ceux qui pleurent, et malheureux ceux qui rient (3)! Malheur à ceux qui ont leur consolation en ce monde! viendra le temps où ces vaines joies seront confondues. Le monde pleurera à son tour, et Dieu essuiera toutes les larmes de nos yeux (4).

(1) *Ps.* CXXV. 5. — (2) *Matth.* XI. 12. — (3) Ibid. V. 5. *Luc.* VI. 25. — (4) *Apoc.* XXI. 4.

## XVI. JOUR.

### *Sur notre pain quotidien.*

I. *DONNEZ-NOUS aujourd'hui notre pain quotidien* (1). Quel est-il ce pain, ô mon Dieu ? Ce n'est pas seulement le soutien que votre providence nous donne pour les nécessités de la vie ; c'est encore cette nourriture de vérité que vous donnez chaque jour à l'ame ; c'est un pain qui nourrit pour la vie éternelle, qui fait croître, et qui rend l'ame robuste dans les épreuves de la foi. Vous le renouvelez chaque jour. Vous donnez au dedans et au dehors précisément ce qu'il faut à l'ame pour s'avancer dans la vie de la foi et dans le renoncement à elle-même. Je n'ai donc qu'à manger ce pain, et qu'à recevoir en esprit de sacrifice tout ce que vous me donnerez d'amer dans les affaires extérieures et dans le fond de mon cœur ; car tout ce qui m'arrivera dans le cours de la journée est mon pain quotidien, pourvu que je ne refuse pas de le prendre de votre main, et de m'en nourrir.

II. La faim est ce qui donne le goût aux alimens, et ce qui nous les rend utiles. Que n'avons-nous faim et soif de la justice ! Pourquoi nos ames ne sont-elles pas affamées et altérées comme nos corps ? Un homme qui est dégoûté, et qui ne peut recevoir les alimens, est malade. C'est ainsi que notre ame languit, en ne recherchant, ni le rassasiement, ni la nourriture qui

(1) *Luc.* XI. 3.

vient de Dieu. L'aliment de l'ame est la vérité et la justice. Connoître le bien, s'en remplir, s'y fortifier; voilà le pain spirituel, le pain céleste qu'il faut manger. Mangeons-en donc; ayons-en faim. Soyons devant Dieu comme des pauvres qui mendient, et qui attendent un peu de pain. Sentons notre foiblesse et notre défaillance : malheureux, si nous en perdons le sentiment ! Lisons, prions avec cette faim de nourrir nos ames, avec cette soif ardente de nous désaltérer de l'eau qui rejaillit jusque dans le ciel. Il n'y a qu'un grand et continuel désir de l'instruction, qui nous rend dignes de découvrir les merveilles de la loi de Dieu. Chacun reçoit ce pain sacré, selon la mesure de son désir; et par là on se dispose à recevoir souvent et saintement le pain substantiel de l'Eucharistie, non-seulement corporellement, comme font plusieurs, mais avec l'esprit qui conserve et qui augmente la vie.

## XVII. JOUR.

### *Sur la paix de l'ame.*

I. *Je vous laisse ma paix; je vous donne ma paix, non comme le monde la donne* (1). Tous les hommes cherchent la paix; mais ils ne la cherchent pas où elle est. La paix que fait espérer le monde est aussi différente et aussi éloignée de celle qui vient de Dieu, que Dieu lui-même est différent et éloigné du monde : ou plutôt, le monde promet la paix, mais il ne la

(1) *Joan.* XIV. 27.

donne jamais. Il présente quelques plaisirs passagers; mais ces plaisirs coûtent plus qu'ils ne valent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix. Il l'accorde avec lui-même; il lui soumet ses passions; il borne ses désirs; il le console par l'espérance des biens éternels; il lui donne la joie du Saint-Esprit; il lui fait goûter cette joie intérieure dans la peine même : et comme la source qui la produit est intarissable, et que le fond de l'ame où elle réside est inaccessible à toute la malignité des hommes, elle devient pour le juste un trésor que personne ne lui peut ravir.

II. La vraie paix n'est que dans la possession de Dieu, et la possession de Dieu ici-bas ne se trouve que dans la soumission à la foi, et dans l'obéissance à la loi. L'une et l'autre entretiennent au fond du cœur un amour pur et sans mélange. Eloignez de vous tous les objets défendus; retranchez tous les désirs illicites; bannissez tout empressement et toute inquiétude; ne désirez que Dieu, ne cherchez que Dieu; et vous goûterez la paix; vous la goûterez malgré le monde. Qu'est-ce qui vous trouble? La pauvreté, les mépris, les mauvais succès, les croix intérieures et extérieures? Regardez tout cela, dans la main de Dieu, comme de véritables faveurs qu'il distribue à ses amis, et dont il daigne vous faire part : alors le monde changera de face pour vous, et rien ne vous ôtera votre paix.

## XVIII. JOUR.

### *Sur les joies trompeuses.*

I. *J'AI regardé les ris comme un songe, et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompez-vous* (1). Le monde se réjouit comme les malades qui sont en délire, ou comme ceux qui rêvent agréablement en dormant. On n'a garde de trouver de la solidité, quand on ne s'attache qu'à une peinture vaine, à une image creuse, à une ombre qui fuit, à une figure qui passe. On ne se réjouit qu'à cause qu'on se trompe; qu'à cause qu'on croit posséder beaucoup, lors même qu'on ne possède rien. Au réveil de la mort, on se trouvera les mains vides, et on sera honteux de sa joie. Malheur donc à ceux qui ont en ce monde une fausse consolation qui les exclut de la véritable! Disons sans cesse à la joie vaine et évaporée que le siècle inspire : *Pourquoi me trompez-vous* si grossièrement? Rien n'est digne de nous donner de la joie, que notre bienheureuse espérance. Tout le reste, qui n'est pas fondé là-dessus, n'est qu'un songe.

II. *Celui qui boira de cette eau, aura encore soif* (2). Plus on boit des eaux corrompues du siècle, plus on est altéré. A mesure qu'on se plonge dans le mal, à mesure il naît des désirs inquiets dans le cœur. La possession des richesses ne fait qu'irriter la soif. L'avarice et l'ambition sont plus mécontentes de ce qu'elles n'ont pas encore, qu'elles ne sont satisfaites

(1) *Eccles.* II. 2. — (2) *Joan.* IV. 13.

de tout ce qu'elles possèdent. La jouissance des plaisirs ne fait qu'amollir l'ame; elle la corrompt; elle la rend insatiable. Plus on se relâche, plus on se veut relâcher. Il est plus facile de retenir son cœur dans un état de ferveur et de pénitence, que de le ramener, ou de le contenir, lorsqu'il est une fois dans la pente du plaisir et du relâchement. Veillons donc sur nous-mêmes. Gardons-nous de boire d'une eau qui augmenteroit notre soif. Conservons notre cœur avec précaution, de peur que le monde et ses vaines consolations ne le séduisent, et ne lui laissent à la fin que le désespoir de s'être trompé.

## XIX. JOUR.

*Sur les saintes larmes.*

I. *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* (1)! Quel nouveau genre de larmes! dit saint Augustin : elles rendent heureux ceux qui les versent. Leur bonheur consiste à s'affliger, à gémir de la corruption du monde qui nous environne, des piéges dont nous sommes entourés, du fonds inépuisable de corruption qui est au milieu de notre cœur. C'est un grand don de Dieu, que de craindre de perdre son amour, que de craindre de s'écarter de la voie étroite. C'est le sujet des larmes des saints. Quand on est en danger de perdre ce que l'on possède de plus précieux, et de se perdre soi-même, il est difficile de se réjouir. Quand on ne voit que vanité,

(1) *Matth.* v. 5.

qu'égarement, que scandale, qu'oubli et que mépris du Dieu qu'on aime, il est impossible de ne se pas affliger. Pleurons donc à la vue de tant de sujets de larmes : notre tristesse réjouira Dieu. C'est lui-même qui nous l'inspire ; c'est son amour qui fait couler nos larmes : il viendra lui-même les essuyer.

II. On entend Jésus-Christ qui dit : *Malheur à vous qui riez* (1) ! et on veut rire. On l'entend dire : *Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation en ce monde !* et on recherche toujours les richesses. Il dit : *Heureux ceux qui pleurent !* et on ne craint rien tant que de pleurer. Il faut pleurer ici-bas, non-seulement les dangers de notre condition, mais tout ce qui est vain et déréglé. Pleurons sur nous et sur le prochain. Tout ce que nous voyons au dedans et au dehors n'est qu'affliction d'esprit, que tentation et que péché. Tout mérite des larmes. Le vrai malheur est d'aimer ces choses si peu dignes d'être aimées. Que de raisons de pleurer ! C'est le mieux qu'on puisse faire. Heureuses larmes, que la grâce opère, qui nous dégoûtent des choses passagères, et qui font naître en nous le désir des biens éternels !

(1) *Luc.* VI. 21, 24, 25.

## XX. JOUR.

### *Sur la prudence du siècle.*

I. *LA prudence de la chair est la mort* des ames (1). La prudence des enfans du siècle est grande, puisque Jésus-Christ nous en assure dans l'Evangile; et elle est même souvent plus grande que celle des enfans de Dieu : mais il se trouve en elle, malgré tout ce qu'elle a d'éclatant et de spécieux, un effroyable défaut; c'est qu'elle donne la mort à tous ceux qui la prennent pour la règle de leur vie. Cette prudence tortueuse et féconde en subtilités est ennemie de celle de Dieu, qui marche toujours dans la droiture et dans la simplicité. Mais que servent aux prudens du siècle tous leurs talens, puisqu'à la fin ils se trouvent pris dans leurs propres piéges? L'apôtre saint Jacques donne à cette prudence le nom de *terrestre*, d'*animale* et de *diabolique* (2): *terrestre*, parce qu'elle borne ses soins à l'acquisition et à la possession des biens de la terre; *animale*, parce qu'elle n'aspire qu'à fournir aux hommes tout ce qui flatte leurs passions, et à les plonger dans les plaisirs des sens; *diabolique*, parce qu'ayant tout l'esprit et toute la pénétration du démon, elle en a toute la malice. Avec elle, on s'imagine tromper tous les autres, et on ne trompe que soi-même.

II. Aveugles donc tous ceux qui se croient sages, et qui ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ,

(1) *Rom.* VIII. 6. — (2) *Jac.* III. 15.

seule digne du nom de sagesse! Ils courent, dans une profonde nuit, après des fantômes. Ils sont comme ceux qui, dans un songe, pensent être éveillés, et qui s'imaginent que tous les objets du songe sont réels. Ainsi sont abusés tous les grands de la terre, tous les sages du siècle, tous les hommes enchantés par les faux plaisirs. Il n'y a que les enfans de Dieu qui marchent aux rayons de la pure vérité. Qu'est-ce qu'ont devant eux les hommes pleins de leurs pensées vaines et ambitieuses? Souvent la disgrâce; toujours la mort, le jugement de Dieu et l'éternité. Voilà les grands objets qui s'avancent et qui viennent au-devant de ces hommes profanes: cependant ils ne les voient pas. Leur politique prévoit tout, excepté la chute et l'anéantissement inévitable de tout ce qu'ils cherchent. O insensés! quand ouvrirez-vous les yeux à la lumière de Jésus-Christ, qui vous découvriroit le néant de toutes les grandeurs d'ici-bas?

## XXI. JOUR.

### *Sur la confiance en Dieu.*

I. *Il vaut mieux mettre sa confiance dans le Seigneur, que de la mettre dans l'homme* (1). Vous vous confiez tous les jours à des amis foibles, à des hommes inconnus, à des domestiques infidèles; et vous craignez de vous fier à Dieu! La signature d'un homme public vous met en repos sur votre bien; et l'Evangile éternel ne vous rassure pas! Le monde vous pro-

(1) *Ps.* CXVII. 8.

met, et vous le croyez : Dieu vous jure, et vous avez de la peine à le croire. Quelle honte pour lui! quel malheur pour vous! Rétablissons tout dans l'ordre. Faisons avec modération ce qui dépend de nous. Attendons sans bornes ce qui dépend de Dieu. Réprimons tout empressement de passion, toute inquiétude déguisée sous le nom de raison ou de zèle. Celui qui en use ainsi s'établit en Dieu, et devient immobile comme la montagne de Sion.

II. La confiance pour le salut doit être encore plus élevée et plus ferme. *Je puis tout en celui qui me fortifie* (1). Quand je croyois tout pouvoir, je ne pouvois rien; et maintenant qu'il me semble que je ne puis rien, je commence à pouvoir tout. Heureuse impuissance, qui me fait trouver en vous, ô mon Dieu, tout ce qui me manquoit en moi-même! Je me glorifie dans mon infirmité et dans les malheurs de ma vie, puisqu'ils me désabusent du monde entier et de moi-même. Je dois m'estimer heureux d'être écrasé par une main si miséricordieuse, puisque c'est dans cet anéantissement que je serai revêtu de votre force, caché sous vos ailes, et environné de cette protection spéciale que vous étendez sur vos enfans humbles, qui n'attendent rien que de vous.

(1) *Philip.* IV. 13.

# XXII.e JOUR.

*Sur la profondeur de la miséricorde de Dieu.*

I. *Qu'elle est grande la miséricorde du Seigneur! c'est un asile certain pour tous ceux qui se tournent vers elle* (1). Que tardons-nous à nous jeter dans la profondeur de cet abîme? Plus nous nous y perdrons avec une confiance pleine d'amour, plus nous serons en état de nous sauver. Donnons-nous à Dieu sans réserve, et ne craignons rien. Il nous aimera, et nous l'aimerons. Son amour, croissant chaque jour, nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplira lui seul tout notre cœur, que le monde avoit enivré, agité, troublé, sans le pouvoir jamais remplir: il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux: il ne nous fera mépriser que le monde, que nous méprisons peut-être déjà: il ne nous fera faire que la plupart des choses que nous faisons, mais que nous faisons mal; au lieu que nous les ferons bien, en les rapportant à lui. Tout, jusqu'aux moindres actions d'une vie simple et commune, se tournera en consolation, en mérite et en récompense. Nous verrons en paix venir la mort; elle sera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien loin de nous dépouiller, elle nous revêtira de tout, comme dit saint Paul (2); et alors nous verrons la profondeur des miséricordes que Dieu a exercées sur notre ame.

II. Pensez devant Dieu aux effets de cette miséri-

(1) *Eccli.* XVII. 28. — (2) *II Cor.* V. 4.

corde infinie, à ceux dont vous avez déjà connoissance, aux lumières que Jésus-Christ vous a données, aux bons sentimens qu'il vous a inspirés, aux péchés qu'il vous a pardonnés, aux piéges du siècle dont il vous a garanti, aux secours extraordinaires qu'il vous a ménagés. Tâchez de vous attendrir par le souvenir de toutes ces marques précieuses de sa bonté. Ajoutez-y la pensée des croix dont il vous a chargé pour vous sanctifier; car ce sont encore des richesses qu'il a tirées de la profondeur de ses trésors, et vous les devez regarder comme des témoignages signalés de son amour. Que la reconnoissance du passé vous inspire de la confiance pour l'avenir. Soyez persuadée, ame timide, qu'il vous a trop aimée pour ne vous pas aimer encore. Ne vous défiez pas de lui, mais seulement de vous-même. Souvenez-vous qu'il est, comme dit l'Apôtre (1), *le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation*. Il sépare quelquefois ces deux choses; la consolation se retire, mais la miséricorde demeure toujours; il vous a ôté ce qu'il y avoit de doux et de sensible dans sa grâce, parce que vous aviez besoin d'être humiliée, et d'être punie d'avoir cherché ailleurs de vaines consolations. Ce châtiment est encore une nouvelle profondeur de sa divine miséricorde.

(1) *II Cor.* I. 3.

## XXIII. JOUR.

### *Sur la douceur du joug de Jésus-Christ.*

I. *Mon joug est doux et mon fardeau est léger* (1). Que le nom de joug ne nous effraie point. Nous en portons le poids; mais Dieu le porte avec nous, et plus que nous, parce que c'est un joug qui doit être porté par deux, et que c'est le sien, et non pas le nôtre. Jésus-Christ fait aimer ce joug. Il l'adoucit par le charme intérieur de la justice et de la vérité. Il répand ses chastes délices sur les vertus, et dégoûte des faux plaisirs. Il soutient l'homme contre lui-même, l'arrache à sa corruption originelle, et le rend fort malgré sa foiblesse. O homme de peu de foi, que craignez-vous? Laissez faire Dieu; abandonnez-vous à lui. Vous souffrirez, mais vous souffrirez avec amour et avec paix. Vous combattrez; mais vous remporterez la victoire; et Dieu lui-même, après avoir combattu en votre faveur, vous couronnera de sa propre main. Vous pleurerez; mais vos larmes seront douces, et Dieu lui-même viendra avec complaisance les essuyer. Vous n'aurez plus la permission de vous abandonner à vos passions tyranniques; mais en sacrifiant librement votre liberté, vous en retrouverez une autre inconnue au monde, et plus précieuse que toute la puissance des rois.

II. Quel aveuglement de craindre de trop s'engager avec Dieu! Plongeons-nous dans son sein. Plus

(1) *Matth.* XI. 30.

on l'aime, plus on aime aussi tout ce qu'il nous fait faire. C'est cet amour qui nous console dans nos pertes, qui adoucit nos croix, qui nous détache de tout ce qu'il est dangereux d'aimer, qui nous préserve de mille poisons, qui nous montre une miséricorde bienfaisante au travers de tous les maux que nous souffrons, qui nous découvre dans la mort même une gloire et une félicité éternelle. Comment pouvons-nous craindre de nous remplir trop de lui? Est-ce un malheur d'être déchargé du joug pesant du monde, et de porter le fardeau léger de Jésus-Christ? Craignons-nous d'être trop heureux, trop délivrés de nous-mêmes, des caprices de notre orgueil, de la violence de nos passions, et de la tyrannie du siècle trompeur?

## XXIV. JOUR.

### *Sur la fausse liberté.*

I. *Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté* (1). L'amour de la liberté est une des plus dangereuses passions du cœur humain; et il arrive de cette passion comme de toutes les autres, elle trompe ceux qui la suivent, et au lieu de la liberté véritable elle leur fait trouver le plus dur et le plus honteux esclavage. Comment nommez-vous ce qui se passe dans le monde? Que n'avez-vous point à souffrir pour ménager l'estime de ces hommes que vous méprisez? Que ne vous en coûte-t-il pas pour maîtriser vos

(1) *I Cor.* III. 17.

passions quand elles vont trop loin, pour contenter celles à qui vous voulez céder, pour cacher vos peines, pour sauver des apparences embarrassantes et importunes? Est-ce donc là cette liberté que vous aimez tant, et que vous avez tant de peine à sacrifier à Dieu? Où est-elle? Montrez-la moi. Je ne vois partout que gêne, que servitude basse et indigne, que nécessité déplorable de se déguiser. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver; et on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre.

II. On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que ce qu'on veut, parce qu'on sent le goût de ses passions par lesquelles on est entraîné; mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les mécomptes inséparables des plaisirs, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées? Au dehors tout est riant; au dedans tout est plein de chagrin et d'inquiétude. On croit être libre, quand on ne dépend plus que de soi-même. Folle erreur! Y a-t-il un état où l'on ne dépende pas d'autant de maîtres qu'il y a de personnes à qui l'on a relation? Y en a-t-il un où l'on ne dépende pas encore davantage des fantaisies d'autrui, que des siennes propres? Tout le commerce de la vie n'est que gêne, par la captivité des bienséances et par la nécessité de plaire aux autres. D'ailleurs nos passions sont pires que les plus cruels tyrans. Si on ne les suit qu'à demi, il faut à toute heure être aux prises avec elles, et ne respirer jamais un seul moment. Elles se trahissent; elles déchirent le cœur; elles foulent aux pieds les lois de l'honneur et de la raison, et ne disent jamais; C'est

assez.

assez. Si on s'y abandonne tout-à-fait, où ce torrent mènera-t-il? J'ai horreur de le penser. O mon Dieu, préservez-moi de ce funeste esclavage, que l'insolence humaine n'a pas de honte de nommer une liberté. C'est en vous seul qu'on est libre. C'est votre vérité qui nous délivrera, et qui nous fera éprouver que vous servir c'est régner.

## XXV. JOUR.

*Sur la détermination entière à être à Dieu.*

I. *SEIGNEUR, que voulez-vous que je fasse* (1)? C'est ce que disoit saint Paul, renversé miraculeusement, et converti par la grâce du Sauveur qu'il persécutoit. Hélas! combien l'avons-nous persécuté par nos infidélités, par nos humeurs, par nos passions qui ont troublé l'ouvrage de sa miséricorde dans notre cœur! Enfin il nous a renversés par la tribulation; il a écrasé notre orgueil; il a confondu notre prudence charnelle; il a consterné notre amour propre. Disons-lui donc avec un acquiescement entier: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Jusqu'ici je ne m'étois tourné vers vous qu'imparfaitement; j'avois usé de mille remises, et j'avois tâché de sauver et d'emporter du débris de ma conversion tout ce qu'il m'avoit été possible: mais présentement je suis prêt à tout, et vous allez devenir le maître absolu de mon cœur et de ma conduite.

(1) *Act.* IX. 6.

II. Il ne suffit pas cependant que l'offre soit universelle : ce ne seroit rien faire, si elle demeuroit vague et incertaine, sans descendre au détail ni à la pratique. Il y a trop long-temps, dit saint Augustin, qui nous traînons une volonté vague et languissante pour le bien. Il ne coûte rien à vouloir être parfait, si on ne fait rien pour la perfection. Il la faut vouloir plus que toutes les choses temporelles les plus chères et les plus vivement poursuivies ; et il ne faut pas vouloir faire moins pour Dieu, que l'on n'a fait pour le monde. Sondons notre cœur. Suis-je déterminé à sacrifier à Dieu mes amitiés les plus fortes, mes habitudes les plus enracinées, mes inclinations dominantes, mes plus agréables amusemens ?

## XXVI. JOUR.

*Sur la capitulation qu'on voudroit faire avec Dieu.*

I. *JUSQUES à quand clocherez-vous de deux côtés* (1). *Nul ne peut servir deux maîtres* (2). On sait bien qu'il faut servir Dieu et l'aimer, si on veut être sauvé ; mais on voudroit bien ôter de son service et de son amour tout ce qu'il y a d'onéreux, et n'y laisser que ce qu'il y a d'agréable. On voudroit le servir, à condition de ne lui donner que des paroles et des cérémonies, et encore des cérémonies courtes, dont on est bientôt lassé et ennuyé. On voudroit l'aimer, à condition qu'on aimeroit avec lui, et peut-être plus que lui, tout ce qu'il n'aime point et qu'il condamne dans

(1) *III Reg.* XVIII. 21. — (2) *Matth.* VI. 24.

les vanités mondaines. On voudroit l'aimer, à condition de ne diminuer en rien cet aveugle amour de nous-mêmes, qui va jusqu'à l'idolâtrie, et qui fait qu'au lieu de nous rapporter à Dieu comme à celui pour qui nous sommes faits, on veut au contraire rapporter Dieu à soi, et ne le rechercher que comme une ressource qui nous console quand les créatures nous manqueront. On voudroit le servir et l'aimer, à condition qu'il sera permis d'avoir honte de son amour, de s'en cacher comme d'une foiblesse, de rougir de lui comme d'un ami indigne d'être aimé, de ne lui donner que quelque extérieur de religion pour éviter le scandale, et de vivre à la merci du monde pour ne rien donner à Dieu qu'avec la permission du monde même. Quel service et quel amour!

II. Dieu n'admet point d'autre pacte avec nous, que celui qui a rapport à notre première alliance dans le baptême, où nous avons promis de renoncer à tout pour être à lui; et au premier commandement de sa loi, où il exige sans réserve tout notre cœur, tout notre esprit et toutes nos forces. Peut-on en effet aimer Dieu de bonne foi, et avoir tant d'égards pour le monde son ennemi, auquel il a donné de si terribles malédictions? Peut-on aimer Dieu, et craindre de le trop connoître, de peur d'avoir trop de choses à lui sacrifier? Peut-on aimer Dieu, et se contenter de ne l'outrager pas, sans se mettre en peine de lui plaire, de le glorifier, et de lui témoigner courageusement, dans les occasions qui se présentent tous les jours, l'ardeur et la sincérité de son amour? Dieu ne met ni bornes ni réserves en se

donnant à nous; et nous voudrions en apporter mille avec lui. Est-il sur la terre des créatures assez viles pour se contenter d'être aimées de nous comme nous n'avons pas honte de vouloir que Dieu se contentât d'être aimé?

## XXVII. JOUR.

*Sur le bon emploi du temps.*

I. *FAISONS le bien pendant que nous en avons le temps* (1). *Une nuit viendra pendant laquelle personne ne peut agir* (2). Le temps est précieux, mais on n'en connoît pas le prix; on le connoîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent comme si ce n'étoit rien; et nous le donnons de même. Souvent il nous est à charge; nous ne savons qu'en faire, et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart-d'heure nous paroîtra plus estimable et plus désirable que toutes les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend, par la sage économie de sa providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instans ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en retirant le premier, et qu'en retenant le troisième dans sa main avec une entière incertitude si nous l'aurons. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité: et

(1) *Galat.* VI. 10. — (2) *Joan.* IX. 4.

l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé.

II. Toute notre vie est à Dieu aussi bien que tout notre cœur. L'un et l'autre ne sont pas trop pour lui. Il ne nous les a donnés que pour l'aimer et pour le servir. Ne lui en dérobons rien. Nous ne pouvons pas à tous momens faire de grandes choses; mais nous en pouvons toujours faire de convenables à notre état. Se taire, souffrir, prier, quand nous ne sommes pas obligés d'agir extérieurement, c'est beaucoup offrir à Dieu. Un contre-temps, une contradiction, un murmure, une importunité, une injustice reçue et soufferte dans la vue de Dieu, valent bien une demi-heure d'oraison; et on ne perd pas le temps, quand, en le perdant, on pratique la douceur et la patience. Mais pour cela il faut que cette perte soit inévitable, et que nous ne nous la procurions pas par notre faute. Ainsi réglez vos jours, et rachetez le temps, comme dit saint Paul (1), en fuyant le monde, et en abandonnant au monde des biens qui ne valent pas le temps qu'ils nous ôtent. Quittez les amusemens, les correspondances inutiles, les épanchemens de cœur qui flattent l'amour propre, les conversations qui dissipent l'esprit et qui ne conduisent à rien. Vous trouverez du temps pour Dieu; et il n'y a de bien employé que celui qui est employé pour lui.

(1) *Ephes.* v. 16.

## XXVIII. JOUR.

### *Sur la présence de Dieu.*

I. *MARCHEZ en ma présence, et soyez parfait* (1). Voilà, Seigneur, ce que vous disiez au fidèle Abraham : et en effet, qui marche en votre présence est dans la voie de la perfection. On ne s'écarte de cette voie sainte qu'en vous perdant de vue, et qu'en cessant de vous voir en tout. Hélas ! où vais-je lorsque je ne vous vois plus, vous qui êtes ma lumière, et le terme unique où doivent tendre tous mes pas? Vous regarder dans toutes les démarches que l'on fait, c'est le moyen de ne s'égarer jamais. O foi lumineuse au milieu des ténèbres qui nous environnent ! O regard plein de confiance et d'amour, qui conduisez l'homme à la perfection ! O Dieu, je ne vois que vous ; c'est vous seul que je cherche et que je considère dans tout ce que mes yeux semblent regarder ! L'ordre de votre providence est ce qui attire mon attention. Mon cœur ne veille que pour vous dans la multitude des affaires, des devoirs et des pensées qui m'occupent, parce qu'elles ne m'occupent que pour obéir à vos ordres. Ainsi je tâche de réunir toute mon attention en vous, ô souverain et unique objet de mon cœur, lors même que je suis obligé de partager mes soins selon les lois de votre divine volonté. Hé ! que pourrois-je regarder dans ces viles créatures, si vous cessiez de m'y appliquer, et si je cessois de vous y voir ?

(1) *Gen.* XVII. 1.

II. J'ai donc résolu de tenir *mes yeux levés vers les montagnes* saintes, *d'où j'attends* toute ma force et *tout mon secours* (1). C'est en vain que je m'appliquerois uniquement à regarder à mes pieds, pour me délivrer des piéges innombrables qui m'environnent. Le danger vient d'en bas; mais la délivrance ne peut venir que d'en haut : c'est là que mes vœux s'élèvent pour vous voir. Tout est piége pour moi sur la terre, le dedans et le dehors. Tout est piége, Seigneur, sans vous. C'est vers vous seul que se portent mes yeux et mon cœur. Je ne veux voir que vous; je n'espère qu'en vous. Mes ennemis m'assiégent sans cesse : ma propre foiblesse m'effraie. Mais vous avez vaincu le monde pour vous et pour moi; et votre force toute-puissante soutiendra mon infirmité.

## XXIX. JOUR.

### *Sur l'amour que Dieu a pour nous.*

I. *Je vous ai aimé d'un amour éternel* (2). Dieu n'a pas attendu que nous fussions quelque chose pour nous aimer : avant tous les siècles, et avant même que nous eussions l'être que nous possédons, il pensoit à nous, et il n'y pensoit que pour nous faire du bien. Ce qu'il avoit médité dans l'éternité, il l'a exécuté dans le temps. Sa main bienfaisante a répandu sur nous toutes sortes de biens : nos infidélités mêmes, ni nos ingratitudes, presque aussi nombreuses que ses faveurs, n'ont pu encore tarir la source de ses dons, ni arrêter

(1) *Ps.* CXX. 1. — (2) *Jerem.* XXXI. 3.

le cours de ses grâces. O amour sans commencement, qui m'avez aimé durant des siècles infinis, et lors même que je ne pouvois le ressentir ni le reconnoître! O amour sans mesure, qui m'avez fait ce que je suis, qui m'avez donné ce que j'ai, et qui m'en promettez encore infiniment davantage! O amour sans interruption et sans inconstance, que toutes les eaux amères de mes iniquités n'ont pu éteindre! Ai-je un cœur, ô mon Dieu, si je ne suis pas pénétré de reconnoissance et de tendresse pour vous?

II. Mais que vois-je? Un Dieu qui se donne lui-même, après même avoir tout donné; un Dieu qui me vient chercher jusqu'au néant, parce que mon péché m'a fait descendre jusque là; un Dieu qui prend la forme d'un esclave, pour me délivrer de l'esclavage de mes ennemis; un Dieu qui se fait pauvre pour m'enrichir; un Dieu qui m'appelle, et qui court après moi quand je le fuis; un Dieu qui expire dans les tourmens pour m'arracher des bras de la mort et pour me rendre une vie heureuse : et je ne veux souvent ni de lui ni de la vie qu'il me présente! Pour qui prendroit-on un homme qui aimeroit un autre homme comme Dieu nous aime? et de quels anathêmes ne se rend pas digne, après cela, celui qui n'aimera pas le Seigneur Jésus (1).

(1) *I Cor.* XVI. 22.

## XXX. JOUR.

*Sur l'amour que nous devons avoir pour Dieu.*

I. *QU'AI-JE à désirer dans le ciel, et que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu* (1). Souvent, quand nous disons à Dieu que nous l'aimons de tout notre cœur, c'est un langage, c'est un discours sans réalité : on nous a appris à parler ainsi dans notre enfance; et nous continuons, quand nous sommes grands, sans savoir bien souvent ce que nous disons. Aimer Dieu, c'est n'avoir point d'autre volonté que la sienne, c'est observer fidèlement sa sainte loi, c'est avoir horreur du péché. Aimer Dieu, c'est aimer ce que Jésus-Christ a aimé, la pauvreté, les humiliations, les souffrances; c'est haïr ce que Jésus-Christ a haï, le monde, la vanité, les passions. Peut-on croire qu'on aime un objet auquel on ne voudroit pas ressembler? Aimer Dieu, c'est s'entretenir volontiers avec lui, c'est désirer d'aller à lui, c'est soupirer et languir après lui. O le faux amour que celui qui ne se soucie pas de voir ce qu'il aime!

II. Le Sauveur est venu apporter un feu divin sur la terre, et son désir est que ce feu brûle (2) et consume tout. Cependant les hommes vivent dans une froideur mortelle. Ils aiment un peu de métal, une maison, un nom, un titre en l'air, une chimère qu'ils appellent réputation. Ils aiment une conversation, un amusement qui leur échappe. Il n'y a que

(1) *Ps.* LXXII. 25. — (2) *Luc.* XII. 49.

Dieu pour qui il ne leur reste point d'amour : tout s'épuise pour les créatures les plus méprisables. Ne voudrons-nous jamais goûter le bonheur de l'amour divin ? Jusques à quand préférerons-nous d'aimer les créatures les plus empoisonnées? O Dieu ! régnez sur nous malgré nos infidélités ! Que le feu de votre amour éteigne tout autre feu! Que pouvons-nous voir d'aimable hors de vous, que nous ne trouvions parfaitement en vous, qui êtes la source de tout bien? Accordez-nous la grâce de vous aimer, et nous n'aimerons plus que vous, et nous vous aimerons éternellement.

## XXXI. JOUR.

*Sur les sentimens de l'amour divin.*

I. *O Dieu de mon cœur, ô Dieu mon partage pour jamais* (1)! Peut-on vous connoître, ô mon Dieu, et ne vous pas aimer, vous qui surpassez en beauté, en vertu, en grandeur, en pouvoir, en bonté, en libéralité, en magnificence, en toutes sortes de perfections, et, ce qui me touche de plus près, en amour pour moi tout ce que les esprits créés peuvent comprendre? Le respect et l'inégalité entre vous et moi devroit, ce semble, m'arrêter : mais vous me permettez, c'est trop peu dire, vous m'ordonnez de vous aimer. Après cela, Seigneur, je ne me connois plus et je ne me possède plus. O amour sacré, qui avez blessé mon amour, et qui de vos propres traits vous

(1) *Ps.* LXXII. 26.

êtes vous-même blessé pour moi, venez me guérir, ou plutôt venez rendre la blessure que vous m'avez faite encore plus profonde et plus vive. Séparez-moi de toutes les créatures; elles m'incommodent, elles m'importunent : vous seul me suffisez, et je ne veux plus que vous.

II. Quoi ! il sera dit que les amans insensés de la terre porteront jusqu'à un excès de délicatesse et d'ardeur leurs folles passions ; et on ne vous aimeroit que foiblement et avec mesure ! Non, non, mon Dieu ; il ne faut pas que l'amour profane l'emporte sur l'amour divin. Faites voir ce que vous pouvez sur un cœur qui est tout à vous. L'accès vous en est ouvert, les ressorts vous en sont connus. Vous savez ce que votre grâce est capable d'y exciter. Vous n'attendez que mon consentement et que l'acquiescement de ma liberté. Je vous donne mille et mille fois l'un et l'autre. Prenez tout : agissez en Dieu; embrasez-moi ; consumez-moi. Foible et impuissante créature que je suis, je n'ai rien à vous donner que mon amour. Augmentez-le, Seigneur, et rendez-le plus digne de vous. O si j'étois capable de faire pour vous de grandes choses ! O si j'avois beaucoup à vous sacrifier ! Mais tout ce que je puis n'est rien. Soupirer, languir, aimer, et mourir pour aimer encore davantage, c'est désormais tout ce que je veux.

# MÉDITATIONS

## SUR DIVERS SUJETS

## TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

### I.

### *De la vraie connoissance de l'Evangile.*

Seigneur, à qui irions-nous, sinon à vous qui avez les paroles de la vie éternelle? *S. Jean.* VI. 69.

Nous ne connoissons point assez l'Evangile; et ce qui nous empêche de l'apprendre, c'est que nous croyons le savoir. Nous en ignorons les maximes, nous n'en pénétrons point l'esprit, nous recherchons curieusement les paroles des hommes, et nous négligeons celles de Dieu. Une parole de l'Evangile est plus précieuse que tous les autres livres du monde ensemble; c'est la source de toute vérité. Avec quel amour, avec quelle foi, avec quelle adoration devrions-nous y écouter Jésus-Christ! Disons-lui donc désormais avec saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous?* Un moment de recueillement, d'amour et de presence de Dieu, fait plus voir et entendre la vérité, que tous les raisonnemens des hommes.

## II.

### *Du changement de la lumière en ténèbres.*

Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit que ténèbres. *S. Luc.* XI. 35.

Il n'est pas étonnant que nos défauts nous défigurent aux yeux de Dieu. Mais que nos vertus mêmes ne soient souvent que des imperfections, c'est ce qui doit nous faire trembler. Souvent notre sagesse n'est qu'une politique charnelle et mondaine; notre modestie, qu'un extérieur composé et hypocrite pour garder les bienséances et nous attirer des louanges; notre zèle, qu'un effet de l'humeur ou de l'orgueil; notre franchise, qu'une brusquerie; et ainsi du reste. Avec quelle lâcheté sont exécutés en détail les sacrifices que nous faisons à Dieu, et qui paroissent les plus éclatans! Craignons que la lumière se change en ténèbres.

## III.

### *Des piéges et de la tyrannie du monde.*

Malheur au monde à cause de ses scandales! *S. Matth.* XVIII. 7.

Que volontiers, Seigneur, je répète cette terrible parole de Jésus-Christ votre fils et mon sauveur! Elle est terrible pour le monde à jamais réprouvé; mais elle est douce et consolante pour ceux qui vous

aiment et qui le méprisent. Elle seroit pour moi un coup de foudre, si jamais je me rengageois contre vous dans la servitude du siècle. Ah! monde aveugle et injuste tyran! tu flattes pour trahir; tu amuses pour donner le coup de la mort. Tu ris, tu fais rire; tu méprises ceux qui pleurent; tu ne cherches qu'à enchanter les sens par une vaine joie qui se tourne en poison : mais tu pleureras éternellement, pendant que les enfans de Dieu seront consolés. O que je méprise tes mépris, et que je crains tes complaisances!

---

## IV.

*Combien peu renoncent à l'amour du monde, qui est si digne de mépris.*

N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde.
*I Ep. de S. Jean*, II. 15.

Que ces paroles ont d'étendue! Le monde est cette multitude aveugle et corrompue que Jésus-Christ maudit dans l'Evangile, et pour lequel il ne veut pas même prier en mourant. Chacun parle contre le monde, et chacun a pourtant le monde dans son cœur. Le monde n'est que l'assemblage des gens qui s'aiment eux-mêmes, et qui aiment les créatures sans rapport à Dieu. Nous sommes donc le monde nous-mêmes, puisqu'il ne faut pour cela que s'aimer, et que chercher dans les créatures ce qui n'est qu'en Dieu. Avouons que nous appartenons au monde, et que nous n'avons point l'esprit

de Jésus-Christ. Quelle pitié de renoncer en apparence au monde, et d'en conserver les sentimens! Jalousie pour l'autorité, amour pour la réputation qu'on ne mérite pas, dissipation dans les compagnies, recherche des commodités qui flattent la chair, lâcheté dans les exercices chrétiens, inapplication à étudier les vérités de l'Evangile; voilà le monde. Il vit en nous; et nous voulons vivre en lui, puisque nous désirons tant qu'on nous aime, et que nous craignons qu'on nous oublie. Heureux le saint apôtre, *pour qui le monde étoit crucifié, et qui l'étoit aussi pour le monde* (1).

## V.

### *Sur la véritable paix.*

Je vous donne la paix, non comme le monde la donne.
*S. Jean*, XIV. 27.

QUEL bonheur de savoir combien le monde est méprisable! C'est sacrifier à Dieu peu de chose, que de lui sacrifier ce fantôme. Qu'on est foible quand on ne le méprise pas autant qu'il le mérite! Qu'on est à plaindre quand on croit avoir beaucoup quitté en le quittant! Tout chrétien y a renoncé par son baptême : les personnes religieuses et retirées ne font donc que suivre cet engagement avec plus de précaution que les autres. C'est avoir cherché le port en fuyant la tempête. Le monde promet la paix, il est vrai, mais il ne la donne jamais; il cause

(1) *Galat.* VI. 14.

quelques plaisirs passagers, mais ces plaisirs coûtent plus qu'ils ne valent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix; il l'accorde avec lui-même; il soumet ses passions; il borne ses désirs; il le console par son amour; il lui donne la joie dans la peine même: ainsi cette joie ne peut lui être ôtée.

## VI.

*Que Jésus-Christ a refusé de prier pour le monde.*

Je ne prie point pour le monde. *S. Jean*, XVII. 9.

Jésus-Christ mourant prie pour ses bourreaux, et refuse de prier pour le monde. Que dois-je donc penser de ces hommes qu'on appelle honnêtes gens, et que j'ai appelés mes amis, puisque les persécuteurs et les meurtriers de Jésus-Christ lui sont moins odieux que ces hommes auxquels j'avois livré mon cœur? Que puis-je attendre de ma foiblesse dans les compagnies où l'on se pique d'oublier Dieu, de traiter la piété de foiblesse, et de suivre tous ses désirs? Puis-je croire que j'aime Dieu et que je ne rougisse point de son évangile, si j'aime tant la société de ses ennemis, et si je crains de leur déplaire en témoignant que je crains Dieu? O Seigneur! soutenez-moi contre les torrens du monde; rompez mes liens; éloignez-moi des tabernacles des pécheurs; unissez-moi avec ceux qui vous aiment!

VII.

## VII.

### *Sur la fuite du monde.*

**Malheur au monde à cause de ses scandales.** *S. Matth.* XVIII. 7.

Le monde porte déjà sur son front la condamnation de Dieu; et il ose s'ériger en juge pour décider de tout. On veut aimer Dieu, et on craint lâchement de déplaire au monde, son irréconciliable ennemi. O ame adultère, et infidèle à l'époux sacré! ne savez-vous pas que l'amitié du monde rend ennemi de Dieu? Malheur donc à ceux qui plaisent au monde, ce juge aveugle et corrompu!

Mais qu'est-ce que le monde? est-ce un fantôme? Non; c'est cette foule d'amis profanes qui m'entretiennent tous les jours, qui passent pour honnêtes gens, qui ont de l'honneur, que j'aime et dont je suis aimé, mais qui ne m'aiment point pour Dieu. Voilà mes plus dangereux ennemis. Un ennemi déclaré ne tueroit que mon corps; ceux-ci ont tué mon ame. Voilà le monde que je dois fuir avec horreur, si je veux suivre Jésus-Christ.

## VIII.

### *Sur le même sujet.*

Le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. *Gal.* VI. 14.

Il ne suffit pas, selon l'Apôtre, que le monde soit crucifié pour nous, il faut que nous le soyons aussi pour lui. On croit être bien loin du monde, parce qu'on est dans une retraite; mais on parle le langage du monde; on en a les sentimens, les curiosités; on veut de la réputation, de l'amitié, de l'amusement; on a encore des idées de noblesse; on souffre avec répugnance les moindres humiliations. On veut bien, dit-on, oublier le monde; mais on ressent dans le fond de son cœur qu'on ne veut pas être oublié par lui. En vain cherche-t-on un milieu entre Jésus-Christ et le monde.

## IX.

### *Que, dans la voie de la perfection, les premiers sont bien souvent atteints et devancés par les derniers.*

Ceux qui étoient les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. *S. Luc*, XIII. 30.

Combien d'ames, qui, dans une vie commune, auront atteint à la perfection, pendant que les épouses du Seigneur, comblées de grâces, appelées à goûter

la manne céleste, auront langui dans une vie lâche et imparfaite! Combien de pécheurs, qui, après avoir passé tant d'années dans l'égarement et dans l'ignorance de l'Evangile, laisseront tout d'un coup derrière eux, par la ferveur de leur pénitence, les ames qui avoient goûté, dès leur plus tendre jeunesse, les dons du Saint-Esprit, et que Dieu avoit prévenues de ses plus douces bénédictions! Qu'il sera beau aux derniers de remporter ainsi la couronne, et d'être, par leur exemple, la condamnation des autres! Mais qu'il sera douloureux aux premiers de devenir les derniers, de se voir derrière ceux dont ils étoient autrefois le modèle, de perdre leurs couronnes, et de les perdre pour quelques amusemens qui les ont retardés! Je ne saurois voir le recueillement de certaines personnes qui vivent dans le monde, leur désintéressement, leur humilité, sans rougir de voir combien nous, qui ne devrions être occupés que de Dieu, sommes dissipés, vains, et attachés à nos commodités temporelles. Hâtons-nous de courir, de peur d'être laissés derrière.

---

## X.

### *De l'amour du prochain.*

Soyez attentifs à vous aimer les uns les autres d'un amour fraternel.
*I Ep. de S. Pierre*, I. 22.

Cet apôtre veut, par ces paroles, que notre charité soit toujours attentive pour ne pas blesser le prochain. Sans cette attention, la charité, qui est si fra-

gile en cette vie, se perd bientôt. Un mot dit avec hauteur ou avec chagrin, un air sec ou dédaigneux, peut altérer les esprits foibles. Il faut ménager des créatures si chères à Dieu, des membres si précieux de Jésus-Christ. Si vous manquez de cette attention, vous manquez aussi de charité; car on ne peut aimer sans s'appliquer à ce qu'on aime. Cette attention de charité doit remplir tout l'esprit et le cœur. Il me semble que j'entends Jésus-Christ vous dire comme à saint Pierre : *Paissez mes brebis.*

## XI.

### *Que nous sommes venus pour servir les autres.*

Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir les autres.
*S. Marc*, x. 45.

C'est ce que doivent dire toutes les personnes qui ont quelque autorité sur d'autres. C'est un pur ministère. Il faut effectivement servir ceux à qui l'on paroît commander, souffrir leurs imperfections, les redresser doucement et avec patience, les attendre dans les voies de Dieu, se faire tout à tous, se croire fait pour eux, s'humilier pour leur adoucir les corrections les plus nécessaires, ne se rebuter jamais, demander à Dieu le changement de leur cœur, qu'on ne peut point obtenir soi-même. Examinez-vous par rapport aux personnes qui vous sont commises, et dont vous êtes chargé devant Dieu.

## XII.

### *De la douceur et de l'humilité de cœur.*

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.
*S. Matth.* XI. 29.

Il n'y avoit que le Fils de Dieu qui pût nous faire cette divine leçon; lui qui, *étant égal à son Père, s'est anéanti*, comme dit saint Paul (1), *en prenant la forme et la condition d'un esclave*. Que n'a-t-il pas fait pour l'amour de nous? Que n'a-t-il pas souffert de nous, et que ne souffre-t-il pas encore? *Il a été mené*, dit Isaïe (2), *comme une victime qu'on va égorger, et on ne l'a pas entendu se plaindre*. Et nous, nous nous plaignons des moindres maux; nous sommes vains, délicats, sensibles.

Il n'y a point de douceur véritable et constante sans humilité. Tandis que nous serons pleins de nous-mêmes, tout nous choquera en autrui. Soyons persuadés que rien ne nous est dû, et alors rien ne nous aigrira. Pensons souvent à nos misères, et nous deviendrons indulgens pour celles d'autrui. Il n'y a point de page dans les Écritures, dit saint Augustin, où Dieu ne fasse tonner ces grandes et aimables paroles : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

(1) *Philip.* II. 6, 7. — (2) *Is.* LIII. 7.

## XIII.

### *De la véritable grandeur.*

Quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté.
*S. Luc*, XIV. 11.

Puisque nous aimons tant l'élévation, cherchons-la où elle est, cherchons celle qui durera toujours. O l'admirable ambition que celle de régner éternellement avec le Fils de Dieu, et d'être assis à jamais sur un même trône avec lui ! Mais quelle ambition, quelle jalousie d'enfant, que de s'empresser pour avoir des noms parmi les hommes, pour parvenir à une réputation encore moins solide que la fumée qui est le jouet du vent! Faut-il se donner tant de peine pour avoir quelques gens qui se disent nos amis sans l'être, et pour soutenir de vaines apparences ? Aspirons à la véritable grandeur ; elle ne se trouve qu'en s'abaissant sur la terre. Dieu confond le superbe dès cette vie ; il lui attire l'envie, la critique et la calomnie ; il lui cause mille traverses ; et enfin il l'humiliera éternellement : et l'humble qui se cache, qui veut être oublié, qui craint d'être recherché du monde, sera, dès cette vie, respecté pour n'avoir pas voulu l'être, et une éternelle gloire sera la récompense de son mépris pour la gloire fausse et méprisable.

## XIV.

### *Sur quoi nous devons fonder notre joie.*

Réjouissez-vous, je vous le dis encore, réjouissez-vous : que votre modestie soit connue de tous les hommes; car le Seigneur est proche. *Philip.* IV. 4, 5.

C'EST le dégoût de nos passions et des vanités du monde qui doit être la source de notre joie. Nous ne devons fonder notre joie que sur l'espérance, et nous ne devons espérer qu'autant que le monde nous déplaît. Ce doit être l'attente de Jésus-Christ, qui va venir nous couronner, qui doit nous rendre modestes et constans : il faut se tenir prêt à le recevoir, être bien aise qu'il vienne : ce sera le juge du monde et notre consolateur. Qu'il est doux d'attendre Jésus-Christ en paix, tandis que les enfans du siècle craignent qu'il arrive! Ils trembleront, ils frémiront ; et nous, nous verrons venir avec joie et confiance notre aimable délivrance. Heureux état, état digne d'envie! Que ceux qui n'y sont pas encore y aspirent : c'est notre lâcheté et nos amusemens qui nous éloignent de cet état de confiance et de consolation.

## XV.

### *Des effets de l'Eucharistie en nous.*

Celui qui me mange doit vivre pour moi. *S. Jean*, VI. 55, 56.

C'EST la chair de Jésus-Christ que nous mangeons; mais c'est son esprit qui nous vivifie. La chair seule ne profite de rien, comme il le dit lui-même; oui, la chair, quoique unie au Verbe, en sorte que saint Jean ne craint point de dire que *le Verbe est fait chair*. Il ne l'a unie que pour nous communiquer son esprit plus sensiblement par cette société charnelle qu'il a faite avec nous; il ne nous la donne à manger que pour nous incorporer à lui, et faire vivre nos ames de sa vie divine. Pourquoi donc, vivant si souvent de lui, refuserons-nous de vivre pour lui? Que devient en nous ce pain céleste, cette chair toute divine? A quoi servent nos communions? Jésus-Christ vit-il en nous? Ses sentimens, ses actions se manifestent-elles en notre chair mortelle? Croissons-nous en Jésus-Christ à force de le manger? Toujours s'amuser, toujours murmurer contre les moindres croix, toujours ramper sur la terre, toujours chercher de misérables consolations, toujours cacher ses défauts sans les corriger, pendant qu'on ne fait qu'une même chair avec lui!

## XVI.

### *Sur le même sujet.*

Celui qui me mange doit vivre pour moi. *S. Jean*, VI. 55, 56.

Jésus-Christ est toute notre vie; c'est la vérité éternelle dont nous devons être nourris : quel moyen de prendre un aliment si divin, et de languir toujours! Ne point croître dans la vertu, n'avoir ni force ni santé, se repaître de mensonge, fomenter dans son cœur des passions dangereuses, être dégoûté des vrais biens, est-ce là la vie d'un Chrétien qui mange le pain du ciel? Jésus-Christ ne veut s'unir et s'incorporer avec nous, que pour vivre dans le fond de nos cœurs; il faut qu'il se manifeste dans notre chair mortelle, que Jésus-Christ paroisse en nous, puisque nous ne faisons qu'une même chose avec lui. *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis* (1), *c'est Jésus-Christ qui vit dans* sa créature, déjà morte à toutes les choses humaines.

## XVII.

### *De la confiance en Dieu.*

Je dors, et mon cœur veille. *Cant.* V. 2.

On dort en paix dans le sein de Dieu, par l'abandon à sa providence, et par un doux sentiment de sa

(1) *Gal.* II. 20.

miséricorde. On ne cherche plus rien, et l'homme tout entier se repose en lui. Plus de raisonnemens incertains et inquiets, plus de désirs, plus d'impatience à changer sa place. La place où nous sommes, c'est le sein de Dieu; car c'est Dieu qui nous y a mis de ses propres mains, et qui nous y porte entre ses bras. Peut-on se trouver mal où il nous met, et où nous sommes comme un enfant que sa mère tient et embrasse? Laissons-le faire, reposons-nous sur lui et en lui. Ce repos de confiance, qui éteint tous les mouvemens de la prudence charnelle, c'est la véritable vigilance du cœur. S'abandonner à Dieu sans s'appuyer sur la créature ni sur la nature, c'est faire veiller son cœur tandis qu'on dormira. Ainsi l'amour aura toujours les yeux ouverts avec jalousie, pour ne tendre qu'à son bien-aimé, et nous ne nous endormirons point dans la mort.

## XVIII.

*Qu'il n'y a que Dieu qui puisse apprendre à prier.*

Enseignez-nous à prier. *S. Luc.* XI. 1.

Seigneur, je ne sais ce que je dois vous demander. Vous seul savez ce qu'il nous faut; vous m'aimez mieux que je ne sais m'aimer moi-même. O père! donnez à votre enfant ce qu'il ne sait pas lui-même demander. Je n'ose demander ni croix ni consolations; je me présente seulement à vous; je vous ouvre mon cœur. Voyez mes besoins, que je ne connois pas;

voyez, et faites selon votre miséricorde. Frappez ou guérissez, accablez ou relevez-moi : j'adore toutes vos volontés sans les connoître; je me tais, je me sacrifie, je m'abandonne. Plus d'autres désirs que ceux d'accomplir votre volonté. Apprenez-moi à prier; priez vous-même en moi.

## XIX.

### *De l'amour de Dieu.*

Seigneur, vous savez bien que je vous aime. *S. Jean.* XXI. 16.

SAINT Pierre le disoit à notre Seigneur; mais oserions-nous le dire? Aimons-nous Dieu pendant que nous ne pensons point à lui? Quel est l'ami à qui nous n'aimons pas mieux parler qu'à lui? Où nous ennuyons-nous davantage qu'au pied des autels? Que faisons-nous pour plaire à notre maître, et pour nous rendre tels qu'il veut? Que faisons-nous pour sa gloire? Que lui avons-nous sacrifié pour accomplir sa volonté? La préférons-nous à nos moindres intérêts, aux amusemens les plus indignes? Où est donc cet amour que nous pensons avoir? *Malheur* pourtant *à celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus* (1) qui nous a tant aimés! Donnera-t-il son royaume éternel à ceux qui ne l'aiment pas? Si nous l'aimions, pourrions-nous être insensibles à ses bienfaits, à ses inspirations, à ses grâces? *Ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance,*

(1) *I Cor.* XVI. 22.

*ne pourront désormais nous séparer de la charité de Jésus-Christ* (1).

## XXI.

### *Sur le même sujet.*

Seigneur, vous savez bien que je vous aime. *S. Jean.* XXI. 16.

Vous le savez mieux que moi, ô mon Dieu, ô mon père, ô mon tout, combien je vous aime. Vous le savez, et je ne le sais pas : car rien ne m'est plus caché que le fond de mon cœur. Je veux vous aimer; je crains de ne pas vous aimer assez; je vous demande l'abondance du pur amour. Vous voyez mon désir; c'est vous qui le faites en moi. Voyez dans votre créature ce que vous y avez mis. O Dieu, qui m'aimez assez pour m'inspirer de vous aimer sans bornes, ne regardez plus le torrent d'iniquités qui m'avoit englouti; regardez votre miséricorde et mon amour.

(1) *Rom.* VIII. 38, 39.

## XXI.

*Que rien ne sauroit manquer à celui qui s'attache à Dieu.*

C'est le Seigneur qui me conduit; rien ne pourra me manquer. *Ps.* XXII. I.

N'AVONS-NOUS point de honte de chercher quelque chose avec Dieu? Quand nous avons la source de tous biens, nous nous croyons encore pauvres. On cherche dans la piété même les commodités et les consolations temporelles; on regarde la piété comme un adoucissement aux peines qu'on souffre, et non comme un état de renoncement et de sacrifice; de là viennent tous nos découragemens. Commençons par nous abandonner à Dieu. En le servant, ne nous mettons jamais en peine de ce qu'il fera pour nous. Un peu plus ou un peu moins souffrir, dans une vie si courte, ce n'est pas grand'chose.

Que peut-il me manquer lorsque j'ai Dieu? Oui, Dieu lui-même est le bien infini et l'unique bien. Disparoissez, faux biens de la terre, qui portez indignement ce nom, et qui ne servez qu'à rendre les hommes mauvais! Rien n'est bon que le Dieu de mon cœur, que je porterai toujours au dedans de moi. Qu'il m'ôte les plaisirs, les richesses, les honneurs, l'autorité, les amis, la santé, la vie : tant qu'il ne se dérobera point lui-même à mon cœur, je serai toujours riche; je n'aurai rien perdu; j'aurai conservé ce qui est tout. Le Seigneur m'a cherché dans

mes égaremens, m'a aimé quand je ne l'aimois pas, m'a regardé avec tendresse, malgré mes ingratitudes : je suis dans sa main ; il me mène comme il lui plaît. Je sens ma foiblesse et sa force. Avec un tel appui rien ne me manquera jamais.

## XXII.

*Que Dieu doit être l'unique portion du cœur de l'homme.*

O Dieu de mon cœur, et mon éternelle portion ! *Ps.* LXXII. 26.

SEIGNEUR, vous êtes le Dieu de toute la nature ; tout obéit à votre voix : vous êtes l'ame de tout ce qui vit, et même de tout ce qui ne vit point. Vous êtes plus mon ame que celle même que vous avez donnée à mon corps : vous êtes plus près de moi que moi-même. Tout est à vous : mon cœur n'y sera-t-il pas, ce cœur que vous avez fait, que vous animez ? Il est à vous, et non à moi.

Mais, ô mon Dieu ! vous êtes aussi à moi ; car je vous aime. Vous êtes tout pour moi. Je n'ai nul autre bien, ô mon éternelle portion ! Ce n'est point les consolations d'ici-bas, ni les goûts intérieurs, ni les lumières extraordinaires que je souhaite ; je ne demande aucun de ces dons qui viennent de vous, mais qui ne sont point encore vous-même. C'est de vous-même, et de vous seul, que j'ai faim et soif. Je m'oublie, je me perds ; faites de moi ce qu'il vous plaira, n'importe ; je vous aime.

## XXIII.

### *De quelle manière Dieu veut être glorifié.*

**Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. *S. Luc.* II. 14.**

**En ne cherchant que la gloire de Dieu, notre paix s'y trouvera. Mais la gloire de Dieu ne se trouve point dans toutes les pensées et les actions des hommes. Dieu ne veut être glorifié que par l'anéantissement entier de la nature et par l'abandon à son esprit. Il ne faut point vouloir sa gloire plus qu'il ne la veut lui-même. Prêtons-nous seulement, comme des instrumens morts, à la conduite de sa providence. Réprimons tout empressement, tout mouvement naturel, toute inquiétude déguisée sous le nom de zèle. Paix dans la bonne volonté. N'avoir plus ni désir ni crainte, et se laisser dans la main de Dieu, c'est là avoir une bonne volonté, conforme à la sienne. Celui qui est ainsi est immobile comme la montagne de Sion ; il ne sauroit être ébranlé, puisqu'il ne veut que Dieu, et que Dieu fait tout.**

## XXIV.

### *De la douceur et humilité de cœur*(*).

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos ames. *S. Matth.* XI. 29.

Mon Dieu, je viens m'instruire et m'examiner à vos pieds. Vous êtes ici présent; c'est vous qui m'y attirez par votre grâce. Je n'écoute que vous, je ne crois que vous. Parlez, votre serviteur écoute.

Seigneur, je vous adore; mon cœur n'aime que vous; il ne soupire qu'après vous. Je m'anéantis avec joie devant vous, ô éternelle Majesté : je viens pour recevoir tout de vous, et pour renoncer sans réserve à moi-même.

Envoyez, ô mon Dieu, votre Esprit saint. Qu'il devienne le mien, et que le mien soit détruit à jamais! Je me livre à cet Esprit d'amour et de vérité. Qu'il m'éclaire aujourd'hui, pour m'apprendre à être doux et humble de cœur!

O Jésus, c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Tout autre qui voudroit me l'apprendre me révolteroit; je trouverois partout de l'imperfection et de l'orgueil. Il faut donc que ce soit vous qui m'instruisiez.

O mon bon Maître, vous daignez m'instruire par votre exemple : quelle autorité! Je n'ai qu'à me taire,

(*) On a vu ci-dessus page 43 une partie de cette Méditation, dont Fénélon a fait usage dans les *Réflexions pour tous les jours du mois.* Nous la donnons ici tout entière. (*Edit. de Vers.*)

qu'à

qu'à adorer, qu'à me confondre, qu'à imiter. Le Fils de Dieu descend du ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur la croix pour me faire rougir de mon orgueil. Celui qui est tout s'anéantit; et moi qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je veux qu'on me croie tout ce que je ne suis pas. O mensonge! ô folie! ô impudente vanité! ô diabolique présomption!

Seigneur, vous ne me dites point: Soyez doux et humble; mais vous dites que vous êtes doux et humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes, pour conclure que nous devons l'être sur un tel exemple. Qui osera s'en dispenser après vous? Sera-ce le ver de terre? Sera-ce le pécheur qui a mérité tant de fois pour son ingratitude d'être foudroyé par votre justice?

Mon Dieu, vous êtes ensemble *doux* et *humble*, parce que l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient, prêt à s'aigrir. Celui qui se méprise de bonne foi veut bien être méprisé. Celui qui croit que rien ne lui est dû, ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de véritable douceur par tempérament, ce n'est que mollesse, indolence, ou artifice. Pour être doux à autrui, il faut renoncer à soi.

Vous ajoutez, ô mon Dieu : Doux et humble *de cœur*. Ce n'est point un abaissement qui ne soit que dans l'esprit par réflexion, c'est un goût du cœur; c'est un abaissement auquel la volonté consent, et qu'elle aime pour glorifier Dieu. C'est un plaisir de voir sa misère, pour s'anéantir devant Dieu, afin de ne devoir sa guérison qu'à lui. C'est une destruction de toute confiance en son esprit et en son courage

naturel. Voir sa misère et en être au désespoir, ce n'est pas être humble; au contraire, c'est avoir un dépit d'orgueil qui ne peut consentir à son abaissement.

Enfin vous me promettez, ô Sauveur, que c'est dans cette humilité que je trouverai le repos de mon ame et la paix. Hélas! que j'ai été loin la chercher, cette paix. Je la cherchois dans des passions folles et turbulentes; je la cherchois dans les vaines imaginations de mon orgueil. L'orgueil est incompatible avec la paix. Il veut toujours ce qu'il n'a pas; il veut toujours passer pour ce qu'il n'est point. Il s'élève sans cesse, et sans cesse Dieu lui résiste pour le rabaisser, par l'envie, par la contradiction des autres hommes, ou par ses propres défauts qu'il ne peut s'empêcher de sentir. Malheureux orgueil, qui ne goûtera jamais la paix des enfans de Dieu, qui sont simples et petits à leurs propres yeux!

Mon Dieu, que vous êtes bon de me faire aimer cette paix! Mais ce n'est pas assez de me la faire aimer et désirer, rendez-m'en digne, en écrasant mon orgueil. Abattez mon esprit autant que mon corps. Que mon orgueil ait encore plus d'oppression et d'accablement que ma poitrine; qu'il ne puisse plus respirer. Achevez, Seigneur, de m'arracher à la société profane de ceux qui ne vous connoissent ni ne vous aiment. Etouffez en moi jusqu'aux derniers restes de la mauvaise honte. Rompez tous mes liens, et formez-en de nouveaux qui m'attachent à vous seul inséparablement.

Que vous ai-je fait pour mériter tant de grâces? J'ai foulé aux pieds les anciennes, j'ai payé d'ingra-

titude toutes vos bontés d'autrefois. Voilà l'unique mérite que j'ai devant vous. Il n'y a que ma misère qui puisse exciter votre miséricorde. Après cela hésiterai-je encore entre le monde et vous? le monde qui veut me perdre, vous qui voulez me sauver. Repousserai-je la croix que vous me présentez avec tant d'amour, pour me délivrer des maux de mon ame, bien plus terribles que ceux de mon corps?

O Seigneur, je m'abandonne à votre miséricorde. Je mériterois d'être livré à votre éternelle justice. Frappez, Seigneur, frappez; faites de votre vile créature selon votre bon plaisir. Plus de volonté que la vôtre. Je vous louerai dans toutes mes douleurs, je baiserai la main qui me frappe, je me croirai encore épargné. Je suis prêt à tout, à vivre séparé du monde, confessant hautement votre Évangile, ou à mourir sur la croix avec vous, ô Jésus, qui êtes mon amour et ma vie.

# ENTRETIENS AFFECTIFS

POUR

# LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

## I. Pour l'Avent.

C'est maintenant, ô mon Dieu, que je veux me recueillir pour adorer en silence les mystères de votre Fils, et pour attendre qu'il naisse au fond de mon cœur. Venez, Seigneur Jésus : venez, Esprit de vérité et d'amour qui le formâtes dans le sein de la sainte Vierge.

Je vous attends, ô Jésus, comme les prophètes et les patriarches vous ont attendu. Que volontiers je dis avec eux : *O cieux, répandez votre rosée, et que les nues fassent descendre le Juste! que la terre s'entr'ouvre, et qu'elle germe son Sauveur* (1) ! Vous êtes déjà venu une fois. Les anciens justes ont vu le Desiré des nations; mais les vôtres ne vous ont point connu. *La lumière a lui au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise* (2). Que tardez-vous? Revenez, Seigneur; revenez frapper la terre ingrate, et juger les hommes aveugles. O roi, dont les princes de la terre ne sont qu'une foible image, *que votre règne arrive !* Quand viendra-t-il d'en haut

(1) *Is.* XLV. 8. — (2) *Joan.* I. 5.

sur nous ce règne de justice, de paix et de vérité? Votre Père vous a donné toutes les nations; il vous a donné toute puissance et dans le ciel et sur la terre; et cependant vous êtes méconnu, méprisé, offensé, trahi. Quand sera donc le jugement du monde endurci, et le jour de votre triomphe? Levez-vous, levez-vous, ô Dieu! jugez votre propre cause; brisez l'impie du souffle de vos lèvres: délivrez vos enfans; justifiez-vous en ce grand jour à la face de toutes les nations: c'est votre gloire et non la nôtre que nous cherchons.

Mon Dieu, je vous aime pour vous, et non pour moi. Je souffre; je sèche de tristesse, voyant prévaloir l'iniquité sur la terre, et votre Évangile foulé aux pieds. Je souffre, me sentant malgré moi assujetti à la vanité. Jusques à quand, Seigneur, laisserez-vous votre héritage désolé? Revenez donc, Seigneur Jésus; rendez-nous la lumière de votre visage. Je ne veux tenir à aucune des choses qui m'environnent ici-bas. Elles menacent toutes ruine prochaine. Ces voûtes immenses des cieux s'écrouleront dans les abîmes; cette terre couverte de péchés sera consumée et renouvelée par le feu vengeur. Les astres tomberont; leur lumière s'éteindra; les élémens embrasés se confondront; la nature entière sera bouleversée. A ce spectacle, que l'impie frémisse! Pour moi, je m'écrie, ô Seigneur, avec amour et confiance: Frappez; glorifiez-vous aux dépens de tout ce qui blesse votre sainteté. Frappez sur moi; ne m'épargnez point pour me purifier et pour me rendre digne de vous. Hélas! ce monde insensé n'est occupé que du moment présent qui échappe. Tout

ceci va périr, et on veut en jouir comme s'il devoit être éternel. Le ciel et la terre passeront comme la fumée; votre parole seule demeure éternellement. O vérité, on ne vous connoît point. Le mensonge est adoré; il remplit tout le cœur de l'homme. Tout est faux, tout est trompeur. Tout ce qui se voit, tout ce qui se touche, tout ce qui est sensible, tout ce qui est mesuré par le temps, n'est rien. Faut-il que ce vain fantôme soit cru si solide, et que l'immuable vérité passe pour un songe? Hé! Seigneur, pourquoi souffrez-vous cet enchantement? La terre entière est plongée dans le sommeil de la mort: réveillez-la par votre lumière. Pour moi, je ne veux que vous; je n'attends que vous: je regarde la foudre prête à partir de votre main pour écraser les hommes superbes, et pour venger votre patience méprisée. Loin de craindre la mort, je la regarde comme la délivrance de vos enfans. Oui, Seigneur, nous mourrons; le charme funeste se rompra tout-à-coup. Vous ne serez plus offensé; je vous aimerai; je n'aimerai que vous: je ne m'aimerai plus moi-même. O que j'aime votre avénement! Déjà, selon votre précepte, je lève ma tête pour aller au-devant de vous. Par le transport de mon amour je m'élance au-devant du Seigneur, comme votre apôtre Pierre me l'a enseigné. Je suis foible, misérable, fragile, il est vrai; j'ai tout à craindre si vous me jugez dans la rigueur de votre justice; j'en conviens: mais plus je suis fragile, plus je conclus que la vie est un danger et que la mort est une grâce.

O Seigneur, ôtez le péché; venez régner en moi; arrachez-moi à moi-même, et je serai pleinement à

vous. Hé! qu'ai-je à faire sur la terre? Que puis-je désirer dans cette vallée de larmes, où le mal est au comble, et où le bien est si imparfait? Rien que votre volonté ne peut m'y retenir. Je n'aime rien de tout ce que je vois; je ne veux point m'aimer moi-même. Venez, Seigneur, ô mon amour!

## II. Pour le jour de saint Thomas.

O mon Dieu, ouvrez-moi les yeux; élargissez mon cœur, pour me faire comprendre et sentir les dons que vous avez mis dans cet apôtre. Esprit qui l'avez envoyé, qui l'avez conduit, qui l'avez rempli, remplissez-moi, inspirez-moi, transformez-moi en une créature nouvelle. O Père des lumières et des miséricordes, vous faites des hommes ce qu'il vous plaît. Ils semblent n'être plus hommes dès que vous parlez. Quel est donc cet homme foible, timide, vil selon le monde, pauvre, grossier, ignorant? Où va-t-il? Que prétend-il faire? Changer la face des nations les plus éloignées, vaincre par la seule vérité les peuples jusques auxquels les rois conquérans n'ont jamais pénétré par leurs armes; découvrir un nouveau monde pour y porter une nouvelle loi. Entreprendre de telles choses sur le monde, c'est être bien mort à sa propre sagesse; c'est être bien enivré de la folie de la croix. C'est ainsi, Esprit destructeur, que vous anéantissez dans vos parfaits enfans toute sagesse, tout esprit propre, toute règle humaine, tout moyen raisonnable. Vous appelez ce qui n'est pas, pour confondre ce qui est. Vous vous plaisez à choi-

sir ce qui est le plus vil, pour faire aux yeux du monde surpris ce qui est le plus grand et le plus impossible. Vous êtes jaloux de la gloire de votre ouvrage; et vous ne le voulez fonder que sur le néant. Vous creusez jusqu'au néant pour le fonder, comme les hommes sages dans leurs bâtimens creusent jusqu'au rocher ferme. Creusez donc en moi, ô mon Dieu, jusqu'à l'anéantissement de tout moi-même. Esprit destructeur, renversez, mettez tout en désordre; n'épargnez aucun arrangement humain; défaites tout pour tout refaire. Que votre créature soit toute nouvelle, et qu'il ne reste aucune trace de l'ancien plan. Alors, ayant tout effacé, tout défiguré, tout réduit à un pur néant, je deviendrai en vous toutes choses parce que je ne serai plus en moi rien de fixe. Je n'aurai aucune consistance; mais je prendrai dans votre main toutes les formes qui conviendront à vos desseins. C'est par l'anéantissement de mon être propre et borné, que j'entrerai dans votre immensité divine. O qui le comprendra? O qui me donnera des ames qui aient le goût et l'attrait de la destruction? Si peu que l'on réserve, on demeure borné. Quelque bonne que paroisse la réserve, quand c'est à l'égard de Dieu qu'on la fait, c'est un larcin; car tout lui est dû, puisque tout vient de lui. Plus les dons sont purs, plus il est jaloux de ne nous les point laisser posséder en propre. Il n'y a donc que l'entière destruction qui nous rende ses vrais instrumens.

Faites de moi, Seigneur, comme de Thomas votre apôtre. Il étoit de ces hommes anéantis, dont il est dit qu'ils étoient livrés à votre grâce. Il n'étoit rien

ni par les richesses, ni par la réputation, ni par les talens, ni même par la vertu. C'étoit l'infirmité même, où vous avez pris plaisir de faire reluire votre force. Il a porté votre nom jusqu'au fond de l'Orient à ces peuples qui étoient assis dans la région de l'ombre de la mort, et qui n'avoient pas même des yeux pour voir la lumière. Le monde, tout monde qu'il est, critique, malin, scandalisé de tout, indocile, endurci, faux, et trompeur jusqu'à se tromper lui-même, dégoûté de la vérité qui lui est odieuse, amateur insensé du mensonge qui le flatte; ce monde n'a pas pu résister à celui qui n'étoit rien par lui-même, et qui, par cet anéantissement, étoit tout en Dieu. Dieu parle dans sa chétive créature; et cette parole, qui a fait le monde, le renouvelle. O mon Dieu! je l'entends, et je tressaille de joie au Saint-Esprit en le comprenant : vous l'avez caché aux grands et aux sages, jamais ils ne l'entendront; mais vous le révélez aux simples et aux petits. Tout consiste à s'appetisser et à s'anéantir. Tandis qu'on est encore quelque chose, on n'est encore rien, on n'est encore propre à rien; ce qui reste même de plus caché, même de meilleur en apparence, résiste tout ce que Dieu veut faire, et arrête sa main toute-puissante.

Mais quelle étendue cette vérité n'a-t-elle point! Hélas! où est l'ame courageuse qui veut bien n'être rien, et qui laisse tout tomber, tout perdre, talens, esprit, amitiés, réputation, honneur, vertu propre? Où sont-elles ces ames de foi? On fait comme Thomas incrédule; on veut voir, on veut toucher, on veut s'assurer des dons de Jésus-Christ et de son

avancement ; mais *bienheureux ceux qui croient sans voir* [1], et qui adorent Dieu en esprit et en vérité par le sacrifice d'holocauste, qui est la perte totale de tout ce qui est en nous ! Voilà ce qui fait la vie apostolique, transformée en Jésus-Christ.

---

## III. Pour le jour de Noel.

Je vous adore, enfant Jésus, nu, pleurant, et étendu dans la crèche. Je n'aime plus que votre enfance et votre pauvreté. O qui me donnera d'être aussi pauvre et aussi enfant que vous ! O Sagesse éternelle, réduite à l'enfance ! ôtez-moi ma sagesse vaine et présomptueuse ; faites-moi enfant avec vous. Taisez-vous, sages de la terre ; je ne veux rien être ; je ne veux rien savoir ; je veux tout croire ; je veux tout souffrir ; je veux tout perdre jusqu'à mon propre jugement.

Bienheureux les pauvres, mais les pauvres d'esprit, que Jésus a faits semblables à lui dans sa crèche, et qu'il a dépouillés de leur propre raison ! O hommes qui êtes sages dans vos pensées, prévoyans dans vos desseins, composés dans vos discours, je vous crains ; votre grandeur m'intimide, comme les enfans ont peur des grandes personnes. Il ne me faut plus que des enfans de la sainte enfance. Le Verbe fait chair, la Parole toute-puissante du Père se tait, bégaie, pleure, pousse des cris enfantins ; et moi je me piquerai d'être sage, et je me complairai dans les ar-

(1) *Joan.* x. 29.

rangemens que fait mon esprit, et je craindrai que le monde n'ait point une assez haute idée de ma capacité! Non, non; je serai de ces heureux enfans qui perdent tout pour tout gagner, qui ne se soucient plus de rien pour eux-mêmes, qui comptent pour rien qu'on les méprise, et qu'on ne daigne point se fier à leur discernement. Le monde sera grand tant qu'il lui plaira; les gens de bien même, à bonne intention et par le zèle des bonnes œuvres, croîtront chaque jour en prudence, en prévoyance, en mesures, en éclat de vertu : pour moi, tout mon plaisir sera de décroître, de m'appetisser, de m'avilir, de m'obscurcir, de me taire, de consentir à être imbécile et à passer pour tel; de joindre à l'opprobre de Jésus crucifié l'impuissance et le bégaiement de Jésus enfant. On aimeroit mieux mourir avec lui dans les douleurs, que de se voir avec lui emmaillotté dans le berceau. La petitesse fait plus d'horreur que la mort, parce que la mort peut être soufferte par un principe de courage et de grandeur; mais n'être plus compté pour rien, comme les enfans, et ne pouvoir plus se compter soi-même; retomber dans l'enfance, comme certains vieillards décrépits dont les enfans dénaturés se jouent; et voir d'une vue claire et pénétrante toute la dérision de cet état; c'est le plus insupportable supplice pour une ame grande et courageuse, qui se consoleroit de tout le reste par son courage et par sa sagesse. O sagesse, ô courage, ô raison, ô vertu propre! vous êtes la dernière chose dont l'ame mourante à elle-même a plus de peine à se dépouiller. Tout le reste qu'on quitte ne tient presque point; ce sont des habits qui se lèvent du bout du doigt, et

qui ne tiennent point à nous : mais nous ôter cette sagesse propre, qui fait la vie la plus intime de l'ame, c'est arracher la peau, c'est nous écorcher tout vifs, c'est nous déchirer jusque dans la moelle des os. Hélas! j'entends ma raison qui me dit : Quoi donc, faut-il cesser d'être raisonnable ? Faut-il devenir comme les fous qu'on est contraint de renfermer ? Dieu n'est-il pas la sagesse même ? La nôtre ne vient-elle pas de la sienne, et par conséquent ne faut-il pas que nous la suivions? Mais il y a une extrême différence entre être raisonnans et être raisonnables. Nous ne serons jamais si raisonnables que quand nous cesserons d'être si raisonnans. En nous livrant à la pure raison de Dieu, que la nôtre foible et vaine ne peut comprendre, nous serons délivrés de notre sagesse, égarée depuis le péché, incertaine, courte et présomptueuse; ou plutôt nous serons délivrés de nos erreurs, de nos indiscrétions, de nos entêtemens. Plus une personne est morte à elle-même par l'esprit de Dieu, plus elle est discrète sans songer à l'être : car on ne tombe dans l'indiscrétion que par vivre encore à son propre esprit, à ses vues et à ses inclinations naturelles; c'est qu'on veut, qu'on pense et qu'on parle encore à sa mode. La mort totale de notre propre sens feroit en nous la vraie et la consommée sagesse du Verbe de Dieu. Ce n'est point par un effort de raison au dedans de nous que nous nous élèverons au-dessus de nous-mêmes; c'est au contraire par l'anéantissement de notre propre être, et surtout de notre propre raison, qui est la partie la plus chère à l'homme, que nous entrerons dans cet être nouveau, où, comme dit saint Paul, Jésus-Christ fait notre vie,

notre justice et notre sagesse. Nous ne nous égarons qu'à force de nous conduire par nous-mêmes. Donc nous ne serons à l'abri de l'égarement qu'à force de nous laisser conduire, d'être petits, simples, livrés à l'Esprit de Dieu, souples et prêts à toute sorte de mouvemens, n'ayant aucune consistance propre, ne résistant à rien, n'ayant plus de volonté, plus de jugement, disant naïvement ce qui nous vient, et n'aimant qu'à céder après l'avoir dit. C'est ainsi qu'un petit enfant se laisse porter, reporter, lever, coucher; il n'a rien de caché, rien de propre. Alors nous ne serons plus sages, mais Dieu sera sage en nous et pour nous. Jésus-Christ parlera en nous, pendant que nous croirons bégayer. O Jésus enfant, il n'y a que les enfans qui puissent régner avec vous.

## IV. Pour le jour de saint Jean l'Évangéliste.

O Jésus, je désire me reposer avec Jean sur votre poitrine, et me nourrir d'amour en mettant mon cœur sur le vôtre. Je veux être, comme le disciple bien-aimé, instruit par votre amour. Il disoit, ce disciple, pour l'avoir éprouvé, que *l'onction enseigne toutes choses*(1). Cette onction intérieure de votre Esprit instruit dans le silence. On aime, et on sait tout ce qu'il faut savoir; on goûte, et on n'a besoin de rien entendre. Toute parole humaine est à charge et ne fait que distraire, parce qu'on a au dedans la parole substantielle qui nourrit le fond de l'ame. On

(1) *I Joan.* II. 27.

trouve en elle toute vérité. On ne voit plus qu'une seule chose, qui est la vérité simple et universelle ; c'est Dieu, devant qui la créature, ce rien trompeur, disparoît et ne laisse aucune trace de son mensonge.

O amour, vrai docteur des ames, on ne veut point vous écouter : on écoute de beaux discours, on écoute sa propre raison ; mais le vrai maître, qui enseigne sans raisonnemens et sans paroles, n'est point écouté. On craint de lui ouvrir son cœur; on ne le lui offre qu'avec réserve; on craint qu'il ne parle et ne demande trop. On voudroit bien le laisser dire, mais à condition de ne prendre ce qu'il diroit que suivant la mesure réglée par notre sagesse : ainsi ce seroit notre sagesse qui jugeroit celui qui doit la juger.

O amour, vous voulez des ames livrées à vos transports, des ames qui ne craignent point, non plus que les apôtres, d'être insensées aux yeux du monde. Il ne suffit pas, ô divin Esprit, de se remplir de vous, il faut en être enivré. Que n'apprendroit-on point sans raisonnement, sans science, si on ne consultoit plus que le pur amour, qui veut tout pour lui, qui ne laisse rien à la créature, et qui met seul la vérité du règne de Dieu dans le fond de l'ame? L'amour décide dans tous les cas, et ne s'y trompe point; car il ne donne rien à l'homme, et rapporte tout à Dieu seul. C'est un feu consumant, qui embrase tout, qui dévore tout, qui anéantit tout, qui fait de sa victime le parfait holocauste. O qu'il fait bien connoître Dieu ! car il ne laisse plus voir que lui, mais d'une vue bien différente de celle des hommes, qui ne le considèrent que dans une froide et sèche spéculation. Alors on aime tout ce

qu'on voit, et c'est l'amour qui donne des yeux perçans pour le voir. Un moment de paix et de silence fait voir plus de merveilles que les profondes réflexions de tous les savans.

Mais encore, ô Amour, comment est-ce que vous enseignez toutes choses, vous qui n'en pouvez souffrir qu'une seule, et qui fermez les yeux à tout le reste, pour les attacher immuablement à un seul objet ? O j'entends ce secret ! c'est que la vraie manière de bien savoir tout le reste, pendant cette vie, est de l'ignorer par mépris. On sait de Dieu ce qu'on en peut savoir, en sachant qu'il est tout : on sait de la créature entière tout ce qu'il en faut savoir, en sachant qu'elle n'est rien. Voilà donc la toute-science, inconnue aux savans du siècle, et réservée aux pauvres d'esprit instruits par l'onction du pur amour : ils pénètrent au fond tout ce qui est créé en ne daignant pas même y faire attention, ni ouvrir les yeux pour le voir. Qu'importe qu'ils ne sachent point raisonner sur Dieu ! Ils savent l'aimer, c'est assez. Bienheureuse science, qui éteint toute curiosité, qui rassasie l'ame de la vérité pure, qui non-seulement lui montre toute la vérité en l'occupant de Dieu, mais qui porte cette vérité simple et unique dans le fond de cette ame, pour n'être plus qu'une même chose avec elle.

Hélas ! combien de grands docteurs qui ne voient goutte croyant tout savoir ! Ils ne veulent rien ignorer, ni sur la nature des divers êtres, ni sur leurs propriétés, ni sur l'ordre de l'univers, ni sur l'histoire du genre humain, ni sur les ouvrages des hommes, ni sur les arts qu'ils ont inventés, ni sur leurs diverses langues, ni sur les règles de conduite qu'ils ont en-

tre eux. O qu'ils seroient dégoûtés de toutes ces recherches curieuses, s'ils connoissoient bien l'homme! S'amuse-t-on à un ver de terre? et le néant même n'est-il pas encore plus indigne de nous occuper? Hé! que peut-on apprendre de ce qui n'est rien? Il n'y a qu'une seule vérité infinie, qui absorbe tout, et qui ne laisse aucune curiosité hors d'elle : tout le reste n'est que néant, et par conséquent mensonge. Qu'on s'instruise pour le besoin des conditions, c'est bien fait : mais qu'on croie savoir quelque chose quand on ne sait que ce *rien;* qu'on espère en orner son esprit, qu'on cherche à le nourrir et à le satisfaire en l'occupant de la créature vaine et creuse : ô folie! ô ignorance de ceux qui veulent tout savoir!

O Jésus, je n'ai plus d'autre docteur que vous, plus d'autre livre que votre poitrine. Là j'apprends tout en ignorant tout, et en m'anéantissant moi-même. Là je vis de la même vie dont vous vivez dans le sein de votre Père. Je vis d'amour; l'amour fait tout en moi. Ce n'est que pour l'amour que je suis créé; et je ne fais ce que Dieu a prétendu que je fisse en me créant, qu'autant que j'aime. Je sais donc tout, et je ne veux plus savoir que vous. Taisez-vous, monde curieux et sage; j'ai trouvé sur la poitrine de Jésus l'ignorance et la folie de sa croix, en comparaison de laquelle tous vos talens ne sont qu'ordure : méprisez-moi autant que je vous méprise.

## V. Pour le jour de la Circoncision.

O Jésus, je vous adore sous le couteau de la circoncision. Que je vous aime dans cette abjection et dans cette foiblesse! Je vous vois tout couvert de honte, mis au rang des pécheurs, assujetti à une loi humiliante, souffrant de vives douleurs, et répandant déjà, dès les premiers jours de votre enfance, les prémices de ce sang qui sera sur la croix le prix du monde entier.

Vous n'entrez donc dans le monde que pour souffrir. Vous y prenez d'abord le nom de Jésus, qui signifie Sauveur; et c'est pour sauver les pécheurs que vous vous mettez au nombre des pécheurs souffrans. Avec quelle consolation, ô enfant Jésus, vois-je couler vos larmes et votre sang! C'est ici le commencement du mystère de douleur et d'ignominie. O précieuse victime! vous croîtrez; mais vous ne croîtrez que pour faire croître avec vous les marques de votre amour. Vous ne retardez votre sacrifice que pour le rendre plus grand et plus rigoureux.

Mais hélas, ô Jésus! que vois-je dans vos douleurs? Est-ce un objet qui doive exciter en moi une compassion tendre? Non, car c'est sur moi, et non sur vous, que je dois pleurer. Je ne puis considérer vos humiliations et vos souffrances, sans apercevoir aussitôt que vous ne vous humiliez et ne souffrez que pour mes besoins. C'est pour expier mes péchés d'orgueil et de mollesse, c'est pour m'enseigner à souffrir et à porter la confusion que je mérite. La nature vaine

et lâche frémit à la vue de son Sauveur qui est anéanti et souffrant; elle se sent écrasée par l'autorité de cet exemple ; elle demeure sans excuse.

Il faut donc préparer son cœur à la confusion et à l'amertume. Oui, je le veux, ô Jesus ! Je prends la croix pour marcher après vous. Qu'on me méprise, on aura raison; le mépris que j'ai pour moi n'est sincère qu'autant qu'il me fait consentir à être méprisé par les autres. Quelle injustice de vouloir que ce qui nous paroît bas et indigne éblouisse notre prochain ! Je me livre donc, ô Jésus, à tout opprobre que vous m'enverrez, je n'en refuse aucun, et il n'y en a aucun que je ne mérite. O ver de terre, est-ce à toi que l'honneur est dû ? O ame pécheresse, qu'as-tu mérité sinon d'être la balayure du monde ? Puis-je jamais être mis trop bas, moi qui ne suis par ma nature que néant, et par ma propre volonté que péché ? Ame vaine, et ingrate à ton Dieu, porte donc sans murmurer la confusion qui est ton partage. Plus d'honneur, plus de bienséance, plus de réputation. Tous ces beaux noms doivent être sacrifiés à un Sauveur rassasié d'opprobres. Qu'as-tu en toi qui ne demande l'humiliation? Est-ce ton orgueil? Hé! c'est ton orgueil même qui te rend encore plus misérable et plus indigne de tout honneur.

Mais hélas ! ô Jésus, qu'il y a loin entre les sentimens généraux d'humiliation, et la pratique ! On salue la croix de loin, mais de près on en a horreur. Je vous promets maintenant de marcher sur les traces sanglantes que vous me laissez : mais quand l'opprobre et la douleur de la croix paroîtront, tout mon courage m'abandonnera. Alors quels vains prétextes de bienséance ! quelles délicatesses honteuses ! quelles

jalousies diaboliques! Mon Dieu, je parle magnifiquement de la croix, et je n'en veux connoître que le nom! je la crains, je la fuis, sa vue seule me désole. Qu'avez-vous, ô mon ame? D'où vient que vous murmurez, que vous tombez dans le découragement, que vous allez mendier chez tous vos amis un peu de consolation? Ah! c'est que Dieu m'humilie et me charge de croix. Hé! n'est-ce pas ce que vous lui avez promis d'aimer? Qu'avez-vous donc? qu'est-ce qui vous trouble? Le Chrétien doit-il être hors de lui quand il a ce qu'il a voulu, et qu'il est fait semblable à Jésus souffrant? O Jésus enfant! donnez-moi la simplicité de votre enfance dans la douleur. Si je pleure, si je gémis, qu'au moins je ne résiste jamais à votre main crucifiante. Coupez jusqu'au vif; brûlez, brûlez: plus je crains de souffrir, plus j'en ai besoin.

## VI. Pour le jour de l'Épiphanie.

Mon Dieu, je viens à vous, et je ne me lasse point d'y venir; je n'ai rien en moi, et je trouve tout en vous seul. O que je suis pauvre! ô que vous êtes riche! Mais qu'ai-je besoin d'être riche, puisque vous l'êtes pour moi? J'adore vos richesses éternelles; j'aime ma pauvreté; je me complais à n'être rien devant vous. Donnez-moi aujourd'hui votre Esprit pour contempler votre saint fils Jésus adoré par les Mages. Je l'adore avec eux.

Ces Mages suivent l'étoile sans raisonner, eux qui sont si sages; ils cessent de l'être pour se soumettre

à une lumière qui surpasse la leur. Ils comptent pour rien leurs commodités, leurs affaires, les discours du peuple. Que peut-on penser d'eux? Ils vont sans savoir où. Qu'est devenue la sagesse de ces hommes qui gouvernoient les autres? Quelle crédulité! quelle indiscrétion! quel zèle aveugle et fanatique! C'est ainsi qu'on devoit parler contre eux en les voyant partir. Mais il ne comptent pour rien, ni le mépris des hommes, ni leur réputation foulée aux pieds, ni même le témoignage de leur propre sagesse qui leur échappe. Ils veulent bien passer pour fous, et n'avoir pas même à leurs propres yeux de quoi se justifier. Ils entreprennent un long et pénible voyage sans savoir ce qu'ils trouveront. Il est vrai qu'ils voient une étoile extraordinaire; mais combien y a-t-il d'autres hommes instruits du cours des astres à qui cette étoile ne paroît avoir rien de surnaturel! Eux seuls sont éclairés et touchés par le fond du cœur. Une lumière intérieure de pure foi les mène plus sûrement que celle de l'étoile. Après cela, il ne faut plus s'étonner s'ils adorent sans peine un pauvre enfant dans une crèche. O qu'ils sont devenus petits ces grands de la terre! Que leur sagesse est confondue et anéantie! Est-ce donc là, ô Mages, ce que vous êtes venus adorer du fond de l'Orient? Quoi, un enfant qui tette et qui pleure! Il me semble que je les entends répondre : C'est la sagesse de Dieu qui aveugle la nôtre. Plus l'objet semble méprisable, plus il est digne de Dieu de nous abaisser jusqu'à l'adorer. O Mages, il faut que vous soyez devenus vous-mêmes bien enfans pour trouver le vrai Dieu dans l'enfant Jésus!

Mais qui me donnera cette sainte enfance, cette divine folie des Mages? Loin de moi la sagesse impie et maudite d'Hérode et de la ville de Jérusalem! On raisonne, on se complaît dans sa sagesse, on se rend juge des conseils de Dieu, on craint même de voir ce qu'on ne peut pas connoître. O sagesse hautaine et profane, je te crains, je t'abhorre; je ne veux plus t'écouter. Il n'y a plus que l'enfance de Jésus que je prétends suivre. Que le monde insensé en dise tout ce qu'il voudra; qu'il s'en scandalise même : malheur au monde à cause de ses scandales! C'est l'opprobre et la folie du Sauveur que j'aime. Je ne tiens plus à rien. Nul respect humain, nulle crainte des railleries et de la censure des faux sages; les gens de bien même, qui sont encore trop humainement enfoncés par sagesse en eux-mêmes, ne m'arrêteront pas. Quand je verrai l'étoile, je leur dirai, comme saint Paul aux fidèles encore trop attachés aux bienséances mondaines et à leur raison : *Vous êtes sages en Jésus-Christ; et nous, nous sommes insensés en lui* (1).

Heureux dessein! Mais comment l'accomplir? O vous, Seigneur qui l'inspirez, faites que je le suive : vous qui m'en donnez le désir, donnez-moi aussi le courage de l'exécuter. Plus d'autre lumière que celle d'en haut; plus d'autre raison que celle de sacrifier tous mes raisonnemens. Tais-toi, raison présomptueuse; je ne te puis souffrir. O Dieu, vérité éternelle, souveraine et pure raison, venez être l'unique raison qui m'éclaire dans les ténèbres de la foi.

(1) *I Cor.* IV. 10.

## VII. Sur la Conversion de saint Paul.

Je viens à vos pieds, ô Seigneur Jésus, plus abattu que Saul ne le fut aux portes de Damas. C'est votre main qui me renverse; j'adore cette main, c'est elle qui fait tout. O toute-puissante main, ma joie est de me voir à votre discrétion. Frappez, renversez, écrasez. Je viens, ô mon Dieu, sous cette main terrible et miséricordieuse. En me renversant éclairez-moi, touchez-moi, convertissez-moi comme Saul. Mon premier cri dans cette chute c'est de dire : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1)? O que j'aime ce cri! Il comprend tout; il renferme lui seul toutes les plus parfaites prières et toutes les plus hautes vertus. Avec le maître point de conditions ni de bornes : *Que voulez-vous que je fasse?* Je suis prêt à tout faire et à ne rien faire, à ne vouloir rien et à vouloir tout, à souffrir sans consolations et à goûter les consolations les plus douces. Je ne vous dis point : O mon Dieu, je ferai de grandes austérités, des renoncemens difficiles, des changemens étonnans dans ma conduite. Ce n'est point à moi à décider ce que je ferai. Ce que je ferai, c'est de vous écouter et d'attendre la loi de vous. Il n'est plus question de ma volonté; elle est perdue dans la vôtre. Dites seulement ce que vous voulez; car je veux tout ce qu'il vous plaît de vouloir. Non-seulement pénitences corporelles, mais humiliations de l'esprit, sacrifices de santé, de repos, d'amitié, de

(1) *Act.* IX. 6.

réputation, de consolation intérieure, de paix sensible, de vie temporelle, et même de ce soutien intérieur qui est un avant-goût de l'éternité, tout cela est entre vos mains. Donnez, ôtez, qu'importe? Faites, Seigneur, et ne me consultez jamais. Ne me montrez que vos ordres, et ne me laissez qu'à obéir.

Qu'en quelque épreuve amère et douloureuse où vous me mettiez, il ne me reste que cette seule parole : *Que voulez-vous?* Renversez-moi, comme Saul, dans la poussière, à la vue de tout le genre humain; mais renversez-moi en sorte que je ne puisse me relever. Aveuglez-moi, comme lui; reprochez-moi mes infidélités; je veux bien qu'on les sache, et je dirai volontiers, comme Saul, à la face de toutes les Églises : J'ai été infidèle, impie, blasphémateur, persécuteur de Jésus-Christ. Il m'a converti pour ranimer l'espérance des pécheurs les plus endurcis, et pour donner un exemple touchant de la patience avec laquelle il attend les ames les plus égarées. Venez donc me voir, ô vous tous qui oubliez Dieu, qui violez sa loi, qui insultez à la vertu; venez et voyez cette main charitable qui m'aveugle pour m'éclairer, et qui me renverse pour me relever. Venez admirer avec moi cette miséricorde qui se plaît à éclater dans l'abîme de mes misères. Seigneur, loin de murmurer dans ma chute, je baise et j'adore la main qui me frappe. Voulez-vous me faire tomber encore plus bas? je le veux si vous le voulez; *Que voulez-vous que je fasse?*

Je sens, ô mon Dieu, la vérité et la force de cette parole : *Il est dur de regimber contre l'aiguillon.* O qu'il est dur de résister à l'attrait intérieur de votre

grâce ! *Qui est-ce qui vous a jamais résisté, et qui a pu trouver la paix dans cette résistance* (1) ? Non-seulement l'impie et le mondain ne goûtent aucune paix, jusqu'à ce qu'ils se tournent vers vous ; mais l'ame que vous avez délivrée des liens du péché ne peut jouir de la paix, si elle résiste encore, par quelque réserve ou quelque retardement, à cet aiguillon perçant de votre Esprit qui la pousse au dépouillement, à l'enfance, à la mort intérieure. La prudence résiste ; elle assemble mille raisons ; elle regarde comme un égarement la bienheureuse folie de la croix. Elle aimeroit mieux les plus affreuses austérités que cette simplicité et cette petitesse des enfans de Dieu, qui aiment mieux être enfans dans son sein que grands et sages en eux-mêmes. O que ce combat est rude ! qu'il agite l'ame ! Qu'il lui en coûte pour sacrifier sa raison et tous ses beaux prétextes ! Mais sans ce sacrifice, nulle paix, nul avancement ; il ne reste que le trouble d'une ame que Dieu presse, et qui craint de voir jusqu'où Dieu la veut mener pour lui arracher tout appui d'amour-propre. O Dieu, je ne veux plus vous résister. Je n'hésiterai plus, je craindrai toujours plus de ne pas faire assez que de faire trop. Je veux être Saul converti. Après ce que vous avez fait pour ce persécuteur, il n'y a rien que vous ne puissiez faire d'une ame pécheresse. C'est parce que je suis indigne de tout, que vous prendrez plaisir à faire en moi les plus grandes choses. Mais, grandes ou petites, tout m'est égal, pourvu que je remplisse vos desseins. Je suis souple à tout entre les mains de votre Providence. Je finis par où j'ai com-

(1) *Job.* IX. 4.

mencé : *Que voulez-vous que je fasse?* Point d'autre volonté. Gardez-la, ô Dieu d'Israel, cette volonté que vous formez en moi.

---

VIII. Sur la même fête de la conversion de S. Paul.

Mon Dieu, je vous rends mille grâces d'avoir mis devant mes yeux Saul persécuteur que vous convertissez, et qui devient l'apôtre des nations. C'est pour la gloire de votre grâce que vous l'avez fait. Vous vous devez à vous-même un si grand exemple pour consoler tous les pécheurs. Hélas! quels châtimens n'ai-je point mérités de votre justice? Je vous ai oublié, ô vous qui m'avez fait, et à qui je dois tout ce que je suis : à l'ingratitude j'ai joint l'endurcissement; j'ai méprisé vos grâces; j'ai été insensible à vos promesses; j'ai abusé de vos miséricordes; j'ai contristé votre Esprit saint; j'ai résisté à ses mouvemens salutaires; j'ai dit dans mon cœur rebelle : Non, je ne porterai point le joug du Seigneur. J'ai fui quand vous me poursuiviez; j'ai cherché des prétextes pour m'éloigner de vous. J'ai craint de voir trop clair, et de connoître certaines vérités que je ne voulois pas suivre. Je me suis irrité contre les croix qui servent à me détacher de la vie. J'ai critiqué la vertu, la supportant impatiemment comme étant ma condamnation. J'ai eu honte de paroître bon, et j'ai fait gloire d'être ingrat. J'ai marché dans mes propres voies, au gré de mes passions et de mon orgueil.

O mon Dieu, que me resteroit-il à la vue de tant d'infidélités, sinon d'être saisi d'horreur pour moi-

même ! Non, je ne pourrois plus me souffrir ni espérer en vous, si je ne voyois Saul incrédule, blasphémateur, persécutant vos saints, dont vous faites un vase d'élection. Il tombe impie persécuteur, et il se relève l'homme de Dieu. O Père des miséricordes, que vous êtes bon ! La malice de l'homme ne peut égaler votre bonté paternelle. Il est donc vrai que vous avez encore des trésors de grâces et de patience pour moi, pauvre pécheur, qui ai tant de fois foulé aux pieds le sang de votre Fils. Vous n'êtes pas encore lassé de m'attendre, ô Dieu patient, ô Dieu qui craignez de punir trop tôt, ô Dieu qui ne pouvez vous résoudre à frapper ce vase d'argile formé de vos mains. Cette patience, qui flattoit mon impatience et ma lâcheté, m'attendrit. Hélas ! serai-je donc toujours méchant, parce que vous êtes bon ? Est-ce à cause que vous m'aimez tant, que je me croirois dispensé de vous aimer ? Non, non, Seigneur, votre patience m'excite : je ne puis plus me voir un seul moment contraire à celui qui me rend le bien pour le mal ; je déteste jusqu'aux moindres imperfections ; je n'en réserve rien : périsse tout ce qui retarde mon sacrifice ! Ce n'est plus ce *demain* d'une ame lâche qui fuit toujours sa conversion ; *aujourd'hui, aujourd'hui ;* ce qui me reste de vie n'est pas trop long pour pleurer tant d'années perdues : je dis comme Saul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?*

Il me semble que je vous entends me répondre : Je veux que tu m'aimes, et que tu sois heureux en m'aimant : *Aime, et fais ce que tu voudras ;* car, en aimant véritablement, tu ne feras que ce que le pur amour fait faire aux ames détachées d'elles-mêmes ;

tu m'aimeras, tu me feras aimer, tu n'auras plus d'autre volonté que la mienne. Par là s'accomplira mon règne; par là je serai adoré en esprit et en vérité; par là tu me sacrifieras et les délices de la chair corrompue, et l'orgueil de l'esprit agité par de vains fantômes; le monde entier ne sera plus rien pour toi; tu ne voudras plus être rien, afin que je sois moi seul toutes choses. Voilà ce que je veux que tu fasses. Mais comment le ferai-je, Seigneur? cette œuvre est au-dessus de l'homme. Ah! vous me répondez au fond de mon cœur : *Homme de peu de foi*, regarde Saul, et ne doute de rien; il te dira : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (1). Lui qui ne respiroit que sang et carnage contre les Eglises, il ne respire plus que l'amour de Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ qui vit triomphant dans son apôtre mort à toutes les choses humaines. Le voilà tel que Dieu l'a fait; la même main te fera tel que tu dois être.

## IX. Pour le jour de la Purification.

O Jésus, vous êtes offert aujourd'hui dans le temple; et la règle, qui n'est faite que pour les enfans des hommes, est accomplie par le Fils de Dieu.

O divin enfant, souffrez que je me présente avec vous. Je veux être, comme vous, dans les mains pures de Marie et de Joseph; je ne veux plus être qu'un même enfant avec vous, qu'une même victime. Mais que vois-je? on vous rachète comme on rachetoit les enfans des pauvres; deux colombes sont le prix de Jésus. O Roi immortel de tous les siècles!

(1) *Philip.* IV. 13.

bientôt vous n'aurez pas même de lieu où vous puissiez reposer votre tête. Vous enrichirez le monde de votre pauvreté, et déjà vous paroissez au temple en qualité de pauvre. Heureux quiconque se fait pauvre avec vous ! Heureux qui n'a plus rien, et qui ne veut plus rien avoir ! Heureux qui a perdu en vous et au pied de votre croix toute possession, qui ne possède plus même son propre cœur, qui n'a plus de volonté propre, qui, loin d'avoir quelque chose, n'est plus à soi-même ! O riche et bienheureuse pauvreté! ô trésor inconnu aux faux sages! ô nudité qui est au-dessus de tous les biens les plus éblouissans ? Grâce à vous, enfant Jésus, je veux tout perdre, jusqu'à mon propre cœur, jusqu'au moindre désir propre, jusqu'aux derniers restes de ma volonté. Je cours après vous, nu et enfant, comme vous l'êtes vous-même.

Je comprends assez, par l'horreur que j'ai de moi-même, combien je suis une victime impure et indigne de votre Père. Je n'ose donc m'offrir qu'autant que je ne suis plus moi-même, et que je ne fais plus qu'une même chose avec vous. O qui le comprendra ? Mais il est pourtant vrai qu'on n'est digne de Dieu qu'autant qu'on est hors de soi, et perdu en lui. Arrachez-moi donc à moi-même. Plus de retours d'amour-propre, plus de désirs inquiets, plus de crainte ni d'espérance pour mon propre intérêt. Le *moi*, à qui je rapportois tout autrefois, doit être anéanti pour jamais. Qu'on me mette haut, qu'on me mette bas; qu'on se souvienne de moi, qu'on m'oublie ; qu'on me loue, qu'on me blâme; qu'on se fie à moi, ou qu'on me soupçonne même injustement ; qu'on me laisse en paix, ou qu'on me tra-

verse, qu'importe? ce n'est plus mon affaire. Je ne suis plus à moi pour m'intéresser à tout ce qu'on me fait; je suis à celui qui fait faire toutes ces choses selon son plaisir: sa volonté se fait, et c'est assez. S'il y avoit encore un reste du *moi* pour se plaindre et pour murmurer, mon sacrifice seroit imparfait. Cette destruction de la victime, qui doit anéantir tout être propre, répond à toutes les révoltes de la nature.

Mais ce traitement qu'on me fait est injuste; mais cette accusation est fausse et maligne; mais cet ami est infidèle et ingrat; mais cette perte de biens m'accable; mais cette privation de toute consolation sensible est trop amère; mais cette épreuve où Dieu me met est trop violente; mais les gens de bien, de qui j'attendois du secours, n'ont pour moi que de la sécheresse et de l'indifférence; mais Dieu lui-même me rejette, et se retire de moi. Hé bien! ame foible, ame lâche, ame de peu de foi, ne veux-tu pas tout ce que Dieu veut? Es-tu à lui ou à toi? Si tu es encore à toi, tu as raison de te plaindre, et de chercher ce qui te convient. Mais si tu ne veux plus être à toi, pourquoi donc t'écouter encore toi-même? Que te reste-t-il encore à dire en faveur de ce malheureux *moi*, auquel tu as renoncé sans réserve et pour toujours? Qu'il périsse; que toute ressource lui soit arrachée, tant mieux; c'est là le sacrifice de vérité; tout le reste n'en est que l'ombre. C'est par là que la victime est consommée, et Dieu dignement adoré. O Jésus, avec qui je m'offre, donnez-moi le courage de ne me plus compter pour rien, et de ne laisser en moi rien de moi-même!

Vous fûtes racheté par deux colombes; mais ce rachat ne vous délivroit pas du sacrifice de la croix où vous deviez mourir : au contraire, votre présentation au temple étoit le commencement et les prémices de votre offrande au Calvaire. Ainsi, Seigneur, toutes les choses extérieures que je vous donne ne pouvant me racheter, il faut que je me donne moi-même tout entier, et que je meure sur la croix. Perdre le repos, la réputation, les biens, la vie, ce n'est encore rien; il faut se perdre soi-même, ne se plus aimer, se livrer sans pitié à votre justice, devenir étranger à soi-même, et n'avoir plus d'autre intérêt que celui de Dieu à qui on appartient.

## X. Pour le Carême.

Mon Dieu, voici un temps d'abstinence et de privation. Ce n'est rien de jeûner des viandes grossières qui nourrissent le corps, si on ne jeûne aussi de tout ce qui sert d'aliment à l'amour-propre. Donnez-moi donc, ô époux des ames, cette virginité intérieure, cette pureté du cœur, cette séparation de toute créature, cette sobriété dont parle votre apôtre, par laquelle on n'use d'aucune créature que pour le seul besoin, comme les personnes sobres usent des viandes pour la nécessité. O bienheureux jeûne, où l'ame jeûne toute entière, et tient tous les sens dans la privation du superflu! O sainte abstinence, où l'ame, rassasiée de la volonté de Dieu, ne se nourrit jamais de sa volonté propre! Elle a, comme Jésus-Christ, une autre viande dont elle se nourrit. Donnez-le moi, Seigneur, ce pain qui est au-dessus de toute sub-

stance ; ce pain qui apaisera à jamais la faim de mon cœur ; ce pain qui éteint tous les désirs ; ce pain qui est la vraie manne, et qui tient lieu de tout.

O mon Dieu, que les créatures se taisent donc pour moi, et que je me taise pour elles en ce saint temps ! Que mon ame se nourrisse dans le silence en jeûnant de tous les vains discours ! Que je me nourrisse de vous seul, et de la croix de votre fils Jésus !

Mais quoi, mon Dieu ! faudra-t-il donc que je sois dans une crainte continuelle de rompre ce jeûne intérieur par les consolations que je goûterai au dehors ! Non, non, mon Dieu, vous ne voulez point cette gêne et cette inquiétude. Votre Esprit est l'esprit d'amour et de liberté, et non celui de crainte et de servitude. Je renoncerai donc à tout ce qui n'est point de votre ordre pour mon état, à tout ce que j'éprouve qui me dissipe trop, à tout ce que les personnes qui me conduisent à vous jugent que je dois retrancher ; enfin à tout ce que vous retrancherez vous-même par les événemens de votre providence. Je porterai paisiblement toutes ces privations. Voici encore ce que j'ajouterai ; c'est que, dans les conversations innocentes et nécessaires, je retrancherai ce que vous me ferez sentir intérieurement qui n'est qu'une recherche de moi-même. Quand je me sentirai porté à faire là-dessus quelque sacrifice, je le ferai gaiement. Mais d'ailleurs, ô mon Dieu, je sais que vous voulez qu'un cœur qui vous aime soit au large. J'agirai avec confiance comme un enfant qui joue entre les bras de sa mère ; je me réjouirai devant le Seigneur ; je tâcherai de réjouir les autres ; j'épancherai mon cœur sans crainte dans l'assemblée

des enfans de Dieu. Je ne veux que candeur, innocence, joie du Saint-Esprit. Loin, loin, ô mon Dieu, cette sagesse triste et craintive qui se ronge toujours elle-même, qui tient toujours la balance en main pour peser des atomes, de peur de rompre ce jeûne intérieur! C'est vous faire injure que de n'agir pas avec vous avec plus de simplicité: cette rigueur est indigne de vos entrailles paternelles. Vous voulez qu'on vous aime uniquement; voilà sur quoi tombe votre jalousie: mais quand on vous aime, vous laissez agir librement l'amour, et vous voyez bien ce qui vient véritablement de lui.

Je jeûnerai donc, ô mon Dieu, de toute volonté qui n'est point la vôtre; mais je jeûnerai par amour, dans la liberté et dans l'abondance de mon cœur. Malheur à l'ame rétrécie et désséchée en elle-même, qui craint tout, et qui, à force de craindre, n'a pas le temps d'aimer et de courir généreusement après l'Époux!

O que le jeûne que vous faites faire à l'ame sans la gêner est un jeûne exact! Il ne reste rien au cœur que le bien-aimé, et encore il cache souvent le bien-aimé, pour laisser l'ame défaillante et prête à expirer faute de soutien. Voilà le grand jeûne, où l'homme voit sa pauvreté toute nue, où il sent un vide affreux qui le dévore, et où Dieu même semble lui manquer, pour lui arracher jusqu'aux moindres restes de vie en lui-même. O grand jeûne de la pure foi, qui vous comprendra? Où est l'ame assez courageuse pour vous accomplir! O privation universelle! ô renoncement à soi comme aux choses les plus vaines du dehors! O fidélité d'une ame qui se laisse

poursuivre

poursuivre sans relâche par l'amour jaloux, et qui souffre que tout lui soit ôté! Voilà, Seigneur, le sacrifice de ceux qui vous adorent en esprit et en vérité; c'est par ces épreuves qu'on devient digne de vous. Faites, Seigneur; rendez mon ame vide, affamée, défaillante; faites selon votre bon plaisir. Je me tais; j'adore; je dis sans cesse : *Que votre volonté se fasse, et non la mienne* (1)!

## XI. POUR LE JEUDI SAINT.

JÉSUS, sagesse éternelle, vous êtes caché dans le sacrement, et c'est là que je vous adore aujourd'hui. O que j'aime ce jour, où vous vous donnâtes vous-même tout entier aux apôtres! Que dis-je, aux apôtres? Vous ne vous êtes pas moins donné à nous qu'à eux. Précieux don, qui se renouvelle de jour en jour depuis tant de siècles, et qui durera sans interruption autant que le monde! O gage des bontés du Père de miséricorde! ô sacrement de l'amour! ô pain au-dessus de toute substance! Comme mon corps se nourrit du pain grossier et corruptible, ainsi mon ame doit se nourrir chaque jour de l'éternelle vérité, qui s'est faite non-seulement chair pour être vue, mais encore pain pour être mangée et pour nourrir les enfans de Dieu.

Hélas! où êtes-vous donc, ô sagesse profonde qui avez formé l'univers? Qui pourroit croire que vous fussiez sous cette vile apparence? On ne voit qu'un peu de pain, et on reçoit, avec la chair vivifiante

(1) *Luc.* XXII. 42.

du Sauveur, tous les trésors de la divinité. O sagesse, ô amour infini! pour qui faites-vous de si grandes choses? Pour des hommes grossiers, aveugles, stupides, ingrats, insensibles, incapables de goûter votre don. Où sont les ames qui se nourrissent de votre pure vérité, qui vivent de vous seul, qui vous laissent vivre en elles, et qui se transforment en vous? Je le comprends; vous voulez faire en sorte que par ce sacrement nous n'ayons plus d'autre sagesse que la vôtre, ni d'autre volonté que votre volonté même qui doit vouloir en nous. Cette sagesse divine doit être cachée en nous, comme elle l'est sous les voiles du sacrement. Le dehors doit être simple, foible, méprisable à l'orgueilleuse sagesse hommes; le dedans doit être tout mort à soi, tout transformé, tout divin.

Jusqu'ici, ô mon Sauveur, je ne me suis point nourri de votre vérité: je me suis nourri des cérémonies de la religion, de l'éclat de certaines vertus qui élèvent le courage, de la bienséance et de la régularité des actions extérieures, de la victoire que j'avois besoin de remporter sur mon honneur pour ne montrer rien qui ne fût parfait. Voilà le voile grossier du sacrement: mais le fond du sacrement même, mais cette vérité substantielle et au-dessus de toute substance bornée et comprise, où est-elle? Hélas! je ne l'ai point cherchée. J'ai songé à régler le dehors, sans changer le dedans. Cette adoration en esprit et en vérité, qui consiste dans la destruction de toute volonté propre pour laisser régner en moi celle de Dieu seul, m'est encore presque inconnue. Ma bouche a mangé ce qui est extérieur et sen-

sible dans le sacrement; mon cœur n'a point été nourri de cette vérité substantielle. Je vous sers, mon Dieu, mais à ma mode, et selon les vues de ma sagesse. Je vous aime, mais pour mon bien plus que pour votre gloire. Je désire vous glorifier, mais avec un zèle qui n'est point abandonné sans réserve à toute l'étendue de vos desseins. Je veux vivre pour vous, mais renfermé en moi, et je crains de mourir à moi-même. Quelquefois je crois être prêt à tous les plus grands sacrifices, et la moindre perte que vous exigez de moi un moment après me trouble, me décourage, et me scandalise.

O amour, ma misère et mon indignité ne vous rebutent point. C'est sous ce voile méprisable que vous voulez cacher la vertu et la grandeur de votre mystère. Vous voulez faire de moi un sacrement qui exerce la foi des autres et la mienne même. En cet état de foiblesse je me livre à vous : je ne puis rien, mais vous pouvez tout, et je ne crains point ma foiblesse, sentant si près de moi votre toute-puissance. Verbe de Dieu, soyez sous cette foible créature comme vous êtes sous l'espèce du pain. O parole souveraine et vivifiante! parlez dans le silence de mon ame : faites taire ce qui n'est point vous; faites taire mon ame même, et qu'elle ne se parle plus intérieurement, pour n'écouter que vous. O pain de vie! je ne me veux plus nourrir que de vous seul : tout autre aliment me feroit vivre à moi-même, me donneroit une force propre, et me rempliroit de désirs.

Que mon ame meure de la mort des justes, de cette bienheureuse mort qui doit prévenir la mort corporelle; de cette mort intérieure qui divise l'ame

d'avec elle-même, qui fait qu'elle ne se trouve ni ne se possède plus, qui éteint toute ardeur, qui détruit tout intérêt, qui anéantit tout retour sur soi! O amour! vous tourmentez merveilleusement. Le même pain descendu du ciel fait mourir et fait vivre; il arrache l'ame à elle-même, et il la met en paix; il lui ôte tout, et il lui donne tout; il lui ôte tout en elle; il lui donne tout en Dieu, en qui seul les choses sont pures. O mon amour, ô ma vie, ô mon tout! je n'ai plus que vous. Ô mon pain! je vous mangerai tous les jours, et je ne craindrai que de perdre ma nourriture.

## XII. Pour le Vendredi saint.

Le mystère de la passion de Jésus-Christ est incompréhensible aux hommes. Il a paru *un scandale aux Juifs, et une folie aux Gentils* (1). Les Juifs étoient zélés pour la gloire de leur religion; ils ne pouvoient souffrir l'opprobre de Jésus-Christ. Les Gentils, pleins de leur philosophie, étoient sages; et leur sagesse se révoltoit à la vue d'un Dieu crucifié: c'étoit renverser la raison humaine que de prêcher ce Dieu sur la croix. Cependant cette croix, prêchée dans tout l'univers, surmonte le zèle superbe des Juifs et la sagesse hautaine des Gentils. Voilà donc à quoi aboutit le mystère de la passion de Jésus-Christ, à confondre non-seulement la sagesse profane des gens du monde, qui, comme les Gentils, regardent la piété comme une folie, si elle n'est tou-

(1) *I Cor.* I. 23.

jours revêtue d'un certain éclat; mais encore le zèle superbe de certaines personnes pieuses, qui ne veulent rien voir dans la religion qui ne soit conforme à leurs fausses idées.

O mon Dieu, je suis du nombre de ces Juifs scandalisés. Il est vrai, ô Jésus, que je vous adore sur la croix; mais cette adoration n'est qu'en cérémonie, elle n'est point en vérité. La véritable adoration de Jésus-Christ crucifié consiste à se sacrifier avec lui, à perdre sa raison dans la folie de la croix, à en avaler tout l'opprobre, à vouloir être, si Dieu le veut, un spectacle d'horreur à tous les sages de la terre, à consentir de passer pour insensé comme Jésus-Christ.

Voilà ce qu'on dit volontiers de bouche; mais voilà ce que le cœur ne dit point. On s'excuse par de vains prétextes, on frémit, on recule lâchement dès qu'il faut paroître nu et rassasié d'opprobres avec l'Homme de douleurs. O mon Dieu, mon amour, on vous aime pour se consoler; mais on ne vous aime point pour vous suivre jusqu'à la mort de la croix. Tous vous fuient, tous vous abandonnent, tous vous méconnoissent, tous vous renient. Tant que la raison trouve son compte et son bonheur à vous suivre, on court avec empressement, et l'on se vante comme saint Pierre; mais il ne faut qu'une question d'une servante pour tout renverser. On veut borner la religion à la courte mesure de son esprit; et dès qu'elle surpasse notre foible raison, elle se tourne en scandale.

Cependant la religion doit être dans la pratique ce qu'elle est dans la spéculation; c'est-à-dire qu'il faut qu'elle aille réellement jusqu'à faire perdre pied

à notre raison, et à nous livrer à la folie du Sauveur crucifié. O qu'il est aisé d'être chrétien à condition d'être sage, maître de soi, courageux, grand, régulier et merveilleux en tout! Mais être chrétien pour être petit, foible, méprisable et insensé aux yeux des hommes, c'est ce qu'on ne peut entendre sans en avoir horreur. Aussi l'on n'est chrétien qu'à demi. Non-seulement on s'abandonne à son vain raisonnement comme les Gentils, mais encore on se fait un honneur de suivre son zèle comme les Juifs. C'est avilir la religion, dit-on, c'est la tourner en petitesse d'esprit: il faut montrer combien elle est grande. Hélas! elle ne le sera en nous qu'autant qu'elle nous rendra humbles, dociles, petits, et détachés de nous-mêmes.

On voudoit un Sauveur qui vînt pour nous rendre parfaits, pour nous remplir de notre propre excellence, et pour remplir toutes les vues les plus flatteuses de notre sagesse: au contraire, Dieu nous a donné un Sauveur qui renverse notre sagesse, qui nous met avec lui nu sur une infâme croix. O Jésus, c'est là que tout le monde vous abandonne. Il ne faut pas, dit-on, pousser les choses si loin; c'est outrer les vérités chrétiennes, et les rendre odieuses aux yeux du monde. Hé quoi! ne savons-nous pas que les profanes seront scandalisés, puisque quelques gens de bien même le sont?

Comment le mystère de la croix ne paroîtroit-il pas excessif à ces sages Gentils, puisqu'il scandalise les Juifs pieux et zélés? O Sauveur, boive qui voudra votre calice d'amertume; pour moi, je le veux boire jusqu'à la lie la plus amère. Je suis prêt à souffrir

la douleur, l'ignominie, la dérision, l'insulte des hommes au dehors, et au dedans la tentation et le délaissement du Père céleste ; je dirai, comme vous l'avez dit pour mon instruction : *Que ce calice passe et s'éloigne de moi; mais*, malgré l'horreur de la nature, *que votre volonté se fasse, et non la mienne* (1). Ces vérités sont trop fortes pour les mondains, qui ne vous connoissent qu'à demi, et qui ne peuvent vous suivre que dans les consolations du Thabor. Pour moi, je manquerois à l'attrait de votre amour si je reculois. Allons à Jésus; allons au Calvaire : mon ame est triste jusqu'à la mort; mais qu'importe, pourvu que je meure percé des mêmes clous et sur la même croix que vous, ô mon Sauveur ?

## XIII. Pour le Samedi saint.

Ce qui se présente à moi aujourd'hui, c'est Jésus entre la mort qu'il a soufferte et la vie qu'il va reprendre. Sa résurrection ne sera pas moins réelle que sa mort, et sa mort n'est qu'un passage de la misérable vie à la vie bienheureuse. O Sauveur, je vous adore, je vous aime dans le tombeau, je m'y renferme avec vous; je ne veux plus que le monde me voie, je ne veux plus me voir moi-même, je descends dans les ténèbres et jusque dans la poussière; je ne suis plus du nombre des vivans. O monde! ô hommes, oubliez-moi, foulez-moi aux pieds; je suis mort, et la vie qui m'est préparée sera cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

(1) *Luc.* XXII. 42.

Ces vérités étonnent ; à peine les gens de bien peuvent-ils les supporter. Que signifie donc *le baptême par lequel*, comme l'Apôtre nous l'assure (1), *nous avons été tous ensevelis avec Jésus-Christ par sa mort?* Où est-elle cette mort, que le caractère de chrétien doit opérer en nous? Où est-elle cette sépulture? Hélas! je veux paroître, être approuvé, aimé, distingué, je veux occuper mon prochain, posséder son cœur, me faire une idole de la réputation et de l'amitié. Dérober à Dieu l'encens grossier qui brûle sur ses autels, n'est rien en comparaison du larcin sacrilége d'une ame qui veut enlever ce qui est dû à Dieu, et se faire l'idole des autres créatures.

Mon Dieu, quand cesserai-je de m'aimer, jusqu'à vouloir qu'on ne m'aime et qu'on ne m'estime plus? A vous seul, Seigneur, la gloire, à vous seul l'amour. Je ne dois plus rien aimer qu'en vous, pour vous, et de votre pur amour : je ne dois plus m'aimer moi-même que par charité, comme on aime un étranger. Ne devrois-je donc pas avoir honte de vouloir être estimé et aimé? Ce qui est le plus étrange, et ce qui fait voir l'injustice de mon amour-propre, c'est que je ne me contente pas d'un amour de charité. L'oserai-je dire, ô mon Dieu? ma vaine délicatesse est blessée de n'avoir rien que ce qu'on lui accorde à cause de vous. O injustice! ô révolte! ô aveugle et détestable orgueil! Punissez-le, mon Dieu. Je suis pour vous contre moi; j'entre dans les intérêts de votre gloire et de votre justice contre ma vanité. O folle créature, idolâtre de toi-même! qu'as-tu donc, indépendam-

(1) *Rom.* VI. 4.

ment de Dieu, qui mérite cette tendresse, cet attachement, cet amour indépendant de la charité? O qu'il faut de charité pour se supporter dans cette injustice, de vouloir que les autres fassent pour nous ce que Dieu nous défend de faire pour nous-mêmes! Amour que Dieu imprime dans le fond de ses créatures, est-ce là l'usage qu'il en veut tirer? Ne nous a-t-il faits capables d'aimer qu'afin que nous nous détournions les uns les autres de l'unique terme du pur amour? Non, mon Dieu, je ne veux plus qu'on m'aime; à peine faut-il qu'on me souffre pour l'amour de vous : plus je suis délicat et sensible sur cet amour des autres, plus j'en suis indigne, et dans le besoin d'en être privé.

Il en est, ô Seigneur, de la réputation comme de l'amitié : donnez ou ôtez selon vos desseins; que cette réputation, plus chère que la vie, devienne comme un linge sali, si vous y trouvez votre gloire : qu'on passe et qu'on repasse sur moi comme sur les morts qui sont dans le tombeau; qu'on ne me compte pour rien; qu'on ait horreur de moi; qu'on ne m'épargne en rien, tout est bon. S'il me reste encore quelque sensibilité volontaire, quelque vue secrète sur la réputation, je ne suis point mort avec Jésus-Christ, et je ne suis point en état d'entrer dans sa vie ressuscitée.

Ce n'est qu'après l'extirpation de la vie maligne et corrompue du vieil homme que nous passons dans la vie de l'homme nouveau. Il faut que tout meure, douceurs, consolation, repos, tendresse, amitié, honneur, réputation : tout nous sera rendu au centuple; mais il faut que tout meure, que tout soit

sacrifié. Quand nous aurons tout perdu en vous, ô mon Dieu, nous retrouverons tout en vous. Ce que nous avions en nous avec l'impureté du vieil homme nous sera rendu avec la pureté de l'homme renouvelé, comme les métaux mis au feu ne perdent point leur pure substance, mais sont purifiés de ce qu'ils ont de grossier. Alors, mon Dieu, le même esprit, qui gémit et qui prie en nous, aimera en nous plus parfaitement. Combien nos cœurs seront-ils plus grands, plus tendres et plus généreux! Nous n'aimerons plus en foibles créatures, et d'un cœur resserré dans d'étroites bornes: l'amour infini aimera en nous, notre amour portera le caractère de Dieu même.

Ne songeons donc qu'à nous unir à Jésus-Christ dans son agonie, dans sa mort et dans son tombeau; ensevelissons-nous dans les ténèbres de la pure foi; livrons-nous à toutes les horreurs de la mort. Non, je ne veux plus me regarder comme étant de la terre. O monde, oubliez-moi comme je vous oublie, et comme je veux m'oublier moi-même! Seigneur Jésus, vous n'êtes mort que pour me faire mourir: arrachez-moi la vie; ne me laissez plus respirer; ne souffrez aucune réserve, poussez mon cœur à bout; je ne mets point de bornes à mon sacrifice.

---

## XIV. Pour le jour de l'Ascension.

Il me semble que j'accompagne avec les disciples Jésus-Christ jusqu'à Béthanie. Là il monte au ciel à mes yeux; je l'adore, je ne puis me lasser de le regarder, de le suivre d'affection, et de goûter au fond

de mon cœur les paroles de vie qui sont sorties les dernières de sa bouche sacrée quand il a quitté la terre. O Sauveur, vous ne cessez point d'être avec moi et de me parler! Je sens la vérité de cette promesse : *Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle* (1). Vous êtes avec nous non-seulement sur cet autel sensible, où vous appelez tous vos enfans à manger le pain descendu du ciel; mais vous êtes encore au dedans de nous, sur cet autel invisible, dans cette église et ce sanctuaire inaccessible de nos ames, où se fait l'adoration en esprit et en vérité. Là vous sont offertes les pures victimes; là sont égorgés tous les désirs propres, tous les retours intéressés sur nous-mêmes, et tous les goûts de l'amour-propre. Là nous mangeons le véritable pain de vie dont votre chair adorable même n'est que la superficie sensible; là nous sommes nourris de la pure substance de l'éternelle vérité; là le Verbe fait chair se donne à nous comme notre verbe intérieur, comme notre parole, notre sagesse, notre vie, notre être, notre tout. Si nous l'avons connu selon la chair et par les sens, pour y rechercher un goût sensible, nous ne le connoissons plus de même; c'est la pure foi et le pur amour qui se nourrissent de la pure vérité de Dieu fait une même chose avec nous. O règne de mon Dieu! c'est ainsi que vous venez à nous dès cette vie misérable. O volonté du Père! vous êtes par là accomplie sur la terre comme dans le ciel. O ciel! pendant qu'il plaît à Dieu de me tenir hors de vous dans ce lieu d'exil, je ne vais point vous chercher plus loin, et je vous

(1) *Matth.* XXVIII. 20.

trouve sur la terre. Je ne connois ni ne veux d'autre ciel que mon Dieu; et mon Dieu est avec moi au milieu de cette vallée de larmes. Je le porte, je le glorifie en mon cœur; il vit en moi. Ce n'est pas moi qui vis; c'est lui qui vit, triomphant dans sa créature de boue, et qui la fait vivre en lui seul. O bienheureuse et éternelle Sion, où Jésus règne avec tous les saints! que de choses glorieuses sont dites de vous! Que j'aime ce règne de gloire qui n'aura point de fin! A vous seul, Seigneur, l'empire, la majesté, la force, la toute-puissance aux siècles des siècles.

Seigneur Jésus, bien loin de m'affliger pour nous de ce que vous n'êtes pas visible sur la terre, je me réjouis de votre triomphe; c'est votre seule gloire qui m'occupe. Je joins ici-bas ma foible voix avec celle de tous les bienheureux pour chanter le cantique de l'Agneau vainqueur: trop heureux, ô Jésus, de souffrir dans cet exil pour vous glorifier! Votre présence sensible, il est vrai, est le plus doux de tous les parfums; mais ce n'est pas pour moi que je vous cherche, c'est pour vous. O si je me regardois moi-même, qu'est-ce qui pourroit me consoler dans cette misérable vie, de ne vous avoir point, de vous déplaire par tant de fautes, et de me voir sans cesse en risque de vous perdre éternellement? Qu'est-ce qui seroit capable d'adoucir mes peines, et de me faire supporter la vie? Mais j'aime mieux votre volonté que ma sûreté propre.

Je vis donc, puisque vous voulez que je vive. Cette vie, qui n'est qu'une mort, durera autant que vous voudrez. Vous le savez, ô Dieu de mon cœur, que je n'y veux tenir à rien qu'à votre ordre. Je ne suis

dans cette terre étrangère qu'à cause que vous m'y tenez. Je vous aime mieux que mon bonheur et que ma gloire. Il vaut mieux vous obéir que jouir de vous; il vaut mieux souffrir selon vos desseins, que goûter vos délices et voir la lumière de votre visage. En me privant de vous privez-moi de tout; dépouillez, arrachez sans pitié; ne laissez rien à mon ame, ne la laissez pas elle-même à elle-même.

Si la présence du Sauveur a dû nous être ôtée, que doit-il nous rester? Si Dieu a été jaloux d'une si sainte consolation pour les apôtres, avec quelle indignation détruira-t-il en nous tant d'amusemens qui nous conservent certains restes secrets d'une vie propre? Quelle consolation sera aussi pure que celle de voir Jésus? Et par conséquent en reste-t-il quelqu'une dont nous osions encore refuser le sacrifice? O Dieu, n'écoutez plus ma lâcheté; dépouillez, écorchez, s'il le faut; coupez jusqu'au vif. Quand tout sera ôté, ce sera alors que vous resterez seul dans l'ame.

## XV. Pour le jour de la Pentecôte.

Vous avez commencé, Seigneur, par ôter à vos apôtres ce qui paroissoit le plus propre à les soutenir, je veux dire la présence sensible de Jésus votre Fils: mais vous avez tout détruit pour tout établir: vous avez ôté tout pour rendre tout avec usure. Telle est votre méthode. Vous vous plaisez à renverser l'ordre du sens humain.

Après avoir ôté cette possession sensible de Jésus-Christ, vous avez donné votre Saint-Esprit. O privation, que vous êtes précieuse et pleine de vertu, puisque vous opérez plus que la possession du Fils de Dieu même ! O ames lâches ! pourquoi vous croyez-vous si pauvres dans la privation, puisqu'elle enrichit plus que la possession du plus grand trésor ? Bienheureux ceux qui manquent de tout, et qui manquent de Dieu même, c'est-à-dire de Dieu goûté et aperçu ! Heureux ceux pour qui Jésus se cache et se retire ! L'Esprit consolateur viendra sur eux ; il apaisera leur douleur, et aura soin d'essuyer leurs larmes. Malheur à ceux qui ont leur consolation sur la terre, qui trouvent hors de Dieu le repos, l'appui et l'attachement de leur volonté ! Ce bon Esprit promis à tous ceux qui le demandent n'est point envoyé sur eux. Le Consolateur envoyé du ciel n'est que pour les ames qui ne tiennent ni au monde ni à elles-mêmes.

Hélas ! Seigneur, où est-il donc cet Esprit qui doit être ma vie ? il sera l'ame de mon ame. Mais où est-il ? je ne le sens, je ne le trouve point. Je n'éprouve dans mes sens que fragilité, dans mon esprit que dissipation et mensonge, dans ma volonté qu'inconstance et que partage entre votre amour et mille vains amusemens. Où est-il donc votre esprit ? Que ne vient-il créer en moi un cœur nouveau selon le vôtre ? O mon Dieu, je comprends que c'est dans cette ame appauvrie que votre Esprit daignera habiter, pourvu qu'elle s'ouvre à lui sans mesure. C'est cette absence sensible du Sauveur et de tous ses dons qui attire l'Esprit saint. Venez donc, ô Esprit ; vous

ne pouvez rien trouver de plus pauvre, de plus dépouillé, de plus nu, de plus abandonné, de plus foible que mon cœur. Venez, apportez-y la paix; non cette paix d'abondance qui coule comme un fleuve, mais cette paix sèche, cette paix de patience et de sacrifice; cette paix amère, mais paix véritable pourtant, et d'autant plus pure, plus intime, plus profonde, plus intarissable, qu'elle n'est fondée que sur le renoncement sans réserve.

O Esprit! ô amour! ô vérité de mon Dieu! ô amour lumière! ô amour qui enseignez l'ame sans parler, qui faites tout entendre sans rien dire, qui ne demandez rien à l'ame, et qui l'entraînez par le silence à tout sacrifice! O amour qui dégoûtez de tout autre amour, qui faites qu'on se hait, qu'on s'oublie et qu'on s'abandonne! O amour qui coulez au travers du cœur comme la fontaine de vie, qui pourra vous connoître, sinon celui en qui vous serez? Taisez-vous, hommes aveugles; l'amour n'est point en vous. Vous ne savez ce que vous dites; vous ne voyez rien, vous n'entendez rien. Le vrai docteur ne vous a jamais enseignés.

C'est lui qui rassasie l'ame de vérité sans aucune science distincte. C'est lui qui fait naître au fond de l'ame les vérités que la parole sensible de Jésus-Christ n'avoit exposées qu'aux yeux de l'esprit. On goûte, on se nourrit, on se fait une même chose avec la vérité. Ce n'est plus elle qu'on voit comme un objet hors de soi; c'est elle qui devient nous-mêmes, et que nous sentons intimement comme l'ame se sent elle-même. O quelle puissante consolation sans chercher à se consoler! On a tout sans

rien avoir. Là on trouve en unité le Père, le Fils et le Saint-Esprit; le Père créateur, qui crée en nous tout ce qu'il veut y faire pour nous rendre des enfans semblables à lui; le Fils Verbe de Dieu, qui devient le verbe et la parole intime de l'ame, qui se tait à tout pour ne laisser plus parler que Dieu; enfin l'Esprit, qui souffle où il veut, qui aime le Père et le Fils en nous. O mon amour, qui êtes mon Dieu, aimez-vous, glorifiez-vous vous-même en moi. Ma paix, ma joie, ma vie sont en vous, qui êtes mon tout, et je ne suis plus rien.

---

## XVI. Pour la fête du saint Sacrement.

J'adore Jésus-Christ au saint sacrement où il cache tous les trésors de son amour. O octave trop courte pour célébrer tant de mystères de Jésus anéanti! Je n'y vois qu'amour, que bonté et que miséricorde. Hélas! Seigneur, que voulez-vous? Pourquoi cacher votre majesté éternelle? Pourquoi l'exposer à l'ingratitude des ames insensibles, à l'irrévérence des hommes? Ah! c'est que vous nous aimez; vous nous cherchez, vous vous donnez tout entier à nous. Mais encore de quelle manière faites-vous ce don? sous la figure de l'aliment le plus familier. O mon pain, ô ma vie, ô chair de mon Sauveur, venez exciter ma faim! je ne veux plus me nourrir que de vous.

O Verbe, ô Sagesse, ô Parole, ô Vérité éternelle

nelle, vous êtes caché sous cette chair, et cette chair sacrée se cache sous cette apparence grossière du pain. O Dieu caché, je veux vivre caché avec vous pour vivre de votre vie divine. Sous toutes mes misères, mes foiblesses, mes indignités, je cacherai Jésus; je deviendrai le sacrement de son amour: on ne verra que le voile grossier du sacrement, la créature imparfaite et fragile, mais au dedans vivra le vrai Dieu de gloire.

Hélas! ô Dieu d'amour, quand viendrez-vous donc? Quand est-ce que je vous aimerai? Quand est-ce que vous serez le seul aliment de mon cœur, et mon pain au-dessus de toute substance? Le pain extérieur, cette créature fragile, sera brisé et exposé à toutes sortes d'accidens; mais Jésus, immortel et impassible, sera en elle sans division et sans changement. Vivant de lui je ne vivrai plus que pour lui, et il vivra tout seul en moi.

Verbe divin, vous parlerez, et mon ame se taira pour vous entendre; cette simple parole qui a fait le monde se fera entendre de sa créature, et elle fera en elle tout ce qu'elle exprimera; elle formera sa nouvelle créature comme elle forma l'univers. Taisez-vous donc, mon ame; n'écoutez plus rien ici-bas; ne vous écoutez plus vous-même dans ce silence qui est l'anéantissement de l'esprit. Laissez parler le Verbe fait chair; ô qu'il dira de choses! Il est lui seul toute vérité. Quelle différence entre la créature qui dit en passant quelque vérité, et qui dit ce qui n'est point à elle, mais ce qui est comme emprunté de Dieu, et le Fils de Dieu qui est la vérité même! Il est ce qu'il dit; il est la vérité en substance:

aussi ne la dit-il point comme nous la disons : il ne la fait point passer devant les yeux de notre esprit, successivement et par pensées détachées ; il la porte elle-même tout entière dans le fond de notre être ; il l'incorpore en nous et nous en elle : nous sommes faits vérité de Dieu. Alors ce n'est point par force de raisonnemens et de science, c'est par simplicité d'amour qu'on est dans la vérité ; tout le reste n'est plus qu'ombre et mensonge. On n'a plus besoin de discourir et de se convaincre en détail : c'est l'amour qui imprime toute vérité. D'une seule vue on est saisi du néant de la créature et du tout de Dieu. Cette vue décide tout, elle entraîne tout, elle ne laisse plus rien à l'esprit : on ne voit qu'une seule vérité, et tout le reste disparoît.

O monde insensé et scandaleux, on ne peut plus vous voir ni vous entendre. O amour propre, vous faites horreur ; on se supporte patiemment comme Jésus-Christ supportoit Judas. Tout passe de devant mes yeux ; mais rien ne m'importe, rien n'est mon affaire, sinon l'affaire unique de faire la volonté de Dieu dans le moment présent, et de vouloir sa volonté sur la terre comme on la veut dans le ciel.

O Jésus, voilà le vrai culte que vous attendez. Qu'il est aisé de vous adorer par des cérémonies et des louanges ! mais qu'il y a peu d'ames qui vous rendent ce culte intérieur ! Hélas ! on ne voit partout qu'une religion en figure, qu'une religion judaïque. On voudroit par l'esprit posséder votre vérité, mais on ne veut point se laisser posséder par elle : on veut participer à votre sacrifice, et jamais se sacrifier avec vous. A moins qu'on ne se perde en

vous, jamais on ne sera fait une même chose avec vous. O Dieu caché, que vous êtes inconnu aux hommes! O amour, on ne sait ce que c'est que d'aimer. Enseignez-le-moi, et ce sera m'enseigner toutes les vérités en une seule.

## XVII. Pour la fête de sainte Magdeleine.

Je voudrois, mon Sauveur, comme sainte Magdeleine, vous suivre par amour jusque dans la poussière du tombeau. C'étoit d'elle, Seigneur, que vous fîtes sortir sept démons. Que j'aime à voir que les saints que vous avez tirés de l'état le plus affreux sont ceux qui vous cherchent avec plus de courage et de tendresse! Tous vos disciples, Seigneur, s'enfuient; Magdeleine seule, qui a été la proie de tant de démons, arrose votre tombeau de ses larmes; elle est inconsolable de ne plus trouver votre corps; elle le demande à tout ce qu'elle trouve; dans le transport de sa douleur elle ne mesure point ce qu'elle dit, elle ne sait pas même les paroles qu'elle prononce. Quand l'amour parle, il ne consulte point la raison.

Je cours en pleine liberté, comme vos vrais enfans, à l'odeur de vos parfums: je cours, ô mon Dieu, avec Magdeleine vers votre tombeau; je cours sans m'arrêter à la mort entière de tout moi-même; je descends jusque dans la poussière; je m'enfonce dans les ténèbres et dans l'horreur de ce tombeau. Je ne trouve plus, ô Sauveur, aucun reste sensible de votre présence, aucune trace de vos dons. L'époux s'est enfui, tout est perdu; il ne reste ni époux, ni

amour, ni lumière : Jésus est enlevé. O douleur ! ô tentation ! ô désespoir ! Perdre jusqu'à mon amour même ! Jésus caché et enseveli au fond de mon cœur ne s'y trouve plus ! Où est-il ? qu'est-il devenu ? Je le demande à toute la nature, et toute la nature est muette ; il ne me reste de mon amour, que le trouble de l'avoir perdu. Où est-il ? Donnez-le-moi, ôtez-moi tout le reste, je l'emporterai. Pauvre ame, qui ne sais rien de ce que tu dis, mais trop heureuse, puisque tu aimes, sans savoir que c'est l'amour qui te fait parler !

O amour, vous voulez des ames qui osent tout, et qui ne se promettent rien ; qui ne disent jamais : Je le puis, ou, Je ne le puis pas. On peut tout en vous ; on ne peut rien sans vous. Quiconque aime parfaitement ne se mesure plus sur soi ; il est prêt à tout, et ne tient plus à rien.

## XVIII. Pour le jour de l'Assomption.

O mon Dieu, je me présente aujourd'hui à vous avec Marie mère de votre Fils. Donnez-moi des pensées, donnez-moi un cœur qui répondent aux pensées et au cœur de Marie. O Jésus, voilà votre mère qui quitte la terre pour se réunir à jamais à vous. Je la quitte avec elle ; avec elle mon cœur s'élève vers le ciel pour n'aimer que vous. O Esprit, qui descendîtes sur cette Vierge pour la rendre féconde, descendez sur moi pour me purifier.

Que vois-je dans Marie pendant les derniers temps de sa vie? Elle *persévéroit*, dit saint Luc (1), *dans la prière avec les autres femmes;* c'est-à-dire qu'elle ne faisoit au dehors que ce que les autres faisoient. La perfection, qui étoit sans doute dans la mère du Fils de Dieu, ne consiste donc pas dans des actions extraordinaires et éclatantes. Nous ne voyons ni prophétie, ni miracles, ni instruction des peuples, ni extases; rien que de simple et de commun. Sa vie étoit tout intérieure: elle *prioit* avec *persévérance;* voilà son occupation où elle se bornoit; mais, sans se distinguer, elle prioit avec les autres femmes. O combien sa prière devoit-elle être plus pure et plus divine! Mais ces trésors demeuroient cachés. Au dehors on ne voyoit que recueillement, simplicité, vie commune.

Adoration en esprit et en vérité, dont Marie est le modèle, quand est-ce que les hommes vous connoîtront? Ils vous cherchent où vous n'êtes pas; dans les grands projets, dans les conduites pleines d'austérité. Toutes ces choses ont leur temps, et Dieu y appelle quand il lui plaît. Mais le vrai culte, le pur amour, ne dépend point de toutes ces choses. Aimer en silence, ne vouloir que Dieu seul, ne tenir à rien, pas même à ses dons pour se les approprier avec complaisance; souffrir tout en esprit d'amour; souffrir la vie comme les maux dont elle est pleine, par abandon à Dieu, et dans le dépouillement intérieur, comme Marie vivoit dans cette amère séparation d'avec son Fils; ne se compter plus pour rien dans toutes les choses qu'on a à faire ou à souf-

(1) *Act.* I. 24.

frir; ne se croire ni capable ni incapable d'aucune chose, mais se laisser mener comme un petit enfant, ou comme Marie se laisse donner par son Fils à Jean pour être conduite par lui; n'avoir plus rien à soi, et n'être plus à soi-même; vivre, mourir avec un cœur égal, ou plutôt n'avoir ni cœur ni volonté, mais laisser Dieu uniquement vouloir et s'aimer soi-même sans mesure au dedans de nous: ô vous voilà, adoration pure, simple et parfaite! c'est de tels adorateurs que le Père cherche.

Mais, hélas! où les trouvera-t-il? On craint toujours d'aller trop loin, et de se perdre en se donnant à Dieu. La pure foi ne suffit point aux ames timides et intéressées. Elles veulent voir et posséder des dons sensibles; s'appuyer, comme dit l'Ecriture, sur un bras de chair ou sur la force de leur sagesse. Marcher, comme Abraham, sans savoir où l'on va, est une chose qui révolte les sens et la raison défiante. Hélas! on veut servir Dieu, mais à condition de régler tous ses pas, d'arranger ses affaires, de se faire un genre de vie doux et commode. On ne veut rien, dit-on. Hé! ne veut-on pas les commodités de la vie, la consolation de l'amitié, le succès des choses qu'on croit bonnes, la conservation d'une réputation avantageuse? O Dieu de vérité, faites luire vos plus purs rayons de grâce dans ces ames timides et mercenaires! Montrez-leur qu'elles veulent tout, quoiqu'elles ne croient rien vouloir. Poussez-les sans relâche de sacrifice en sacrifice. Elles reconnoîtront, à chaque chose qu'il faudra sacrifier, qu'il n'y en avoit aucune à laquelle elles ne tinssent fortement. Quelles agonies quand Dieu nous prend au mot, et

ne fait que prendre ce que nous lui avons tant de fois abandonné ! O abandon, on parle de vous sans vous connoître ! O sacrifice de vérité, vous êtes dans la bouche, et point dans le cœur ! O mon ame, je ne me fie plus à vous : je ne me fie qu'à Dieu seul, qui m'arrachera à moi-même. O Marie, mère de Jésus, je veux vivre et mourir avec vous dans le pur amour !

## XIX. Pour le jour de saint Augustin.

Que vois-je, Seigneur, en saint Augustin ? le comble de la misère, et puis une miséricorde qui la surpasse. O qu'une ame foible et misérable est consolée à la vue d'un tel exemple ! C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous aimez à sauver ce qui étoit perdu, à redresser ce qui étoit égaré, à remettre dans votre sein tendre et paternel ce qui étoit loin de vous et livré à ses passions. O aimable saint, vous m'êtes mis devant les yeux pour m'apprendre, dans l'abîme de mes ténèbres, à espérer et à ne me décourager jamais, puisque la source des miséricordes ne tarit point pour les cœurs pénitens; enfin à me supporter moi-même en tout ce que je vois en moi de plus humiliant.

O amour de mon Dieu, que n'avez-vous pas fait dans le cœur d'Augustin ! En lui on avoit vu l'amour aveugle, l'amour égaré, l'amour insensé ; mais, ô amour, vous êtes retourné à votre centre vers la vérité et la beauté éternelle : cet amour qui avoit si long-temps couru après le mensonge est devenu

amour parfait : c'est l'amour humble, c'est l'amour qui s'anéantit pour mieux aimer. Augustin ne s'aime plus lui-même, tant il aime Dieu ; il ne voit plus rien par son propre esprit ; il est abattu ce grand génie, si fécond, si vif, si étendu, si élevé, si hardi pour contempler les plus hautes vérités. Qu'est-il donc devenu cet homme qui perçoit les plus grandes difficultés, qui raisonnoit si subtilement, qui parloit, qui décidoit avec tant d'assurance ? Qu'en reste-t-il ? Hélas ! je ne vois plus que la simplicité d'un enfant : il suit sans voir, il croit sans comprendre ; l'amour simple et anéanti est devenu son unique lumière ; il ne cherche plus à connoître par ses propres lumières, mais l'onction de l'amour lui apprend toute vérité ; il la trouve renfermée dans le mépris de tout lui-même, et dans l'amour de Dieu qui est l'unique bien. Qui suis-je ? s'écrie-t-il. Rien qu'une voix qui crie : Dieu est tout, et il n'y a que lui.

O profonde doctrine ! la lumière la plus précieuse est cette lumière éternelle qui anéantit les lumières humaines : c'est cet état d'obscurité, où, sans rien voir en l'homme, l'amour parfait voit tout d'une manière divine : c'est ce goût intime de la vérité, qui ne la met plus devant des yeux de la chair et du sang, mais qui la fait habiter au fond de nous-mêmes. O chère science de Jésus, en comparaison de laquelle tout n'est rien, qui vous donnera à moi ? qui me donnera à vous ? Enseignez-moi, Seigneur, à aimer, et je saurai toutes vos Écritures. Toutes leurs pages m'enseignent que l'ame qui aime sait tout ce que vous voulez qu'on sache. O amour, instruisez-moi par le cœur, et non par l'esprit. Désabusez-moi de

ma vaine raison, de ma prudence aveugle, de tous désirs indignes d'une ame qui vous aime. Que je meure, comme Augustin, à tout ce qui n'est pas vous.

## XX. Pour la fête de tous les Saints.

L'intention de l'Église est d'honorer aujourd'hui tous les saints ensemble. Je les aime, je les invoque, je m'unis à eux, je joins ma voix aux leurs pour louer celui qui les a faits saints : que volontiers je m'écrie avec cette église céleste : Saint, saint, saint ! à Dieu seul la gloire ! que tout s'anéantisse devant lui !

Je vois des saints de tous les âges, de tous les tempéramens, de toutes les conditions : il n'y a donc ni âge, ni tempérament, ni condition qui exclue de la sainteté. Ils ont eu au dehors les mêmes obstacles, les mêmes combats que nous ; ils ont eu au dedans les mêmes répugnances, les mêmes sensibilités, les mêmes tentations, les mêmes révoltes de la nature corrompue ; ils ont eu des habitudes tyranniques à détruire, des rechutes à réparer, des illusions à craindre, des relâchemens flatteurs à rejeter, des prétextes plausibles à surmonter, des amis à craindre, des ennemis à aimer, un orgueil à saper par le fondement, une humeur à réprimer, un amour propre à poursuivre sans relâche jusque dans les derniers replis du cœur.

Ah ! que j'aime à voir les saints foibles comme moi, toujours aux prises avec eux-mêmes, n'ayant

jamais un seul moment d'assuré ! J'en vois dans la retraite livrés aux plus cruelles tentations ; j'en vois dans les prospérités les plus redoutables et dans le commerce du siècle le plus empesté. O grâce du Sauveur, vous éclatez partout, pour mieux montrer votre puissance, et pour ôter toute excuse à ceux qui vous résistent ! Il n'y a ni habitude enracinée, ni tempérament ou violent ou fragile, ni croix accablante, ni prospérités empoisonnées, qui puissent nous excuser si nous ne pratiquons pas l'Évangile. Cette foule d'exemples décide : la grâce prend toutes les formes les plus diverses, suivant les divers besoins : elle fait aussi aisément des rois humbles que des solitaires pénitens et recueillis : tout lui est facile quand nous ne résistons pas à son attrait. J'entends la voix du Sauveur qui dit que Dieu sait changer les pierres mêmes en enfans d'Abraham. O Jésus, ô Parole du Père, mais Parole d'éternelle vérité ! accomplissez donc cette parole en moi, moi, pierre dure et insensible ; moi, qui ne puis être taillé que sous les coups redoublés du marteau, moi rebelle, indocile, et incapable de tout bien. O Seigneur, prenez cette pierre ; glorifiez-vous, amollissez mon cœur ; animez-le de votre Esprit ; rendez-le sensible à vos vérités éternelles ; formez en moi un enfant d'Abraham, qui marche sur les vestiges de sa foi.

Dirai-je avec le monde insensé : Je veux bien me sauver, mais je ne prétends pas être un saint ? Ah ! qui peut espérer son salut sans la sainteté ! Rien d'impur n'entrera au royaume des cieux ; aucune tache n'y peut entrer ; si légère qu'elle puisse être il faut qu'elle soit effacée, et que tout soit purifié

jusque dans le fond par le feu vengeur de la justice divine, ou en ce monde ou en l'autre : tout ce qui n'est pas dans l'entier renoncement à soi, et dans le pur amour qui rapporte tout à Dieu sans retour, est encore souillé. O sainteté de mon Dieu, aux yeux duquel les astres mêmes ne sont pas assez purs! O Dieu juste, qui jugerez toutes nos imparfaites justices! mettez la vôtre au dedans de mes entrailles pour me renouveler; ne laissez rien en moi de moi-même.

## XXI. Pour la Commémoration des Morts.

Mon Dieu, je regarde avec consolation cette cérémonie de votre Église qui met la mort devant nos yeux. Hélas! faut-il que nous ayons besoin qu'on nous en rappelle le souvenir! Tout n'est que mort ici-bas; le genre humain tombe en ruine de tous côtés à nos yeux; il s'est élevé un monde nouveau sur les ruines de celui qui nous a vus naître; et ce nouveau monde, déjà vieilli, est prêt à disparoître : chacun de nous meurt insensiblement tous les jours; l'homme, comme l'herbe des champs, fleurit le matin; le soir il languit, il se dessèche, il est flétri, et il est foulé aux pieds. Le passé n'est qu'un songe; le présent nous échappe dans le clin d'œil où nous voulons le voir; l'avenir n'est point à nous, peut-être n'y sera-t-il jamais; et, quand il y seroit, qu'en faudroit-il croire? Il vient, il s'approche, le voilà, il n'est déjà plus, il est tombé dans cet abîme du passé où tout s'engouffre et s'anéantit.

O Dieu, il n'y a que vous; vous seul êtes l'être véritable; tout le reste n'est qu'une image trompeuse de l'être, qu'une ombre qui s'enfuit. O vérité, ô tout! je me réjouis de ce que je ne suis rien : à vous seul appartient d'être toujours : vous êtes le vivant au siècle des siècles. O hommes aveugles, qui croyez vivre, et qui ne faites que mourir!

Mais cette mort, qui fait frémir toute la nature, la craindrai-je lâchement? Non, non; pour les enfans de Dieu elle est le passage à la vie; elle ne nous dépouille que de la vanité et de la corruption; c'est elle qui doit nous revêtir des dons éternels. O mort, ô bonne mort! quand voudras-tu me réunir à ce que j'aime uniquement? Quand viendras-tu me donner le baiser de l'époux? Quand est-ce que les liens de ma servitude seront rompus? O amour éternel, ô vérité qui ferez luire un jour sans fin! O paix du royaume de Dieu, où Dieu lui-même sera tout en tous! O céleste patrie! ô aimable Sion, où mon cœur enivré se perdra en Dieu! qui ne vous désire, que désirera-t-il?

Mais, ô mon Dieu et mon amour, c'est votre gloire, et non mon bonheur, après quoi je soupire; j'aime mieux votre volonté que ma béatitude : je consens donc, pour l'amour de vous, à demeurer encore loin de vous dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes, autant que vous le voudrez. Vous savez que ce n'est point par attachement à la terre ni à ce corps de boue, ce misérable corps de péché; mais par un sacrifice de tout moi-même à votre bon plaisir, que je consens à languir encore ici-bas. Mais faites que je meure à tout avant que de mourir :

éteignez en moi tout désir; déracinez toute volonté; arrachez tout intérêt propre : alors je serai mort, et vous vivrez, vous, en moi : alors je ne serai plus moi-même.

O précieuse mort, qui doit précéder la naturelle ! O mort, qui est une mort divine et transformée en Jésus-Christ, en sorte que notre vie est cachée avec lui dans le sein du Père céleste ! O mort, après laquelle on est également prêt à mourir ou à vivre ! O mort qui commences sur la terre le royaume du ciel ! O germe de l'être nouveau ! Alors, mon Dieu, je serai dans le monde comme n'y étant pas; j'y paroîtrai comme ces morts sortis du tombeau, que vous ressusciterez au dernier jour.

# MÉDITATIONS
## POUR UN MALADE.

### I.

Je me suis tu, Seigneur, parce que c'est vous qui l'avez fait.
*Ps.* XXXVIII. 10.

Est-ce à moi à me plaindre, quand mon Dieu me frappe, et qu'il me frappe par amour, afin de me guérir? Frappez donc, Seigneur, j'y consens. Que vos coups les plus rigoureux sont doux, puisqu'ils cachent tant de miséricordes! Hélas! si vous n'aviez point frappé mon corps, mon ame n'auroit point cessé de se donner à elle-même le coup de la mort. Elle étoit couverte d'ulcères horribles. Vous l'avez vue, vous en avez eu pitié. Vous abattez ce corps de péché; vous renversez mes ambitieux projets; vous me rendez le goût de votre éternelle vérité, que j'avois perdu depuis si long-temps. Soyez donc à jamais béni! Je baise la main qui m'écrase, et j'adore le bras qui me frappe.

## II.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirme. *Ps.* VI. 3.

O mon Dieu, je n'ai point d'autre raison que ma misère pour exciter votre miséricorde. Voyez le besoin que j'ai de votre secours, et donnez-le-moi. J'en sens le besoin, Seigneur : heureux de le sentir, si ce sentiment me tient dans la défiance de moi-même! Vous avez frappé ma chair pour la purifier; vous avez brisé mon corps pour guérir mon ame. C'est par la douleur salutaire que vous m'arrachez aux plaisirs corrompus. L'infirmité de ma chair m'afflige, moi qui n'avois point d'horreur de l'infirmité de mon esprit. Il étoit en proie à la vaine ambition, à la fièvre ardente de toutes les passions furieuses. J'étois malade, et je ne croyois pas l'être. Mon mal étoit si grand que je ne le sentois pas. Je ressemblois à un homme qui a une fièvre chaude, et qui prend l'ardeur de la fièvre pour la force d'une pleine santé. O heureuse maladie, qui m'ouvre les yeux et qui change mon cœur!

## III.

Il vous a été donné non-seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui. *Philip.* I. 29.

O don précieux, qu'on ne connoît point! La douleur n'est pas moins précieuse que la foi répandue

dans les ames par le Saint-Esprit. Bienheureuse marque de miséricorde, quand Dieu nous fait souffrir! Mais sera-ce une souffrance forcée et pleine d'impatience? Non; les démons souffrent ainsi. Celui qui souffre sans vouloir souffrir ne trouve dans ses peines qu'un commencement des éternelles douleurs. Quiconque se soumet dans sa souffrance, la change en un bien infini. Je veux donc, ô mon Dieu, souffrir en paix et avec amour. Ce n'est pas assez de croire vos saintes vérités, il faut les suivre: elles nous condamnent à la douleur, mais elles nous en découvrent le prix. O Seigneur, ranimez ma foi languissante. Qu'on voie reluire en moi la foi et la patience de vos saints! S'il m'échappe quelque impatience, du moins que je m'en humilie aussitôt, et que je la répare par ma douleur!

## IV.

Seigneur, je souffre violence; répondez pour moi. *Cant. d'Ezech. Is.* XXXVIII. 14.

Vous voyez les maux qui m'accablent. La nature se plaint; que lui répondrai-je? Le monde cherche à m'amuser et à me flatter; comment faut-il que je le repousse? Que dirai-je, Seigneur? Hélas, il ne me reste de force que pour souffrir et pour me taire. Répondez vous-même : par votre parole toute-puissante écartez le monde trompeur qui m'a déjà séduit une fois. Soutenez mon cœur, malgré les défaillances de la nature. Je souffre violence par les

maux

maux dont vous m'accablez, et par mes passions qui ne sont point encore éteintes. Je souffre; hâtez-vous de me secourir. Délivrez-moi du monde et de moi-même. Délivrez-moi de mes maux, par la patience à les souffrir.

## V.

Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté. *Jo*[illegible] 12.

Voila, Seigneur, ce que vous faisiez dire à votre serviteur Job dans l'excès de ses maux. O que vous êtes bon de mettre encore ces paroles dans la bouche et dans le cœur d'un pécheur tel que moi! Vous m'aviez donné la santé, et je vous oubliois; vous me l'ôtez, et je reviens à vous. Précieuse miséricorde, qui m'arrachez les dons de Dieu qui m'éloignoient de lui, pour me donner Dieu même! Seigneur, ôtez tout ce qui n'est point vous, pourvu que je vous aie. Tout est à vous; vous êtes le Seigneur; disposez de tout : biens, honneurs, santé, vie; arrachez tout ce qui me tiendroit lieu de vous.

## VI.

Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. *S. Matth.* XI. 28.

Douce parole de Jésus-Christ, qui prend sur lui tous les travaux, toutes les lassitudes et toutes les douleurs des hommes! O mon Sauveur, vous voulez

donc porter tous mes maux! Vous m'incitez à m'en décharger sur vous. Tout ce que je souffre doit trouver en vous du soulagement. Je joins donc ma croix à la vôtre; portez-la pour moi. Je suis, comme vous étiez, tombant en défaillance, quand on fit porter votre croix par un autre. Je marche après vous, Seigneur, vers le Calvaire, pour y être crucifié. Je veux, quand vous le voudrez, mourir entre vos bras; mais la pesanteur de ma croix m'accable. Je manque de patience : soyez ma patience vous-même; je vous en conjure par votre promesse. Je viens à vous; je n'en puis plus; c'est assez pour mériter votre compassion et votre secours.

---

## VII.

Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. *I Rois*, III. 10.

Je me tais, Seigneur, dans mon affliction, je me tais; mais je vous écoute avec le silence d'une ame contrite et humiliée, à qui il ne reste rien à dire dans sa douleur. Mon Dieu, vous voyez mes plaies; c'est vous qui les avez faites; c'est vous qui me frappez. Je me tais; je souffre, et j'adore en silence : mais vous entendez mes soupirs, et les gémissemens de mon cœur ne vous sont point cachés. Je ne veux point m'écouter moi-même; je ne veux écouter que vous, et vous suivre.

## VIII.

Mon père, délivrez-moi de cette heure. *S. Jean.* XII. 72.

Quoique vous me menaciez et me frappiez, ô mon Dieu, vous êtes mon père; vous le serez toujours. Délivrez-moi de cette heure terrible, de ce temps d'amertume et d'accablement. Laissez-moi respirer dans votre sein, et mourir entre vos bras. Délivrez-moi, ou par la diminution de mes maux, ou par l'accroissement de ma patience. Coupez jusqu'au vif, brûlez; mais faites miséricorde; ayez pitié de ma foiblesse. Si vous ne voulez pas me délivrer de ma douleur, délivrez-moi de moi-même, de ma foiblesse, de ma sensibilité et de mon impatience.

## IX.

J'ai péché contre toute votre justice. *Dan.* IX. 15, 16.

J'ai péché contre toutes vos lois. L'orgueil, la mollesse, le scandale, n'ont rien laissé de saint dans la religion, que je n'aie violé. J'ai même fait outrage à votre Saint-Esprit; j'ai foulé aux pieds le sang de l'alliance; j'ai rejeté les anciennes miséricordes qui avoient pénétré mon cœur. J'ai fait tous les maux, Seigneur; j'ai épuisé toutes les iniquités; mais je n'ai pas épuisé votre miséricorde. Au contraire, elle prend plaisir à surmonter ma misère; elle s'élève

comme un torrent au-dessus d'une digue. Pour tant de maux vous me rendez tous les biens; vous vous donnez vous-même. O mon Dieu! un si grand pécheur, si comblé de grâces, refusera-t-il de porter sa croix avec votre Fils, qui est la justice et la sainteté même?

## X.

Ma force m'a abandonné. *Ps.* XXXVII. 11.

MA force m'abandonne; je ne sens plus que foiblesse, qu'impatience, que désolation de la nature défaillante, que tentation de murmure et de désespoir. Qu'est donc devenu le courage dont je me piquois, et qui m'inspiroit tant de confiance en moi-même? Hélas! outre tous mes maux, j'ai encore à supporter la honte de ma foiblesse et de mon impatience. Seigneur, vous attaquez mon orgueil de tous côtés; vous ne lui laissez aucune ressource. Trop heureux, pourvu que vous m'appreniez, par ces terribles leçons, que je ne suis rien, que je ne puis rien, et que vous seul êtes tout!

## XI.

Quand on m'aura élevé de la terre, je tirerai tout à moi. *S. Jean.* XII. 32.

VOUS promîtes, Seigneur, que, quand vous seriez élevé sur la croix, vous attireriez tout à vous. Les nations sont venues adorer l'Homme de douleur; les

Juifs mêmes en grand nombre ont reconnu le Sauveur qu'ils avoient crucifié. Voilà votre promesse accomplie aux yeux du monde entier. Mais c'est encore du haut de cette croix que votre vertu toute-puissante attire les ames. O Dieu souffrant! vous m'enlevez au monde trompeur; vous m'arrachez à moi-même et à mes vains désirs, pour me faire souffrir avec vous sur la croix. C'est là qu'on vous appartient, qu'on vous connoît, qu'on vous aime, qu'on se nourrit de votre vérité. Tout le reste, sans croix, n'est qu'une piété en idée. Attachez-moi à vous; que je devienne un des membres de Jésus-Christ crucifié!

## XII.

Malheur au monde, à cause des scandales! *S. Matth.* XVIII. 7.

Le monde dit : Malheur à ceux qui souffrent! mais la foi répond au fond de mon cœur : Malheur au monde qui ne souffre pas! Il sème la terre entière de piéges funestes pour perdre les ames : la mienne y a été long-temps perdue. Hélas! mon Dieu, que vous êtes bon de me tenir, par l'infirmité, loin de ce monde corrompu! Fortifiez-moi par la douleur, pour achever de me déprendre de tout, avant que de m'exposer au scandale de vos ennemis. Que la maladie m'apprenne à connoître combien toutes les douceurs mondaines sont empoisonnées. On me trouve à plaindre dans mes langueurs. O aveugles amis! ne plaignez point celui que Dieu aime, et

qu'il ne frappe que par amour! C'étoit, il y a six mois, qu'il étoit à plaindre, lorsqu'une mauvaise prospérité empoisonnoit son cœur, et qu'il étoit si loin de Dieu.

---

## XIII.

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. *Rom.* XIV. 8.

O mon Dieu! que m'importe de vivre ou de mourir? La vie n'est rien; elle est même dangereuse, dès qu'on l'aime. La mort ne détruit qu'un corps de boue; elle délivre l'ame de la contagion du corps et de son propre orgueil; des piéges du démon elle la fait passer à jamais dans le règne de la vérité. Je ne vous demande donc, ô mon Dieu, ni santé ni vie; je vous fais un sacrifice de mes jours. Vous les avez comptés; je ne demande aucun délai. Ce que je demande, c'est de mourir, plutôt que de vivre comme j'ai vécu; c'est de mourir dans la patience et dans l'amour, si vous voulez que je meure. O Dieu, qui tenez dans vos mains les clefs du tombeau pour l'ouvrir ou pour le fermer, ne me donnez point la vie, si je n'en dois être détaché : vivant ou mourant, je ne veux plus être qu'à vous.

# EXHORTATIONS ET AVIS

POUR

# L'ADMINISTRATION DES SACREMENS.

## ARTICLE PREMIER.

### DU SACREMENT DE BAPTÊME.

#### I.

*Explication des cérémonies du Baptême en forme d'instruction.*

La foi catholique nous enseigne, mes très-chers frères, que tous les enfans d'Adam naissent dans le péché de leur premier père; qu'ils sont enfans de colère, indignes de l'héritage céleste, et enveloppés dans la condamnation générale. C'est pour les retirer de cet état de perte et de mort, que Jésus-Christ, sauveur de tous les hommes, a institué le sacrement de Baptême. L'homme est régénéré dans cette fontaine de vie; non-seulement le péché originel y est pleinement effacé, et *il ne reste rien de* l'ancienne *condamnation,* comme dit l'Apôtre, dans ceux qui se dépouillent du vieil homme, pour se revêtir du nouveau en Jésus-Christ; mais encore ils reçoivent une vraie régénération, ils renaissent par la vertu de la

grâce ; ils deviennent enfans adoptifs du Père, frères et cohéritiers du Fils, temples du Saint-Esprit. Comme enfans, ils sont héritiers du royaume éternel, et de tous les biens promis. Dans ce sacrement, ils sont marqués d'un caractère spirituel etineffaçable, qui les distingue comme un peuple bien-aimé, et teint du sang de l'Agneau. Par ce sacrement, ils sont rendus capables de recevoir tous les autres ; car c'est le Baptême qui est la porte du christianisme, et le fondement de tout l'édifice spirituel.

Nous usons, mes très-chers frères, dans l'administration de ce sacrement, de plusieurs cérémonies, qui sont anciennes, touchantes, et propres à nous rappeler un tendre souvenir des principaux mystères de la religion.

1° Nous exorcisons celui qui doit être baptisé, pour faire entendre que le péché originel le tient sous la puissance du démon qui règne dans le siècle corrompu, et pour délivrer la créature de Dieu de la tyrannie de l'esprit de mensonge.

2° Nous ajoutons aux exorcismes des soufflemens, ou exsufflations, pour chasser cet esprit impur, et ennemi du salut des hommes, par la vertu du Saint-Esprit, comme notre seigneur Jésus-Christ communiqua cet Esprit aux apôtres en soufflant sur eux.

3° Nous imprimons le signe de la croix au front, à la poitrine, et à la main droite de cette personne, pour exprimer que c'est en vertu de la mort douloureuse de Jésus-Christ sur la croix, que nous sommes délivrés de l'esclavage du péché, et que nous entrons dans la liberté des enfans de Dieu. C'est par le Baptême que nous sommes configurés à la mort

du Sauveur, c'est-à-dire rendus conformes à Jésus crucifié, et attachés sur la croix avec lui. C'est cette croix qui doit être encore plus dans le fond de notre cœur, que devant nos yeux. C'est elle que nous devons vouloir porter humblement et patiemment tous les jours de notre vie, pour l'amour de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ, et en pénitence de nos péchés. C'est cette croix dont nous devons être toujours armés pour le combat des tentations contre le monde, contre la chair et contre le démon.

4o Nous mettons du sel dans la bouche de cette personne, afin qu'elle conserve, par le sel de la sagesse évangélique, la pureté de la foi, et qu'elle soit préservée de la corruption des mœurs. Le sel de la véritable sagesse lui est donné pour goûter les choses d'en haut, pour se dégoûter de celles de la terre, et pour ne prononcer que des paroles assaisonnées de justice, de bienséance, de grâce et de vérité.

5o Nous mettons le doigt avec de la salive aux oreilles et aux narines de la personne, pour représenter l'action mystérieuse par laquelle nous voyons, dans l'Évangile, que Jésus-Christ donna l'ouïe et la parole à un homme sourd et muet. L'entendement de l'homme est ouvert par la grâce du Baptême, pour pouvoir écouter les paroles de la foi, pour les croire de cœur, et pour les confesser de bouche.

6o Nous donnons à cette personne un parrain et une marraine, pour marquer une naissance nouvelle, ù chacun doit avoir de nouveaux parens, selon l'esit, qui aient soin d'instruire et de faire croître le veau né en Jésus-Christ.

7o Le parrain et la marraine renoncent pour cette

personne à satan, à ses pompes, et à toutes ses œuvres. Cette promesse doit être inviolablement accomplie, quoiqu'elle soit faite par autrui. C'est cette promesse qui nous attire le plus grand des biens. On ne promet pour nous que de renoncer à la vanité et au mensonge, pour nous acquérir un vrai droit au royaume promis. Heureux ceux qui renoncent à des biens si faux et si méprisables, pour posséder le bien éternel et infini! Quiconque est Chrétien n'est plus libre d'aimer le monde, ni de chercher les pompes de satan. On ne sauroit être vraiment chrétien sans être humble, et par conséquent soumis à Dieu dans l'humiliation. Quiconque est encore rempli de l'ambition et de la vanité mondaine, se rengage dans les liens de satan, viole les promesses de son baptême, et en foule aux pieds la récompense.

8° La manière dont nous touchons cette personne, montre que tout son corps malade a besoin du remède celeste. En effet, depuis le péché d'Adam, qui a passé en nous par sa contagion, la chair de l'homme est révoltée contre l'esprit; elle est sujette à des passions grossières et honteuses contre la raison; ce n'est plus qu'un *corps de mort*, parce que ce n'est plus qu'un *corps de péché;* on ne peut plus soumettre cette chair corrompue à l'esprit, qu'en soumettant l'esprit à Dieu par sa grâce : il faut tâcher de purifier le corps avec l'esprit.

9° On met un linge ou vêtement blanc sur la tête du nouveau baptisé, parce que les enfans ont été et sont encore d'ordinaire vêtus de blanc, et que les personnes, même les plus âgées, qui reçoivent le Baptême, deviennent alors des enfans nouveaux nés

en Jésus-Christ. En quelque âge avancé qu'ils puissent recevoir le Baptême, ils sont toujours enfans par cette naissance spirituelle : ils doivent être revêtus de la robe blanche et sans tache de l'innocence, avec laquelle ils puissent se présenter au jour de leur mort devant Jésus-Christ.

10° On met dans la main de cette personne un cierge allumé, pour montrer qu'elle doit être une lampe ardente et lumineuse dans la maison de Dieu; que son cœur doit brûler du feu de l'amour que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre; et que l'exemple de ses vertus doit éclairer tous les fidèles.

11° Nous donnons un nouveau nom à cette personne, afin qu'on sache que c'est un homme nouveau, qui est plus attaché à Dieu qu'au monde entier, et à l'Église qu'à sa famille; qu'il est prêt à oublier son propre nom, sa patrie et tous ses parens, pour suivre Jésus-Christ jusqu'à la mort de la croix. C'est un nouveau nom qui lui est donné, parce que Dieu fait en lui toutes choses nouvelles. Ce nom est celui d'un saint, qui doit être le patron ou protecteur auprès de Dieu de celui qui le portera. Ce saint est principalement celui dont il doit imiter les vertus, afin que le nom qu'il en reçoit aujourd'hui soit écrit au livre de vie.

## II.

### *Avis au parrain et à la marraine, après l'administration du sacrement de Baptême.*

Vous parrain, et vous marraine, vous venez de répondre à Dieu et à la sainte Église que vous prendrez soin de l'instruction de cet enfant, pour le remplir de toutes les vérités de la foi catholique apostolique et romaine, pour le préparer au salut éternel. Il n'est nommé votre filleul, qu'à cause qu'il devient votre fils spirituel en Jésus-Christ, en sorte que vous avez contracté, à la face des saints autels, l'obligation de lui tenir lieu de père et de mère pour la pureté des mœurs et de la foi. Il est vrai que le père et la mère, qui ont mis cet enfant au monde, ne sont pas déchargés du soin de son éducation chrétienne; mais vous y êtes obligés avec eux, et votre devoir est de suppléer à tout ce qui manqueroit de leur part. Vous devez donc veiller sur l'enfant, pour vous assurer qu'il apprenne exactement toutes les vérités de la foi qui sont contenuës dans les trois parties du Catéchisme de ce diocèse, avec les Commandemens de Dieu et de l'Église, la vertu de chaque sacrement, et la manière de le recevoir; surtout la préparation nécessaire pour se bien examiner, pour bien confesser ses péchés avec toutes les circonstances nécessaires, pour en concevoir une véritable douleur, et pour éviter les occasions de rechute; comme aussi les dispositions d'humilité, de recueillement et d'amour avec lesquels on doit communier pour le faire avec fruit. Vous devez aussi faire en sorte que l'enfant sache exactement par

cœur l'oraison que Jésus-Christ a enseignée à ses apôtres, afin qu'elle soit à jamais dans la bouche et dans le cœur de tous les fidèles : NOTRE PÈRE, etc ; la salutation de l'ange : JE VOUS SALUE, MARIE, etc; pour obtenir la puissante intercession de la mère du Fils de Dieu, et pour se nourrir dans une pieuse confiance en cette mère de miséricorde ; enfin le Symbole des apôtres : JE CROIS EN DIEU, etc, qui comprend en abrégé les vérités fondamentales du christianisme, et qui étant toujours appris par cœur, sans être écrit, servoit autrefois comme de marque à laquelle les Chrétiens se reconnoissoient les uns les autres au temps des persécutions.

Vous êtes avertis que vous avez contracté une parenté spirituelle avec cet enfant, avec son père et avec sa mère, en sorte que vous ne pouvez avoir en mariage aucun des trois, et qu'un mariage que vous contracteriez avec l'un d'entre eux seroit nul. Mais cette parenté spirituelle n'est point entre vous parrain et marraine, ni entre la femme du parrain, et le mari de la marraine.

## ARTICLE II.

### DU SACREMENT DE CONFIRMATION.

*Avis d'un curé à ses paroissiens, pour la réception du sacrement de Confirmation.*

JE vous avertis, mes très-chers frères, que monseigneur l'Archevêque doit arriver (*ou*, est arrivé) ici, dans le dessein de confirmer tous ceux et celles

qui n'ont point encore reçu le sacrement de Confirmation.

1° Il ne le donnera aux enfans que quand ils auront atteint environ l'âge de sept ans, où ils commencent à avoir assez de connoissance pour se souvenir de l'avoir reçu, et pour ne s'exposer point à le recevoir dans la suite une seconde fois; car ce sacrement ne doit jamais être réitéré.

2° Quoique ce sacrement ne soit pas absolument nécessaire pour le salut, il est néanmoins d'une extrême importance que chacun ne manque pas de le recevoir. C'est le don du Saint-Esprit pour résister aux tentations continuelles de cette vie. Plus nous sommes foibles et attaqués, plus nous avons besoin de recourir à un si puissant secours. Le négliger, c'est se rendre indigne d'une grâce si précieuse, et mériter de tomber, comme tombent les ames téméraires qui ne se défient point d'elles-mêmes, et qui négligent les grâces offertes.

3° Ce sacrement a été institué pour augmenter et affermir en nous la grâce du Baptême, afin que nous n'ayons jamais de honte de confesser Jésus-Christ crucifié, que nous méprisions les railleries des libertins, et même, s'il le falloit, les persécutions des ennemis de notre salut; afin que nous soyons disposés à répandre notre sang dans le martyre pour chacune des vérités de la foi en particulier, et que nous ayons un courage humble, simple et modeste contre toutes les tentations que nous n'aurons pu fuir.

4° Monseigneur ne donnera la confirmation qu'aux personnes exactement instruites de toutes les principales vérités du Catéchisme. Il n'est point juste

de donner un si grand sacrement aux personnes qui n'ont pas même voulu se donner la peine d'apprendre ce que c'est que ce sacrement, quel en est le fruit, et avec quelle disposition on doit le recevoir.

5o Les personnes d'un âge avancé qui n'ont point encore reçu ce sacrement, par leur négligence pour le demander, ou par leur paresse à s'instruire, doivent se reprocher devant Dieu, de s'être privés pendant un si long temps de la grâce de la Confirmation, et de s'être exposés par là à succomber dans toutes les tentations où ils ont péché.

6o Si les grandes personnes ont un peu plus de peine que les petits enfans à apprendre mot pour mot tout le Catéchisme, d'un autre côté, ils ont une facilité incomparablement plus grande pour apprendre et pour retenir par jugement toutes ces vérités salutaires. Ils sont inexcusables, quand ils ont passé tant d'années en ce monde, sans connoître celui qui les y a mis, et sans être instruits des mystères de la foi pour leur salut.

7o Non-seulement vous devez mener vous-même vos enfans, proches parens et amis, à l'église pour les faire examiner, préparer, et présenter à la Confirmation; mais encore vous devez prendre ce soin pour vos serviteurs et vos servantes; car vous répondrez d'eux à Dieu, si vous négligez de les faire instruire, et de les réduire à vivre avec règle. Celui qui n'a pas soin de son domestique, dit l'Apôtre, *a renié sa foi et est pire qu'un infidèle.*

8o Aucun ne doit se présenter au sacrement de Confirmation, sans avoir été confessé et absous de

ses péchés; car ce grand sacrement demande qu'on soit en état de grâce, pour le recevoir dignement.

## ARTICLE III.

### DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

### I.

*Avis d'un curé à ses paroissiens, pour les disposer à la sainte communion.*

Je me réjouis, mes très-chers frères, du bonheur que vous aurez de recevoir aujourd'hui le plus grand don que les hommes puissent recevoir ici-bas.

1° Quoique vos yeux n'aperçoivent dans l'Eucharistie qu'une apparence de pain, la foi néanmoins y découvre, sous cette apparence, le vrai corps de Jésus-Christ qui a été attaché sur la croix pour nous. Il y est avec son sang répandu pour notre salut, avec son ame, avec sa divinité. Il y est vivant, immortel, glorieux, tel qu'il est à la droite de son père. Comme Moïse changea en Égypte l'eau en sang, et une baguette en un serpent; comme Jésus-Christ changea aux noces de Cana l'eau en vin; de même il change le pain et le vin en son corps et en son sang, dès que le prêtre prononce en son nom à la messe les paroles sacramentelles. C'est sa toute-puissance qui fait ce miracle, comme tant d'autres qui ne lui coûtent rien. Il faut sans raisonner croire tout ce qu'il dit. Les paroles des hommes sincères disent

disent ce qui est; mais les paroles toutes-puissantes du Fils de Dieu font ce qu'elles disent.

2° L'Eucharistie est le sacrement de l'amour. Combien Jésus-Christ nous a-t-il aimés, puisqu'il n'a pas dédaigné de se faire notre nourriture de chaque jour! Il veut être notre pain quotidien, en sorte qu'il soit l'aliment le plus familier de nos ames, comme le pain grossier nourrit nos corps. Le pain des corps ne fait qu'en retarder la mort et la corruption; mais Jésus-Christ pain de nos ames les fera vivre éternellement. C'est *le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde*. C'est être ennemi de soi-même, c'est vouloir mourir, que de n'être pas affamé de ce pain. Le Sauveur est là qui vous attend avec ses mains pleines de grâces. C'est l'agneau égorgé pour les péchés du monde, qui veut être mangé dans ce festin céleste. Venez, enfans de Dieu, vous rassasier de cette chair divine, et vous désaltérer dans ce sang, qui efface tous les péchés. Il ne cache les rayons de sa gloire, que pour n'éblouir pas vos foibles yeux, et pour vous accoutumer à une plus grande familiarité. Croyez, espérez, aimez: portez le bien-aimé dans vos poitrines, et laissez-le régner à jamais au dedans de vous. Chacun des autres sacremens nous donne la grâce particulière qui est propre à son institution; mais celui-ci nous donne Jésus-Christ même, source de toutes les grâces, auteur et consommateur de notre foi.

3° Par ce sacrement, les hommes, s'ils sont bien disposés, sont incorporés à Jésus-Christ, pour ne faire plus qu'un seul tout avec lui. Cette nourriture, si elle est bien prise, fait que Jésus-Christ vit,

parle, agit, souffre, et exerce en nous toutes les vertus. Elle nous fait croître chaque jour d'une vie toute divine et cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Elle humilie notre esprit, elle mortifie notre chair, elle dompte nos passions brutales, elle nous fortifie contre les tentations, elle nous inspire le recueillement et la prière; elle nous tient unis à Dieu dans une vie toute intérieure; elle nous détache de cette vie, si fragile et si courte; elle nous enflamme du désir du règne de Dieu dans le ciel. Elle nous donne une horreur infinie du péché mortel, et une crainte filiale qui nous alarme à la vue des fautes même les plus vénielles; elle nous soutient au milieu des croix et des tentations, pour nous faire continuer notre pèlerinage jusqu'à la montagne de Dieu.

4o Mais avant que de manger ce pain des anges, il faut que l'homme s'éprouve, qu'il interroge et qu'il sonde son propre cœur, de peur de se rendre *coupable du corps et du sang* du Sauveur. Quiconque le recevroit dans une conscience impure, avec quelque péché mortel, au lieu de se plonger dans la fontaine d'eau vive, *boiroit et mangeroit son jugement* pour sa perte éternelle : il donneroit à Jésus-Christ le baiser traître de Judas; il fouleroit aux pieds le sang de la victime, par laquelle seule il peut apaiser la colère de Dieu; il ne feroit qu'ajouter à tous ses autres péchés les sacriléges d'une confession sans pénitence et d'une communion indigne.

5o Il seroit inutile de s'abstenir de la communion, de peur de communier indignement. En communiant indignement on change le pain de vie en

poison, et on s'empoisonne soi-même; mais, en ne communiant pas, on se prive de la nourriture; et on se laisse mourir de défaillance dans cette privation. Il faut donc communier, et communier dignement : il faut tout sacrifier, pour se mettre en état de manger avec fruit ce pain quotidien; il faut renoncer non-seulement aux péchés mortels, aux vices grossiers et qui font horreur, mais encore aux occasions dangereuses d'y tomber. Il faut même renoncer à l'affection volontaire pour les péchés véniels, qui retranchent peu à peu les véritables alimens de l'amour de Dieu au fond du cœur. Comment peut-on nourrir en soi l'amour de Dieu au-dessus de tout, quand on veut demeurer attaché de propos délibéré aux choses qui lui déplaisent, qui contristent son Saint-Esprit, et qui nous mettent en tentation continuelle d'aimer ce que Dieu veut que nous n'aimions pas? Quand vous aurez fait ce sacrifice sincère à Dieu, vous mangerez en ange le pain des anges. Vous vivrez pour lui; vous aurez la consolation de le recevoir fréquemment. La véritable manière de communier est de le faire avec une telle pureté de cœur, qu'on puisse le faire tous les jours, selon l'usage des premiers Chrétiens.

6° Après la communion, demeurez recueillis en vous-mêmes, et intimement unis à Jésus-Christ que vous portez dans votre poitrine, comme dans un ciboire. Remerciez-le; écoutez-le; goûtez la joie de le posséder : admirez son amour; priez-le de ne vous quitter jamais.

## II.

*Bonheur de l'ame unie à Jésus-Christ dans la sainte communion* (*).

Qu'on est riche, quand on porte son trésor au fond de son cœur, et qu'on n'en veut plus d'autre! Qu'on est heureux dans les croix, lorsqu'on a toujours avec soi son consolateur! Qu'on est puissant et invincible, malgré ses sensibilités et ses foiblesses, lorsqu'on possède Jésus-Christ au dedans de soi! C'est vous, ô mon Dieu, ô mon amour! c'est vous que je reçois dans le sacrement; c'est vous qui nourrissez mon ame de votre chair, qui donne la vie au monde, et de votre substance divine, qui est l'éternelle vérité. C'est vous que je tiens, que je goûte, que je possède, que je garde reposant dans ma poitrine, comme votre disciple bien-aimé reposoit sur la vôtre. Je vous ai; n'ai-je pas tout? Que me faut-il encore? que me peut-il manquer? O Dieu d'amour, vous rassasiez en moi tout désir! je suis plein, et mon cœur ne peut plus s'ouvrir à aucun autre bien, puisqu'il a le bien infini. Que craindrai-je avec celui qui m'aime, et qui peut tout? Que ne souffrirai-je point pour l'amour de celui qui, après avoir souffert la mort pour moi, vient encore souffrir dans mon cœur, et de si près, toutes mes misères? Hélas! qui

(*) Cette exhortation et la suivante, qui paroissent ici pour la première fois, ne sont pas tirées du *Rituel de Cambrai*. Nous publions la première d'après une copie authentique, jointe aux lettres de Fénélon à la comtesse de Grammont. L'autre est copiée du manuscrit original. (*Edit. de Vers.*)

me donnera une bouche pour louer, et un cœur pour sentir ses miséricordes? O sacrement, où l'amour se cache pour être cherché plus purement! ô secret merveilleux de l'amour de mon Dieu! mon cœur tombe en défaillance, en approchant de vous. Qu'ai-je fait pour vous mériter? Pain des anges! vous vous donnez aux plus grands pécheurs, et vous ne dédaignez point d'entrer dans les consciences les plus souillées. Que ferai-je pour me donner à vous? Tout me manque en moi-même pour reconnoître tant de grâces; mais faites tout. J'avoue mon impuissance et mon indignité; je manque même de sentimens pour un si aimable mystère. Mais, ô amour! Vous vous plaisez à reluire dans notre boue; faites donc éclater vos merveilles dans ce cœur corrompu; aimez-vous vous-même en moi; plongez votre créature, pour la renouveler, dans les flammes du Saint-Esprit.

## III.

*Exhortation adressée au duc de Bourgogne, au moment de sa première communion.*

Le voilà enfin arrivé, Monseigneur, ce jour que vous avez tant désiré et attendu, ce jour qui doit apparemment décider de tous les autres de votre vie jusqu'à celui de votre mort. *Ecce Salvator tuus venit, et merces ejus cum eo.* Il vient à vous sous les apparences de l'aliment le plus familier, afin de nourrir votre ame, comme le pain nourrit tous les jours votre corps. Il ne vous paroîtra qu'une parcelle d'un pain commun; mais la vertu de Dieu y

sera cachée; et votre foi saura bien l'y trouver. Dites lui, comme Isaïe le disoit : *Verè tu es Deus absconditus*. C'est un Dieu caché par amour; il nous voile sa gloire, de peur que nos yeux n'en soient éblouis, et afin que nous puissions en approcher plus familièrement. *Accedite ad eum*, dit un Psaume, *et illuminamini, et facies vestræ non confundentur*. C'est là que vous trouverez la manne cachée, avec les divers goûts de toutes les vertus célestes. Vous mangerez le pain qui est au-dessus de toute substance. Il ne se changera pas en vous homme vil et mortel; mais vous serez changé en lui pour être un membre vivant du Sauveur. Que la foi et l'amour vous fassent goûter le don de Dieu! *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus*.

---

## ARTICLE IV.

### DU SACREMENT DE L'EXTRÊME-ONCTION.

#### I.

*Manière de suggérer aux malades les actes de foi, d'espérance et de charité, avant la réception de l'Extrême-Onction.*

1° Croyez-vous fermement tous les articles de foi, et tout ce que notre mère la sainte Église catholique, apostolique et romaine croit et enseigne?

Dites, si vous le pouvez, le Symbole des apôtres, qui est l'abrégé de notre foi, et la marque qui distinguoit autrefois les Chrétiens.

Êtes-vous prêt à mourir dans cette foi catholique, comme un véritable enfant de l'Église? ne voulez-vous pas rendre le dernier soupir dans son sein, et recevoir de sa main les sacremens que Jésus-Christ lui a confiés pour vous?

2° Toute votre confiance n'est-elle pas en notre seigneur Jésus-Christ? N'espérez-vous pas le royaume du ciel, qu'il vous a acquis par son sang?

3° N'aimez-vous pas Dieu pour lui-même au-dessus de tout, et de tout votre cœur? ne désirez-vous pas de l'aimer encore plus parfaitement, et comme les saints l'aiment sans cesse dans le ciel?

Dites : O sagesse, je crois toutes les vérités que vous m'enseignez. O miséricorde! j'espère tous les biens que vous me promettez. O bonté! je vous aime, et je ne veux plus rien aimer que pour vous et de votre amour.

4° Dites en vous-même : O mon Dieu! comment ai-je pu vous oublier, et vous offenser? O patience de mon Dieu! comment avez-vous pu souffrir et attendre si long-temps une créature si ingrate? J'ai horreur de mes péchés; je me jette entre les bras de votre infinie miséricorde : ayez pitié d'un cœur affligé de vous avoir été infidèle; lavez-moi dans le sang de votre Fils.

5° Ajoutez tout haut, si vous le pouvez : Je demande pardon à toutes les personnes présentes ou absentes vers lesquelles j'ai manqué, ou par hauteur, ou par promptitude, ou par prévention mal fondée, ou par attachement à mon propre intérêt, ou par quelque autre mauvais motif. Je les conjure de tout

oublier pour l'amour de celui qui nous a remis toutes nos offenses.

6o Êtes-vous bien résolu de faire un meilleur usage de la vie, si Dieu vous rend la santé, et de recevoir la mort comme une grâce qui finit le danger continuel de la vie, si Dieu vous appelle à lui?

7o N'offrez-vous pas à Dieu toutes les douleurs de corps et d'esprit que vous souffrez, pour obtenir la rémission de vos péchés? n'acceptez-vous pas cette maladie comme une pénitence? ne reconnoissez-vous pas que vous mériteriez une souffrance éternelle en la place d'un mal si léger?

## II.

*Exhortation au malade, après qu'il a reçu le sacrement de l'Extrême-Onction.*

Après avoir reçu le sacrement qui donne la force d'en haut dans le dernier combat contre l'ennemi du salut, il ne vous reste plus qu'à vous dégager l'esprit de toutes les vaines pensées du monde trompeur. La vanité et le mensonge ne doivent plus distraire un chrétien qui se prépare à aller comparoître devant Jésus-Christ. Notre corps est une espèce de prison où notre ame est retenue, pour y souffrir, pour y être tentée, et pour mériter en résistant à la tentation. Ce monde plein de traverses est un lieu d'exil: le ciel est notre patrie; c'est la terre promise; c'est le port où nous jouirons du repos éternel après la tempête. Heureux ceux qui meurent au Seigneur! la mort n'est qu'un moment de peine qui est le pas-

sage au royaume de Dieu : Jésus-Christ a voulu souffrir pour la vaincre, et la vaincre pour nous. Mourons avec lui, et la mort sera pour nous la véritable vie. Comme la vie est un danger continuel, la mort est une grâce qui assure l'effet de toutes les autres. Pourquoi craindre d'aller voir celui que nous aimons et qui nous aime? Pourquoi craindre l'avénement de son règne bienheureux en nous?

Anciennement on avoit coutume d'oindre les corps de ceux qui devoient combattre dans les spectacles publics, afin que leurs membres fussent plus souples et plus agiles dans le combat. C'est ainsi que l'Eglise fait sur ses enfans les onctions mystérieuses du Baptême, de la Confirmation et de l'Ordre, afin qu'ils combattent plus fortement dans les tentations de la vie. Mais voici l'Extrême-Onction, que vous venez de recevoir pour le dernier combat, qui vous prépare la couronne incapable de se flétrir.

Le principal effet de ce sacrement est de fortifier votre ame contre la tentation de langueur, de tristesse et de découragement, où l'infirmité du corps la pourroit jeter. Par la grâce de ce sacrement, l'esprit est soulagé, renouvelé, rendu victorieux de la douleur, pendant que le corps s'appesantit et tend à la corruption.

Le second effet est la rémission des péchés qui peuvent rester encore dans l'ame.

Enfin ce sacrement peut produire la santé du corps, ou son soulagement, si c'est un bien pour l'ame, et si les desseins de la Providence y conviennent.

Ranimez votre foi; nourrissez votre cœur de l'espérance; laissez-le enflammer de la charité. Demandez la grâce, sans laquelle on ne peut rien mériter, et souvenez-vous que Jésus-Christ a promis qu'il sera donné à quiconque demandera. Combien désire-t-il de nous accorder sa grâce, puisqu'il nous presse de la lui demander, et qu'il nous prévient par elle, afin que nous la lui demandions? Comment ne nous donneroit-il pas ses secours, après s'être donné lui-même? *Il est riche en miséricordes sur tous ceux qui l'invoquent.* Attachez-vous donc à sa croix, pour recevoir avec son sang les grâces qui découlent de ses plaies sacrées. Regardez Jésus, votre sauveur, qui du haut de cette croix, où son amour l'a attaché, vous tend les bras pour vous recevoir. Vous trouverez en lui une miséricorde encore plus grande que votre misère. Ne vous découragez donc point à la vue de vos péchés, aimez celui qui vous a aimé lors même que vous ne l'aimiez pas, et que vous l'offensiez, et il vous sera remis beaucoup de péchés. Fermez les yeux au monde entier, qui n'est plus rien pour vous; ne pensez plus qu'au bien-aimé qui vous recevra à jamais dans son sein. Tous les travaux sont passés; tous les gémissemens sont finis; toutes les douleurs et toutes les misères d'ici-bas s'enfuiront loin de vous à jamais. Vous irez au royaume des vivans voir la face du Père celeste, et régner sur le même trône avec Jésus-Christ.

## ARTICLE V.

### DU SACREMENT DE MARIAGE.

*Exhortation aux nouveaux mariés.*

Le Mariage, par lequel vous venez d'être unis ensemble, est une alliance toute divine : il nous représente l'union sacrée de Jésus-Christ avec l'Église son épouse.

Le Mariage a été institué dès l'origine du genre humain, avant sa corruption, et dans la parfaite innocence du paradis terrestre. Jésus-Christ a voulu le sanctifier par sa présence aux noces de Cana, où il fit son premier miracle. Il a voulu répandre par ce sacrement une bénédiction abondante sur la source de notre naissance, afin que ceux qui s'unissent dans cet état ne songent qu'à avoir des enfans, et moins à en avoir, qu'à en donner à Dieu qui ressemblent à leur Père céleste. Le lien du Mariage rend les deux personnes inséparables, et la mort seule peut rompre ce lien. L'esprit de Dieu l'a réglé ainsi pour le bien des hommes, afin de réprimer l'inconstance et la confusion qui troubleroient l'ordre des familles et la stabilité nécessaire pour l'éducation des enfans. Ce joug perpétuel est difficile à supporter pour la plupart des hommes légers, inquiets, et remplis de défauts. Chacune des deux personnes a ses imperfections; les naturels sont opposés; les humeurs sont souvent presque incompatibles; à la longue la complaisance s'use; on se lasse les uns des autres dans cette nécessité d'être presque tou-

jours ensemble et d'agir en toutes choses de concert. Il faut une grande grâce, et une grande fidélité à la grâce reçue, pour porter patiemment ce joug. Quiconque l'acceptera par l'espérance de s'y contenter grossièrement, y sera bientôt mécompté; il sera malheureux, et rendra sa compagne malheureuse. C'est un état de tribulation et d'assujettissement très-pénible, auquel il faut se préparer en esprit de pénitence, quand on s'y croit appelé de Dieu. La grâce du sacrement adoucit ce joug, et donne la force de le porter sans impatience. C'est par cette grâce que les deux personnes se supportent et s'entr'aident avec amour.

Vous, époux, aimez votre épouse comme Jésus-Christ a aimé son Eglise, qu'il a lavée de son sang, et qui est l'objet de ses complaisances. Chérissez votre épouse comme un autre vous-même, puisque par le mariage les deux personnes n'en font plus qu'une. Epargnez-la, ménagez-la, conduisez-la avec douceur et tendresse, par persuasion, vous souvenant de l'infirmité de son sexe, suivant l'instruction de l'Apôtre. Communiquez-lui vos affaires avec confiance, puisque les vôtres deviennent les siennes dans cette intime société. Accoutumez-la à l'application, au travail domestique, au détail du ménage, afin qu'elle soit en état d'élever des enfans avec autorité et prudence, dans la crainte de Dieu.

Et vous, épouse, aimez et honorez votre époux comme l'Eglise aime et honore Jésus-Christ son époux. Regardez Jésus-Christ même en lui. Obéissez-lui selon Dieu comme à votre chef, comme à celui qui vous représente Dieu sur la terre. Tâchez

de mériter sa confiance par votre douceur, par votre complaisance, par votre modestie, par votre soin pour le soulager. Soyez-vous inviolablement fidèles l'un à l'autre. Ne vous contentez pas de fuir avec horreur tout ce qui ressentiroit l'infidélité, mais évitez avec précaution jusqu'aux plus légers ombrages qui pourroient altérer la confiance dans cette sainte union. Montrez-vous l'un à l'autre une simplicité et une modestie qui vous ôte réciproquement toute défiance. Que votre état vous force à tenir plus facilement la chair soumise à l'esprit, et non à lui permettre une dangereuse licence.

Puisque les enfans sont les fruits de la bénédiction du Mariage, je prie Dieu qu'il vous en donne qui soient des saints, et qui servent un jour à vous consoler dans votre vieillesse.

---

# INSTRUCTIONS ET AVIS

SUR DIVERS POINTS

# DE LA MORALE,

ET DE

# LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

# INSTRUCTIONS ET AVIS

SUR

# DIVERS POINTS DE LA MORALE

ET

# DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

## I.

*Avis à une personne du monde, sur le bon emploi du temps, et sur la sanctification des actions ordinaires.*

Je comprends que ce que vous désirez de moi n'est pas seulement d'établir de grands principes pour prouver la nécessité de bien employer le temps : il y a long-temps que la grâce vous en a persuadé. On est heureux quand on trouve des ames avec qui il y a, pour ainsi dire, plus de la moitié du chemin de fait. Mais que cette parole ne paroisse pas vous flatter; il en reste encore beaucoup à faire, et il y a bien loin depuis la persuasion de l'esprit, et même la bonne disposition du cœur, jusqu'à une pratique exacte et fidèle.

Rien n'a été plus ordinaire dans tous les temps, et rien ne l'est plus encore aujourd'hui, que de rencontrer des ames parfaites et saintes en spéculation. *Vous les connoîtrez par leurs œuvres et par leur*

*conduite*, dit le Sauveur du monde (1). Et c'est la seule règle qui ne trompe point, pourvu qu'elle soit bien développée : c'est par là que nous devons juger de nous-mêmes.

Il y a plusieurs temps à distinguer dans votre vie; mais la maxime qui doit se répandre universellement sur tous les temps, c'est qu'il ne doit point y en avoir d'inutiles; qu'ils entrent tous dans l'ordre et dans l'enchaînement de notre salut; qu'ils sont tous chargés de plusieurs devoirs que Dieu y a attachés de sa propre main, et dont il doit nous demander compte: car, depuis les premiers instans de notre être jusqu'au dernier moment de notre vie, Dieu n'a point prétendu nous laisser de temps vide, et qu'on puisse dire qu'il ait abandonné à notre discrétion, ni pour le perdre. L'importance est de connoître ce qu'il désire que nous en fassions. On y parvient, non par une ardeur empressée et inquiète, qui seroit plutôt capable de tout brouiller que de nous éclairer sur nos devoirs, mais par une soumission sincère à ceux qui nous tiennent la place de Dieu; en second lieu, par un cœur pur et droit qui cherche Dieu dans la simplicité, et qui combat sincèrement toutes les duplicités et les fausses adresses de l'amour-propre à mesure qu'il les découvre : car on ne perd pas seulement le temps en ne faisant rien ou en faisant le mal, mais on le perd aussi en faisant autre chose que ce que l'on devroit, quoique ce que l'on fait soit bon. Nous sommes étrangement ingénieux à nous chercher nous-mêmes perpétuellement; et ce que les ames mondaines font grossièrement et sans se cacher,

(1) *Matth.* VII. 15.

les personnes qui ont le désir d'être à Dieu le font souvent plus finement, à la faveur de quelque prétexte, qui, leur servant de voile, les empêche de voir la difformité de leur conduite.

Un moyen général pour bien employer le temps, c'est de s'accoutumer à vivre dans une dépendance continuelle de l'Esprit de Dieu, recevant de moment en moment ce qu'il lui plaît de nous donner; le consultant dans les doutes où il faut prendre notre parti sur-le-champ; recourant à lui dans les affoiblissemens où la vertu tombe comme en défaillance; l'invoquant et s'élevant vers lui, lorsque le cœur, entraîné par les objets sensibles, se voit conduit imperceptiblement hors de sa route, se surprend dans l'oubli et dans l'éloignement de Dieu.

Heureuse l'ame, qui, par un renoncement sincère à elle-même, se tient sans cesse entre les mains de son créateur, prête à faire tout ce qu'il voudra, et qui ne se lasse point de lui dire cent fois le jour : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1)? *Enseignez-moi à faire votre sainte volonté, parce que vous êtes mon Dieu* (2). Vous montrerez que vous êtes mon Dieu en me l'enseignant, et moi que je suis votre créature en vous obéissant. En quelles mains, grand Dieu, serois-je mieux que dans les vôtres? Hors de là mon ame est toujours exposée aux attaques de ses ennemis, et mon salut toujours en danger. Je ne suis qu'ignorance et que foiblesse; et je tiendrois ma perte assurée si vous me laissiez à ma propre conduite, disposant à mon gré du temps précieux que vous me donnez pour me sanctifier, et marchant

(1) *Act.* IX. 6. — (2) *Ps.* CXLII. 10.

aveuglément dans les voies de mon propre cœur. En cet état que pourrois-je faire à toute heure, qu'un mauvais choix? et que serois-je capable d'opérer en moi, qu'un ouvrage d'amour-propre, de péché et de damnation? Envoyez donc, Seigneur, votre lumière pour guider mes pas : distribuez-moi vos grâces en toutes occasions selon mes besoins, comme on distribue la nourriture aux enfans selon leur âge et selon leur foiblesse. Apprenez-moi, par un saint usage du temps présent que vous me donnez, à réparer le passé, et à ne jamais compter follement sur l'avenir.

Le temps des affaires et des occupations extérieures n'a besoin, pour être bien employé, que d'une simple attention aux ordres de la divine Providence. Comme c'est elle qui nous les prépare et qui nous les présente, nous n'avons qu'à la suivre avec docilité, et soumettre entièrement à Dieu notre humeur, notre volonté propre, notre délicatesse, notre inquiétude, les retours sur nous-mêmes, ou bien l'épanchement, la précipitation, la vaine joie et les autres passions qui viennent à la traverse, selon que les choses que nous avons à traiter nous sont agréables ou incommodes. Il faut bien prendre garde à ne se pas laisser accabler par ce qui vient du dehors, et à ne se pas noyer dans la multitude des occupations extérieures, quelles qu'elles puissent être.

Nous devons tâcher de commencer toutes nos entreprises dans la vue de la pure gloire de Dieu, les continuer sans dissipation, et les finir sans empressement et sans impatience.

Le temps des entretiens et des divertissemens est le

plus dangereux pour nous, et peut-être le plus utile pour les autres : on y doit être sur ses gardes, c'est-à-dire plus fidèle en la présence de Dieu. La pratique de la vigilance chrétienne tant recommandée par notre Seigneur, les aspirations et les élévations d'esprit et de cœur vers Dieu, non-seulement habituelles mais actuelles, autant qu'il est possible, par les vues simples que la foi donne; la dépendance douce et paisible que l'ame garde envers la grâce, qu'elle reconnoît pour le seul principe de sa sûreté et de sa force; tout cela doit être mis alors en usage pour se préserver du poison subtil qui est souvent caché sous les entretiens et les plaisirs, et pour savoir placer avec sagesse ce qui peut instruire et édifier les autres. Cela est nécessaire surtout pour ceux qui ont entre les mains un grand pouvoir, et dont les paroles peuvent faire ou tant de bien ou tant de mal.

Les temps libres sont ordinairement les plus doux et les plus utiles pour nous-mêmes. Nous ne pouvons guère en faire un meilleur emploi que de les consacrer à réparer nos forces, (je dis même nos forces corporelles) dans un commerce plus secret et plus intime avec Dieu. La prière est si nécessaire, et est la source de tant de biens, que l'ame qui a trouvé ce trésor ne peut s'empêcher d'y revenir dès qu'elle est laissée à elle-même.

Il y auroit d'autres choses à vous dire sur ces trois sortes de temps; peut-être pourrois-je en dire quelque chose, si les vues qni me frappent présentement ne se perdent pas; en tout cas, c'est une fort petite perte. Dieu donne d'autres vues quand il lui plaît :

s'il n'en donne pas, c'est une marque qu'elles ne sont pas nécessaires; et, dès qu'elles ne sont pas nécessaires pour notre bien, nous devons être bien aises qu'elles soient perdues.

---

## II.

*Avis à une personne de la Cour. Se permettre sans scrupule les divertissemens attachés à son état; les sanctifier par une intention pure.*

Vous ne devez point, ce me semble, vous embarrasser sur les divertissemens où vous ne pouvez éviter de prendre part. Il y a bien des gens qui veulent qu'on gémisse de tout, et qu'on se gêne continuellement en excitant en soi le dégoût des amusemens auxquels on est assujetti. Pour moi, j'avoue que je ne saurois m'accommoder de cette rigidité. J'aime mieux quelque chose de plus simple, et je crois que Dieu même l'aime beaucoup mieux. Quand les divertissemens sont innocens en eux-mêmes, et qu'on y entre par les règles de l'état où la Providence nous met, alors je crois qu'il suffit d'y prendre part avec modération et dans la vue de Dieu. Des manières plus sèches, plus réservées, moins complaisantes et moins ouvertes, ne serviroient qu'à donner une fausse idée de la piété aux gens du monde, qui ne sont déjà que trop préoccupés contre elle, et qui croiroient qu'on ne peut servir Dieu que par une vie sombre et chagrine.

Je conclus donc que quand Dieu met dans cer-

taines places qui engagent à être de tout, au lieu où vous êtes, il n'y a qu'à y demeurer en paix sans se chicaner continuellement soi-même sur les motifs secrets qui peuvent insensiblement se glisser dans le cœur. On ne finiroit jamais si on vouloit continuellement sonder le fond de son cœur ; et en voulant sortir de soi pour chercher Dieu, on s'occuperoit trop de soi dans ces examens si fréquens. Marchons dans la simplicité du cœur avec la paix et la joie, qui sont les fruits du Saint-Esprit. Qui marche en la présence de Dieu dans les choses les plus indifférentes, ne cesse point de faire l'œuvre de Dieu, quoiqu'il ne paroisse rien faire de solide et de sérieux. Je suppose toujours qu'on est dans l'ordre de Dieu, et qu'on se conforme aux règles de la Providence dans sa condition en faisant ces choses indifférentes.

La plupart des gens, quand ils veulent se convertir ou se réformer, songent bien plus à remplir leur vie de certaines actions difficiles et extraordinaires, qu'à purifier leurs intentions, et à mourir à leurs inclinations naturelles dans les actions les plus communes de leur état : en quoi ils se trompent fort souvent. Il vaudroit beaucoup mieux changer moins les actions, et changer davantage la disposition du cœur qui les fait faire. Quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il est bien plus pressé, pour devenir véritablement chrétien, de changer le dedans que le dehors. Dieu ne se paie ni du bruit des lèvres, ni de la posture du corps, ni des cérémonies extérieures : ce qu'il demande, c'est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature ; c'est

une volonté souple dans ses mains, qui ne désire et ne rejette rien, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais, sous aucun prétexte, rien de tout ce qu'il ne veut pas.

Portez cette volonté toute simple, cette volonté toute pleine de celle de Dieu, partout où sa providence vous conduit. Cherchez Dieu dans ces heures qui paroissent si vides; et elles seront pleines pour vous, puisque Dieu vous y soutiendra. Les amusemens même les plus inutiles se tourneront en bonnes œuvres, si vous n'y entrez que selon la vraie bienséance, et pour vous y conformer à l'ordre de Dieu. Que le cœur est au large quand Dieu ouvre cette voie de simplicité! On marche comme de petits enfans, que la mère mène par la main, et qui se laissent mener sans se mettre en peine du lieu où ils vont. On est content d'être assujetti, on est content d'être libre; on est prêt à parler, on est prêt à se taire. Quand on ne peut dire des choses édifiantes, on dit des riens d'aussi bon cœur; on s'amuse à ce que saint François de Sales appelle des *joyeusetés*: par là on se délasse en délassant les autres.

Vous me direz peut-être que vous aimeriez mieux être occupée de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Dieu ne l'aime pas mieux pour vous, puisqu'il choisit ce que vous ne choisiriez pas. Vous savez que son goût est meilleur que le vôtre. Vous trouveriez plus de consolation dans les choses solides dont il vous a donné le goût; et c'est cette consolation qu'il veut vous ôter; c'est ce goût qu'il veut mortifier en vous, quoiqu'il soit bon et salutaire. Les vertus mêmes ont besoin d'être purifiées

dans leur exercice, par les contre-temps que la Providence leur fait souffrir pour les mieux détacher de toute volonté propre. O que la piété, quand elle est prise par le principe fondamental de la volonté de Dieu, sans consulter le goût, ni le tempérament, ni les saillies d'un zèle excessif, est simple, douce, aimable, discrète et sûre dans toutes ses démarches! On vit à peu près comme les autres gens, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociable et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs, mais avec un renoncement sans relâche à tout ce qui n'entre point d'un moment à l'autre dans l'ordre de Dieu sur nous, enfin avec une vue pure de Dieu à qui on sacrifie tous les mouvemens irréguliers de la nature. Voilà l'adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ et son Père cherchent. Tout le reste n'est qu'une religion en cérémonie, et plutôt l'ombre que la vérité du christianisme.

Vous me demanderez sans doute par quels moyens on peut parvenir à se conserver dans cette pureté d'intention, dans une vie si commune, et qui paroît si amusée. On a bien de la peine, direz-vous, à défendre son cœur contre le torrent des passions et des mauvais exemples du monde, lorsqu'on est à toute heure en garde contre soi-même; comment pourra-t-on donc espérer de se soutenir si l'on s'expose avec tant de facilité aux divertissemens qui empoisonnent, ou qui du moins dissipent avec tant de danger une ame chrétienne?

J'avoue le danger, et je le crois encore plus grand qu'on ne sauroit le dire. Je conviens de la nécessité

de se précautionner contre tant de piéges; et voici à quoi je voudrois réduire ces précautions.

Premièrement je crois que vous devez poser pour fondement de tout la lecture et la prière. Je ne parle point ici d'une lecture de curiosité pour vous rendre savante sur les questions de religion; rien n'est plus vain, plus indécent, plus dangereux. Je ne voudrois que des lectures simples, éloignées des moindres subtilités, bornées aux choses d'une pratique sensible, et qui soient toutes tournées à nourrir le cœur. Évitez tout ce qui excite l'esprit, et qui fait perdre cette heureuse simplicité qui rend l'ame docile et soumise à tout ce que l'Eglise enseigne. Quand vous ferez vos lectures, non pour savoir davantage, mais pour apprendre mieux à vous défier de vous-même, elles se tourneront toutes à profit. Ajoutez à la lecture la prière, où vous méditerez en profond silence quelque grande vérité de la religion. Vous pouvez le faire en vous attachant à quelque action ou à quelque parole de Jésus-Christ. Après avoir été convaincue de la vérité que vous voudrez considérer, faites-en l'application sérieuse et précise pour la correction de vos défauts en détail; formez vos résolutions devant Dieu, et demandez-lui qu'il vous anime pour vous faire accomplir ce qu'il vous donne le courage de lui promettre. Quand vous apercevrez que votre esprit s'égarera pendant cet exercice, ramenez-le doucement sans vous inquiéter, et sans vous décourager jamais de l'importunité de ces distractions qui sont opiniâtres. Tandis qu'elles seront involontaires, elles ne pourront vous nuire; au contraire, elles vous serviront plus qu'une prière accompagnée d'une

consolation et d'une ferveur toute sensible ; car elles vous humilieront, vous mortifieront, et vous accoutumeront à chercher Dieu purement pour lui-même sans mélange d'aucun plaisir. Pourvu que vous soyez fidèle à vous dérober des temps réglés soir et matin pour pratiquer ces choses, vous verrez qu'elles vous serviront de contre-poison contre les dangers qui vous environnent. Je dis le soir et le matin, parce qu'il faut renouveler de temps en temps la nourriture de l'ame aussi bien que celle du corps, pour empêcher qu'elle ne tombe en défaillance en s'épuisant dans le commerce des créatures. Mais il faut être ferme contre soi et contre les autres pour réserver toujours ce temps. Il ne faut jamais se laisser entraîner aux occupations extérieures, quelque bonnes qu'elles soient, jusqu'à perdre le temps de se nourrir.

La seconde précaution que je crois nécessaire, est de prendre, suivant qu'on est libre et qu'on sent son besoin, certains jours pour se retirer entièrement et pour se recueillir. C'est là qu'on guérit secrètement aux pieds de Jésus-Christ toutes les plaies de son cœur, et qu'on efface toutes les impressions malignes du monde. Cela sert même à la santé ; car, pourvu qu'on sache user simplement de ces courtes retraites, elles ne reposent pas moins le corps que l'esprit.

Troisièmement, je suppose que vous vous bornez aux divertissemens convenables à la profession de piété que vous faites, et au bon exemple que le monde même attend de vous. Car le monde, tout monde qu'il est, veut que ceux qui le méprisent ne

se démentent en rien dans le mépris qu'ils ont pour lui, et il ne peut s'empêcher d'estimer ceux par qui il se voit méprisé de bonne foi. Vous comprenez bien que les vrais chrétiens doivent se réjouir de ce que le monde est un censeur si rigoureux; car ils doivent se réjouir d'être par là dans une nécessité plus pressante de ne rien faire qui ne soit édifiant.

Enfin je crois que vous ne devez entrer dans les divertissemens de la Cour, que par complaisance et qu'autant qu'on le désire. Ainsi, toutes les fois que vous n'êtes ni appelée ni désirée, il ne faut jamais paroître, ni chercher à vous attirer indirectement une invitation. Par là vous donnerez à vos affaires domestiques et aux exercices de piété tout ce que vous serez libre de leur donner. Le public, ou du moins les gens raisonnables et sans fiel contre la vertu, seront également édifiés, et de vous voir si discrète pour tendre à la retraite quand vous êtes libre, et sociable pour entrer avec condescendance dans les divertissemens permis quand vous y serez appelée.

Je suis persuadé qu'en vous attachant à ces règles, qui sont simples, vous attirerez sur vous une abondante bénédiction. Dieu, qui vous mènera comme par la main dans ces divertissemens, vous y soutiendra. Il s'y fera sentir à vous. La joie de sa présence vous sera plus douce que tous les plaisirs qui vous seront offerts. Vous y serez modérée, discrète et recueillie sans contrainte, sans affectation, sans sécheresse incommode aux autres. Vous serez, suivant la parole de saint Paul, au milieu de ces choses comme n'y étant pas; et y montrant néan-

moins une humeur gaie et complaisante, vous serez toute à tous.

Si vous apercevez que l'ennui vous abat ou que la joie vous évapore, vous reviendrez doucement et sans vous troubler dans le sein du Père céleste, qui vous tend sans cesse les bras. Vous attendrez de lui la joie et la liberté d'esprit dans la tristesse, la modération et le recueillement dans la joie; et vous verrez qu'il ne vous laissera manquer de rien. Un regard de confiance, un simple retour de votre cœur sur lui vous renouvellera; et, quoique vous sentiez souvent votre ame engourdie et découragée, dans chaque moment où Dieu vous appliquera à faire quelque chose, il vous donnera la facilité et le courage selon votre besoin. Voilà le pain quotidien que nous demandons à toute heure, et qui ne nous manquera jamais; car notre Père, bien loin de nous abandonner, ne cherche qu'à trouver nos cœurs ouverts pour y verser des torrens de grâce.

## III.

*Avis à une personne de la Cour. Accepter en esprit de résignation les assujettissemens de son état.*

Les chaînes d'or ne sont pas moins chaînes que les chaînes de fer : on est exposé à l'envie, et l'on est digne de compassion. Votre captivité n'est en rien préférable à celle d'une personne qu'on tiendroit injustement en prison. L'unique chose qui doit vous donner une solide consolation, c'est que Dieu vous

ôte votre liberté ; et c'est cette consolation-là même qui soutiendroit dans la prison la personne innocente dont je viens de parler. Ainsi vous n'avez rien au-dessus d'elle qu'un fantôme de gloire, qui, ne vous donnant aucun avantage effectif, vous met en danger d'être éblouie et trompée.

Mais cette consolation de vous trouver, par un ordre de la Providence, dans la situation où vous êtes, est une consolation inépuisable. Avec elle rien ne peut jamais vous manquer; par elle les chaînes de fer se changent, je ne dis pas en chaînes d'or, car nous avons vu combien les chaînes d'or sont méprisables, mais en bonheur et en liberté. A quoi nous sert cette liberté naturelle dont nous sommes jaloux? A suivre nos inclinations mal réglées, même dans les choses innocentes; à flatter notre orgueil qui s'enivre d'indépendance; à faire notre propre volonté, ce qui est le plus mauvais usage que nous puissions faire de nous-mêmes.

Heureux donc ceux que Dieu arrache à leur propre volonté pour les attacher à la sienne! Autant que ceux qui s'enchaînent eux-mêmes par leurs passions sont misérables, autant ceux que Dieu prend plaisir à enchaîner de ses propres mains sont-ils libres et heureux. Dans cette captivité apparente ils ne font plus ce qu'ils voudroient : tant mieux; ils font, depuis le matin jusqu'au soir, contre leur goût, ce que Dieu veut qu'ils fassent; il les tient comme pieds et mains liés dans les liens de sa volonté; il ne les laisse jamais un seul moment à eux-mêmes; il est jaloux de ce *moi* tyrannique qui veut tout pour lui-même; il mène sans relâche de sujétion en sujétion, d'im-

portunité en importunité, et vous fait accomplir ses plus grands desseins par des états d'ennuis, de conversations puériles et d'inutilité dont on est honteux. Il presse l'ame fidèle, et ne la laisse plus respirer : à peine un importun s'en va, que Dieu en envoie un autre pour avancer son œuvre. On voudroit être libre pour penser à Dieu ; mais on s'unit bien mieux à lui en sa volonté crucifiante, qu'en se consolant par des pensées douces et affectueuses de ses bontés. On voudroit être à soi pour être plus à Dieu ; on ne songe point que rien n'est moins propre pour être à Dieu que de vouloir encore être à soi. Ce *moi* du vieil homme, dans lequel on veut rentrer pour s'unir à Dieu, est mille fois plus loin de lui que la bagatelle la plus ridicule ; car il y a dans ce *moi* un venin subtil qui n'est point dans les amusemens de l'enfance.

Il est vrai que l'on doit profiter de tous les momens qui sont libres pour se dégager ; il faut même, par préférence à tout le reste, se réserver des heures pour se délasser l'esprit et le corps dans un état de recueillement ; mais pour le reste de la journée, que le torrent emporte malgré nous, il faut se laisser entraîner sans aucun regret. Vous trouverez Dieu dans cet entraînement ; vous l'y trouverez d'une manière d'autant plus pure, que vous n'aurez pas choisi cette manière de le chercher.

La peine que l'on souffre dans cet état de sujétion est une lassitude de la nature qui voudroit se consoler, et non un attrait de l'esprit de Dieu. On croit regretter Dieu, et c'est soi-même qu'on regrette ; car ce que l'on trouve de plus pénible dans cet état gênant et agité, c'est qu'on ne peut jamais être libre

avec soi-même; c'est le goût du *moi* qui nous reste, et qui demanderoit un état plus calme pour jouir à notre mode de notre esprit, de nos sentimens et de toutes nos bonnes qualités, dans la société de certaines personnes délicates qui seroient propres à nous faire sentir tout ce que le *moi* a de flatteur; ou bien on voudroit jouir en silence de Dieu et des douceurs de la piété, au lieu que Dieu veut jouir de nous, et nous rompre pour nous accommoder à toutes ses volontés.

Il mène les autres par l'amertume des privations; pour vous il vous conduit par l'accablement de la jouissance des vaines prospérités : il rend votre état dur et pénible, à force d'y mettre ce que les aveugles croient qui fait la parfaite douceur de la vie. Ainsi il fait deux choses salutaires en vous; il vous instruit par expérience, et vous fait mourir par les choses qui entretiennent la vie corrompue et maligne du reste des hommes. Vous êtes comme ce roi qui ne pouvoit rien toucher qui ne se convertît en or sous sa main; tant de richesses le rendoient malheureux : pour vous vous serez heureuse en laissant faire Dieu, et en ne voulant le trouver que dans les choses où il veut être pour vous.

En pensant à la misère de votre faveur, à la servitude où vous gémissez, les paroles de Jésus-Christ à saint Pierre me sont revenues dans l'esprit : *Autrefois tu marchois comme tu voulois; mais quand tu seras dans un âge plus avancé, un autre plus fort que toi te guidera et te mènera où tu ne voudras pas aller* (1). Laissez-vous aller et mener, n'hési-

(1) *Joan.* XXI. 18.

tez

tez point dans la voie; vous irez, comme saint Pierre, où la nature jalouse de sa vie et de sa liberté ne veut point aller : vous irez au pur amour, au parfait renoncement, à la mort totale de votre propre volonté en accomplissant celle de Dieu qui vous mène selon son bon plaisir.

Il ne faut pas attendre la liberté et la retraite pour se détacher de tout, et pour vaincre le vieil homme : la vue d'une situation libre n'est qu'une belle idée; peut-être n'y parviendrons-nous jamais. Il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de notre état. Si la Providence prévient nos projets de retraite, nous ne sommes point à nous; et Dieu ne nous demandera que ce qui dépend de nous. Les Israélites dans Babylone soupiroient après Jérusalem; mais combien y en eut-il qui ne revirent jamais Jérusalem, et qui finirent leur vie à Babylone! Quelle illusion, s'ils eussent toujours différé, jusqu'à ce temps de leur retour dans leur patrie, à servir fidèlement le vrai Dieu, et à se perfectionner! Peut-être serons-nous comme ces Israélites.

---

## IV.

*Avis à une personne de la Cour. Des croix attachées à un état de grandeur et de prospérité.*

Dieu est ingénieux à nous faire des croix. Il en fait de fer et de plomb, qui sont accablantes par elles-mêmes; il en sait faire de paille, qui semblent ne peser rien, et qui ne sont pas moins difficiles à por-

ter; il en fait d'or et de pierreries, qui éblouissent les spectateurs, qui excitent l'envie du public, mais qui ne crucifient pas moins que les croix les plus méprisées. Il en fait de toutes les choses qu'on aime le plus, et les tourne en amertume. La faveur attire la gêne et l'importunité; elle donne ce qu'on ne voudroit point; elle ôte ce qu'on voudroit.

Un pauvre qui manque de pain a une croix de plomb dans son extrême pauvreté. Dieu sait assaisonner les plus grandes prospérités de misères semblables. On est, dans cette prospérité, affamé de liberté et de consolation, comme ce pauvre l'est de pain : du moins il peut, dans son malheur, heurter à toutes les portes, et exciter la compassion de tous les passans : mais les gens en faveur sont des pauvres honteux; ils n'osent faire pitié, ni chercher quelque soulagement. Il plaît souvent à Dieu de joindre l'infirmité corporelle à cette servitude de l'esprit dans l'état de grandeur. Rien n'est plus utile que ces deux croix jointes ensemble; elles crucifient l'homme depuis la tête jusques aux pieds : on sent son impuissance et l'inutilité de tout ce qu'on possède. Le monde ne voit point votre croix; car il ne regarde qu'un peu d'assujettissement adouci par l'autorité, et qu'une légère indisposition qu'il peut soupçonner de délicatesse; en même temps vous ne voyez dans votre état que l'amertume, la sécheresse, l'ennui, la captivité, le découragement, la douleur, l'impatience. Tout ce qui éblouit de loin les spectateurs disparoît aux yeux de la personne qui possède, et Dieu la crucifie réellement pendant que tout le monde envie son bonheur.

Ainsi la Providence sait nous mettre à toutes sortes d'épreuves dans tous les états. Il ne nous faut point déchoir de cette grandeur, et sans des chutes et des calamités on peut avaler le calice d'amertume; on l'avale jusqu'à la lie la plus amère dans les coupes d'or qui sont servies à la table des rois. Dieu prend plaisir à confondre ainsi la puissance humaine, qui n'est qu'une impuissance déguisée. Heureux qui voit ces choses par les yeux illuminés du cœur, dont parle saint Paul (1)! La faveur, vous le voyez et vous le sentez, ne donne aucune véritable consolation; elle ne peut rien contre les maux ordinaires de la nature; elle en ajoute beaucoup de nouveaux, et de très-cuisans, à ceux de la nature même déjà assez misérable. Les importunités de la faveur sont plus douloureuses qu'un rhumatisme ou qu'une migraine: mais la religion met à profit toutes les charges de la grandeur; elle ne la prend que comme un esclavage; et c'est dans l'amour de cet esclavage qu'elle trouve une liberté d'autant plus véritable qu'elle est plus inconnue aux hommes.

Il ne faut trouver dans la prospérité rien de bon que ce que le monde n'y peut connoître, je veux dire la croix. L'état de faveur n'épargne aucune des peines de la nature: elle en ajoute de grandes; et elle fait encore qu'on ne peut prendre les soulagemens qu'on prendroit si on étoit dans la disgrâce. Au moins dans une disgrâce, pendant la maladie, on verroit qui on voudroit, on n'entendroit aucun bruit: mais dans la haute faveur il faut que la croix

(1) *Ephes.* I. 18.

soit complète; il faut vivre pour autrui quand on auroit besoin d'être tout à soi; il faut n'avoir aucun besoin, ne rien sentir, ne rien vouloir, n'être incommodé de rien, et être poussé à bout par les rigueurs d'une trop bonne fortune. C'est que Dieu veut rendre ridicule et affreux ce que le monde admire le plus. C'est qu'il traite sans pitié ceux qu'il élève sans mesure, pour les faire servir d'exemple. C'est qu'il veut rendre la croix complète, en la plaçant dans la plus éclatante faveur, pour déshonorer la faveur mondaine. Encore une fois, heureux sont ceux qui dans cet état considèrent la main de Dieu qui les crucifie par miséricorde! Qu'il est beau de faire son purgatoire dans le lieu où les autres cherchent leur paradis, sans pouvoir en espérer d'autre après cette vie si courte et si misérable!

Dans cet état, il n'y a presque rien à faire: Dieu n'a pas besoin que nous lui disions beaucoup de paroles, ni que nous formions beaucoup de pensées; il voit notre cœur, et cela lui suffit; il voit bien notre souffrance et notre soumission. On n'a que faire de répéter de moment en moment à une personne qu'on aime: Je vous aime de tout mon cœur; il arrive même souvent qu'on est long-temps sans penser qu'on l'aime, et on ne l'aime pas moins dans ce temps-là que dans ceux où on lui fait les plus tendres protestations. Le vrai amour repose dans le fond du cœur; il est simple, paisible et silencieux; souvent on s'étourdit soi-même en multipliant les discours et les réflexions. Cet amour sensible n'est que dans une imagination échauffée.

Il n'y a donc, dans la souffrance, qu'à souffrir et à se taire devant Dieu : *Je me suis tu*, dit David (1), *parce que c'est vous qui l'avez fait*. C'est Dieu qui envoie les vapeurs, les fluxions, les tournemens de tête, les défaillances, les épuisemens, les importunités, les sujétions; c'est lui qui envoie la grandeur même avec tous ses supplices et tout son maudit attirail; c'est lui qui fait naître au dedans la sécheresse, l'impatience, le découragement, pour nous humilier par la tentation, et pour nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes. C'est lui qui fait tout; il n'y a qu'à le voir et qu'à l'adorer en tout.

Il ne faut point s'inquiéter pour se procurer une présence artificielle de Dieu et de ces vérités; il suffit de demeurer simplement dans cette disposition de cœur, de vouloir être crucifié; tout au plus une vue simple et sans effort, qu'on renouvellera toutes les fois qu'on en sera averti intérieurement par un certain souvenir, qui est une espèce de réveil du cœur.

Ainsi les peines de la faveur, les douleurs de la maladie, et les imperfections mêmes du dedans, pourvu qu'elles soient portées paisiblement et avec petitesse, sont le contre-poison d'un état qui est par lui-même si dangereux. Dans la prospérité apparente il n'y a rien de bon que la croix cachée. O croix! ô bonne croix! je t'embrasse; j'adore en toi Jésus mourant, avec qui il faut que je meure.

(1) *Ps*. XXXVIII. 10.

## V.

### *Avis à une personne de la Cour, sur la pratique de la mortification et du recueillement* (*).

Il ne faut point se faire une règle, ni de suivre toujours l'esprit de mortification et de recueillement qui éloigne du commerce, ni de suivre toujours le zèle qu'on a de porter les ames à Dieu. Que faut-il donc faire? Se partager entre ces deux devoirs, pour n'abandonner pas ses propres besoins en s'appliquant à ceux d'autrui, et pour ne négliger pas ceux d'autrui en se renfermant dans les siens.

La règle pour trouver ce juste milieu dépend de l'état intérieur et extérieur de chaque personne, et on ne sauroit donner de règle générale sur ce qui dépend des circonstances où se trouve chaque personne en particulier. Il faut se mesurer sur sa foiblesse, sur son besoin de se précautionner, sur son attrait intérieur, sur les marques de providence pour les choses extérieures, sur la dissipation qu'on y éprouve, et sur l'état de sa santé. Il est donc à propos de commencer par les besoins de l'esprit et du corps, et de réserver des heures suffisantes pour l'un et pour l'autre, par l'avis d'une personne pieuse et expérimentée. Pour le reste du temps, il faut encore

(*) L'ensemble et la suite de ces *Avis* nous font soupçonner qu'ils étoient adressés à madame de Maintenon. On les trouve en partie dans le chap. x des *Divers Sentimens et Avis chrétiens*, édition de 1738 et suiv. Nous les donnons en entier d'après le manuscrit original. (*Edit. de Vers.*)

bien examiner les devoirs de la place où l'on est, les biens solides qu'on y peut faire, et ce que Dieu donne pour y réussir, sans s'abandonner à un zèle aveugle.

Venons aux exemples. Il n'est point à propos de demeurer avec une personne à qui on ne sauroit être utile, pendant qu'on en pourroit entretenir d'autres avec fruit, à moins qu'on n'eût quelque devoir, comme de parenté, d'ancienne amitié, ou de bienséance, qui obligeât de demeurer avec la première personne : autrement il faut s'en défaire, après avoir fait ce qui convient pour la traiter honnêtement. La raison de se mortifier ne doit point décider dans ces sortes de cas. On trouvera assez à se mortifier en entretenant contre son goût les personnes dont on ne peut se défaire, et en s'assujettissant à tous les véritables devoirs.

Quand on est à Saint-Cyr, il ne faut ni se communiquer, ni se retirer par des motifs d'amour-propre; mais il suffit de faire simplement ce qu'on croit le meilleur, et le plus conforme aux desseins de Dieu, quoique l'amour-propre s'y mêle. Quoi qu'on puisse faire, il se glissera partout. Il faut ne le compter pour rien, et aller toujours sans s'arrêter. Je croirois que, quand vous êtes à Saint-Cyr, vous devez reposer votre corps, soulager votre esprit, et le recueillir devant Dieu le plus long-temps que vous pourrez. Vous êtes si assujettie, si affligée, et si fatiguée à Versailles, que vous avez grand besoin d'une solitude libre et nourrissante pour l'intérieur à Saint-Cyr. Je ne voudrois pourtant pas que vous y manquassiez aux besoins pressans de la maison.

Mais n'y faites par vous-même que ce qu'il vous sera impossible de faire par autrui.

J'aime mieux que vous souffriez moins, et que vous aimiez davantage. Cherchez à l'église une posture qui n'incommode point votre délicate santé, et qui ne vous empêche point d'être recueillie, pourvu que cette posture n'ait rien d'immodeste, ou que le public ne la voie point. Vous aurez toujours assez d'autres mortifications dans votre état. Ni Dieu ni les hommes ne vous en laisseront manquer. Soulagez-vous donc ; mettez-vous en liberté ; et ne songez qu'à nourrir votre cœur pour être mieux en état de souffrir dans la suite.

Je ne doute nullement que vous ne deviez éviter toutes les choses que vous avez éprouvé qui nuisent à votre santé, comme le soleil, le vent, certains alimens, etc. Cette attention à votre santé vous épargnera sans doute quelques souffrances : mais cela ne va qu'à vous soutenir, et non à vous flatter. D'ailleurs ce régime ne demande point les grandes délicatesses, et l'usage de ce qui est délicieux ; au contraire, il demande une conduite sobre, simple, et par conséquent mortifiée dans tout le détail. Rien n'est plus faux et plus indiscret que de vouloir choisir toujours ce qui nous mortifie en toutes choses. Par cette règle on ruineroit bientôt sa santé, ses affaires, sa réputation, son commerce avec ses parens et amis, enfin toutes les bonnes œuvres dont la Providence charge.

Le zèle de vous mortifier ne doit jamais ni vous détourner de la solitude, ni vous arracher aux occupations extérieures. Il faut tour à tour et vous

montrer et vous cacher, et parler et vous taire. Dieu ne vous a pas mise sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin que vous éclairiez tous ceux qui sont dans la maison. Il faut donc luire aux yeux du monde, quoique l'amour-propre se complaise malgré vous dans cet éclat. Mais vous devez vous réserver des heures pour lire, pour prier, pour reposer votre esprit et votre corps auprès de Dieu.

N'allez point au-devant des croix : vous en chercheriez peut-être que Dieu ne voudroit pas vous donner, et qui seroient incompatibles avec ses desseins sur vous. Mais embrassez sans hésiter toutes celles que sa main vous présentera en chaque moment. Il y a une providence pour les croix, comme pour les choses nécessaires à la vie. C'est le pain quotidien qui nourrit l'ame, et que Dieu ne manque jamais de nous distribuer. Si vous étiez dans un état plus libre, plus tranquille, plus débarrassé, vous auriez plus à craindre une vie trop douce : mais la vôtre aura toujours ses amertumes, tandis que vous serez fidèle.

Je vous supplie instamment de demeurer en paix dans cette conduite droite et simple. En vous ôtant cette liberté, par un certain empressement pour des mortifications recherchées, vous perdriez celles que Dieu est jaloux de vous préparer lui-même, et vous vous nuiriez sous prétexte de vous avancer. Soyez libre, gaie, simple, enfant ; mais enfant hardi, qui ne craint rien, qui dit tout ingénument, qui se laisse mener, qu'on porte entre les bras, en un mot, qui ne sait rien, qui ne peut rien, qui ne prévoit et n'ajuste rien ; mais qui a une liberté et une hardiesse in-

terdite aux grandes personnes. Cette enfance démonte les sages, et Dieu lui-même parle par la bouche de tels enfans.

## VI.

*Avis à une personne du monde. Voir ses misères sans trouble et sans découragement : comment il faut veiller sur soi-même. Remèdes contre les tentations.*

Vous comprenez qu'il y a beaucoup de fautes qui sont volontaires à divers degrés, quoiqu'on ne les fasse pas avec un propos délibéré de les faire pour manquer à Dieu. Souvent un ami reproche à son ami une faute dans laquelle cet ami n'a pas résolu expressément de le choquer, mais dans laquelle il s'est laissé aller quoiqu'il n'ignorât point qu'il le choqueroit. C'est ainsi que Dieu nous reproche ces sortes de fautes. Elles sont volontaires; car encore qu'on ne les fasse pas avec réflexion, on les fait néanmoins avec liberté, et avec une certaine lumière intime de conscience qui suffiroit au moins pour douter et pour suspendre l'action. Voilà les fautes que font souvent les bonnes ames.

Pour les fautes de propos délibéré, il est bien extraordinaire qu'on y tombe quand on s'est entièrement donné à Dieu. Les petites fautes deviennent grandes et monstrueuses à nos yeux à mesure que la pure lumière de Dieu croît en nous; comme vous voyez que le soleil, à mesure qu'il se lève,

nous découvre la grandeur des objets que nous ne faisions qu'entrevoir confusément pendant la nuit. Comptez que, dans l'accroissement de la lumière intérieure, vous verrez les imperfections que vous avez vues jusqu'ici, comme bien plus grandes et plus malignes dans leur fond que vous ne les voyiez jusques à présent; et que de plus vous verrez sortir en foule de votre cœur beaucoup d'autres misères, que vous n'auriez jamais pu soupçonner d'y trouver. Vous y trouverez toutes les foiblesses dont vous aurez besoin pour perdre toute confiance en votre force : mais cette expérience, loin de vous décourager, servira à vous arracher toute confiance propre, et à démolir, rez-pied, rez-terre, tout l'édifice de l'orgueil. Rien ne marque tant le solide avancement d'une ame, que cette vue de ses misères sans trouble et sans découragement.

Pour la manière de veiller sur soi, sans en être trop occupé, voici ce qui me paroît de pratique. Le sage et diligent voyageur veille sur tous ses pas, et a toujours les yeux ouverts sur l'endroit du chemin qui est immédiatement devant lui : mais il ne retourne point sans cesse en arrière pour compter tous ses pas, et pour examiner toutes ses traces; il perdroit le temps d'avancer. Une ame que Dieu mène véritablement par la main (car je ne parle point de celles qui apprennent encore à marcher, et qui sont encore à chercher le chemin) doit veiller sur sa voie, mais d'une vigilance simple, tranquille, bornée au présent, et sans inquiétude pour l'amour de soi. C'est une attention continuelle à la volonté de Dieu pour l'accomplir en chaque moment, et non pas un

retour sur soi-même pour s'assurer de son état, pendant que Dieu veut que nous en soyons incertains. C'est pourquoi le Psalmiste dit : *Mes yeux sont levés vers le Seigneur, et c'est lui qui délivrera mes pieds des piéges tendus* (1).

Remarquez que pour conduire ses pieds avec sûreté parmi des chemins semés de piéges, au lieu de baisser les yeux pour examiner tous ses pas, il lève au contraire les yeux vers le Seigneur. C'est que nous ne veillons jamais si bien sur nous, que quand nous marchons avec Dieu présent à nos yeux, comme Dieu l'avoit ordonné à Abraham. Et en effet à quoi doit aboutir toute notre vigilance? A suivre pas à pas la volonté de Dieu. Qui s'y conforme en tout, veille sur soi et se sanctifie en tout. Si donc nous ne perdions jamais la présence de Dieu, jamais nous ne cesserions de veiller sur nous-mêmes, mais d'une vigilance simple, amoureuse, tranquille et désintéressée : au lieu que cette autre vigilance qu'on cherche pour s'assurer, est âpre, inquiète et pleine d'intérêt. Ce n'est pas à notre propre lumière, mais à celle de Dieu, qu'il nous faut marcher. On ne peut voir la sainteté de Dieu sans avoir horreur de ses moindres infidélités. On ne laisse pas d'ajouter à la présence de Dieu et au recueillement les examens de conscience, suivant le besoin qu'on en a, pour ne se relâcher point, et pour faciliter les confessions qu'on a à faire : mais ces examens se font de plus en plus d'une manière simple, facile, et éloignée de tout retour inquiet sur soi. On s'examine, non pour son intérêt propre, mais pour se conformer aux avis

(1) Ps. XXIV. 15.

qu'on prend, et pour accomplir la pure volonté de Dieu. Au surplus on s'abandonne entre ses mains; et on est aussi aise de se savoir dans les mains de Dieu, qu'on seroit fâché d'être dans les siennes propres. On ne veut rien voir de tout ce qu'il lui plaît de cacher. Comme on l'aime infiniment plus qu'on ne s'aime soi-même, on se sacrifie à son bon plaisir sans condition; on ne songe qu'à l'aimer et qu'à s'oublier. Celui qui perd ainsi généreusement son ame, la retrouvera pour la vie éternelle,

Au reste, pour les tentations je ne sais que deux choses à faire : l'une, d'être fidèle à la lumière intérieure pour retrancher, sans quartier et sans retardement, tout ce que nous sommes libres de retrancher, et qui peut nourrir ou réveiller la tentation. Je dis tout ce que nous sommes libres de retrancher, parce qu'il ne dépend pas toujours de nous de fuir les occasions. Celles qui sont attachées à l'état où la Providence nous met, ne sont pas censées en notre pouvoir. La seconde règle est de se tourner du côté de Dieu dans la tentation, sans se troubler, sans s'inquiéter pour savoir si on n'y a point donné un demi-consentement, et sans interrompre sa tendance directe à Dieu. On courroit risque de rentrer dans la tentation, en voulant examiner de trop près si on n'y a commis nulle infidélité. Le plus court et le plus sûr est de faire comme un petit enfant à la mamelle: on lui montre une bête horrible; il ne fait que se rejeter et s'enfoncer dans le sein de sa mère, pour ne rien voir.

La pratique de la présence de Dieu est le souverain remède : il soutient, il console, il calme. Il ne

faut point s'étonner des tentations, même les plus honteuses. L'Ecriture dit : *Que sait celui qui n'a point été tenté*(1)? et encore : *Mon fils, entrant dans la servitude de Dieu, prépare ton ame à la tentation*(2)? Nous ne sommes ici-bas que pour être éprouvés par la tentation. C'est pourquoi l'ange disoit à Tobie : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât* (3).

Tout est tentation sur la terre. Les croix nous tentent en irritant notre orgueil, et les prospérités en le flattant. Notre vie est un combat continuel, mais un combat où Jésus-Christ combat avec nous. Il faut laisser la tentation gronder autour de nous, et ne cesser point de marcher, comme un voyageur, surpris par un grand vent dans une campagne, s'enveloppe dans son manteau, et va toujours malgré le mauvais temps.

Pour le passé, quand on a satisfait un sage confesseur qui défend d'y rentrer, il ne reste plus qu'à jeter toutes ses iniquités dans l'abîme des miséricordes. On a même une certaine joie de sentir qu'on n'est digne que d'une peine éternelle, et qu'on est à la merci des bontés de Dieu, à qui on devra tout, sans pouvoir jamais se devoir rien à soi-même pour son salut éternel. Quand il vient un souvenir involontaire des misères passées, il n'y a qu'à demeurer confondu et anéanti devant Dieu, portant paisiblement devant sa face adorable toute la honte et toute l'ignominie de ses péchés, sans néanmoins chercher à entretenir ni à rappeler ce souvenir.

Concluez que, pour faire tout ce que Dieu veut,

(1) *Eccli.* XXXIV. 9. — (2) Ibid. II. 1. — (3) *Tob.* XII. 13.

il y a bien peu à faire en un certain sens. Il est vrai qu'il y a prodigieusement à faire, parce qu'il ne faut jamais rien réserver, ni résister un seul moment à cet amour jaloux, qui va poursuivant toujours sans relâche, dans les derniers replis de l'ame, jusques aux moindres affections propres, jusques aux moindres attachemens dont il n'est pas lui-même l'auteur. Mais aussi, d'un autre côté, ce n'est point la multitude des vues ni des pratiques dures, ce n'est point la gêne et la contention qui font le véritable avancement. Au contraire, il n'est question que de ne rien vouloir, et de tout vouloir sans restriction et sans choix; d'aller gaiement au jour la journée, comme la Providence nous mène; de ne chercher rien, de ne rebuter rien; de trouver tout dans le moment présent; de laisser faire celui qui fait tout, et de laisser sa volonté sans mouvement dans la sienne. O qu'on est heureux en cet état! et que le cœur est rassasié, lors même qu'il paroît vide de tout!

Je prie notre Seigneur qu'il vous ouvre toute l'étendue infinie de son cœur paternel pour y plonger le vôtre, pour l'y perdre, et pour ne faire plus qu'un même cœur du sien et du vôtre. C'est ce que saint Paul souhaitoit aux fidèles, quand il les souhaitoit dans les entrailles de Jésus-Christ.

## VII.

### *De la présence de Dieu : son utilité, sa pratique.*

Le principal ressort de notre perfection est renfermé dans cette parole que Dieu dit autrefois à Abraham : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait* (1). La présence de Dieu calme l'esprit, donne un sommeil tranquille, et du repos, même pendant le jour, au milieu de tous les travaux ; mais il faut être à Dieu sans aucune réserve. Quand on a trouvé Dieu, il n'y a plus rien à chercher dans les hommes ; il faut faire le sacrifice de ses meilleurs amis : le bon ami est au dedans du cœur ; c'est l'époux, qui est jaloux et qui écarte tout le reste.

Il ne faut pas beaucoup de temps pour aimer Dieu, pour se renouveler en sa présence, pour élever son cœur vers lui, ou l'adorer au fond de son cœur, pour lui offrir ce que l'on fait et ce que l'on souffre ; voilà le vrai *royaume de Dieu au dedans de nous* (2), que rien ne peut troubler.

Quand la dissipation des sens et la vivacité de l'imagination empêchent l'ame de se recueillir d'une manière douce et sensible, il faut du moins se calmer par la droiture de la volonté : alors le désir du recueillement est une espèce de recueillement qui suffit : il faut se retourner vers Dieu, et faire avec droite intention tout ce qu'il veut que l'on fasse. Il faut tâcher de réveiller en soi de temps en temps le

(1) *Gen.* XVII. 1. — (2) *Luc.* XVII. 21.

désir

désir d'être à Dieu de toute l'étendue des puissances de notre ame, c'est-à-dire, de notre esprit pour le connoître et pour penser à lui, et de notre volonté pour l'aimer. Désirons aussi que nos sens extérieurs lui soient consacrés dans toutes leurs opérations.

Prenons garde de n'être point trop long-temps occupés volontairement, soit au dehors, soit au dedans, à des choses qui causent une si grande distraction au cœur et à l'esprit, et qui tirent tellement l'un et l'autre hors d'eux-mêmes, qu'ils aient peine à y rentrer pour trouver Dieu. Dès que nous sentons que quelque objet étranger nous donne du plaisir ou de la joie, séparons-en notre cœur, et, pour l'empêcher de prendre son repos dans cette créature, présentons-lui aussitôt son véritable objet et son souverain bien qui est Dieu même. Pour peu que nous soyons fidèles à rompre intérieurement avec les créatures, c'est-à-dire à empêcher qu'elles n'entrent jusque dans le fond de l'ame, que notre Seigneur s'est réservé pour y habiter et pour y être respecté, adoré et aimé, nous goûterons bientôt la joie pure que Dieu ne manquera pas de donner à une ame libre et dégagée de toute affection humaine.

Quand nous apercevons en nous quelques désirs empressés pour quelque chose que ce puisse être, et que nous voyons que notre humeur nous porte avec trop d'activité à tout ce qu'il y a à faire, ne fût-ce qu'à dire une parole, voir un objet, faire une démarche; tâchons de nous modérer, et demandons à notre Seigneur qu'il arrête la précipitation de nos pensées et l'agitation de nos actions extérieures, puis-

que Dieu a dit lui-même que son esprit n'habite point dans le trouble.

Ayons soin de ne prendre pas trop de part à tout ce qui se dit et se fait, et de ne nous en pas trop remplir; car c'est une grande source de distractions. Dès que nous avons vu *ce que Dieu demande de nous dans chaque chose* qui se présente, bornons-nous là, et séparons-nous de tout le reste. Par là nous conserverons toujours le fond de notre ame libre et égal, et nous retrancherons bien des choses inutiles qui embarrassent notre cœur, et qui l'empêchent de se tourner aisément vers Dieu.

Un excellent moyen de se conserver dans la solitude intérieure et dans la liberté de l'esprit, c'est, à la fin de chaque action, de terminer là toutes les réflexions, en laissant tomber les retours de l'amour-propre, tantôt de vaine joie, tantôt de tristesse, parce qu'ils sont un de nos plus grands maux. Heureux à qui il ne demeure rien dans l'esprit que le nécessaire, et qui ne pense à chaque chose que quand il est temps d'y penser! de sorte que c'est plutôt Dieu qui en réveille l'impression par la vue de sa volonté qu'il faut accomplir, que non pas l'esprit lui-même qui se met en peine de les prévenir et de les chercher. Enfin, accoutumons-nous à nous rappeler à nous-mêmes, durant la journée et dans le cours de nos emplois, par une simple vue de Dieu. Tranquillisons par là tous les mouvemens de notre cœur, dès que nous le voyons agité. Séparons-nous de tout plaisir qui ne vient point de Dieu. Retranchons les pensées et les rêveries inutiles. Ne disons point de paroles vaines. Cherchons Dieu au dedans de nous,

et nous le trouverons infailliblement, et avec lui la joie et la paix.

Dans nos occupations extérieures, soyons encore plus occupés de Dieu que de tout le reste. Pour les bien faire, il les faut faire en sa présence, et les faire toutes pour lui. A l'aspect de la majesté de Dieu, notre intérieur doit se calmer et demeurer tranquille. Une parole du Sauveur calma autrefois tout d'un coup une mer furieusement agitée : un regard de lui vers nous et de nous vers lui devroit faire encore tous les jours la même chose.

Il faut élever souvent son cœur vers Dieu : il le purifiera, il l'éclairera, il le dirigera. C'étoit la pratique journalière du saint prophète David : *J'avois toujours*, dit-il (1), *le Seigneur devant mes yeux*. Disons encore souvent ces belles paroles du même prophète : *Qui est-ce que je dois chercher dans le ciel et sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon unique partage pour jamais* (2). Il ne faut point attendre des heures libres où l'on puisse fermer sa porte; le moment qui fait regretter le recueillement peut le faire pratiquer aussitôt. Il faut tourner son cœur vers Dieu d'une manière simple, familière et pleine de confiance. Tous les momens les plus entrecoupés sont bons en tout temps, même en mangeant, en écoutant parler les autres. Des histoires inutiles et ennuyeuses, au lieu de fatiguer, soulagent en donnant des intervalles et la liberté de se recueillir. Ainsi tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu.

Il faut souvent faire des lectures proportionnées

(1) *Ps.* xv. 8. — (2) Ibid. LXXII. 25. 26.

à son goût et à son besoin, mais souvent interrompues pour faire place à l'esprit intérieur qui met en recueillement. Deux mots simples et pleins de l'Esprit de Dieu sont la manne cachée. On oublie les paroles, mais elles opèrent secrètement ; l'ame s'en nourrit et en est engraissée.

## VIII.

### *Comment il faut aimer Dieu. Sur la fidélité dans les petites choses* (*).

Tous les hommes doivent savoir qu'ils sont indispensablement obligés d'aimer Dieu ; il faut qu'ils s'instruisent encore quelle est la manière dont ils doivent l'aimer. Il faut aimer Dieu parce qu'il est notre créateur, et que n'avons rien qui ne vienne de sa main libérale. Tout ce qui est en nous, c'est autant de dons qu'il a faits à qui n'est rien, puisque nous ne sommes que néant par nous-mêmes. Non-seulement tout ce qui est en nous, nous le tenons de Dieu, mais tout ce qui nous environne vient de lui, et a été formé par lui. Nous devons l'aimer encore, parce qu'il nous a aimés, mais d'un amour tendre, comme

(*) La première partie de cet article, jusqu'à ces mots : *S. François de Sales*, etc. paroît ici pour la première fois d'après une copie très-ancienne. Le reste se trouve dans les *Divers Sentimens et Avis chrétiens*, n. XXIII. On reconnoît aisément au style de cette pièce qu'elle est du nombre de celles dont nous avons parlé au n. 5 de l'*Avertissement* du tome XVII, qui n'ont pas été rédigées par Fénélon lui-même, mais qui sont de simples extraits de ses lettres ou de ses instructions, rédigés par quelqu'un de ses amis. (*Edit. de Vers.*)

un père qui a pitié de ses enfans, parce qu'il connoît la boue et l'argile dont il les a formés; il nous a cherchés dans nos propres voies, qui sont celles du péché; il a couru comme un pasteur qui se fatigue pour retrouver sa brebis égarée. Il ne s'est pas contenté de nous chercher, mais après nous avoir trouvés, il s'est chargé de nous et de nos langueurs, en prenant la forme humaine. Il est dit qu'il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, et que la mesure de son obéissance a été celle de son amour pour nous.

Après nous être convaincus du devoir d'aimer Dieu, il faut examiner comment on doit l'aimer. Est-ce comme les amis lâches qui veulent partager leur cœur; en donner une partie à Dieu, et réserver l'autre pour le monde et pour les amusemens; qui veulent allier la vérité et le mensonge, Dieu et le monde; qui veulent être à Dieu au pied des autels, et le laisser là pour donner le reste de leur temps au monde; que Dieu ait la superficie, et le monde ce qu'il y a de réel dans leurs affections? Mais Dieu rejette cette sorte d'amour : c'est un Dieu jaloux, qui ne veut point de réserve; tout n'est pas trop pour lui. Il ordonne de l'aimer, et voici comme il s'explique : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton ame, de toutes tes forces, et de tout ton esprit.* Nous ne pouvons, après cela, croire qu'il se contente d'une religion en cérémonie : si on ne lui donne tout, il ne veut rien.

En effet, n'est-ce pas une ingratitude de n'aimer qu'à demi celui qui nous a aimés de toute éternité? que dis-je? celui qui nous a aimés jusque dans l'abîme du péché? Le monde même, tout corrompu qu'il

est, se pique d'avoir horreur de l'ingratitude. Il ne peut souffrir qu'un fils n'ait pas pour son père la reconnoissance qu'il doit à celui qui lui a donné la vie. Mais de quelle vie est-on redevable à un père? D'une vie remplie de misères, d'amertumes, de toutes sortes de véritables maux; d'une vie qui tend à la mort, et qui est ainsi une mort continuelle. Cependant c'est un précepte absolu d'avoir pour nos pères et mères tous les respects imaginables. Et par le même principe, de quelle manière devons-nous être pour Dieu? Il nous a donné une vie qui doit durer autant que lui-même; il nous a créés pour nous rendre parfaitement heureux : il est plus père, dit un Père de l'Église, que tous les pères ensemble. Il nous a aimés d'un amour éternel; et qu'a-t-il aimé en nous? car, quand on aime, c'est pour quelque chose bonne que l'on suppose ou que l'on trouve dans l'objet aimé; et qu'a-t-il donc trouvé en nous digne de son amour? Le néant, quand nous n'étions pas; et le péché, quand nous avons été. O quel excès de bonté! Est-il possible que nous n'aimions pas celui qui nous a fait tant de bien, qui nous soutient et qui nous conserve, en sorte que, s'il détournoit un moment sa face, nous retomberions dans le néant dont sa main toute-puissante nous a tirés? Pouvons-nous partager notre cœur, et mettre en comparaison Dieu qui nous promet des biens éternels, et le monde qui nous éblouit, et qui au moment de la mort nous laissera entre les mains d'un Dieu vengeur, d'un Dieu à qui rien ne peut résister, enfin d'un Dieu juste qui nous traitera comme on l'aura traité? Si nous avons servi le monde, il nous renverra à ce maître misé-

rable, pour nous récompenser. La loi par laquelle Dieu nous ordonne de l'aimer, n'a été écrite, dit saint Augustin, que pour nous faire ressouvenir qu'il est monstrueux de l'avoir oublié.

Considérons la bonté de Dieu, qui, sachant nos ingratitudes, et connoissant notre foiblesse, a voulu se servir de toutes sortes de moyens pour nous ramener à lui. Il nous promet des récompenses éternelles si nous l'aimons; il nous menace de châtimens si nous ne l'aimons pas; et c'est même dans ces menaces terribles que nous voyons mieux l'excès de sa miséricorde et de sa clémence : car pourquoi menace-t-il si souvent? C'est pour n'être pas obligé de punir à toute extrémité. Mais prenons garde d'abuser de ses grâces, de sa miséricorde et de sa clémence; profitons de ce temps; craignons de l'irriter; ne faisons point comme ces ames chancelantes, qui disent tous les jours : A demain, à demain. Prenons de fortes résolutions d'être tout à lui; commençons dès aujourd'hui, dès ce moment. Quelle témérité de compter sur ce qui n'est pas en notre pouvoir! L'avenir est un abîme que Dieu nous cache; et quand même il seroit à nous, comptons-nous de telle sorte sur nous-mêmes, que nous prétendions faire l'œuvre de Dieu sans sa grâce? Profitons de celle qu'il nous offre; c'est peut-être celle d'où dépend notre conversion : avec le temps les passions se fortifient de telle sorte qu'il est presque impossible de les assujettir. Faisons notre choix présentement, et écoutons Dieu, qui dit lui-même, par Elie : Jusques à quand, mon peuple, serez-vous partagé entre Baal et moi; décidez quel est le Dieu véritable. Si c'est moi, suivez-moi, et ne

tenez plus vos cœurs en suspens : si c'est Baal, suivez-le ; suivez le monde, abandonnez-vous à lui ; et nous verrons au jour de la mort s'il vous délivrera de mes mains.

Mais il est difficile, dit-on, de n'aimer que Dieu, de quitter absolument toute attache. Hé! quelle difficulté trouvez-vous à aimer celui qui vous à faits ce que vous êtes? C'est de la corruption de notre nature que vient cette répugnance que vous sentez à rendre à votre Créateur ce que vous lui devez. Trouvez-vous qu'il soit doux d'être partagé entre Dieu et le monde; d'être sans cesse entraîné par les passions, et en même temps déchiré par les reproches de sa conscience; de ne pouvoir goûter de plaisir sans amertume, et d'être dans une continuelle vicissitude? C'est par cet injuste partage, qui fait souffrir sans relâche, qu'on veut adoucir la rigueur que la lâcheté fait trouver dans l'amour divin. Mais, encore une fois, on se trompe en cela grossièrement; car si quelqu'un peut-être heureux, même dès cette vie, c'est celui qui aime Dieu. Si l'amour-propre pouvoit être le principe de quelque chose de bon, il devroit nous porter à renoncer à tout le reste, afin d'être à Dieu uniquement. Quand son amour est seul dans une ame, elle goûte la paix d'une bonne conscience; elle est constante et heureuse; il ne lui faut ni grandeur, ni richesse, ni réputation, ni enfin rien de tout ce que le temps emporte sans en laisser aucunes traces. Elle ne veut que la volonté de son bien-aimé; c'est assez qu'elle sache que cette volonté s'accomplit, elle veille incessamment dans l'attente de son époux. La prospérité ne la peut enfler, ni l'adversité

l'abattre; c'est dans ce détachement de sa volonté propre que consiste la perfection chrétienne : elle n'est point dans la subtilité du raisonnement. Combien de docteurs vains et pleins d'eux-mêmes se sont égarés dans les choses de Dieu, et en qui se vérifie la parole de saint Paul : *La science enfle; il n'y a* que *la charité* qui *édifie.*

La vertu n'est point non plus dans les longues prières, puisque Jésus-Christ dit lui-même : *Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas au royaume des cieux; et mon Père leur dira : Je ne vous connois point.* Enfin, la dévotion ne consiste point aussi précisément dans les œuvres sans la charité. On ne peut aimer Dieu sans les œuvres, parce que la charité n'est point oisive. Quand elle est en nous, elle nous porte immanquablement à faire quelque chose pour Dieu; et si, par infirmité, nous sommes incapables d'agir, c'est faire quelque chose très-agréable à Dieu que de souffrir. Ce n'est pas encore tout; après être parvenu à aimer Dieu sans partage, il faut s'élever à l'aimer purement pour l'amour de lui, sans vue d'aucun intérêt. Hé! n'en vaut-il pas bien la peine? Si quelque chose mérite d'être aimé ainsi, n'est-ce pas celui qui est infiniment aimable?

Saint François de Sales dit qu'il en est des grandes vertus et des petites fidélités comme du sel et du sucre : le sucre a un goût plus exquis, mais il n'est pas d'un si fréquent usage; au contraire, le sel entre dans tous les alimens nécessaires à la vie. Les grandes vertus sont rares, l'occasion n'en vient guère : quand elle se présente, on y est préparé par tout ce qui pré-

cède, on s'y excite par la grandeur du sacrifice, on y est soutenu, ou par l'éclat de l'action que l'on fait aux yeux des autres, ou par la complaisance qu'on a en soi-même dans un effort qu'on trouve extraordinaire. Les petites occasions sont imprévues, elles reviennent à tout moment, elles nous mettent sans cesse aux prises avec notre orgueil, notre paresse, notre hauteur, notre promptitude et notre chagrin; elles vont à rompre notre volonté en tout, et à ne nous laisser aucune réserve. Si on veut y être fidèle, la nature n'a jamais le temps de respirer, et il faut qu'elle meure à toutes ses inclinations. On aimeroit cent fois mieux faire à Dieu certains grands sacrifices, quoique violens et douloureux, à condition de se dédommager par la liberté de suivre ses goûts et ses habitudes dans tous les petits détails. Ce n'est pourtant que par la fidélité dans les petites choses, que la grâce du véritable amour se soutient, et se distingue des faveurs passagères de la nature....

Il en est de la piété comme de l'économie pour les biens temporels : si on n'y prend garde de près, on se ruine plus en faux frais qu'en gros articles de dépense. Quiconque sait mettre à profit, pour le spirituel comme pour le temporel, les petites choses, amasse de grands biens. Toutes les choses qui sont grandes, ne le sont que par l'assemblage des petites qu'on recueille soigneusement. Qui ne laisse rien perdre, s'enrichira bientôt.

D'ailleurs, considérez que Dieu ne cherche pas tant nos actions, que le motif d'amour qui les fait faire, et la souplesse qu'il exige de notre volonté. Les hommes ne jugent presque nos actions que par le

dehors : Dieu compte pour rien dans nos actions tout ce qui éclate le plus aux yeux des hommes. Ce qu'il veut, c'est une intention pure, c'est une volonté prête à tout, et souple dans ses mains, c'est un sincère détachement de soi-même. Tout cela s'exerce plus fréquemment, avec moins de danger pour l'orgueil, et d'une manière qui nous éprouve plus rigoureusement dans les occasions communes que dans les extraordinaires. Quelquefois même on tient plus à une bagatelle qu'à un grand intérêt; on aura plus de répugnance à s'arracher un amusement, qu'à faire une aumône d'une très-grande somme.

On se trompe d'autant plus aisément sur les petites choses, qu'on les croit plus innocentes, et qu'on s'imagine y être moins attaché. Cependant, quand Dieu nous les ôte, nous pouvons facilement reconnoître, par la douleur de la privation, combien l'attachement et l'usage étoient excessifs et inexcusables. D'ailleurs, si on néglige les petites choses, on scandalise à toute heure sa famille, son domestique et tout le public. Les hommes ne peuvent s'imaginer que notre piété soit de bonne foi, quand notre conduite paroît en détail lâche et irrégulière. Quelle apparence de croire que nous ferions sans hésiter les plus grands sacrifices, pendant que nous succombons dès qu'il est question des plus petits?

Mais ce qu'il y a de plus dangereux, c'est que l'ame, par la négligence des petites choses, s'accoutume à l'infidélité. Elle contriste le Saint-Esprit, elle se laisse à elle-même, elle compte pour rien de manquer à Dieu. Au contraire, le vrai amour ne voit rien de petit; tout ce qui peut plaire ou déplaire

à Dieu lui paroît toujours grand. Ce n'est pas que le vrai amour jette l'ame dans la gêne et dans le scrupule, mais c'est qu'il ne met point de bornes à sa fidélité. Il agit simplement avec Dieu ; et comme il ne s'embarrasse point des choses que Dieu ne lui demande pas, il ne veut aussi jamais hésiter un seul instant sur celles que Dieu lui demande, soit grandes, soit petites. Ainsi ce n'est point par gêne qu'on devient alors fidèle et exact dans les moindres choses ; c'est par un sentiment d'amour, qui est exempt des réflexions et des craintes des ames inquiètes et scrupuleuses. On est comme entraîné par l'amour de Dieu : on ne veut faire que ce qu'on fait, et on ne veut rien de tout ce qu'on ne fait pas. En même temps que Dieu jaloux presse l'ame, la pousse sans relâche sur les moindres détails, et semble lui ôter toute liberté, elle se trouve au large, et elle jouit d'une profonde paix en lui. O qu'elle est heureuse !

Au reste, les personnes qui ont naturellement moins d'exactitude sont celles qui doivent se faire une loi plus inviolable sur les petites choses. On est tenté de les mépriser ; on a l'habitude de les compter pour rien ; on n'en considère point assez la conséquence ; on ne se représente point assez le progrès insensible que font les passions ; on oublie même les expériences les plus funestes qu'on en a faites. On aime mieux se promettre de soi une fermeté imaginaire, et se fier à son courage, tant de fois trompeur, que de s'assujettir à une fidélité continuelle. C'est un rien, dit-on. Oui, c'est un rien, mais un rien qui est tout pour vous ; un rien que vous aimez jusqu'à le refuser à Dieu ; un rien que vous méprisez en parole pour

avoir un prétexte de le refuser : mais dans le fond c'est un rien que vous réservez contre Dieu, et qui vous perdra. Ce n'est point élévation d'esprit que de mépriser les petites choses ; c'est au contraire par des vues trop bornées qu'on regarde comme petit ce qui a des conséquences si étendues. Plus on a de peine à se précautionner sur les petites choses, plus il faut y craindre la négligence, se défier de soi-même, et poser des barrières invincibles entre soi et le relâchement : *Qui spernit modica, paulatim decidet* (1).

Enfin jugez-vous par vous-même. Vous accommoderiez-vous d'un ami qui vous devroit tout, et qui, voulant bien par devoir vous servir dans ces occasions rares qu'on nomme grandes, ne voudroit s'assujettir à avoir pour vous ni complaisance ni égard dans le commerce de la vie ?

Ne craignez point cette attention continuelle aux petites choses. D'abord il faut du courage : mais c'est une pénitence que vous méritez, dont vous avez besoin, qui fera votre paix et votre sûreté ; hors de là, rien que trouble et rechute. Dieu vous rendra peu à peu cet état doux et facile. Le vrai amour est attentif, sans gêne et sans contention d'esprit.

(1) *Eccli.* XIX. 1.

## IX.

### *Sur les conversions lâches* (*).

Les gens qui étoient éloignés de Dieu se croient bien près de lui, dès qu'ils commencent à faire quelques pas pour s'en rapprocher. Les gens les plus polis et les plus éclairés ont là-dessus la même grossièreté qu'un paysan, qui croiroit être bien à la cour, parce qu'il auroit vu le Roi. On abandonne les vices qui font horreur, on se retranche dans une vie lâche, mondaine et dissipée. On en juge, non par l'Évangile, qui est l'unique règle, mais par la comparaison qu'on fait de cette vie avec celle qu'on a menée autrefois, ou qu'on voit mener à tant d'autres. Il n'en faut pas davantage pour se canoniser soi-même, et pour s'endormir d'un profond sommeil sur tout ce qui resteroit à faire par rapport au salut.

Cependant cet état est peut-être plus funeste qu'un désordre scandaleux. Ce désordre troubleroit la conscience, réveilleroit la foi, et engageroit à faire quelque grand effort : au lieu que ce changement ne sert qu'à étouffer les remords salutaires, qu'à établir une fausse paix dans le cœur, et qu'à rendre les maux irrémédiables en persuadant qu'on se porte bien. Le salut n'est pas seulement attaché à la cessation du mal; il faut encore y ajouter la pratique du bien. Le

(*) On a vu plus haut, parmi les *Réflexions pour tous les jours du mois*, un extrait de cette instruction. Nous la publions toute entière d'après le manuscrit original. (*Edit. de Vers.*)

royaume du ciel est d'un trop grand prix pour être donné à une crainte d'esclave, qui ne s'abstient du mal qu'à cause qu'il n'ose le faire. Dieu veut des enfans qui aiment sa bonté, et non des esclaves qui ne le servent que par la crainte de sa puissance. Il faut donc l'aimer, et, par conséquent, faire tout ce qu'inspire le véritable amour. Peut-on aimer Dieu de bonne foi, et aimer avec passion le monde son ennemi, auquel il a donné dans l'Évangile une si rigoureuse malédiction? Peut-on aimer Dieu, et craindre de le trop connoître, de peur d'avoir trop de choses à faire pour lui? Peut-on aimer Dieu, et se contenter de ne l'outrager pas, sans se mettre jamais en peine de lui plaire, de le glorifier, et de lui témoigner courageusement son amour? L'arbre qui ne porte aucun fruit doit être coupé et jeté au feu, selon Jésus-Christ dans l'Évangile (1), comme s'il étoit mort. En effet, quiconque ne porte point les fruits de l'amour divin est mort et desséché jusqu'à la racine.

Y a-t-il de vile créature sur la terre qui se contentât d'être aimée comme on n'a point de honte de vouloir aimer Dieu? On veut l'aimer à condition de ne lui donner que des paroles et des cérémonies, et encore des cérémonies courtes, dont on est bientôt lassé et ennuyé; à condition de ne lui sacrifier aucune passion vive, aucun intérêt effectif, aucune des commodités d'une vie molle. On veut l'aimer à condition qu'on aimera avec lui, et plus que lui, tout ce qu'il n'aime point, et qu'il condamne, dans les vanités mondaines. On veut bien l'aimer à condition

(1) *Matth.* VII. 19.

de ne diminuer en rien cet aveugle amour de nous-mêmes, qui va jusqu'à l'idolâtrie, et qui fait qu'au lieu de nous rapporter à Dieu comme à celui pour qui nous sommes faits, on veut au contraire rapporter Dieu à soi, et ne le chercher que comme un pis-aller, afin qu'il nous serve et qu'il nous console, quand les créatures nous manqueront. En vérité, est-ce aimer Dieu? N'est-ce pas plutôt l'irriter?

Ce n'est pas tout. On veut encore aimer Dieu, à condition qu'on aura honte de son amour, qu'on le cachera comme une foiblesse; qu'on rougira de lui comme d'un ami indigne d'être aimé; qu'on ne lui donnera que quelques apparences de religion, pour éviter le scandale de l'impiété, et qu'on vivra à la merci du monde, pour n'oser rien donner à Dieu qu'avec sa permission? Voilà l'amour avec lequel on prétend mériter les récompenses éternelles.

Je me suis confessé, dira-t-on, fort exactement des péchés de ma vie passée; je fais quelques lectures; j'entends la messe modestement, et j'y prie Dieu d'assez bon cœur; j'évite tous les grands péchés. D'ailleurs je ne me sens point assez touché pour quitter le monde, et pour ne garder plus de mesure avec lui. La religion est bien rigoureuse si elle rejette de si honnêtes tempéramens. Tous ces raffinemens de dévotion vont trop loin, et sont plus propres à décourager, qu'à faire aimer le bien. Voilà ce que disent des gens qui paroissent d'ailleurs bien intentionnés; mais il est facile de les détromper, s'ils veulent examiner les choses de bonne foi.

Leur erreur vient de ce qu'ils ne connoissent ni Dieu ni eux-mêmes. Ils sont jaloux de leur liberté, et

et ils craignent de la perdre, en se livrant trop à la piété. Mais ils doivent considérer qu'ils ne sont point à eux-mêmes; ils sont à Dieu, qui, les ayant faits uniquement pour lui, et non pour eux-mêmes, les doit mener comme il lui plaît, avec un empire absolu. Ils se doivent tout entiers à lui sans condition et sans réserve. Nous n'avons pas même, à proprement parler, le droit de nous donner à Dieu; car nous n'avons aucun droit sur nous-mêmes. Mais si nous ne nous laissions pas à Dieu, comme une chose qui est de sa nature toute à lui, nous ferions un larcin sacrilége, qui renverseroit l'ordre de la nature, et qui violeroit la loi essentielle de la créature. Ce n'est donc pas à nous à raisonner sur la loi que Dieu nous impose; c'est à nous à la recevoir, à l'adorer, à la suivre aveuglément. Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient. Si nous faisions l'Évangile, peut-être serions-nous tentés de l'adoucir, pour l'accommoder à notre lâcheté : mais Dieu ne nous a pas consultés en le faisant; il nous l'a donné tout fait, et ne nous a laissé aucune espérance de salut que par l'accomplissement de cette souveraine loi, qui est égale pour toutes les conditions. *Le ciel et la terre passeront, et* cette *parole* de vie ou de mort *ne passera jamais :* on ne peut en retrancher ni un mot ni la moindre lettre. Malheur aux prêtres qui oseroient en diminuer la force, pour nous l'adoucir! Ce n'est pas eux qui ont fait cette loi; ils n'en sont que les simples dépositaires. Il ne faut donc pas s'en prendre à eux si l'Évangile est une loi sévère. Cette loi est autant redoutable pour eux que pour le reste des hommes, et plus

encore pour eux que pour les autres, puisqu'ils répondent et des autres et d'eux-mêmes, pour l'observation de cette loi. Malheur *à l'aveugle qui en conduit un autre ; ils tomberont tous deux*, dit le Fils de Dieu (1), *dans le précipice!* Malheur au prêtre ignorant, ou lâche et flatteur, qui veut élargir la voie étroite! La voie large est celle qui conduit à la perdition. Que l'orgueil de l'homme se taise donc! Il croit être libre, et il ne l'est pas. C'est à lui à porter le joug de la loi, et à espérer que Dieu lui donnera des forces proportionnées à la pesanteur de ce joug.

En effet, celui qui a ce souverain empire sur sa créature pour lui commander, lui donne, par sa grâce intérieure, de vouloir et de faire ce qu'il commande. Il fait aimer son joug; il l'adoucit par le charme intérieur de la justice et de la vérité. Il répand ses chastes délices sur les vertus, et dégoûte des faux plaisirs. Il soutient l'homme contre lui-même, l'arrache à sa corruption, et le rend fort malgré sa foiblesse. O homme de peu de foi, que craignez-vous donc? laissez faire Dieu; abandonnez-vous à lui: vous souffrirez; mais vous souffrirez avec amour, paix et consolation. Vous combattrez; mais vous remporterez la victoire, et Dieu lui-même, après avoir combattu avec vous, vous couronnera de sa propre main. Vous pleurerez; mais vos larmes seront douces, et Dieu lui-même viendra avec complaisance les essuyer. Vous ne serez plus libre pour vous abandonner à vos passions tyranniques; mais vous sacrifierez librement votre liberté, et vous

(1) *Matth.* xv. 14.

entrerez dans une liberté nouvelle et inconnue au monde, où vous ne ferez rien que par amour.

De plus considérez quel est votre esclavage dans le monde. Que n'avez-vous point à souffrir pour ménager l'estime de ces hommes que vous méprisez? Que ne vous en coûte-t-il pas pour réprimer vos passions emportées, quand elles vont trop loin; pour contenter celles auxquelles vous voulez céder; pour cacher vos peines; pour soutenir les bienséances importunes? Est-ce donc là cette liberté que vous vantez tant, et que vous avez tant de peine de sacrifier à Dieu? Où est-elle, où est-elle? montrez-la-moi. Je ne vois partout que gêne, que servitude basse et indigne, que nécessité déplorable de se déguiser depuis le matin jusqu'au soir. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver : on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre. On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que ce qu'on veut, parce qu'on sent le goût de ses passions par lesquelles on est entraîné : mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les mécomptes inséparables des plaisirs, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées? Au dehors tout est riant; au dedans tout est plein de chagrins et d'inquiétudes. On croit être libre quand on ne dépend plus que de ses passions : folle erreur! Y a-t-il au monde un état où l'on ne dépende pas encore davantage des fantaisies d'autrui que des siennes? Tout le commerce de la vie est gêné par les bienséances et par la nécessité de complaire aux autres.

D'ailleurs nos passions sont le plus rude de tous

les tyrans : si on ne les suit qu'à demi, il faut à toute heure être aux prises contre elles, et ne respirer jamais un seul moment en sûreté. Elles trahissent, elles déchirent le cœur; elles foulent aux pieds la raison et l'honneur; elles ne disent jamais : C'est assez. Quand même on seroit sûr de les vaincre toujours, quelle affreuse victoire! Si au contraire on s'abandonne au torrent, où vous entraînera-t-il? j'ai horreur de le penser : vous n'oseriez le penser vous-même.

O mon Dieu! préservez-moi de ce funeste esclavage, que l'insolence humaine n'a point de honte de nommer une liberté. C'est en vous qu'on est libre; c'est votre vérité qui nous délivrera. Vous servir, c'est régner.

Mais quel aveuglement de craindre d'aller trop avant dans l'amour de Dieu! plongeons-nous-y : plus on l'aime, plus on aime aussi tout ce qu'il nous fait faire. C'est cet amour qui nous console de nos pertes, qui nous adoucit nos croix, qui nous détache de tout ce qu'il est dangereux d'aimer, qui nous préserve de mille poisons, qui nous montre une miséricorde bienfaisante, au travers de tous les maux que nous souffrons, qui nous découvre dans la mort même une gloire et une félicité éternelle. C'est cet amour qui change tous nos maux en biens; comment pouvons-nous craindre de nous remplir trop de lui? Craignons-nous d'être trop heureux, trop délivrés de nous-mêmes, des caprices de notre orgueil, de la violence de nos passions, et de la tyrannie du monde trompeur? Que tardons-nous à nous jeter avec une pleine confiance entre les bras

du père des miséricordes et du Dieu de toute consolation? Il nous aimera ; nous l'aimerons. Son amour croissant nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplira lui seul notre cœur, que le monde a enivré, agité, troublé, sans le pouvoir jamais remplir. Il ne nous fera mépriser que le monde que nous méprisons déja. Il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux. Il ne nous fera faire que ce que nous faisons tous les jours : des actions simples et raisonnables, que nous faisons mal, faute de les faire pour lui; il nous les fera faire bien, en nous inspirant de les faire pour lui obéir. Tout, jusqu'aux moindres actions d'une vie simple et commune, se tournera en consolation, en mérite et en récompense. Nous verrons en paix venir la mort : elle sera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien loin de nous dépouiller, elle nous revêtira de tout, comme dit saint Paul. O que la religion est aimable!

---

## X.

### *Sur l'imitation de Jésus-Christ.*

Il faut imiter Jésus : c'est vivre comme il a vécu, penser comme il a pensé, et se conformer à son image, qui est le sceau de notre sanctification.

Quelle différence de conduite! Le néant se croit quelque chose, et le Tout-Puissant s'anéantit. Je m'anéantirai avec vous, Seigneur; je vous ferai un sacrifice entier de mon orgueil, et de la vanité qui m'a

possédé jusqu'à présent. Aidez ma bonne volonté; éloignez de moi les occasions où je tomberois; *détournez mes yeux afin que je ne regarde point la vanité* (1); que je ne voie que vous, et que je me voie devant vous : ce sera alors que je connoîtrai ce que je suis et ce que vous êtes.

Jésus-Christ naît dans une étable; il est contraint de fuir en Egypte; il passe trente ans de sa vie dans la boutique d'un artisan; il souffre la faim, la soif, la lassitude; il est pauvre, méprisé et abject; il enseigne la doctrine du ciel, et personne ne l'écoute : tous les grands et les sages le poursuivent, le prennent, lui font souffrir des tourmens effroyables, le traitent comme un esclave, le font mourir entre deux voleurs après avoir préferé à lui un voleur. Voilà la vie que Jesus-Christ a choisie; et nous, nous avons en horreur toutes sortes d'humiliations, les moindres mépris nous sont insupportables.

Comparons notre vie à celle de Jésus-Christ; souvenons-nous qu'il est le maître, et que nous sommes les esclaves; qu'il est tout-puissant, et que nous ne sommes que foiblesse; il s'abaisse, et nous nous élevons. Accoutumons-nous à penser si souvent à notre misère, que nous n'ayons de mépris que pour nous. Pouvons-nous avec justice mépriser les autres, et considérer leurs défauts, quand nous en sommes nous-mêmes remplis? Commençons à marcher par le chemin que Jésus-Christ nous a tracé, puisque c'est le seul qui nous puisse conduire à lui.

Et comment pouvons-nous trouver Jésus-Christ, si nous ne le cherchons dans les états de sa vie mor-

(1) *Ps.* CXVIII. 37.

telle, c'est-à-dire, dans la solitude, dans le silence, dans la pauvreté et la souffrance, dans les persécutions et les mépris, dans la croix et les anéantissemens? Les saints le trouvent dans le ciel, dans les splendeurs de la gloire et dans les plaisirs ineffables; mais c'est après être demeurés avec lui en terre dans les opprobres, les douleurs et les humiliations. Être chrétiens, c'est être imitateurs de Jésus-Christ. En quoi pouvons-nous l'imiter que dans ses humiliations? Rien autre chose ne nous peut approcher de lui. Comme tout-puissant, nous devons l'adorer; comme juste, nous devons le craindre; comme bon et miséricordieux, nous devons l'aimer de toutes nos forces; comme humble, soumis, abject et mortifié, nous devons l'imiter.

Ne prétendons pas de pouvoir arriver par nos propres forces à cet état; tout ce qui est en nous y résiste : mais consolons-nous dans la présence de Dieu. Jésus-Christ a voulu sentir toutes nos foiblesses; il est un pontife compatissant, qui a voulu être tenté comme nous : prenons donc toute notre force en lui, devenu volontairement foible pour nous fortifier : enrichissons-nous par sa pauvreté, et disons avec confiance : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (1).

Je veux suivre, ô Jésus, le chemin que vous avez pris; je vous veux imiter, je ne le puis que par votre grâce. O Sauveur abject et humble, donnez-moi la science des véritables Chrétiens, et le goût du mépris de moi-même; et que j'apprenne la leçon incompréhensible à l'esprit humain, qui est de mourir à soi-même par la mortification et la véritable humilité!

(1) *Philip.* IV. 13.

Mettons la main à l'œuvre, et changeons ce cœur si dur et si rebelle au cœur de Jésus-Christ. Approchons-nous du cœur sacré de Jésus; qu'il anime le nôtre, qu'il détruise toutes nos répugnances. O bon Jésus, qui avez souffert pour l'amour de moi tant d'opprobres et d'humiliations, imprimez-en puissamment l'estime et l'amour dans mon cœur, et faites-m'en désirer les pratiques.

## XI.

### *De l'humilité* (*).

Tous les saints sont convaincus que l'humilité sincère est le fondement de toutes les vertus; c'est parce que l'humilité est la fille de la pure charité; et l'humilité n'est autre chose que la vérité. Il n'y a que deux vérités au monde, celle du tout de Dieu, et du rien de la créature : afin que l'humilité soit véritable, il faut qu'elle nous fasse rendre un hommage continuel à Dieu par notre bassesse, demeurer dans notre place, qui est d'aimer à n'être rien. Jésus-Christ dit qu'il faut être doux et humble de cœur; la douceur est fille de l'humilité, comme la colère est fille de l'orgueil. Il n'y a que Jésus-Christ qui nous puisse donner cette véritable humilité du cœur qui vient de lui : elle naît de l'onction de sa grâce; elle ne consiste point, comme on s'imagine, à faire des actes

(*) Cet article paroît ici pour la première fois, d'après une copie très-ancienne des *Divers Sentimens et Avis chrétiens*. Il faut appliquer à cet article l'observation que nous avons faite plus haut à l'occasion de l'article VIII. (*Edit. de Vers.*)

extérieurs d'humilité, quoique cela soit bon; mais à demeurer à sa place. Celui qui s'estime quelque chose n'est pas véritablement humble; celui qui veut quelque chose pour soi-même ne l'est pas non plus : mais celui qui s'oublie si fort soi-même qu'il ne pense jamais à soi, qui n'a pas un retour sur lui-même; qui au dedans n'est que bassesse, et n'est blessé de rien, sans affecter la patience au dehors, qui parle de soi comme il parleroit d'un autre, qui n'affecte point de s'oublier soi-même lorsqu'il en est tout plein, qui se livre pour la charité sans faire attention si c'est humilité ou orgueil d'en user de la sorte, qui est très-content de passer pour être sans humilité; enfin celui qui est plein de charité, est véritablement humble. Celui qui ne cherche point son intérêt, mais le seul intérêt de Dieu pour le temps et l'éternité, est humble. Plus on aime purement, plus l'humilité est parfaite. Ne mesurons donc point l'humilité sur l'extérieur composé; ne la faisons point dépendre d'une action ou d'une autre, mais de la pure charité. La pure charité dépouille l'homme de lui-même; elle le revêt de Jésus-Christ : c'est en quoi consiste la vraie humilité, qui fait que nous ne vivons plus en nous-mêmes, mais que Jésus-Christ vit en nous.

Nous tendons toujours à être quelque chose; nous faisons souvent du bruit dans la dévotion, après en avoir fait dans les choses que nous avons quittées; et pourquoi? C'est que l'on veut être distingué en toutes sortes d'états. Mais celui qui est humble ne cherche rien; il lui est égal d'être loué ou méprisé, parce qu'il ne prend rien pour soi-même, et qu'il laisse faire de lui tout ce qu'on veut. En quelque lieu qu'on

le mette, il s'y tient ; il ne comprend pas même qu'il lui en faille un autre. Il y a bien des personnes qui pratiquent l'humilité extérieure, et qui cependant sont bien éloignées de cette humilité de cœur dont je viens de parler ; car l'humilité extérieure, et qui n'a pas sa source dans la pure charité, est une fausse humilité. Plus on croit s'abaisser, plus on est persuadé de son élévation. Celui qui s'aperçoit qu'il s'abaisse, n'est point encore en sa place, qui est au-dessous de tout abaissement. Ces personnes qui croient s'abaisser ont beaucoup d'élévation : aussi, dans le fond, cette manière d'humilité est souvent une recherche subtile d'élévation. Ces sortes d'humilité n'entreront point dans le ciel, qu'elles ne soient réduites à la pure charité, source de la véritable humilité, seule digne de Dieu, et qu'il prend plaisir de remplir de lui-même. Ceux qui en sont remplis ne peuvent s'humilier ni s'abaisser, à ce qu'il leur paroît, se trouvant au-dessous de tout abaissement. S'ils vouloient s'abaisser, il faudroit qu'ils s'élevassent auparavant et sortissent par là de l'état qui leur est propre : aussi sont-ils si persuadés que pour s'humilier il faut se mettre au-dessous de ce que l'on est, et sortir de sa place, qu'ils ne croient pas jamais le pouvoir faire. Ils ne se trouvent point humiliés par tous les mépris et toutes les condamnations des hommes ; ils ne font que rester en leur place : de même ils ne prennent aucune part à l'applaudissement qu'on pourroit leur donner ; ils ne méritent rien, ils n'attendent rien, ils ne prennent part à rien. Ils comprennent qu'il n'y a que le Verbe de Dieu, qui, en s'incarnant, s'est abaissé au-dessous de ce qu'il étoit ; c'est pourquoi l'Écriture

dit qu'il s'est anéanti; ce qu'elle ne dit de nulle créature.

Plusieurs se méprennent en ce point : soutenant leur humilité par leur propre volonté, et manquant à la résignation et au parfait renoncement d'eux-mêmes, ils offensent la charité divine, croyant favoriser l'humilité, qui néanmoins n'est pas humilité si elle ne s'accommode pas avec la charité. Si l'on avoit de la lumière pour la discerner, on verroit clairement que par où l'on croit s'humilier on s'élève; qu'en pensant s'anéantir, on cherche sa propre subsistance; et qu'enfin on goûte et on possède la gloire de l'humilité, comme une vertu insigne, dans les actes de l'humilité que l'on pratique. Le vrai humble ne fait rien, et ne s'oppose à rien; il se laisse conduire et mener où l'on veut; il croit que Dieu peut tout faire de lui, ainsi qu'il pourroit tout faire d'une paille : et il y a plus d'humilité à faire ces choses et à s'y rendre, qu'à s'opposer sous prétexte d'humilité aux desseins de Dieu. Celui qui préfère le mépris, par son choix, à l'élévation, n'est point encore véritablement humble, quoiqu'il ait le goût de l'humilité. Enfin celui qui se laisse placer et mener où l'on veut, haut et bas, qui ne sent pas cette différence, qui n'aperçoit pas si on le loue ou si on le blâme, ni si ce qu'on dit de lui est à son avantage ou s'il lui est désavantageux, est véritablement humble, quoiqu'il ne le paroisse pas aux yeux des hommes, qui ne jugent pas de la véritable vertu par ce qu'elle est en elle-même, mais bien par les idées qu'ils s'en sont faites.

Le véritable humble est parfaitement obéissant, parce qu'il a renoncé à sa propre volonté; il se laisse

conduire comme l'on veut le mettre, d'une façon ou d'une autre. Il plie à tout, et ne résiste à rien, parce qu'il ne seroit pas humble s'il avoit un choix et une volonté ou raisonnement sur ce qu'on lui ordonne. Il n'a pas de penchant propre pour aucune chose, mais il se laisse pencher de quelque côté que l'on veut. Il ne veut rien, il ne demande rien, non par pratique de ne rien demander, mais parce qu'il est dans un si profond oubli de soi, et si fort séparé de lui-même, qu'il ne sait pas ce qui lui convient le mieux. Le véritable humble est un de ces enfans dont Jésus-Christ a dit que le royaume des cieux lui appartenoit. Un enfant ne sait pas ce qu'il lui faut; il ne peut rien, il ne pense à rien, mais il se laisse conduire. Abandonnons-nous donc avec courage; si Dieu ne fait rien de nous, il nous rendra justice, puisque nous ne sommes bons à rien; et s'il fait de grandes choses, ce sera sa gloire : nous dirons avec Marie qu'il a fait de grandes choses en nous, parce qu'il a regardé notre bassesse.

---

## XII.

*Sur la violence qu'un Chrétien se doit faire continuellement.*

A qui croyez-vous que parle saint Paul, quand il dit (1) : *Nous sommes fous à cause de Jésus-Christ, et vous êtes prudens en Jésus-Christ?* C'est à vous, c'est à moi, et ce n'est point aux gens qui ont toute

(1) *I Cor.* IV. 10.

honte levée et qui ne connoissent point Dieu; oui, c'est à nous qui croyons travailler à notre salut, et qui ne laissons pas de fuir la folie de la croix, et de chercher les moyens de paroître sages aux yeux du monde; c'est à nous qui ne tremblons point dans la vue de notre foiblesse. Où saint Paul se trouve lui-même foible, nous nous trouvons forts; et nous ne pouvons disconvenir qu'avec de bonnes intentions nous ne soyons quasi opposés à ce grand apôtre. Cet état ne doit pas nous paroître bon : faisons-y donc réflexion; et après nous être bien examinés, voyons en quoi nous différons des véritables serviteurs de Dieu.

Soyons imitateurs de Jésus-Christ en devenant les imitateurs de saint Paul (1), qui se donne pour modèle après le premier modèle : plus de complaisance pour le monde, plus de complaisance pour nous, plus d'indulgence pour nos passions, pour nos sens et pour notre langueur spirituelle. Ce n'est point en paroles que consiste la pratique de la vertu; elles ne suffisent pas pour arriver au royaume de Dieu : c'est dans la force et le courage, et dans la violence que l'on se fait; violence en toutes rencontres lorsqu'il faut résister au torrent du monde, qui nous empêche de faire le bien, après nous avoir tant de temps fait commettre le mal; violence quand il faut renoncer à une partie du nécessaire pour ne pas se tromper en croyant avoir renoncé au superflu; violence quand il faut se mortifier dans l'esprit après s'être mortifié dans le corps, sans croire que Dieu nous en doit de reste; violence pour augmenter les heures de

(1) *I Cor.* XI. 1.

prières, de lectures et de retraite; violence pour se trouver toujours parfaitement bien dans l'état où l'on est, sans souhaiter ni plus de commodité, ni plus d'honneur, ni plus de santé, ni d'autre compagnie, pas même de gens de bien; enfin violence pour arriver à ce degré d'indifférence absolument nécessaire au chrétien, qui n'a de volonté que celle de Dieu son créateur; qui lui remet le succès de toutes ses affaires, quoiqu'il ne laisse pas d'y travailler; qui agit selon sa condition, mais qui agit sans se troubler; qui prend plaisir à regarder Dieu, et qui ne craint point d'en être regardé; qui espère que ce regard sera pour corriger ses défauts, et qui demeure paisible en se voyant à sa merci pour la punition de ses péchés. Voilà où je vous laisse, et où je vous prie de vous tenir, afin que nous puissions et vous et moi, dans le trouble et le tracas de la vie du monde, nous conserver en paix. Grand Dieu, pouvons-nous penser que l'on connoisse en nous quelque chose de la vie de Jésus-Christ? Plus nous craignons de souffrir, plus nous en avons besoin.

## XIII.

*Sur l'histoire du Pharisien et du Publicain : caractères de la justice pharisaïque.*

Les Publicains ou receveurs d'impôts étoient fort odieux au peuple juif, jaloux de sa liberté, et accoutumé à n'avoir pour roi que Dieu même ou que des princes de la nation. Du temps de Jésus-Christ ils

étoient assujettis à la domination romaine, qu'ils supportoient impatiemment. Quand Jésus-Christ représente un Publicain, il met devant les yeux de ceux qu'il instruit ce qu'il y avoit de plus profane et de plus scandaleux. De là vient que Jésus-Christ met ensemble les femmes de mauvaise vie et les Publicains.

Pour les Pharisiens, c'étoit une secte d'hommes réformés, qui pratiquoient scrupuleusement jusques aux moindres circonstances marquées par la lettre de la loi. Leur vie étoit exemplaire, et éclatane en vertus extérieures; mais ils étoient superbes, hautains, jaloux des premiers rangs et de l'autorité, pleins d'eux-mêmes et de leurs bonnes œuvres, dédaigneux et critiques pour autrui, en un mot, aveuglés par la confiance en leur propre justice.

Jésus-Christ fait une histoire qui représente ces deux caractères (1), pour montrer combien le Pharisien est plus loin du vrai royaume de Dieu, que le Publicain qui est chargé d'iniquités. Le Publicain déplore ses vices; le Pharisien raconte ses vertus. Le Publicain n'ose demander des grâces; le Pharisien vante avec complaisance celles qu'il a reçues. Dieu se déclare pour le Publicain : il aime mieux le pécheur humble, et confondu à la vue de sa misère, que le juste qui se complaît dans sa justice, et qui tire sa propre gloire des dons de Dieu. S'approprier les dons de Dieu, c'est les tourner contre Dieu même pour flatter son propre orgueil. O dons de Dieu, que vous êtes redoutables à une ame qui se cherche en elle-même! Elle tourne en poison l'aliment de vie

(1) *Luc.* XVIII. 10, 11, etc.

éternelle : tout ce qui devroit la faire mourir à la vie d'Adam ne sert qu'à entretenir cette vie. On nourrit l'amour-propre de bonnes œuvres et d'austérités ; on se raconte à soi-même secrètement ses mortifications, ses victoires sur son goût, ses actions de justice, de patience, d'humilité, de désintéressement : on croit chercher dans toutes ces choses une consolation spirituelle ; et on y cherche un appui pour se confier en soi-même, et pour se rendre un témoignage avantageux de sa propre justice : on veut toujours être en état de se représenter à soi-même ce qu'on fait de bien. Quand ce témoignage intérieur échappe, on est désolé, troublé, consterné ; on croit avoir tout perdu. Ce témoignage sensible est l'appui des commençans ; c'est le lait des ames tendres et naissantes. Il faut qu'elles le sucent long-temps ; il seroit dangereux de les en sevrer. C'est à Dieu seul à retirer peu à peu ce goût, et à y substituer le pain des forts. Mais quand une ame, depuis long-temps instruite et exercée dans le don de la foi, commence à ne sentir plus ce témoignage si doux et si consolant, elle doit demeurer tranquille dans l'épreuve, et ne se point tourmenter pour rappeler ce que Dieu éloigne d'elle. Alors il faut qu'elle s'endurcisse contre elle-même, et qu'elle soit contente, comme le Publicain, de montrer sa misère à Dieu, osant à peine lever les yeux vers lui. C'est dans cet état que Dieu purifie d'autant plus l'ame qu'il lui dérobe la vue de sa pureté.

L'ame est si infectée de l'amour-propre, qu'elle se salit toujours un peu par la vue de sa vertu ; elle en prend toujours quelque chose pour elle-même : elle rend

rend grâces à Dieu; mais elle se sait bon gré d'être plutôt qu'une autre la personne sur qui découlent les dons célestes. Cette manière de s'approprier les grâces est très-subtile et très-imperceptible dans certaines ames qui paroissent droites et simples : elles n'aperçoivent pas elles-mêmes le larcin qu'elles font. Ce larcin est d'autant plus mauvais, que c'est dérober le bien le plus pur, et qui excite par conséquent davantage la jalousie de Dieu. Ces ames ne cessent de s'approprier leurs vertus que quand elles cessent de les voir, et que tout semble leur échapper. Alors elles s'écrient, comme saint Pierre quand il s'enfonçoit dans les eaux : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons*. Elles ne trouvent plus rien en elles; tout manque. Il n'y a plus dans leur fonds que sujet de condamnation, d'horreur, de haine de soi-même, de sacrifice et d'abandon. En perdant ainsi cette propre justice pharisienne, on entre dans la vraie justice de Jésus-Christ, qu'on n'a garde de considérer comme la sienne propre.

Cette justice pharisienne est bien plus commune qu'on ne s'imagine. Le premier défaut de cette justice consistoit en ce que le Pharisien la mettoit toute dans les œuvres, s'attachant superstitieusement à la rigueur de la lettre de la loi, pour l'observer de point en point sans en chercher l'esprit. Voilà précisément ce que font tant de Chrétiens. On jeûne, on donne l'aumône, on fréquente les sacremens, on va à l'office de l'église, on prie même, sans amour pour Dieu, sans détachement du monde, sans charité, sans humilité, sans renoncement à soi-même : on est content, pourvu qu'on ait devant soi un cer-

tain nombre de bonnes œuvres régulièrement faites. C'est être pharisien.

Le second défaut de la justice pharisienne est celui que nous avons déjà remarqué; c'est qu'on veut s'appuyer sur cette justice comme sur sa propre force. Ce qui fait qu'elle console tant, c'est qu'elle donne un grand soutien à la nature. On prend un grand plaisir à se voir juste, à se sentir fort, à se mirer dans sa vertu, comme une femme vaine se plaît à considérer sa beauté dans un miroir. L'attachement à cette vue de nos vertus les salit, nourrit notre amour-propre, et nous empêche de nous détacher de nous-mêmes. De là vient que tant d'ames, d'ailleurs droites et pleines de bons désirs, ne font que tournoyer autour d'elles-mêmes sans avancer jamais vers Dieu. Sous prétexte de vouloir conserver ce témoignage intérieur, elles s'occupent toujours d'elles-mêmes avec complaisance; elles craignent autant de se perdre de vue, que d'autres craindroient de s'écarter de Dieu; elles veulent toujours voir un certain arrangement de vertus composées à leur mode; elles veulent toujours goûter le plaisir d'être agréables à Dieu. Ainsi elles ne se nourrissent que d'un plaisir qui les amollit, et d'une superficie de vertus qui les remplit d'elles-mêmes. Il faudroit les vider, et non pas les remplir; les endurcir contre elles-mêmes, et non pas les accoutumer à cette tendresse sensible qui n'a souvent rien de solide. Cette tendresse est pour elles ce que seroit le lait d'une nourrice pour un homme robuste de trente ans. Cette nourriture affoiblit et appetisse l'ame, au lieu de la fortifier. De plus, c'est que ces ames, trop dépen-

dantes du goût sensible et du calme intérieur, sont en danger de perdre tout au premier orage qui s'élèvera : elles ne tiennent qu'au don sensible; dès que le don sensible se retire, tout tombe sans ressource. Elles se découragent aussitôt que Dieu les éprouve; elles n'ont mis aucune différence entre le goût sensible et Dieu : de là vient que, quand ce goût échappe, elles concluent que Dieu les abandonne. Aveugles, qui quittent l'oraison, comme dit sainte Thérèse, quand l'oraison commence à se purifier par l'épreuve, et à devenir plus fructueuse! Une âme qui vit du pain sec de la tribulation, qui se trouve vide de tout bien, qui voit sans cesse sa pauvreté, son indignité et sa corruption, qui ne se lasse jamais de chercher Dieu, quoique Dieu la repousse, qui le cherche lui seul pour l'amour de lui-même, sans se chercher soi-même en Dieu, est bien au-dessus d'une ame qui veut voir sa perfection, qui se trouble dès qu'elle la perd de vue, et qui veut toujours que Dieu la prévienne par de nouvelles caresses.

Suivons Dieu par la route obscure de la pure foi; perdons de vue tout ce qu'il voudra nous cacher; marchons, comme Abraham, sans savoir où tendent nos pas; ne comptons que sur notre misère et sur la miséricorde de Dieu. Seulement allons droit; soyons simples, fidèles, n'hésitant jamais de sacrifier tout à Dieu. Mais gardons-nous bien de nous appuyer sur nos œuvres, ou sur nos sentimens, ou sur nos vertus. Allons toujours à Dieu, sans nous arrêter un moment pour retourner sur nous-mêmes avec complaisance ou avec inquiétude. Abandonnons-lui tout ce qui nous regarde, et songeons à

le glorifier sans relâche dans tous les momens de notre vie.

---

## XIV.

*Remèdes contre la dissipation et contre la tristesse.*

Il me semble que vous êtes en peine sur deux choses; l'une d'éviter la dissipation, et l'autre de vous soutenir contre la tristesse. Pour la dissipation, vous ne vous en guérirez point par des réflexions forcées. N'espérez pas de faire l'ouvrage de la grâce par les ressorts et les industries de la nature. Contentez-vous de donner votre volonté à Dieu sans réserve, et de n'envisager jamais aucun état douloureux que vous n'acceptiez par l'abandon à la divine providence. Gardez-vous bien d'aller jamais au-devant de ces pensées de croix; mais quand Dieu permet qu'elles vous viennent, sans que vous les ayez cherchées, ne les laissez jamais passer sans fruit.

Acceptez, malgré les répugnances et les horreurs de la nature, tout ce que Dieu présente à votre esprit, comme une épreuve par laquelle il veut exercer votre foi. Ne vous mettez point en peine de savoir si vous aurez, dans l'occasion, la force d'exécuter ce que vous désirez faire de loin : l'occasion présente aura sa grâce; mais la grâce du moment auquel vous envisagez ces croix, est de les accepter de bon cœur au temps que Dieu vous les donnera. Le fondement d'abandon posé, marchez tranquillement

et en confiance. Pourvu que cette disposition de votre volonté ne soit point changée par des attachemens volontaires à quelque chose contre l'ordre de Dieu, elle subsistera toujours.

Votre imagination sera errante sur mille vains objets; elle sera même plus ou moins agitée, suivant les lieux où vous serez, et suivant qu'elle aura été plus ou moins ébranlée par des objets plus vifs ou plus languissans. Mais qu'importe? L'imagination, comme dit sainte Thérèse, est la folle de la maison; elle ne cesse de faire du bruit, et d'étourdir; l'esprit même est entraîné par elle; il ne peut s'empêcher de voir les images qu'elle lui présente. Son attention à ces images est inévitable, et cette attention est une distraction véritable : mais, pourvu qu'elle soit involontaire, elle ne sépare jamais de Dieu; il n'y a que la distraction de la volonté qui fait tout le mal.

Si vous ne voulez jamais la distraction, vous ne serez jamais distraite, et il sera vrai de dire que votre oraison n'aura point défailli. Chaque fois que vous apercevrez votre distraction, vous la laisserez tomber sans la combattre, et vous vous retournerez doucement du côté de Dieu sans aucune contention d'esprit. Quand vous ne vous apercevrez point de votre distraction, elle ne sera pas une distraction du cœur. Dès que vous l'apercevrez, vous lèverez les yeux vers Dieu. La fidélité que vous aurez à rentrer en sa présence, toutes les fois que vous vous apercevrez de votre état, vous méritera la grâce d'une présence plus fréquente; et c'est, si je ne me trompe, le moyen de rendre bientôt cette présence familière.

Cette fidélité à se détourner promptement des autres objets, toutes les fois qu'on remarque les distractions, ne sera pas long-temps dans une ame sans le don d'un recueillement fréquent et facile. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse entrer dans cet état par ses propres efforts; cette contention vous rendroit gênée, scrupuleuse, inquiète dans les affaires et dans les conversations où vous avez besoin d'être libre. Vous seriez toujours en crainte que la présence de Dieu ne vous échappe, toujours à courir pour la rattraper; vous vous envelopperiez dans tous les fantômes de votre imagination. Ainsi la présence de Dieu, qui doit, par sa douceur et par sa lumière, faciliter l'application à tous les autres objets que nous avons besoin de considérer dans l'ordre de Dieu, vous rendroit au contraire toujours agitée et presque incapable des fonctions extérieures de votre état.

Ne soyez donc jamais inquiète de ce que cette présence sensible de Dieu vous aura échappé; mais surtout gardez-vous bien de vouloir une présence de Dieu raisonnée, et soutenue par beaucoup de réflexions. Contentez-vous, dans le cours de la journée et dans le détail de vos occupations, d'une vue confuse de Dieu; en sorte que, si on vous demandoit alors quelle est la disposition de votre cœur, il fût vrai de dire qu'il tend à Dieu, quoique vous fussiez alors attentive à quelque autre objet. Ne vous mettez point en peine des égaremens de votre esprit que vous ne pouvez retenir. On se distrait souvent par la crainte des distractions, et puis par le regret de les avoir eues.

Que diriez-vous d'un homme qui, dans un voyage, au lieu de marcher toujours sans s'arrêter, passeroit son temps à prévoir les chutes qu'il pourroit faire, et, quand il en auroit fait quelqu'une, à retourner voir le lieu où il seroit tombé? Marchez, marchez toujours, lui diriez-vous. Je vous dis de même: Marchez sans regarder derrière vous, et sans vous arrêter. *Marchez*, dit l'Apôtre (1), *afin que vous soyez toujours dans une plus grande abondance.* L'abondance de l'amour de Dieu, il est vrai, vous corrigera plus que vos inquiétudes et vos retours empressés sur vous-même.

Cette règle est simple; mais la nature, accoutumée à faire tout par sentiment et par réflexion, la trouve simple jusqu'à l'excès. On voudroit s'aider soi-même, et se donner plus de mouvement: mais c'est en quoi cette règle est bonne, de ce qu'elle tient dans un état de pure foi, où l'on ne s'appuie que sur Dieu à qui l'on s'abandonne, et où l'on meurt à soi-même en supprimant tout ce qui est de soi. Par là on ne multiplie point les pratiques extérieures, qui pourroient gêner les personnes fort occupées, ou nuire à la santé; on les tourne toutes à aimer, mais à aimer simplement; ensuite on ne fait que ce que l'amour fait faire: ainsi on n'est jamais surchargé; car on ne porte que ce qu'on aime. Cette règle, bien prise, suffit aussi pour guérir la tristesse.

Souvent la tristesse vient de ce que, cherchant Dieu, on ne le sent pas assez pour se contenter. Vouloir le sentir n'est pas vouloir le posséder; mais

(1) *I Thess.* IV. 1.

c'est vouloir s'assurer, pour l'amour de soi-même, qu'on le possède, afin de se consoler. La nature abattue et découragée a impatience de se voir dans la pure foi; elle fait tous ses efforts pour s'en tirer, parce que là tout appui lui manque; elle y est comme en l'air; elle voudroit sentir son avancement. A la vue de ses fautes, l'orgueil se dépite, et l'on prend ce dépit de l'orgueil pour un sentiment de pénitence. On voudroit, par amour-propre, avoir le plaisir de se voir parfait; on se gronde de ne l'être pas; on est impatient, hautain et de mauvaise humeur contre soi et contre les autres. Erreur déplorable! Comme si l'œuvre de Dieu pouvoit s'accomplir par notre chagrin! Comme si on pouvoit s'unir au Dieu de paix en perdant la paix intérieure! *Marthe, Marthe, pourquoi vous troubler sur tant de choses* pour le service de Jésus-Christ? *Une seule est nécessaire* (1), qui est de l'aimer et de se tenir immobile à ses pieds.

Quand on est bien abandonné à Dieu, tout ce que l'on fait est bien fait, sans faire beaucoup de choses : on s'abandonne avec confiance pour l'avenir; on veut sans réserve tout ce que Dieu voudra, et l'on ferme les yeux pour ne rien prévoir de l'avenir. Cependant on s'applique dans le présent à accomplir sa volonté; à chaque jour suffit son bien et son mal. Ce journalier accomplissement de la volonté de Dieu est l'avénement de son règne au dedans de nous, et tout ensemble notre pain quotidien. On seroit infidèle, et coupable d'une défiance païenne, si on vouloit pénétrer dans cet avenir du temps que

(1) *Luc.* x. 41, 42.

Dieu nous dérobe : on le lui laisse; c'est à lui de le faire doux ou amer, court ou long : qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux. La plus parfaite préparation à cet avenir, quel qu'il soit, est de mourir à toute volonté propre, pour se livrer totalement à celle de Dieu. Comme la manne avoit tous les goûts, cette disposition générale renferme toutes les grâces et tous les sentimens convenables à tous les états où Dieu pourra nous mettre dans la suite.

Quand on est ainsi prêt à tout, c'est dans le fond de l'abîme que l'on commence à prendre pied; on est aussi tranquille sur le passé que sur l'avenir. On suppose de soi tout le pis qu'on en peut supposer; mais on se jette aveuglément dans les bras de Dieu; on s'oublie, on se perd; et c'est la plus parfaite pénitence que cet oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se renoncer pour s'occuper de Dieu. Cet oubli est le martyre de l'amour-propre; on aimeroit cent fois mieux se contredire, se condamner, se tourmenter le corps et l'esprit, que de s'oublier. Cet oubli est un anéantissement de l'amour-propre, où il ne trouve aucune ressource. Alors le cœur s'élargit; on est soulagé en se déchargeant de tout le poids de soi-même dont on s'accabloit; on est étonné de voir combien la voie est droite et simple. On croyoit qu'il falloit une contention perpétuelle et toujours quelque nouvelle action sans relâche; au contraire, on aperçoit qu'il y a peu à faire; qu'il suffit, sans trop raisonner ni sur l'avenir ni sur le passé, de regarder Dieu avec confiance comme un père qui nous mène dans le moment présent comme par la main. Si quelque

distraction le fait perdre de vue, sans s'arrêter à la distraction, on se retourne vers Dieu, et il fait sentir ce qu'il veut. Si on fait des fautes, on en fait une pénitence qui est une douleur toute d'amour. On se retourne vers celui de qui on s'étoit détourné. Le péché paroît hideux; mais l'humiliation qui en revient, et pour laquelle Dieu l'a permis, paroît bonne. Autant que les réflexions de l'orgueil sur nos propres fautes sont amères, inquiètes et chagrines, autant le retour de l'ame vers Dieu après ses fautes est-il recueilli, paisible, et soutenu par la confiance.

Vous sentirez par expérience combien ce retour simple et paisible vous facilitera votre correction, plus que tous les dépits sur les défauts qui vous dominent. Soyez seulement fidèle à vous tourner simplement vers Dieu, dès le moment que vous apercevrez votre faute. Vous aurez beau chicaner avec vous-même; ce n'est point avec vous que vous devez prendre vos mesures. Quand vous vous grondez sur vos misères, je ne vois dans votre conseil que vous seul avec vous-même. Pauvre conseil, où Dieu n'est pas!

Qui vous tendra la main pour sortir du bourbier? Sera-ce vous? Hé! c'est vous-même qui vous y êtes enfoncé, et qui ne pouvez en sortir. De plus, ce bourbier c'est vous-même; tout le fond de votre mal est de ne pouvoir sortir de vous. Espérez-vous d'en sortir en vous entretenant toujours avec vous-même, et en nourrissant votre sensibilité par la vue de vos foiblesses? Vous ne faites que vous attendrir sur vous-même par tous ces retours. Mais le moindre regard de Dieu calmeroit bien mieux votre cœur

troublé par cette occupation de vous-même. Sa présence opère toujours la sortie de soi-même, et c'est ce qu'il vous faut. Sortez donc de vous-même, et vous serez en paix. Mais comment en sortir? Il ne faut que se tourner doucement du côté de Dieu, et en former peu à peu l'habitude par la fidélité à y revenir toutes les fois qu'on s'aperçoit de sa distraction.

Pour la tristesse naturelle qui vient de la mélancolie, elle ne vient que du corps; ainsi les remèdes et le régime la diminuent. Il est vrai qu'elle revient toujours, mais elle n'est pas volontaire. Quand Dieu la donne, on la supporte en paix, comme la fièvre et les autres maux corporels. L'imagination est dans une noirceur profonde, elle est toute tendue de deuil : mais la volonté, qui ne se nourrit que de pure foi, veut bien éprouver toutes ces impressions: on est en paix, parce qu'on est d'accord avec soi-même, et soumis à Dieu. Il n'est pas question de ce que l'on sent, mais de ce que l'on veut. On veut tout ce qu'on a, on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. On ne voudroit pas soi-même se délivrer de ce qu'on souffre, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de distribuer les croix et les consolations. On est dans la joie au milieu des tribulations, comme dit l'Apôtre[1]; ce n'est pas une joie des sens, c'est une joie de pure volonté.

Les impies, au milieu des plaisirs, ont une joie contrainte, parce qu'ils ne sont jamais contens de leur état; ils voudroient repousser certains dégoûts, et goûter encore certaines douceurs qui leur manquent.

(1) *II Cor.* VII. 4.

Au contraire, l'ame fidèle a une volonté qui n'est contrainte en rien; elle accepte librement tout ce que Dieu lui donne de douloureux; elle le veut, elle l'aime, elle l'embrasse; elle ne voudroit pas le quitter quand même il ne lui en coûteroit qu'un seul désir, parce que ce désir seroit un désir propre, et contraire à son abandon à la Providence, qu'elle ne veut jamais prévenir en rien.

Si quelque chose est capable de mettre un cœur au large et en liberté, c'est cet abandon. Il répand dans le cœur une *paix plus abondante que les fleuves, et une justice qui est comme les abîmes de la mer;* c'est l'expression d'Isaïe (1). Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper ses scrupules et ses craintes noires, adoucir la peine par l'onction de l'amour, donner une certaine vigueur dans toutes les actions, et épancher la joie du Saint-Esprit jusque sur le visage et dans les paroles, c'est cette conduite simple, libre et enfantine entre les bras de Dieu. Mais on raisonne trop, et on se gâte à force de raisonner. Il y a une tentation de raisonnement, qu'il faut craindre comme les autres tentations. Il y a une occupation de soi-même, sensible, inquiète, défiante, qui est une tentation d'autant plus subtile, qu'on ne la regarde point comme une tentation, et qu'au contraire on s'y enfonce de plus en plus, parce qu'on la prend pour la vigilance recommandée dans l'Évangile. La vigilance que Jésus-Christ ordonne est une fidèle attention à aimer toujours, et à accomplir la volonté de Dieu dans le moment présent, suivant les signes qu'on en a : mais elle ne consiste

(1) *Is.* XLVIII. 18.

pas à se troubler, à se mettre à la torture, à s'occuper sans cesse de soi-même, plutôt que de lever les yeux vers Dieu, notre unique secours contre nous-mêmes.

Pourquoi, sous prétexte de vigilance, s'opiniâtrer à découvrir en nous-mêmes ce que Dieu ne veut pas que nous y découvrions pendant cette vie? Pourquoi perdre par là le fruit de la foi pure et de la vie intérieure? Pourquoi se détourner de la présence de Dieu, qu'il veut nous rendre continuelle? Il n'a pas dit : Soyez toujours vous-même l'objet devant lequel vous marchiez; mais il a dit : *Marchez devant moi, et soyez parfait* (1).

David, plein de son esprit, a dit : *Je voyois toujours Dieu devant moi* (2); et encore : *Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur, afin qu'il garantisse mes pieds des filets tendus* (3). Le danger est à ses pieds; cependant ses yeux sont en haut : il est moins utile de considérer notre danger que le secours de Dieu. De plus on voit tout réuni en Dieu; on y voit la misère humaine et la bonté divine; un seul coup d'œil d'une ame droite et pure, si simple qu'il soit, aperçoit tout dans cette lumière infinie. Mais que pouvons-nous voir dans nos propres ténèbres, sinon nos ténèbres mêmes?

O mon Dieu! pourvu que je ne cesse de vous voir, je ne cesserai point de me voir dans toutes mes misères, et je me verrai bien mieux en vous qu'en moi-même. La vraie vigilance est de voir en vous votre volonté pour l'accomplir, et non de raisonner à l'infini sur l'état de la mienne. Quand les occupations

(1) *Gen.* XVII. 1. — (2) *Ps.* XV. 8. — (3) *Ps.* XXIV. 15.

extérieures m'empêcheront de vous voir seul, en fermant dans l'oraison les avenues de tous mes sens, alors je vous verrai, Seigneur, faisant tout en tous. Je verrai partout avec joie votre volonté s'accomplir et au dedans et au dehors de moi; je dirai sans cesse *Amen*, comme les bienheureux; je chanterai toujours dans mon cœur le cantique de la céleste Sion. Je vous bénirai même dans les méchans, qui, par leur volonté mauvaise, ne laissent pas d'accomplir malgré eux la vôtre toute juste, toute sainte, toute-puissante. Dans la chaste liberté de l'esprit que vous donnez à vos enfans, j'agirai et je parlerai simplement, gaîment et avec confiance : *Quand même je passerois au travers des ombres de la mort, je ne craindrois rien, parce que vous êtes toujours avec moi* (1). Je ne chercherai jamais aucun péril; je n'entrerai jamais dans aucun engagement qu'avec des signes de votre providence, qui y soient ma force et ma consolation. Dans les états mêmes où votre vocation me soutiendra, je donnerai au recueillement, à l'oraison, à la retraite, tous les jours, toutes les heures, tous les momens que vous me laisserez libres : je ne quitterai jamais ce bienheureux état, qu'autant que vous m'appellerez vous-même à quelque fonction extérieure. Alors je sortirai en apparence de vous, mais vous sortirez avec moi; et, dans cette sortie apparente, vous me porterez dans votre sein : je ne me chercherai point moi-même dans le commerce des créatures; je ne craindrai point que le recueillement diminue mon agrément auprès d'elles, et dessèche ma conversation; car je

(1) *Ps.* XXII. 4.

ne veux plaire aux hommes qu'autant qu'il le faut pour vous plaire.

Si vous voulez vous servir de moi pour votre œuvre sur eux, je me livre; et, sans réflexion sur moi, je répandrai simplement sur eux tout ce que vous avez fait découler de vos dons sur moi : je ne marcherai point à tâtons, en retombant toujours sur moi-même : quelque périlleuse et dissipante que soit cette fonction, je me comporterai simplement devant vous avec une droite intention, sachant quelle est la bonté du père devant qui je marche; il ne veut point de subtilité dans les siens.

Si, au contraire, vous ne voulez pas vous servir de moi pour les autres, je ne m'offrirai point; je n'irai au-devant de rien ; je ferai en paix les autres choses auxquelles vous me bornerez : car, selon l'attrait d'abandon que vous me donnez, je ne désire ni ne refuse rien, je me prête à tout, et consens d'être inutile à tout. Cherché, rebuté, connu, ignoré, applaudi, contredit, que m'importe? C'est vous, et non pas moi ; c'est vous, et non pas vos dons distingués de vous et de votre amour, que je cherche. Tous les états qui sont bons me sont indifférens. *Amen.*

## XV.

### *Remèdes contre la tristesse.*

Pour ce qui regarde une certaine tristesse qui resserre le cœur et qui l'abat, voici deux règles qu'il me paroît important d'observer. La première est de remédier à cette tristesse par les moyens que la Providence nous fournit; par exemple, ne se point surcharger d'affaires pénibles, pour ne succomber point sous un fardeau disproportionné; ménager non-seulement les forces de son corps, mais encore celles de son esprit, en ne prenant point sur soi des choses où l'on compteroit trop sur son courage ; se réserver des heures pour prier, pour lire, pour s'encourager par de bonnes conversations ; même s'égayer, pour délasser tout ensemble l'esprit avec le corps, suivant le besoin.

Il faut encore quelque personne sûre et discrète, à qui on puisse décharger son cœur pour tout ce qui n'est point du secret d'autrui ; car cette décharge soulage et élargit le cœur oppressé. Souvent des peines trop long-temps retenues grossissent jusqu'à crever le cœur. Si elles pouvoient s'exhaler, on verroit qu'elles ne méritent point toute l'amertume qu'elles ont causée. Rien ne tire tant l'ame d'une certaine noirceur profonde, que la simplicité et la petitesse avec laquelle elle expose son découragement aux dépens de sa gloire, demandant lumière et consolation dans la communication qui doit être entre les enfans de Dieu.

La

La seconde règle est de porter paisiblement toutes les impressions involontaires de tristesse que nous souffrons malgré les secours et les précautions que nous venons d'expliquer. Les découragemens intérieurs nous font aller plus vite que tout le reste, dans la voie de la foi, pourvu qu'ils ne nous arrêtent point, et que la lâcheté involontaire de l'ame ne la livre point à cette tristesse qui s'empare, comme par force, de tout l'intérieur. Un pas fait en cet état est toujours un pas de géant : il vaut mieux que mille, faits dans une disposition plus douce et plus consolante. Il n'y a donc qu'à mépriser notre découragement, et qu'à aller toujours, pour rendre cet état de foiblesse plus utile et plus grand que celui du courage et de la force la plus héroïque.

O que ce courage sensible, qui rend tout aisé, qui fait et qui souffre tout, qui se sait bon gré de n'hésiter jamais, est trompeur! O qu'il nourrit la confiance propre et une certaine élévation de cœur! Ce courage, qui édifie quelquefois merveilleusement le public, nourrit au dedans une certaine satisfaction, et un témoignage qu'on se rend à soi-même, qui est un poison subtil. On a le goût de sa propre vertu, on s'y complaît, on veut la posséder; on se sait bon gré de sa force.

Une ame affoiblie et humiliée, qui ne trouve plus de ressource en elle, qui craint, qui est troublée, qui est triste jusqu'à la mort, comme Jésus-Christ lorsqu'il étoit dans le jardin, qui s'écrie enfin comme lui sur la croix : *O Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* est bien plus purifiée, plus déprise d'elle-même, plus anéantie et plus morte à

tout désir propre, que ces ames fortes qui jouissent en paix des fruits de leur vertu.

Heureuse l'ame que Dieu abat, que Dieu écrase, à qui Dieu ôte toute force en elle-même pour ne se plus soutenir qu'en lui; qui voit sa pauvreté, qui en est contente; qui porte, outre les croix du dehors, la grande croix intérieure du découragement, sans laquelle toutes les autres ne péseroient rien!

## XVI.

### *Sur la pensée de la mort.*

On ne peut trop déplorer l'aveuglement des hommes de ne pas vouloir penser à la mort, et de se détourner d'une chose inévitable que l'on peut rendre heureuse en y pensant souvent. La mort ne trouble que les personnes charnelles : *le parfait amour chasse la crainte* (1). Ce n'est pas par se croire juste qu'on cesse de craindre, c'est par aimer simplement, et s'abandonner sans retour sur soi à celui qu'on aime. Voilà ce qui rend la mort douce et précieuse. Quand on est mort à soi-même, la mort du corps n'est plus que la consommation de l'œuvre de la grâce.

On évite la pensée de la mort pour ne se pas attrister; elle ne sera triste que pour ceux qui n'y auront pas pensé. Elle arrivera enfin cette mort, et éclairera celui qui n'aura pas voulu être éclairé pendant sa vie. On aura à la mort une lumière très-

(1) *I Joan.* IV. 18.

distincte de tout ce que nous aurons fait et de tout ce que nous aurions dû faire ; nous verrons clairement l'usage que nous aurions dû faire des grâces reçues, des talens, des biens, de la santé, du temps, et de tous les avantages ou malheurs de notre vie.

La pensée de la mort est la meilleure règle que nous puissions prendre pour toutes nos actions et nos projets. Il faut la désirer; mais il la faut aussi attendre avec la même soumission que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans tout le reste. On doit la désirer puisqu'elle est la consommation de notre pénitence, l'entrée de notre bonheur, et notre éternelle récompense.

Il ne faut point dire que l'on veut vivre pour faire pénitence, puisque la mort est la meilleure que nous puissions faire. Nos péchés seront purgés plus purement, et expiés plus efficacement par notre mort, que par toutes nos pénitences. Elle sera aussi douce pour les gens de bien, qu'elle sera amère pour les méchans. Nous la demandons tous les jours dans le *Pater ;* il faut que tous demandent que *le royaume de Dieu leur arrive.* Il faut donc la désirer, puisque la prière n'est que le désir du cœur, et que ce royaume ne peut venir pour nous que par notre mort. Saint Paul recommande aux Chrétiens de *se consoler ensemble* (1) dans la pensée de la mort.

(1) *I Thess.* IV. 17.

## XVII.

### *Nécessité de connoître Dieu : cette connoissance est l'ame et le fondement de la solide piété.*

Ce qui manque le plus aux hommes, c'est la connoissance de Dieu. Ils savent, quand ils ont beaucoup lu, une certaine suite de miracles et de marques de providence par les faits de l'histoire; ils ont fait des réflexions sérieuses sur la corruption et sur la fragilité du monde; ils se sont même convaincus de certaines maximes utiles pour la réformation de leurs mœurs par rapport au salut : mais tout cet édifice manque de fondement; ce corps de piété et de christianisme est sans ame. Ce qui doit animer le véritable fidèle, c'est l'idée de Dieu qui est tout, qui fait tout, et à qui tout est dû. Il est infini en tout, en sagesse, en puissance, en amour. Il ne faut donc pas s'étonner si tout ce qui vient de lui tient de ce caractère d'infini, et surpasse la raison humaine. Quand il prépare et arrange quelque chose, ses conseils et ses voies sont, comme dit l'Écriture (1), autant au-dessus de nos conseils et de nos voies, que le ciel est au-dessus de la terre. Quand il veut exécuter ce qu'il a résolu, sa puissance ne se montre par aucuns efforts ; car il n'y a aucun effet, quelque grand qu'il puisse être, qui lui soit moins facile que les plus communs : il ne lui en a pas plus coûté pour tirer du néant le ciel et la terre, tels que nous les voyons, que pour faire

(1) *Is.* LV. 6.

couler une rivière dans sa pente naturelle, ou pour laisser tomber une pierre de haut en bas. Sa puissance se trouve toute entière dans sa volonté : il n'a qu'à vouloir, et les choses sont d'abord faites. Si l'Écriture le représente parlant dans la création, ce n'est pas qu'il ait eu besoin d'une parole qui soit sortie de lui pour faire entendre sa volonté à toute la nature qu'il vouloit produire. Cette parole, que l'Écriture nous représente, est toute simple et tout intérieure; c'est la pensée qu'il a eue de faire les choses, et la résolution qu'il en a formée au fond de lui-même. Cette pensée a été féconde; et sans sortir de lui, elle a tiré de lui, comme de la source de tous les êtres, tous ceux qui composent l'univers. Sa miséricorde tout de même n'est autre chose que sa pure volonté : il nous a aimés avant la création du monde; il nous a vus, il nous a connus, il nous a préparé ses biens; il nous a aimés et choisis dès l'éternité. Quand il nous arrive quelque bien nouveau, il découle de cette ancienne source : Dieu n'a jamais de volonté nouvelle sur nous : il ne change point; c'est nous qui changeons. Quand nous sommes justes et bons, nous lui sommes conformes et agréables; quand nous quittons la justice, et que nous cessons d'être bons, nous cessons de lui être conformes et de lui plaire. C'est une règle immuable, de laquelle la créature changeante s'approche et s'écarte successivement. Sa justice contre les méchans et son amour pour les bons ne sont que la même chose : c'est la même bonté qui s'unit avec tout ce qui est bon, et qui est incompatible avec tout ce qui est mauvais. Pour la miséricorde, c'est la bonté de Dieu qui, nous trouvant mauvais,

veut nous rendre bons. Cette miséricorde, qui se fait sentir à nous dans le temps, est dans sa source un amour éternel de Dieu pour sa créature. Lui seul donne la vraie bonté. Malheur à l'ame présomptueuse qui espère de la trouver en soi-même! C'est l'amour que Dieu a pour nous qui nous donne tout.

Mais le plus grand don qu'il nous puisse faire, c'est de nous donner l'amour que nous devons avoir pour lui. Quand Dieu nous aime jusqu'à faire que nous l'aimions, il règne en nous; il y fait notre vie, notre paix, notre bonheur, et nous commençons déjà à vivre de sa vie bienheureuse. Cet amour qu'il a pour nous porte son caractère infini : il n'aime point, comme nous, d'un amour borné et rétréci : quand il aime, toutes les démarches de son amour sont infinies. Il descend du ciel sur la terre pour chercher la créature de boue qu'il aime; il se fait homme et boue avec elle; il lui donne sa chair à manger. C'est par de tels prodiges d'amour que l'infini surpasse toutes les affections dont les hommes sont capables. Il aime en Dieu; et cet amour n'a rien qui ne soit incompréhensible. Le comble de la folie est de vouloir mesurer l'amour infini à une sagesse bornée. Bien loin de perdre quelque chose de sa grandeur dans ces excès d'amour, il y grave le caractère de sa grandeur, en y marquant les saillies et les transports d'un amour infini. O qu'il est grand et aimable dans ses mystères! Mais nous n'avons point d'yeux pour les voir, et nous manquons de sentiment pour apercevoir Dieu en tout.

## XVIII.

*Suite du même sujet. Dieu n'est point aimé, parce qu'il n'est pas connu.*

Il ne faut point s'étonner que les hommes fassent si peu pour Dieu, et que le peu qu'ils font pour lui leur coûte tant : ils ne le connoissent point ; à peine croient-ils qu'il est. La croyance qu'ils en ont est plutôt une déférence aveugle à l'autorité d'un sentiment public, qu'une conviction vive et distincte de la divinité. On la suppose, parce qu'on n'oseroit l'examiner, et parce qu'on est là-dessus dans une distraction d'indifférence, qui vient de ce qu'on est entraîné par ses passions vers d'autres objets. Mais on ne connoît Dieu que comme je ne sais quoi de merveilleux, d'obscur, et d'éloigné de nous : on le regarde comme un être puissant et sévère, qui demande beaucoup de nous, qui gêne nos inclinations, qui nous menace de grands maux, et contre le jugement terrible duquel il faut se précautionner. Voilà ce que pensent ceux qui font des réflexions sérieuses sur la religion, encore sont-ils en bien petit nombre. On dit : C'est une personne qui craint Dieu : en effet, elle ne fait que le craindre sans l'aimer, comme des enfans craignent le maître qui donne le fouet, comme un mauvais valet craint les coups de celui qu'il sert, quand il le sert par crainte, et sans se soucier de ses intérêts. Voudroit-on être traité par un fils ou même par un domestique, comme on traite Dieu ? C'est

qu'on ne le connoît pas; car si on le connoissoit, on l'aimeroit. *Dieu est amour*, comme dit saint Jean (1); celui qui ne l'aime point ne le connoît point, car comment connoître l'amour sans l'aimer? Il faut donc conclure que tous ces gens qui ne font encore que craindre Dieu, ne le connoissent point.

Mais qui est-ce, ô mon Dieu, qui vous connoîtra? celui qui ne connoîtra plus que vous, qui ne se connoîtra plus lui-même, et à qui tout ce qui n'est point vous sera comme s'il n'étoit pas. Le monde seroit surpris d'entendre parler ainsi, parce que le monde est plein de lui-même, de la vanité, du mensonge, et vide de Dieu. Mais j'espère qu'il y aura toujours des ames qui auront faim de Dieu, et qui goûteront les vérités que je vais dire.

O mon Dieu! avant que vous fissiez le ciel et la terre il n'y avoit que vous. Vous étiez, car vous n'avez jamais commencé à être : mais vous étiez seul. Hors vous il n'y avoit rien : vous jouissiez de vous-même dans cette solitude bienheureuse; vous vous suffisiez à vous-même, et vous n'aviez besoin de trouver rien hors de vous, puisque c'est vous qui donnez, bien loin de recevoir, à tout ce qui n'est pas vous-même. Par votre parole toute-puissante, c'est-à-dire par votre simple volonté, à qui rien ne coûte, et qui fait tout ce qu'elle veut par son pur vouloir, sans succession de temps, et sans aucun travail extérieur, vous fîtes que ce monde, qui n'étoit pas, commençât à être. Vous ne fîtes point comme les ouvriers d'ici-bas, qui trouvent les matériaux de leurs ouvrages, qui ne font que les rassembler, et dont l'art consiste

(1) *I Joan.* IV. 8, 16.

à ranger peu à peu, avec beaucoup de peine, ces matériaux qu'ils n'ont pas faits. Vous ne trouvâtes rien de fait, et vous fîtes vous-même tous les matériaux de votre ouvrage. C'est sur le néant que vous travaillâtes. Vous dîtes : Que le monde soit, et il fut. Vous n'eûtes qu'à dire, et tout fut fait.

Mais pourquoi fîtes-vous toutes ces choses ? Elles furent toutes faites pour l'homme, et l'homme fut fait pour vous. Voilà l'ordre que vous établîtes : malheur à l'ame qui le renverse, qui veut que tout soit pour elle, et qui se renferme en soi ! C'est violer la loi fondamentale de la création. Non, mon Dieu, vous ne pouvez céder vos droits essentiels de créateur; ce seroit vous dégrader vous-même. Vous pouvez pardonner à l'ame coupable qui vous a outragé, parce que vous pouvez la remplir de votre pur amour; mais vous ne pouvez cesser d'être contraire à l'ame qui rapporte vos dons à elle-même, et qui refuse de se rapporter elle-même par un sincère et désintéressé amour à son créateur. Ne faire que vous craindre, ce n'est pas se rapporter à vous, c'est au contraire ne penser à vous que par rapport à soi. Vous aimer dans la seule vue de jouir des avantages qu'on trouve en vous, c'est vous rapporter à soi, au lieu de se rapporter à vous. Que faut-il donc pour se rapporter entièrement au Créateur ? Il faut se renoncer, s'oublier, se perdre, entrer dans vos intérêts, ô mon Dieu, contre les siens propres ; n'avoir plus ni volonté, ni gloire, ni paix que la vôtre; en un mot ; c'est vous aimer sans s'aimer soi-même.

O combien d'ames, qui, sortant de cette vie chargées de vertus et de bonnes œuvres, n'auront point

cette pureté entière, sans laquelle on ne peut voir Dieu ; et qui, faute d'être trouvées dans ce rapport simple et total de la créature à son créateur, auront besoin d'être purifiées par ce feu jaloux qui ne laisse, dans l'autre vie, rien à l'ame de tout ce qui l'attache à elle-même ! Elles n'entreront en Dieu, ces ames, qu'après être pleinement sorties d'elles-mêmes dans cette épreuve d'une inexorable justice. Tout ce qui est encore à soi est du domaine du purgatoire. Hélas ! combien d'ames qui se reposent sur leurs vertus, et qui ne veulent point entendre ce renoncement sans réserve ! Cette parole leur est dure, et les scandalise : mais qu'il leur en coûtera pour l'avoir négligée ! Elles paieront au centuple les retours sur elles-mêmes et les vaines consolations dont elles n'auront pas eu le courage de se déprendre.

Revenons donc. Telle est la grandeur de Dieu, qu'il ne peut rien faire que pour lui-même et pour sa propre gloire. C'est cette gloire incommunicable dont il est nécessairement jaloux, et qu'il ne peut donner à personne, comme il le dit lui-même (1). Au contraire, telle est la bassesse et la dépendance de la créature, qu'elle ne peut, sans s'ériger en fausse divinité, et sans violer la loi immuable de sa création, rien faire, rien dire, rien penser, rien vouloir pour elle-même et pour sa propre gloire.

O néant, tu veux te glorifier ! Tu n'es qu'à condition de n'être jamais rien à tes propres yeux : tu n'es que pour celui qui te fait être. Il se doit tout à lui-même ; tu te dois tout à lui : il ne peut t'en rien relâcher ; tout ce qu'il te laisseroit à toi-même sorti-

(1) *Is.* XLII. 8.

roit des règles inviolables de sa sagesse et de sa bonté. Un seul instant, un seul soupir de ta vie donné à ton intérêt propre, blesseroit essentiellement la fin du Créateur dans la création. Il n'a besoin de rien; mais il veut tout, parce que tout lui est dû, et que tout n'est pas trop pour lui. Il n'a besoin de rien, tant il est grand : mais cette même grandeur fait qu'il ne peut rien produire hors de lui qui ne soit tout pour lui-même : c'est son bon plaisir qu'il veut dans sa créature. Il a fait pour moi le ciel et la terre; mais il ne peut souffrir que je fasse volontairement et par choix un seul pas pour une autre fin que celle d'accomplir sa volonté. Avant qu'il eût produit des créatures, il n'y avoit point d'autre volonté que la sienne. Croirons-nous qu'il ait créé des créatures raisonnables pour vouloir autrement que lui? Non, non; c'est sa raison souveraine qui doit les éclairer et être leur raison; c'est sa volonté, règle de tout bien, qui doit vouloir en nous : toutes ces volontés n'en doivent faire qu'une seule par la sienne; c'est pourquoi nous lui disons : *Que votre règne vienne ; que votre volonté se fasse.*

Pour mieux comprendre tout ceci, il faut se représenter que Dieu, qui nous a faits de rien, nous refait encore, pour ainsi dire, à chaque instant. De ce que nous étions hier, il ne s'ensuit pas que nous devions être encore aujourd'hui : nous pourrions cesser d'être, et nous retomberions effectivement dans le néant d'où nous sommes sortis, si la même main toute-puissante qui nous en a tirés ne nous empêchoit d'y être replongés. Nous ne sommes rien par nous-mêmes : nous ne sommes que ce que Dieu nous fait

être, et seulement pour le temps qu'il lui plaît : il n'a qu'à retirer sa main qui nous porte, pour nous renfoncer dans l'abîme de notre néant ; comme une pierre, qu'on tient en l'air, tombe de son propre poids dès qu'on ne la tient plus. Nous n'avons donc l'être et la vie que par le don de Dieu.

De plus, il y a d'autres biens, qui étant d'un ordre encore plus pur et plus élevé, viennent encore plus de lui. La bonne vie vaut encore mieux que la vie ; la vertu est d'un plus grand prix que la santé ; la droiture du cœur et l'amour de Dieu sont plus au-dessus des dons temporels que le ciel ne l'est au-dessus de la terre. Si donc nous sommes incapables de posséder un seul moment ces dons vils et grossiers sans le secours de Dieu, à combien plus forte raison faut-il qu'il nous donne ces autres dons sublimes de son amour, du détachement de nous-mêmes, et de toutes les vertus.

C'est donc, ô mon Dieu, ne vous point connoître, que de vous regarder hors de nous, comme un Être tout-puissant qui donne des lois à toute la nature, et qui a fait tout ce que nous voyons. C'est ne connoître encore qu'une partie de ce que vous êtes ; c'est ignorer ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus touchant pour vos créatures raisonnables. Ce qui m'enlève et qui m'attendrit, c'est que vous êtes le Dieu de mon cœur. Vous y faites tout ce qu'il vous plaît. Quand je suis bon, c'est vous qui me rendez tel : non-seulement vous tournez mon cœur comme il vous plaît, mais encore vous me donnez un cœur selon le vôtre. C'est vous qui vous aimez vous-même en moi ; c'est vous qui animez mon ame, comme mon

ame anime mon corps ; vous m'êtes plus présent et plus intime que je ne le suis à moi-même ; ce *moi*, auquel je suis si sensible et que j'ai tant aimé, me doit être étranger en comparaison de vous : c'est vous qui me l'avez donné ; sans vous il ne seroit rien : voilà pourquoi vous voulez que je vous aime plus que lui.

O puissance incompréhensible de mon créateur ! O droit du créateur sur sa créature, que jamais la créature ne comprendra assez ! O prodige d'amour, que Dieu seul peut faire ! Dieu se met, pour ainsi dire, entre moi et moi ; il me sépare d'avec moi-même ; il veut être plus près de moi par le pur amour que je ne le suis de moi-même ; il veut que je regarde ce *moi* comme je regarderois un être étranger ; que je sorte des bornes étroites de ce *moi*, que je le sacrifie sans retour, et que je le rapporte tout entier et sans condition au créateur de qui je le tiens. Ce que je suis me doit être bien moins cher que celui par qui je suis. Il m'a fait pour lui, et non pour moi-même ; c'est-à-dire, pour l'aimer, pour vouloir ce qu'il veut, et non pour m'aimer en cherchant ma propre volonté. Si quelqu'un sent son cœur révolté contre ce sacrifice entier du *moi* à celui qui nous a créés, je déplore son aveuglement, j'ai compassion de le voir esclave de lui-même, et je prie Dieu de l'en délivrer, en lui enseignant à aimer sans intérêt propre !

O mon Dieu ! je vois dans ces personnes scandalisées de votre pur amour, les ténèbres et la rebellion causées par le péché originel. Vous n'aviez point fait le cœur de l'homme avec cette pente de propriété si

monstrueuse. Cette rectitude, où l'Écriture nous apprend que vous l'aviez créé, ne consistoit qu'à n'être point à soi, mais à celui qui nous a faits pour lui. O Père! vos enfans sont défigurés; ils ne vous ressemblent plus. Ils s'irritent, ils se découragent, quand on leur parle d'être à vous comme vous êtes à vous-même. En renversant cet ordre si juste, ils veulent follement s'ériger en divinités: ils veulent être à eux-mêmes, faire tout pour eux, ou du moins ne se donner à vous qu'avec des réserves, à certaines conditions, et pour leur propre intérêt. O monstrueuse propriété! ô droits de Dieu inconnus! ô ingratitude et insolence de la créature! Misérable néant! qu'as-tu à garder pour toi? qu'as-tu qui t'appartienne? qu'as-tu qui ne vienne d'en haut, et qui ne doive y retourner? Tout, jusqu'à ce *moi* si injuste, qui veut partager avec Dieu ses dons, est un don de Dieu qui n'est fait que pour lui: tout ce qui est en toi crie contre toi pour le créateur. Tais-toi donc, créature, qui te dérobes à ton créateur, et rends-toi à lui.

Mais hélas, ô mon Dieu! quelle consolation de penser que tout est votre ouvrage, autant au dedans de moi-même qu'au dehors! Vous êtes toujours avec moi, quand je fais mal: vous êtes au dedans de moi, me reprochant le mal que je fais, m'inspirant le regret du bien que j'abandonne, et me montrant une miséricorde qui me tend les bras. Quand je fais bien, c'est vous qui m'en inspirez le désir, qui le faites en moi et par moi: c'est vous qui aimez le bien, qui haïssez le mal dans mon cœur, qui souffrez, qui priez, qui édifiez le prochain, qui faites l'aumône.



Je fais toutes ces choses, mais c'est par vous ; vous me les faites faire ; vous les mettez en moi. Ces bonnes œuvres, qui sont vos dons, deviennent mes œuvres ; mais elles sont toujours vos dons, et elles cessent d'être bonnes œuvres dès que je les regarde comme miennes, et que votre don, qui en fait tout le prix, échappe à ma vue.

Vous êtes donc, et je suis ravi de le pouvoir penser ; sans cesse opérant au fond de moi-même : vous y travaillez invisiblement, comme un ouvrier qui travaille aux mines dans les entrailles de la terre : vous faites tout, et le monde ne vous voit pas ; il ne vous attribue rien : moi-même je m'égarois en vous cherchant par de vains efforts bien loin de moi. Je rassemblois dans mon esprit toutes les merveilles de la nature, pour me former quelque image de votre grandeur ; j'allois vous demander à toutes vos créatures ; et je ne songeois pas à vous trouver au fond de mon cœur, où vous ne cessez d'être. Non, mon Dieu, il ne faut point creuser au fond de la terre, il ne faut point passer au-delà des mers, il ne faut point voler jusque dans les cieux, comme disent vos saints oracles (1), pour vous trouver : vous êtes plus près de nous que nous-mêmes.

O Dieu si grand et si familier tout ensemble ; si élevé au-dessus des cieux, et si proportionné à la bassesse de sa créature ; si immense, et si intimement renfermé dans le fond de mon cœur ; si terrible, et si aimable ; si jaloux, et si facile pour ceux qui vous traitent avec la familiarité du pur amour, quand est-ce que vos propres enfans cesseront de vous ignorer ?

(1) *Deut.* XXX. 12. *Rom.* X. 6.

Qui me donnera une voix assez forte pour reprocher au monde entier son aveuglement, et pour lui annoncer avec autorité tout ce que vous êtes?

Quand on dit aux hommes de vous chercher dans leur propre cœur, c'est leur proposer de vous aller chercher plus loin que les terres les plus inconnues. Qu'y a-t-il de plus éloigné, et de plus inconnu, pour la plupart des hommes vains et dissipés, que le fond de leur propre cœur? Savent-ils ce que c'est que de rentrer jamais en eux-mêmes? En ont-ils jamais tenté le chemin? Peuvent-ils même s'imaginer ce que c'est que ce sanctuaire intérieur, ce fond impénétrable de l'ame où vous voulez être adoré en esprit et en vérité? Ils sont toujours hors d'eux-mêmes, dans les objets de leur ambition ou de leur amusement. Hélas! comment entendroient-ils les vérités célestes, puisque les vérités même terrestres, comme dit Jésus-Christ (1), ne peuvent se faire sentir à eux? Ils ne peuvent concevoir ce que c'est que de rentrer en soi par de sérieuses réflexions : que diroient-ils si on leur proposoit d'en sortir pour se perdre en Dieu?

Pour moi, ô mon Créateur, les yeux fermés à tous les objets extérieurs, qui ne sont que vanité et qu'affliction d'esprit (2), je veux trouver dans le plus secret de mon cœur une intime familiarité avec vous par Jésus votre fils, qui est votre sagesse et votre raison éternelle, devenue enfant, pour rabaisser par son enfance et par la folie de sa croix notre vaine et folle sagesse. C'est là que je veux, quoi qu'il m'en coûte, malgré mes prévoyances et mes réflexions,

(1) *Joan.* III. 12. — (2) *Eccles.* I. 14.

devenir

devenir petit, insensé, encore plus méprisable à mes propres yeux qu'à ceux de tous les faux sages. C'est là que je veux m'enivrer du Saint-Esprit, comme les apôtres, et consentir comme eux à être le jouet du monde. Mais qui suis-je pour penser ces choses? Ce n'est plus moi, vile et fragile créature, ame de boue et de péché; c'est vous, ô Jésus, vérité de Dieu, qui les pensez en moi, et qui les accomplirez, pour faire mieux triompher votre grâce par un plus indigne instrument.

O Dieu! on ne vous connoît point; on ne sait qui vous êtes. *La lumière luit au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne peuvent la comprendre* (1). C'est par vous qu'on vit, qu'on respire, qu'on pense, qu'on goûte les plaisirs; et on oublie celui par qui on fait toutes ces choses! On ne voit rien que par vous, lumière universelle, soleil des ames, qui luisez encore plus clairement que celui des corps; et, ne voyant rien que par vous, on ne vous voit point! C'est vous qui donnez tout; aux astres leur lumière, aux fontaines leurs eaux et leur cours, à la terre ses plantes, aux fruits leur saveur, aux fleurs leurs parfums, à toute la nature sa richesse et sa beauté; aux hommes la santé, la raison, la vertu; vous donnez tout; vous faites tout; vous réglez tout. Je ne vois que vous; tout le reste disparoît comme une ombre aux yeux de celui qui vous a vu une fois: et le monde ne vous voit point! Mais hélas! celui qui ne vous voit point n'a jamais rien vu et a passé sa vie dans l'illusion d'un songe; il est comme s'il n'étoit pas, plus malheureux encore, car il eût mieux valu

(1) *Joan.* I. 5.

pour lui, comme je l'apprends de votre parole, qu'il ne fût jamais né.

Pour moi, mon Dieu, je vous trouve partout: au dedans de moi-même, c'est vous qui faites tout ce que je fais de bon. J'ai senti mille fois que je ne pouvois par moi-même, ni vaincre mon humeur, ni détruire mes habitudes, ni modérer mon orgueil, ni suivre ma raison, ni continuer de vouloir le bien que j'avois une fois voulu. C'est vous qui donnez cette volonté; c'est vous qui la conservez pure : sans vous je ne suis qu'un roseau agité par le moindre vent. Vous m'avez donné le courage, la droiture, et tous les bons sentimens que j'ai : vous m'avez formé un cœur nouveau qui désire votre justice, et qui est altéré de votre vérité éternelle. En me le donnant, vous avez arraché ce cœur du vieil homme, pétri de boue et de corruption, jaloux, vain, ambitieux, inquiet, injuste, ardent pour les plaisirs. Quelque misère qui me reste, hélas! aurois-je pu jamais espérer de me tourner ainsi vers vous, et de secouer le joug de mes passions tyranniques?

Mais voici la merveille qui efface tout le reste. Quel autre que vous pouvoit m'arracher à moi-même, tourner toute ma haine et tout mon mépris contre moi? Ce n'est point moi qui ai fait cet ouvrage; car ce n'est point par soi-même qu'on sort de soi : il a donc fallu un soutien étranger sur lequel je pusse m'appuyer hors de mon propre cœur pour en condamner la misère. Il falloit que ce secours fût étranger; car je ne pouvois le trouver en moi, qu'il falloit combattre : mais il falloit aussi qu'il fût intime, pour arracher le *moi* des derniers replis de mon cœur.

C'est vous, Seigneur, qui, portant votre lumière dans ce fond de mon ame, impénétrable à tout autre, m'y avez montré toute ma laideur. Je sais bien qu'en la voyant je ne l'ai pas changée, et que je suis encore difforme à vos yeux ; je sais bien que les miens n'ont pu découvrir toute ma difformité ; mais du moins j'en vois une partie, et je voudrois découvrir le tout. Je me vois horrible, et je suis en paix ; car je ne veux ni flatter mes vices, ni que mes vices me découragent. Je les vois donc, et je porte sans me troubler cet opprobre. Je suis pour vous contre moi, ô mon Dieu ! Il n'y a que vous qui ayez pu me diviser ainsi d'avec moi-même. Voilà ce que vous avez fait au dedans, et vous continuez chaque jour de le faire, pour m'ôter tous les restes de la vie maligne d'Adam, et pour achever la formation de l'homme nouveau. C'est cette seconde création de l'homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour.

Je me laisse, ô mon Dieu, dans vos mains : tournez, retournez cette boue, donnez-lui une forme ; brisez-la ensuite ; elle est à vous, elle n'a rien à dire : il me suffit qu'elle serve à tous vos desseins, et que rien ne résiste à votre bon plaisir, pour lequel je suis fait. Demandez, ordonnez, défendez : que voulez-vous que je fasse ? que voulez-vous que je ne fasse pas ? Elevé, abaissé, consolé, souffrant, appliqué à vos œuvres, inutile à tout, je vous adorerai toujours également, en sacrifiant toute volonté propre à la vôtre : il ne me reste qu'à dire en tout comme Marie (1) : *Qu'il me soit fait selon votre parole !*

Mais pendant que vous faites tout ainsi au dedans,

(1) *Luc.* I. 38.

vous n'agissez pas moins au dehors. Je découvre partout, jusque dans les moindres atomes, cette grande main qui porte le ciel et la terre, et qui semble se jouer en conduisant tout l'univers. L'unique chose qui m'a embarrassé, est de comprendre comment vous laissez tant de maux mêlés avec les biens. Vous ne pouvez faire le mal; tout ce que vous faites est bon; d'où vient donc que la face de la terre est couverte de crimes et de misères? Il semble que le mal prévale partout sur le bien. Vous n'avez fait le monde que pour votre gloire, et on est tenté de croire qu'il se tourne à votre déshonneur. Le nombre des méchans surpasse infiniment celui des bons, au dedans même de votre Église: toute chair a corrompu sa voie; les bons mêmes ne sont bons qu'à demi, et me font presque autant gémir que les autres. Tout souffre, tout est dans un état violent; la misère égale la corruption. Que tardez-vous, Seigneur, à séparer les biens et les maux? Hâtez-vous; donnez gloire à votre nom; apprenez à ceux qui le blasphèment combien il est grand. Vous vous devez à vous-même de rappeler toutes choses à l'ordre. J'entends l'impie qui dit sourdement que vous avez les yeux fermés à tout ce qui se passe ici-bas (1). Élevez-vous, élevez-vous, Seigneur; foulez aux pieds tous vos ennemis.

Mais, ô mon Dieu, que vos jugemens sont profonds! vos voies sont plus élevées au-dessus des nôtres, que les cieux ne le sont au-dessus de la terre (2). Nous sommes impatiens, parce que notre vie entière n'est que comme un moment; au contraire, votre

(1) *Ezech.* VIII. 12. — (2) *Is.* LV. 9.

longue patience est fondée sur votre éternité, devant qui mille ans sont comme le jour d'hier déjà écoulé (1). Vous tenez les momens en votre puissance (2), et les hommes ne les connoissent pas : ils s'impatientent; ils se scandalisent; ils vous regardent comme si vous succombiez sous l'effort de l'iniquité : mais vous riez de leur aveuglement et de leur faux zèle.

Vous me faites entendre qu'il y a deux genres de maux : les uns, que les hommes ont faits, contre votre loi et sans vous, par le mauvais usage de leur liberté; les autres, que vous avez faits (3) et qui sont des biens véritables, si on les considère par rapport à la punition et à la correction des méchans, à laquelle vous les destinez. Le péché est le mal qui vient de l'homme; la mort, les maladies, les douleurs, la honte et toutes les autres misères, sont des maux que vous tournez en biens, les faisant servir à la réparation du péché. Pour le péché, Seigneur, vous le souffrez, pour laisser l'homme libre et *en la main de son conseil*, selon le terme de vos Écritures (4). Mais, sans être auteur du péché, quelles merveilles n'en faites-vous pas pour manifester votre gloire! Vous vous servez des méchans pour corriger les bons, et pour les perfectionner en les humiliant : vous vous servez encore des méchans contre eux-mêmes, en les punissant les uns par les autres. Mais, ce qui est touchant et aimable, vous faites servir l'injustice et la persécution des uns à convertir les autres. Combien y a-t-il de personnes qui vivoient dans l'oubli de vos grâces et dans le mépris de votre loi, et que

(1) *II Petr.* III. 8. — (2) *Act.* I. 7. — (3) *Amos.* III. 6. — (4) *Eccli.* XV. 14.

vous avez ramenées à vous en les détachant du monde par les injustices qu'elles y ont souffertes!

Mais j'aperçois, ô mon Dieu, une autre merveille; c'est que vous souffrez un mélange de bien et de mal jusque dans le cœur de ceux qui sont le plus à vous: ces imperfections qui restent dans ces bonnes ames, servent à les humilier, à les détacher d'elles-mêmes, à leur faire sentir leur impuissance, à les faire recourir plus ardemment à vous, et à leur faire comprendre que l'oraison est la source de toute véritable vertu. O quelle abondance de biens vous tirez des maux que vous avez permis! Vous ne souffrez donc les maux que pour en tirer de plus grands biens, et pour faire éclater votre bonté toute-puissante par l'art avec lequel vous usez de ces maux. Vous arrangez ces maux suivant vos desseins. Vous ne faites pas l'iniquité de l'homme; mais, étant incapable de la produire, vous la tournez seulement d'un côté plutôt que d'un autre, selon qu'il vous plaît, pour exécuter vos profonds conseils ou de justice ou de miséricorde.

J'entends la raison humaine qui veut entrer en jugement avec vous, qui veut pénétrer votre secret éternel, et qui dit: Dieu n'avoit pas besoin de tirer le bien du mal; il n'avoit tout d'un coup qu'à ne permettre aucun mal, et qu'à rendre tous les hommes bons: il le pouvoit; il n'avoit qu'à faire pour tous les hommes ce qu'il a fait pour quelques-uns, qu'il a enlevés hors d'eux-mêmes par le charme de sa grâce: pourquoi ne l'a-t-il pas fait?

O mon Dieu, je le sais par votre parole: *Vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait* (1); *vous ne*

(1) *Sap.* XI. 25.

*voulez la perte d'aucun* (1); *vous êtes le Sauveur de tous* (2): mais vous l'êtes des uns plus que des autres. Quand vous jugerez la terre, vous serez victorieux dans vos jugemens; la créature condamnée ne verra qu'équité dans sa condamnation; vous lui montrerez clairement que vous avez fait pour la culture de votre vigne tout ce que vous deviez. Ce n'est point vous qui lui manquez; c'est elle qui se manque et qui se perd elle-même. Maintenant l'homme ne voit point ce détail, car il ne connoît point son propre cœur; il ne discerne ni les grâces qui s'offrent à lui, ni ses propres sentimens, ni sa résistance intérieure. Dans votre jugement vous le développerez tout entier à ses propres yeux: il se verra; il aura horreur de se voir; il ne pourra s'empêcher de voir dans un éternel désespoir ce que vous aurez fait pour lui, et ce qu'il aura fait contre lui-même.

Voilà ce que l'homme n'entend point en cette vie: mais, ô mon Dieu, dès qu'il vous connoît, il doit croire cette vérité sans la comprendre. Il ne peut douter que vous ne soyez, vous par qui toutes choses sont; il ne peut douter que vous ne soyez la bonté souveraine: donc, il ne lui reste qu'à conclure, malgré toutes les ténèbres qui l'environnent, qu'en faisant grâce aux uns vous faites justice à tous. Bien plus, vous faites grâce même à ceux qui ressentiront éternellement la rigueur de votre justice. Il est vrai que vous ne leur faites pas toujours d'aussi grandes grâces qu'aux autres; mais enfin vous leur faites des grâces, et des grâces qui les rendront inexcusables quand vous les jugerez, ou plutôt quand ils se juge-

(1) *II Petr.* III. 9. — (2) *I Tim.* IV. 10.

ront eux-mêmes, et que la vérité imprimée au dedans d'eux-mêmes prononcera leur condamnation. Il est vrai que vous auriez pu faire davantage pour eux; il est vrai que vous ne l'avez pas voulu; mais vous avez voulu tout ce qu'il falloit pour n'être point chargé de leur perte; vous l'avez permise, et vous ne l'avez point faite. S'ils ont été méchans, ce n'est pas que vous ne leur eussiez donné de quoi être bons: ils ne l'ont pas voulu; vous les avez laissés dans leur liberté. Qui peut se plaindre de ce que vous ne leur avez pas donné une surabondance de grâce? Le maître, qui offre à tous ses serviteurs la juste récompense de leurs travaux, n'est-il pas en droit de faire à quelques-uns un excès de libéralité? Ce qu'il donne à ceux-là par-dessus la mesure donne-t-il aux autres le moindre fondement de se plaindre de lui. Par là, Seigneur, vous montrez que *toutes vos voies*, comme dit votre Écriture (1), *sont vérité et jugement.* Vous êtes bon à tous, mais bon à divers degrés; et les miséricordes que vous répandez avec une extraordinaire profusion sur les uns, ne sont point une loi rigoureuse que vous vous imposiez pour devoir faire la même largesse à tous les autres.

Tais-toi donc, ô créature ingrate et révoltée! Toi qui penses dans ce moment aux dons de Dieu, souviens-toi que cette pensée est un don de Dieu même: dans le moment où tu veux murmurer de la privation de la grâce, c'est la grâce elle-même qui te rend attentive à la vue des dons de Dieu. Loin de murmurer contre l'auteur de tous les biens, hâte-toi de profiter de ceux qu'il te fait dans ce moment: ouvre ton

(1) *Ps.* XXI. 10; et CX. 7.

cœur, humilie ton foible esprit, sacrifie ta vaine et présomptueuse raison. Vase de boue! celui qui t'a fait est en droit de te briser; et, loin de te briser, le voilà qui craint d'être obligé de te rompre : il te menace par miséricorde.

Je veux donc pour toujours, ô mon Dieu, étouffer dans mon cœur tous ces raisonnemens qui me tentent de douter de votre bonté. Je sais que vous ne pouvez jamais être que bon; je sais que vous avez fait votre ouvrage semblable à vous, droit, juste et bon comme vous l'êtes : mais vous n'avez pas voulu lui ôter le choix du bien et du mal. Vous lui offrez le bien, c'est assez; j'en suis sûr, sans savoir précisément par quels moyens : mais l'idée immuable et infaillible que j'ai de vous ne me permet pas d'en douter; je ne saurois avoir de raison aussi forte pour vous croire en demeure à l'égard d'aucun homme, dont je ne connois point l'intérieur, et dont l'intérieur est inconnu à lui-même, que j'en ai d'inébranlables pour m'assurer que vous ne condamnerez aucun homme dans votre jugement, sans le rendre inexcusable à ses propres yeux. En voilà assez pour me mettre en paix : après cela, si je péris, c'est que je me perdrai moi-même; c'est que je résisterai, comme les Juifs, au Saint-Esprit, qui est la grâce intérieure.

O Père des miséricordes! je ne pense plus à philosopher sur la grâce, mais à m'abandonner à elle en silence. Elle fait tout dans l'homme; mais elle fait tout avec lui et par lui : c'est donc avec elle qu'il faut que j'agisse et que je m'abstienne, que je souffre, que j'attende, que je résiste, que je croie, que

j'espère, que j'aime, suivant toutes ses impressions. Elle fera tout en moi; je ferai tout par elle: c'est elle qui meut le cœur; mais enfin le cœur est mû, et vous ne sauvez point l'homme sans faire agir l'homme. C'est donc à moi à travailler, sans perdre un moment, pour ne retarder point la grâce qui me pousse sans cesse. Tout le bien vient d'elle; tout le mal vient de moi. Quand je fais bien, c'est elle qui m'anime; quand je fais mal, c'est que je lui résiste. A Dieu ne plaise que j'en veuille savoir davantage! tout le reste ne serviroit qu'à nourrir en moi une curiosité présomptueuse. O mon Dieu, tenez-moi toujours au rang de ces petits à qui vous révélez vos mystères, pendant que vous les cachez aux sages et aux prudens du siècle.

Maintenant, ô grand Dieu, je ne m'arrête plus à cette difficulté qui a souvent frappé mon esprit: D'où vient que Dieu si bon a fait tant d'hommes qu'il laisse perdre? d'où vient qu'il a fait naître et mourir son propre Fils, en sorte que sa naissance et sa mort sont utiles à un si petit nombre d'hommes? Je comprends, ô Être tout-puissant, que tout ce que vous faites ne vous coûte rien. Les choses que nous admirons et qui nous surpassent le plus vous sont aussi faciles et aussi familières que celles que nous admirons moins à force d'y être accoutumés. Vous n'avez pas besoin de proportionner le fruit de votre travail au travail que l'ouvrage vous coûte; parce que nul ouvrage ne vous coûte jamais ni effort ni travail, et que l'unique fruit que vous pouvez tirer de tous vos ouvrages est l'accomplissement de votre bon plaisir. Vous n'avez besoin de rien; il n'y a rien que vous

puissiez acquérir : vous portez tout au dedans de vous-même ; ce que vous faites au dehors n'y ajoute rien ni pour votre bonheur ni pour votre gloire. Votre gloire ne seroit donc pas moindre quand même aucun homme ne recevroit le fruit de la mort du Sauveur. Vous auriez pu le faire naître pour un seul prédestiné ; un seul eût suffi, si vous n'en eussiez voulu qu'un seul ; car tout ce que vous faites, vous le faites non pour le besoin que vous avez des choses, ou pour leur mérite à votre égard, mais pour accomplir votre volonté toute gratuite, qui n'a nulle autre règle qu'elle-même et votre bon plaisir. Au reste, si tant d'hommes périssent, quoique lavés dans le sang de votre Fils, c'est, encore une fois, que vous les laissez dans l'usage de leur liberté : vous trouvez votre gloire en eux par votre justice, comme vous la trouvez dans les bons par votre miséricorde : vous ne punissez les méchans qu'à cause qu'ils sont méchans malgré vous, quoiqu'ils aient eu de quoi être bons ; et vous ne couronnez les bons qu'à cause qu'ils sont devenus tels par votre grâce : ainsi je vois qu'en vous tout est justice et bonté.

Pour tous les maux extérieurs, j'ai déjà remarqué, ô Sagesse éternelle, ce qui fait que vous les souffrez. Votre providence en tire les plus grands biens. Les hommes foibles et ignorans de vos voies en sont scandalisés ; ils gémissent pour vous, comme si votre cause étoit abandonnée. Peu s'en faut qu'ils ne croient que vous succombez, et que l'impiété triomphe de vous : ils sont tentés de croire que vous ne voyez pas ce qui se passe, ou que vous y êtes insensible. Mais qu'ils attendent encore un peu ; ces

hommes aveugles et impatiens. L'impie qui triomphe ne triomphe guère; *il se flétrit comme l'herbe des champs* (1), qui fleurit le matin, et qui le soir est foulée aux pieds : la mort ramène tout à l'ordre. Rien ne vous presse pour accabler vos ennemis : vous êtes patient, comme dit saint Augustin, parce que vous êtes éternel; vous êtes sûr du coup qui les écrasera; vous tenez long-temps votre bras levé, parce que vous êtes père, que vous ne frappez qu'à regret, à l'extrémité, et que vous n'ignorez point la pesanteur de votre bras. Que les hommes impatiens se scandalisent donc : pour moi, je regarde les siècles comme une minute; car je sais que les siècles sont moins qu'une minute devant vous. Cette suite de siècles, qu'on nomme la durée du monde, n'est qu'une décoration qui va disparoître, qu'une figure qui passe et qui s'évanouit. Encore un peu, ô homme qui ne voyez rien; encore un peu, et vous verrez ce que Dieu prépare : vous le verrez lui-même tenant sous ses pieds tous ses ennemis. Quoi, vous trouvez cette horrible attente trop éloignée! Hélas! elle n'est que trop prochaine pour tant de malheureux. Alors les biens et les maux seront séparés à jamais; et ce sera, comme dit l'Écriture (2), *le temps de chaque chose.*

Cependant tout ce qui nous arrive, c'est Dieu qui le fait, et qui le fait afin qu'il tourne à bien pour nous. Nous verrons à sa lumière, dans l'éternité, que ce que nous désirions nous eût été funeste, et que ce que nous voulions éviter étoit essentiel à notre bonheur.

(1) *Ps.* xxxvi. 2. — (2) *Eccles.* iii. 17.

O biens trompeurs, je ne vous nommerai jamais biens, puisque vous ne serviez qu'à me rendre méchant et malheureux ! O croix dont Dieu me charge, et dont la nature lâche se croit accablée, vous que le monde aveugle appelle des maux, vous ne serez jamais des maux pour moi ! Plutôt ne parler jamais, que de parler ce langage maudit des enfans du siècle ! Vous êtes mes vrais biens : c'est vous qui m'humiliez, qui me détachez, qui me faites sentir ma misère, et la vanité de tout ce que je voulois aimer ici-bas. Béni soyez-vous à jamais, ô Dieu de vérité, qui m'avez attaché à la croix avec votre Fils, pour me rendre semblable à l'objet éternel de vos complaisances !

Qu'on ne me dise point que Dieu n'observe pas de si près ce qui se passe parmi les hommes. O aveugles, qui parlez ainsi, vous ne savez pas même ce que c'est que Dieu ! Comme tout ce qui est n'est que par la communication de son être infini, tout ce qui a de l'intelligence ne l'a que par un écoulement de sa raison souveraine ; et tout ce qui agit n'agit que par l'impression de sa suprême activité. C'est lui qui fait tout en tous ; c'est lui qui, dans chaque moment de notre vie, est la respiration de notre cœur, le mouvement de nos membres, la lumière de nos yeux, l'intelligence de notre esprit, l'ame de notre ame : tout ce qui est en nous, vie, actions, pensée, volonté, se fait par l'actuelle impression de cette puissance et de cette vie, de cette pensée et de cette volonté éternelle.

Comment donc, ô mon Dieu, pourriez-vous ignorer en nous ce que vous y faites vous-même ? Com-

ment pourriez-vous être indifférent sur les maux qui ne se commettent qu'en vous résistant intérieurement, et sur les biens que nous ne faisons qu'autant que vous prenez plaisir à les faire vous-même en nous? Cette attention ne vous coûte rien : si vous cessiez de l'avoir, tout périroit ; il n'y auroit plus de créature qui pût ni vouloir, ni penser, ni exister. O combien s'en faut-il que les hommes ne connoissent leur impuissance et leur néant, votre puissance et votre action sans bornes, quand ils s'imaginent que vous seriez fatigué d'être attentif et opérant en tant d'endroits! Le feu brûle partout où il est ; il faudroit l'éteindre et l'anéantir pour le faire cesser de brûler, tant il est actif et dévorant par sa nature : ainsi en Dieu tout est action, vie et mouvement ; c'est un *feu consumant* (1), comme il le dit lui-même : partout où il est il fait tout ; et, comme il est partout, il fait toutes choses dans tous les lieux. Il fait, comme nous l'avons vu, une création perpétuelle et sans cesse renouvelée pour tous les corps : il ne crée pas moins à chaque instant toutes les créatures libres et intelligentes ; c'est lui qui leur donne la raison, la volonté, la bonne volonté, et les divers degrés de volonté conforme à la sienne ; car il donne, comme dit saint Paul (2), *le vouloir et le faire.*

Voilà donc ce que vous êtes, ô mon Dieu, ou du moins ce que vous faites dans vos ouvrages ; car nul ne peut approcher de cette source de gloire qui éblouit nos yeux, pour comprendre tout ce que vous êtes en vous-même. Mais enfin je conçois clairement que vous faites tout, et que vous vous servez même

(1) *Hebr.* XII. 29. — (2) *Philip.* II. 13.

des maux et des imperfections des créatures pour faire les biens que vous avez résolus. Vous vous cachez sous l'importun pour importuner le fidèle impatient et jaloux de sa liberté dans ses occupations, et qui, par conséquent, a besoin d'être importuné, pour mourir au plaisir d'être libre et arrangé dans ses bonnes œuvres. C'est vous, mon Dieu, qui vous servez des langues médisantes pour déchirer la réputation des innocens, qui ont besoin d'ajouter à leur innocence le sacrifice de leur réputation qui leur étoit trop chère. C'est vous qui, par les mauvais offices et les subtilités malignes des envieux, renversez la fortune et la prospérité de vos serviteurs qui tiennent encore à cette vaine prospérité. C'est vous qui précipitez dans le tombeau les personnes à qui la vie est un danger continuel, et la mort une grâce qui les met en sûreté. C'est vous qui faites de la mort de ces personnes un remède, très-amer à la vérité, mais très-salutaire pour ceux qui tenoient à ces personnes par une amitié trop vive et trop tendre. Ainsi le même coup qui enlève l'un pour le sauver, détache l'autre, et le prépare à sa mort par celle des personnes qui lui étoient les plus chères. Vous répandez ainsi miséricordieusement, ô mon Dieu, de l'amertume sur tout ce qui n'est point vous, afin que notre cœur, formé pour vous aimer et pour vivre de votre amour, soit comme contraint de revenir à vous, sentant que tout appui lui manque dans le reste.

C'est, mon Dieu, que vous êtes tout amour, et par conséquent tout jalousie. O Dieu jaloux! (car c'est ainsi que vous vous nommez vous-même (1)) un cœur

(1) *Exod.* xx. 5. xxxiv. 14.

partagé vous irrite; un cœur égaré vous fait compassion. Vous êtes infini en tout; infini en amour, comme en sagesse et en puissance. Vous aimez en Dieu; quand vous aimez, vous remuez le ciel et la terre pour sauver ce qui vous est cher. Vous vous faites homme, enfant, le dernier des hommes, rassasié d'opprobres, mourant dans l'infamie et dans les douleurs de la croix; ce n'est pas trop pour l'amour qui aime infiniment. Un amour fini et une sagesse bornée ne peuvent le comprendre. Mais comment le fini pourroit-il comprendre l'infini? il n'a ni des yeux pour le voir, ni un cœur proportionné pour le sentir: le cœur bas et resserré de l'homme, sa vaine sagesse en sont scandalisés, et méconnoissent Dieu dans cet excès d'amour. Pour moi, je le reconnois à ce caractère d'infini : c'est cet amour qui fait tout, même les maux que nous souffrons: c'est par ces maux qu'il nous prépare les vrais biens.

Mais quand rendrons-nous amour pour amour? Quand chercherons-nous celui qui nous cherche, et qui nous porte entre ses bras? C'est dans son sein tendre et paternel que nous l'oublions; c'est par la douceur de ses dons que nous cessons de penser à lui : ce qu'il nous donne à tout moment, au lieu de nous attendrir, nous amuse. Il est la source de tous les plaisirs; les créatures n'en sont que les canaux grossiers : le canal nous fait compter pour rien la source. Cet amour immense nous poursuit en tout, et nous ne cessons d'échapper à ses poursuites. Il est partout, et nous ne le voyons en aucun endroit. Nous croyons être seul quand nous n'avons que lui : il fait tout, et nous ne comptons sur lui en rien : nous

croyons

croyons tout désespéré dans les affaires, quand nous n'avons plus d'autre ressource que celle de sa providence; comme si l'amour infini et tout-puissant ne pouvoit rien! O égarement monstrueux! ô renversement de tout l'homme! Non, je ne veux plus parler; la créature égarée irrite ce qui nous reste de raison; on ne peut la souffrir.

O amour, vous la souffrez pourtant; vous l'attendez avec une patience sans fin; et vous paroissez même, par votre excès de patience, flatter ses ingratitudes! Ceux même qui désirent vous aimer ne vous aiment que pour eux, pour leur consolation ou pour leur sûreté. Où sont-ils ceux qui vous aiment pour vous seul? Où sont-ils ceux qui vous aiment parce qu'ils ne sont faits que pour vous aimer? où sont-ils? Je ne les vois point. Y en a-t-il sur la terre? S'il n'y en a point, faites-en. A quoi sert le monde entier si on ne vous aime, mais si on ne vous aime pour se perdre en vous? C'est ce que vous avez voulu en produisant hors de vous ce qui n'est pas vous-même. Vous avez voulu faire des êtres, qui, tenant tout de vous, se rapportassent uniquement à vous.

O mon Dieu! ô amour! aimez vous-même en moi; par là vous serez aimé suivant que vous êtes aimable. Je ne veux subsister que pour me consumer devant vous, comme une lampe brûle sans cesse devant vos autels. Je ne suis point pour moi; il n'y a que vous qui êtes pour vous-même : rien pour moi, tout pour vous; ce n'est pas trop. Je suis jaloux de moi pour vous contre moi-même. Plutôt périr que de souffrir que l'amour qui doit tendre à vous retourne jamais sur moi! Aimez, ô amour! aimez dans

votre foible créature, aimez votre souveraine beauté. O beauté! ô bonté infinie! ô amour infini! brûlez, consumez, transportez, anéantissez mon cœur; faites-en l'holocauste parfait.

Je ne m'étonne point que les hommes ne vous connoissent pas; plus je vous connois, plus je vous trouve incompréhensible, et trop éloigné de leurs frivoles pensées pour pouvoir être connu dans votre nature infinie. Ce qui fait l'imperfection des hommes fait votre perfection souveraine. Vous ne choisissez jamais personne pour le bien que vous y trouvez; car vous ne trouvez en chaque chose que le bien que vous y avez mis vous-même. Vous ne choisissez pas les hommes, parce qu'ils sont bons; mais ils deviennent bons, parce que vous les avez choisis. Vous êtes si grand que vous n'avez besoin d'aucune raison pour vous déterminer : votre bon plaisir est la raison souveraine; vous faites tout pour votre gloire, vous rapportez tout à vous seul. Vous êtes jaloux d'une jalousie implacable, qui ne peut souffrir la moindre réserve d'un cœur que vous voulez tout entier pour vous. Vous, qui défendez la vengeance, vous vous la réservez, et vous punissez éternellement. Vous ménagez avec une condescendance et une patience incroyable les ames lâches qui vivent partagées entre vous et le monde; pendant que vous poussez à bout les ames généreuses qui se donnent à vous jusqu'à ne se compter plus pour rien elles-mêmes. Votre amour est tyrannique; il ne dit jamais : C'est assez; plus on lui donne, plus il demande. Il fait même à l'ame fidèle une espèce de trahison : d'abord il l'attire par ses douceurs; puis il lui devient rigoureux; et enfin

il se cache pour lui donner le coup de la mort, en lui ôtant tout appui aperçu. O Dieu incompréhensible, je vous adore! Vous m'avez fait uniquement pour vous; je suis à vous, et point à moi.

## XIX.

*Sur le pur amour : sa possibilité, ses motifs* (*).

Dieu *a fait toutes choses pour lui-même*, comme dit l'Écriture (1); il se doit à lui-même tout ce qu'il fait; et en cela il ne peut jamais rien relâcher de ses droits. La créature intelligente et libre n'est pas moins à lui que la créature sans intelligence et sans liberté. Il rapporte essentiellement et totalement à lui seul tout ce qui est dans la créature sans intelligence, et il veut que la créature intelligente se rapporte de même toute entière et sans réserve à lui seul. Il est vrai qu'il veut notre bonheur; mais notre bonheur n'est ni la fin principale de son ouvrage, ni une fin égale à celle de sa gloire. C'est pour sa gloire même qu'il veut notre bonheur : notre bonheur n'est qu'une fin subalterne, qu'il rapporte à la fin dernière et essentielle, qui est sa gloire. Il est lui-même sa fin unique et essentielle en toutes choses.

Pour entrer dans cette fin essentielle de notre

(1) *Prov.* XVI. 4.

(*) Nous donnons cet article tel qu'il se trouve dans les éditions de 1718 et de 1738, sans aucune note ni éclaircissement. Voyez les observations que nous avons faites à ce sujet dans l'*Avertissement* du tome XVII. (*Edit. de Vers.*)

création, il faut préférer Dieu à nous, et ne vouloir plus notre béatitude que pour sa gloire; autrement nous renverserions son ordre. Ce n'est pas l'intérêt propre de notre béatitude qui doit nous faire désirer sa gloire, c'est au contraire le désir de sa gloire qui doit nous faire désirer notre béatitude, comme une chose qu'il lui a plu de rapporter à sa gloire. Il est vrai que toutes les ames justes ne sont pas capables de cette préférence si explicite de Dieu à elles : mais la préférence implicite est au moins nécessaire; et l'explicite, qui est la plus parfaite, ne convient qu'aux ames à qui Dieu donne la lumière et la force de le préférer tellement à elles, qu'elles ne veulent plus leur béatitude que pour sa gloire.

Ce qui fait que les hommes ont tant de répugnance à entendre cette vérité, et que cette parole leur est si dure, c'est qu'ils s'aiment et veulent s'aimer par intérêt propre. Ils comprennent en général et superficiellement qu'il faut aimer Dieu plus que toutes les créatures; mais ils n'entendent point ce que veut dire aimer Dieu plus que soi-même, et ne s'aimer plus soi-même que pour lui. Ils prononcent ces grandes paroles sans peine, parce qu'ils le font sans en pénétrer toute la force; mais ils frémissent dès qu'on leur explique qu'il faut préférer Dieu et sa gloire à nous et à notre béatitude, en sorte que nous aimions sa gloire plus que notre béatitude, et que nous rapportions sincèrement l'une à l'autre, comme la fin subalterne à la principale.

Il seroit étonnant que les hommes eussent tant de peine à entendre une règle si claire, si juste, si essentielle à la créature : mais, depuis que l'homme

*s'est arrêté en lui-même*, comme parle saint Augustin, il ne voit plus rien que dans ces bornes étroites de l'amour-propre où il s'est renfermé : il perd de vue à tout moment qu'il est créature, qu'il ne se doit rien, puisqu'il n'est pas lui-même à lui-même, et qu'il se doit sans réserve au bon plaisir de celui par qui seul il est. Dites-lui cette vérité accablante, il n'ose la nier; mais elle lui échappe, et il veut toujours insensiblement revenir à compter avec Dieu pour y trouver son intérêt.

On allègue que Dieu nous a donné une inclination naturelle pour la béatitude, qui est lui-même. En cela il peut avoir voulu faciliter notre union avec lui, et avoir mis en nous une pente pour notre bonheur, comme il en a mis une pour les alimens dont nous avons besoin pour vivre; mais il faut soigneusement distinguer la délectation que Dieu a mise en nous à la vue de lui-même, qui est notre béatitude, d'avec la pente violente que la révolte du premier homme a mise dans nos cœurs pour nous faire centre de nous-mêmes, et pour faire dépendre notre amour pour Dieu de la béatitude que nous cherchons dans cet amour. D'ailleurs, ce n'est d'aucune inclination naturelle, nécessaire et indélibérée, qu'il s'agit ici. Peut-on craindre que les hommes tombent dans l'illusion en se dispensant de ce qui est nécessaire et indélibéré? Ces désirs indélibérés, qui sont moins des désirs que des inclinations nécessaires, ne peuvent non plus manquer dans les hommes que la pesanteur dans les pierres. Il n'est question que de nos actes volontaires et délibérés, que nous pouvons faire ou ne faire pas. A l'égard de ces actes libres, le motif de

notre propre béatitude n'est pas défendu : Dieu veut bien nous faire trouver notre propre intérêt dans notre union avec lui; mais il faut que ce motif ne soit que le moindre, et le moins voulu par la créature : il faut vouloir la gloire de Dieu plus que notre béatitude : il ne faut vouloir cette béatitude que pour la rapporter à sa gloire, comme la chose qu'on veut le moins à celle qu'on veut le plus. Il faut que notre intérêt nous touche incomparablement moins que sa gloire. Voilà ce que la créature, attachée à elle-même depuis le péché, a tant de peine à comprendre. Voilà une vérité qui est dans l'essence même de la créature, qui devroit soumettre tous les cœurs, et qui les scandalise néanmoins quand on l'approfondit. Mais qu'on se fasse justice, et qu'on la fasse à Dieu. Nous sommes-nous faits nous-mêmes? Sommes-nous à Dieu ou à nous? Nous a-t-il faits pour nous ou pour lui? A qui nous devons-nous? Est-ce pour notre béatitude propre ou pour sa gloire que Dieu nous a créés? Si c'est pour sa gloire, il faut donc nous conformer à l'ordre essentiel de notre création; il faut vouloir sa gloire plus que notre béatitude, en sorte que nous rapportions toute notre béatitude à sa propre gloire.

Il n'est donc pas question d'une inclination naturelle et indélibérée de l'homme pour la béatitude. Combien y a-t-il de pentes ou inclinations naturelles dans les hommes, qu'ils ne peuvent jamais ni détruire ni diminuer, et qu'ils ne suivent pourtant pas toujours! Par exemple, l'inclination de conserver notre vie est une des plus fortes et des plus naturelles; celle qu'on a pour être heureux ne peut être

plus invincible que celle qu'on a pour être. La béatitude n'est que *le mieux être*, comme parle saint Augustin. L'inclination pour être heureux n'est donc qu'une suite de l'inclination qu'on a pour conserver son être et sa vie. Cependant on peut ne pas suivre cette pente dans les actes délibérés. Combien de Grecs et de Romains se sont-ils dévoués librement à une mort certaine? Combien en voyons-nous qui se la sont donnée eux-mêmes, malgré cette inclination violente du fond de la nature?

Encore une fois, il ne s'agit que de nos actes libres d'amour de Dieu, et des motifs qui peuvent y entrer pour la béatitude. Nous venons de voir que le motif de notre intérêt propre pour la béatitude n'est permis qu'autant qu'il est le moins voulu par nous, et qu'il n'est voulu que par rapport au motif principal, qu'il faut vouloir d'une volonté dominante, je veux dire la gloire de Dieu. Il n'est plus question que de comparer deux diverses manières de préférer ainsi Dieu à nous : la première est de l'aimer tout ensemble et comme parfait en lui-même et comme béatifiant pour nous; en sorte que le motif de notre béatitude, quoique moins fort, soutienne néanmoins l'amour que nous avons pour la perfection divine, et que nous aimerions un peu moins Dieu s'il n'étoit pas béatifiant pour nous. La seconde manière est d'aimer Dieu, qu'on connoît béatifiant pour nous, et duquel on veut recevoir la béatitude parce qu'il l'a promise, mais de ne l'aimer point par le motif du propre intérêt de cette béatitude qu'on en attend, et de l'aimer uniquement pour lui-même à cause de sa perfection; en sorte qu'on l'aimeroit autant, quand

même (par supposition impossible) il ne voudroit jamais être béatifiant pour nous. Il est manifeste que le dernier de ces deux amours, qui est le désintéressé, accomplit plus parfaitement le rapport total et unique de la créature à sa fin, qu'il ne laisse rien à la créature, qu'il donne tout à Dieu seul, et par conséquent qu'il est plus parfait que cet autre amour mélangé de notre intérêt avec celui de Dieu.

Ce n'est pas que l'homme qui aime sans intérêt n'aime la récompense; il l'aime en tant qu'elle est Dieu même, et non en tant qu'elle est son intérêt propre; il la veut parce que Dieu veut qu'il la veuille : c'est l'ordre, et non pas son intérêt qu'il y cherche : il s'aime, mais il ne s'aime que pour l'amour de Dieu, comme un étranger, et pour aimer ce que Dieu a fait.

Ce qui est évident, c'est que Dieu, infiniment parfait en lui-même, ne suffit pas pour soutenir l'amour de celui qui a besoin d'être animé par le motif de sa propre béatitude, qu'il trouve en Dieu. L'autre n'a pas besoin de ce motif : il ne lui faut, pour aimer ce qui est parfait en soi, qu'en connoître la perfection. Celui qui a besoin du motif de sa béatitude n'est si attaché à ce motif, qu'à cause qu'il sent que son amour seroit moins fort si on lui ôtoit cet appui. Le malade qui ne peut marcher sans bâton ne peut consentir qu'on le lui ôte; il sent sa foiblesse, il craint de tomber, et il a raison; mais il ne doit pas se scandaliser de voir un homme sain et vigoureux qui n'a pas besoin du même soutien. L'homme sain marche plus librement sans bâton; mais il ne doit jamais mépriser celui qui ne peut s'en passer. Que l'homme

qui a encore besoin d'ajouter le motif de sa propre béatitude à celui de la suprême perfection de Dieu pour l'aimer, reconnoisse humblement qu'il y a dans les trésors de la grâce de Dieu une perfection au-dessus de la sienne, et qu'il rende gloire à Dieu sur les dons qui sont en autrui, sans en être jaloux : qu'en même temps celui qui est attiré à aimer sans intérêt suive cet attrait ; mais qu'il ne juge ni lui ni les autres ; qu'il ne s'attribue rien ; qu'il soit prêt à croire qu'il n'est pas dans l'état où il paroît être ; qu'il soit docile, soumis, défiant de lui-même, et édifié de tout ce qu'il voit de vertueux dans son prochain qui a encore besoin d'un amour mélangé d'intérêt propre. Mais enfin l'amour sans aucun motif d'intérêt propre pour la béatitude est manifestement plus parfait que celui qui est mélangé de ce motif d'intérêt propre.

Si quelqu'un s'imagine que cet amour parfait est impossible et chimérique, et que c'est une vaine subtilité qui peut devenir une source d'illusion, je n'ai que deux mots à lui répondre : Rien n'est impossible à Dieu ; il se nomme lui-même le Dieu jaloux ; il ne nous tient dans le pélerinage de cette vie que pour nous conduire à la perfection. Traiter cet amour de subtilité chimérique et dangereuse, c'est accuser témérairement d'illusion les plus grands saints de tous les siècles, qui ont admis cet amour, et qui en ont fait le plus haut degré de la vie spirituelle.

Mais si mon lecteur refuse encore de reconnoître la perfection de cet amour, je le conjure de me répondre exactement sur les questions que je vais lui faire. La vie éternelle n'est-elle pas une pure grâce,

et le comble de toutes les grâces? N'est-il pas de foi que le royaume du ciel ne nous est dû que sur la promesse purement gratuite et sur l'application également gratuite des mérites de Jésus-Christ? Le bienfait ne sauroit être moins gratuit que la promesse sur laquelle il est fondé : c'est ce que nous ne cessons de dire tous les jours à nos frères errans; nous nous justifions vers eux sur le terme de *mérite*, dont l'Eglise se sert, en protestant que tous nos mérites ne sont point fondés sur un droit rigoureux, mais seulement sur une promesse faite par pure miséricorde. Ainsi la vie éternelle, qui est la fin du décret de Dieu, est ce qu'il y a de plus gratuit : toutes les autres grâces sont données par rapport à celle-là. Cette grâce, qui renferme toutes les autres, n'est fondée sur aucun titre que sur la promesse purement gratuite, et suivie de l'application aussi gratuite des mérites de Jésus-Christ. La promesse elle-même, qui est le fondement de tout, n'est appuyée que sur la pure miséricorde de Dieu, sur son bon plaisir, et sur le bon propos de sa volonté. Dans cet ordre des grâces, tout se réduit évidemment à une volonté souverainement libre et gratuite.

Ces principes indubitables étant posés, je fais une supposition. Je suppose que Dieu voulût anéantir mon ame au moment où elle se détachera de mon corps. Cette supposition n'est impossible qu'à cause de la promesse purement gratuite. Dieu auroit donc pu excepter mon ame en particulier de sa promesse générale pour les autres. Qui osera nier que Dieu n'eût pu anéantir mon ame, suivant ma supposition? La créature, qui n'est point par soi, n'est qu'autant

que la volonté arbitraire du Créateur la fait exister: afin qu'elle ne tombe pas dans son néant, il faut que le créateur renouvelle sans cesse le bienfait de sa création, en la conservant par la même puissance qui l'a créée. Je suppose donc une chose très-possible, puisque je ne suppose qu'une simple exception à une règle purement gratuite et arbitraire. Je suppose que Dieu, qui rend toutes les autres ames immortelles, finira la durée de la mienne au moment de ma mort : je suppose encore que Dieu m'a révélé son dessein. Personne n'oseroit dire que Dieu ne le peut.

Ces suppositions très-possibles étant admises, il n'y a plus de promesse, ni de récompense, ni de béatitude, ni d'espérance de la vie future pour moi. Je ne puis plus espérer ni de posséder Dieu, ni de voir sa face, ni de l'aimer éternellement, ni d'être aimé de lui au-delà de cette vie. Je suppose que je vais mourir ; il ne me reste plus qu'un seul moment à vivre, qui doit être suivi d'une extinction entière et éternelle. Ce moment, à quoi l'emploierai-je? je conjure mon lecteur de me répondre dans la plus exacte précision. Dans ce dernier instant, me dispenserai-je d'aimer Dieu, faute de pouvoir le regarder comme une récompense? Renoncerai-je à lui dès qu'il ne sera plus béatifiant pour moi? Abandonnerai-je la fin essentielle de ma création? Dieu, en m'excluant de la bienheureuse éternité, qu'il ne me devoit pas, a-t-il pu se dépouiller de ce qu'il se doit essentiellement à lui-même? A-t-il cessé de faire son ouvrage pour sa pure gloire? A-t-il perdu le droit de créateur en me créant? M'a-t-il dispensé des devoirs

de la créature, qui doit essentiellement tout ce qu'elle est à celui par qui seul elle est? N'est-il pas évident que dans cette supposition très-possible je dois aimer Dieu uniquement pour lui-même, sans attendre aucune récompense de mon amour, et avec une exclusion certaine de toute béatitude, en sorte que ce dernier instant de ma vie, qui sera suivi d'un anéantissement éternel, doit être nécessairement rempli par un acte d'amour pur et pleinement désintéressé?

Mais si celui à qui Dieu ne donne rien pour l'éternité doit tant à Dieu, qu'est-ce que lui doit celui à qui il se donne tout entier lui-même sans fin? Je vais être anéanti tout à l'heure; jamais je ne verrai Dieu; il me refuse son royaume qu'il donne aux autres; il ne veut ni m'aimer ni être aimé de moi éternellement : je suis obligé néanmoins, en expirant, de l'aimer encore de tout mon cœur et de toutes mes forces; si j'y manque, je suis un monstre et une créature dénaturée. Et vous, mon lecteur, à qui Dieu prépare, sans vous le devoir, la possession éternelle de lui-même, craindrez-vous comme un raffinement chimérique cet amour dont je dois vous donner l'exemple? Aimerez-vous Dieu moins que moi, parce qu'il vous aime davantage? La récompense ne servira-t-elle qu'à vous rendre intéressé dans votre amour? Si Dieu vous aimoit moins qu'il ne vous aime, il faudroit que vous l'aimassiez sans aucun motif d'intérêt. Est-ce donc là le fruit des promesses et du sang de Jésus-Christ, que d'éloigner les hommes d'un amour généreux et sans intérêt pour Dieu? A cause qu'il vous offre la pleine béatitude en lui-

même, ne l'aimerez-vous qu'autant que vous serez soutenu par cet intérêt infini? Le royaume du ciel qui vous est offert, pendant que j'en suis exclus, vous est-il un bon titre pour ne vouloir point aimer Dieu sans y chercher le motif de votre propre gloire et de votre propre félicité?

Ne dites pas que cette félicité est Dieu même. Dieu pourroit, s'il le vouloit, n'être pas plus béatifiant pour vous que pour moi. Il faut que je l'aime, quoiqu'il ne le soit point pour moi; pourquoi faut-il que vous ne puissiez-vous résoudre à l'aimer, sans être soutenu par ce motif, qu'il est béatifiant pour vous? Pourquoi frémissez-vous au seul nom d'un amour qui ne donne plus ce soutien d'intérêt.

Si la béatitude éternelle nous étoit due de plein droit, et que Dieu, en créant les hommes, fût à leur égard un débiteur forcé pour la vie éternelle, on pourroit nier ma supposition. Mais on ne pourroit la nier sans une impiété manifeste : la plus grande des grâces, qui est la vie éternelle, ne seroit plus grâce : la récompense nous seroit due indépendamment de la promesse : Dieu devroit l'existence éternelle et la félicité à sa créature; il ne pourroit plus se passer d'elle; elle deviendroit un être nécessaire. Cette doctrine est monstrueuse. D'un autre côté, ma supposition met en évidence les droits de Dieu, et fait voir des cas possibles, où l'amour sans intérêt seroit nécessaire. S'il ne l'est pas dans les cas de l'ordre établi par la promesse gratuite, c'est que Dieu ne nous juge pas dignes de ces grandes épreuves, c'est qu'il se contente d'une préférence implicite de lui et de sa gloire à nous et à notre béatitude, qui est

comme le germe du pur amour dans les cœurs de tous les justes. Mais enfin ma supposition, en comparant l'homme prêt à être anéanti avec celui qui a reçu la promesse de la vie éternelle, fait sentir combien l'amour mélangé d'intérêt est au-dessous du désintéressé.

### *Témoignages des Païens.*

Mais en attendant que les Chrétiens soient capables de bien comprendre les droits infinis de Dieu sur sa créature, je veux tâcher du moins de les faire rentrer dans leur propre cœur, pour y consulter l'idée de ce qu'ils appellent entre eux amitié.

Chacun veut, dans la société de ses amis, être aimé sans motif d'intérêt, et uniquement pour lui-même. Hélas! si l'homme indigne de tout amour ne peut souffrir d'être aimé par intérêt, comment osons-nous croire que Dieu n'aura pas la même délicatesse? On est pénétrant jusqu'à l'infini pour démêler jusqu'aux plus subtils motifs d'intérêt, de bienséance, de plaisir ou d'honneur, qui attachent nos amis à nous; on est au désespoir de n'être aimé d'eux que par reconnoissance, à plus forte raison par d'autres motifs plus choquans : on veut l'être par pure inclination, par estime, par admiration. L'amitié est si jalouse et si délicate, qu'un atôme qui s'y mêle la blesse; elle ne peut souffrir dans l'ami que le don simple et sans réserve du fond de son amour. Celui qui aime ne veut, dans le transport de sa passion, qu'être aimé pour lui seul, que l'être au-dessus de tout et uniquement, que l'être en sorte que le monde

entier lui soit sacrifié, que l'être en sorte qu'on s'oublie et qu'on se compte pour rien, afin d'être tout à lui : telle est la jalousie forcenée et l'injustice extravagante des amours passionnés; cette jalousie n'est qu'une tyrannie de l'amour-propre.

Il n'y a qu'à se sonder soi-même pour y trouver ce fond d'idolâtrie; et quiconque ne l'y démêle pas, ne se connoît point encore assez soi-même. Ce qui est en nous l'injustice la plus ridicule et la plus odieuse, est la souveraine justice en Dieu. Rien n'est si ordinaire et si honteux aux hommes que d'être jaloux : mais Dieu, qui ne peut céder sa gloire à un autre, se nomme lui-même le *Dieu jaloux*, et sa jalousie est essentielle à sa perfection. Consultez donc, ô vous qui lisez ceci, la corruption de votre cœur, et que votre jalousie sur l'amitié serve à vous faire entendre les délicatesses infinies de l'amour divin. Quand vous trouvez ces délicatesses dans votre cœur pour l'amitié que vous exigez de vos amis, vous ne les regardez jamais comme des raffinemens chimériques; au contraire, vous seriez choqué de la grossièreté des amis qui n'auroient point ces délicatesses sur l'amitié. Il n'y a que Dieu à qui vous voulez les défendre : vous ne voulez pas qu'il cherche à être aimé comme vous prétendez que vos amis vous aiment : vous ne pouvez croire que sa grâce puisse lui former en cette vie des adorateurs qui l'aiment comme vous n'avez point de honte de vouloir être aimé : jugez-vous vous-même, et rendez enfin gloire à Dieu.

J'avoue que les hommes profanes, qui ont cette idée de l'amitié pure, ne la suivent pas; et que toutes

leurs amitiés sans grâce ne sont qu'un amour-propre subtilement déguisé : mais enfin ils ont cette idée de l'amitié pure. Faut-il qu'ils l'aient quand il ne s'agit que d'aimer la créature vile et corrompue, et que nous soyons les seuls à la méconnoître dès qu'il s'agit d'aimer Dieu ?

Les Païens mêmes ont eu cette pure idée de l'amitié; et nous n'avons qu'à les lire pour être étonnés que les Chrétiens ne veuillent pas qu'on puisse aimer Dieu par sa grâce, comme les Païens ont cru qu'il falloit s'aimer les uns les autres pour mériter le nom d'amis.

Écoutons Cicéron (1) : « Être impatient, dit-il, » pour les choses qu'on souffre dans l'amitié, c'est » s'aimer soi-même, et non pas son ami. » Il ajoute dans la suite que « l'amitié ne peut être qu'entre les » bons », c'est-à-dire, entre ceux qui, suivant ses principes, préfèrent toujours l'honnête à ce que le vulgaire nomme utile; « autrement, dit-il, l'intérêt » étant la règle et le motif de l'amitié, les moins » vertueux, qui ont plus de besoins et de désirs que » les autres, seroient les plus propres à se lier d'a- » mitié avec autrui, puisqu'ils sont les plus avides » pour aimer ce qui leur est utile. »

« Nous croyons donc (c'est encore Cicéron qui » parle) qu'il faut rechercher l'amitié, non par l'es- » pérance des avantages qu'on en tire, mais parce » que tout le fruit de l'amitié est dans l'amitié même... » Les hommes intéressés sont privés de cette excel- » lente et très-naturelle amitié qui doit être cher- » chée par elle-même et pour elle-même : ils ne

(1) *De Amic.* cap. v. et seq.

» profitent point de leurs propres exemples pour » apprendre jusqu'où va la force de l'amitié; car » chacun s'aime, non pour tirer de soi quelque ré» compense de son amour, mais parce que chacun » est par soi cher à soi-même... Que si l'on ne trans» porte cette même règle dans l'amitié, on ne trou» vera jamais d'ami véritable : celui-là est notre vé» ritable ami qui est comme un autre nous-même.... » Mais la plupart des hommes prétendent injuste» ment, pour ne pas dire avec impudence, un ami » tel qu'ils ne voudroient pas être eux-mêmes, et » en exigent ce qu'ils ne voudroient pas lui donner.»

Cicéron ne peut pousser plus loin le désintéressement de l'amitié, qu'en voulant que notre ami nous soit cher par lui seul, sans aucun motif, comme nous nous sommes chers à nous-mêmes sans aucune espérance qui nous excite à cet amour. L'amour-propre est sans doute en ce sens le parfait modèle de l'amitié désintéressée.

Horace, quoique Épicurien, n'a pas laissé de raisonner sur ce principe pour l'union des amis entre eux, lorsque, parlant des conversations philosophiques qui l'occupoient à la campagne, il dit (1) qu'on examinoit si les hommes sont heureux par les richesses ou par la vertu; si c'est l'utilité propre ou la perfection en elle-même qui est le motif de l'amitié :

. . . . . . . . . . . Utrùmne
Divitiis homines, an sint virtute beati?
Quidve ad amicitias, usus rectumve, trahat nos?

Voilà ce qu'ont pensé les Païens, et les Païens

(1) *Sermon.* lib. II, *Sat.* VI.

épicuriens, sur l'amitié pour des créatures indignes d'être aimées. C'est sur cette idée d'amitié pure que les théologiens distinguent, à l'égard de Dieu, l'amour qu'ils nomment d'amitié, des autres amours, et les amis de Dieu de ses serviteurs.

Cette idée si pure de l'amitié n'est pas seulement (comme nous l'avons vu) dans Cicéron; il l'avoit puisée dans la doctrine de Socrate, expliquée dans les livres de Platon. Ces deux grands philosophes, dont l'un rapporte les discours de l'autre dans ses Dialogues, veulent qu'on s'attache à ce qu'ils appellent τὸ καλὸν, qui signifie tout ensemble *le beau et le bon*, c'est-à-dire *le parfait*, par le seul amour du beau, du bon, du vrai, du parfait en lui-même. C'est pourquoi ils disent souvent qu'il ne faut compter pour rien *ce qui se fait*, τὸ γινόμενον, c'est-à-dire *l'être passager*, pour s'unir à *ce qui est*, c'est-à-dire *l'être parfait* et immuable, qu'ils appellent τὸ ὂν, c'est-à-dire *ce qui est*. De là vient que Cicéron, qui n'a fait que répéter leurs maximes, dit que « si nous » pouvions voir de nos propres yeux la beauté de la » vertu, nous serions ravis d'amour par son excel» lence (1). »

Platon fait dire à Socrate dans son Festin, « qu'il » y a quelque chose de plus divin dans celui qui » aime que dans celui qui est aimé. » Voilà toute la délicatesse de l'amour le plus pur. Celui qui est aimé, et qui veut l'être, est occupé de soi; celui qui aime sans songer à être aimé, a ce que l'amour renferme de plus divin, je veux dire le transport, l'oubli de soi, le désintéressement. « Le beau, dit ce philo-

(1) *De Offic.* lib. I.

» sophe, ne consiste en aucune des choses particu-
» lières, telles que les animaux, la terre ou le ciel;
» mais le beau est lui-même par lui-même, étant
» toujours uniforme avec soi. Toutes les autres
» choses belles participent de ce beau, en sorte que
» si elles naissent ou périssent, elles ne lui ôtent et
» ne lui ajoutent rien, et qu'il n'en souffre aucune
» perte : si donc quelqu'un s'élève dans la bonne
» amitié, il commence à voir le beau, il touche pres-
» que au terme. »

Il est aisé de voir que Platon parle d'un amour du beau en lui-même, sans aucun retour d'intérêt. C'est ce beau universel qui enlève le cœur, et qui fait oublier toute beauté particulière. Ce philosophe assure, dans le même Dialogue, que l'amour divinise l'homme, qu'il l'inspire, qu'il le transporte. « Il n'y
» a personne, dit-il, qui soit tellement mauvais, que
» l'amour n'en fasse un dieu par la vertu, en sorte
» qu'il devient semblable au beau par nature; et
» comme Homère dit qu'un dieu a inspiré quelques
» héros, c'est ce que l'amour donne aux amans for-
» més par lui : ceux qui aiment, veulent seuls mou-
» rir pour un autre. » Ensuite Platon cite l'exemple d'Alceste, morte pour faire vivre son époux. Voilà, suivant Platon, ce qui fait de l'homme un dieu, c'est de préférer par amour autrui à soi-même, jusqu'à s'oublier, se sacrifier, se compter pour rien. Cet amour est, selon lui, une inspiration divine; c'est le beau immuable qui ravit l'homme à l'homme même, et qui le rend semblable à lui par la vertu.

Telle étoit l'idée de l'amitié chez les Païens. Pythias et Damon, chez Denys le tyran, vouloient

mourir l'un pour l'autre; et le tyran étonné soupira lorsqu'il vit ces deux amis si désintéressés. Cette idée du parfait désintéressement régnoit dans la politique de tous les anciens législateurs. Il falloit préférer à soi les lois, la patrie, parce que la justice le vouloit, et qu'on devoit préférer à soi-même ce qui est appelé le beau, le bon, le juste, le parfait. C'est cet ordre auquel on croyoit devoir rapporter tout, et soi-même autant que tout le reste. Il ne s'agissoit pas de se rendre heureux en se conformant à cet ordre. Il falloit au contraire, pour l'amour de cet ordre, se dévouer, périr, et ne se laisser aucune ressource. C'est ainsi que Socrate, dans le Criton de Platon, aime mieux mourir que s'enfuir, de peur de désobéir aux lois qui le retiennent en prison : c'est ainsi que le même Socrate, dans le Dialogue intitulé *Gorgias*, dépeint un homme qui s'accuse lui-même, et qui se dévoue à la mort plutôt que d'éluder par son silence les lois rigoureuses et l'autorité des magistrats. Tous les législateurs et tous les philosophes qui ont raisonné sur les lois, ont supposé comme un principe fondamental de la société dans la patrie, qu'il faut préférer le public à soi, non par espérance de quelque intérêt, mais par le seul amour désintéressé de l'ordre, qui est la beauté, la justice et la vertu même. C'étoit pour cette idée d'ordre et de justice qu'il falloit mourir, c'est-à-dire, suivant les Païens, perdre tout ce qu'on avoit de réel, être réduit à une ombre vaine, et ne savoir pas même si cette ombre n'étoit pas une fable ridicule des poètes. Les Chrétiens refuseront-ils de donner autant au Dieu infiniment parfait qu'ils connoissent, que ces Païens croyoient

devoir donner à une idée abstraite et confuse de l'ordre, de la justice et de la vertu?

Platon dit souvent que l'amour du beau est tout le bien de l'homme; que l'homme ne peut être heureux en soi, et que ce qu'il y a de plus divin pour lui, c'est de sortir de soi par l'amour; et en effet le plaisir qu'on éprouve dans le transport des passions n'est qu'un effet de la pente de l'ame pour sortir de ses bornes étroites, et pour aimer hors d'elle le beau infini. Quand ce transport se termine au beau passager et trompeur qui reluit dans les créatures, c'est l'amour divin qui s'égare et qui est déplacé : c'est un trait divin en lui-même, mais qui porte à faux : ce qui est divin en soi, devient illusion et folie quand il tombe sur une vaine image du bien parfait, telle que l'être créé, qui n'est qu'une ombre de l'Être suprême; mais enfin cet amour qui préfère le parfait infini à soi, est un mouvement divin et inspiré, comme parle Platon. Cette impression est donnée à l'homme dès son origine. Sa perfection est tellement de sortir de soi par l'amour, qu'il veut sans cesse persuader et aux autres et à soi-même qu'il aime sans retour sur soi les amis auxquels il s'attache. Cette idée est si forte, malgré l'amour-propre, qu'on auroit honte d'avouer qu'on n'aime personne sans y mêler quelque motif intéressé. On ne déguise si subtilement tous les motifs d'amour-propre dans les amitiés, que pour s'épargner la honte de paroître se rechercher soi-même dans les autres. Rien n'est si odieux que cette idée d'un cœur toujours occupé de soi : rien ne nous flatte tant que certaines actions généreuses qui persuadent au monde et à nous que nous avons

fait le bien pour l'amour du bien en lui-même sans nous y chercher. L'amour-propre même rend hommage à cette vertu désintéressée, par les subtilités avec lesquelles il veut en prendre les apparences : tant il est vrai que l'homme, qui n'est point par lui-même, n'est pas fait pour se chercher, mais pour être uniquement à celui qui l'a fait! Sa gloire et sa perfection sont de sortir de soi, de s'oublier, de se perdre, de s'abîmer dans l'amour simple du beau infini.

Cette pensée effraie l'homme amoureux de lui-même et accoutumé à se faire le centre de tout. Cette pensée suffit seule pour faire frémir l'amour-propre, et pour révolter un orgueil secret et intime, qui rapporte toujours insensiblement à soi la fin à laquelle nous devons nous rapporter. Mais cette idée qui nous étonne est le fondement de toute amitié et de toute justice. Nous ne pouvons ni accorder l'amour-propre avec cette idée, ni l'abandonner; elle est ce qu'il y a de *plus divin* en nous. On ne peut point dire que cette pensée n'est qu'une imagination creuse. Quand les hommes inventent des chimères, ils les inventent à plaisir et pour se flatter. Rien n'est moins naturel à l'homme injuste, vain, enivré d'orgueil, que de penser ainsi contre son amour-propre. Non-seulement la pratique de cette pensée est un prodige de vertu au-dessus de l'homme, mais encore cette seule pensée est une merveille que nous devons être étonnés de trouver en nous. Ce ne peut être qu'un principe infiniment supérieur à nous qui ait pu nous enseigner à nous élever ainsi entièrement au-dessus de nous-mêmes. Qui est-ce qui peut avoir

donné à l'homme malade d'un excès d'amour-propre et d'idolâtrie de soi-même, cette haute pensée de se compter pour rien, de devenir étranger à soi-même, et de ne s'aimer plus que par charité, comme le prochain? Qui est-ce qui peut lui avoir appris à être jaloux de lui-même contre lui-même, pour un autre objet invisible qui doit à jamais effacer le *moi*, et n'en laisser aucune trace? Cette seule idée rend *l'homme divin, elle l'inspire, elle met l'infini en lui.*

J'avoue que les Païens, qui ont tant loué la vertu désintéressée, la pratiquoient mal. Personne ne croit plus que moi que tout amour sans grâce, et hors de Dieu, ne peut jamais être qu'un amour-propre déguisé. Il n'y a que l'Être infiniment parfait qui puisse, comme objet par son infinie perfection, et comme cause par son infinie puissance, nous enlever hors de nous-mêmes, et nous faire préférer ce qui n'est pas nous à notre propre être. Je conviens que l'amour-propre se glorifioit vainement des apparences d'un pur amour chez les Païens; mais enfin il s'en glorifioit : ceux même que leur orgueil dominoit le plus, étoient charmés de cette belle idée de la vertu et de l'amitié sans intérêt; ils la portoient au dedans d'eux-mêmes, et ils ne pouvoient ni l'effacer ni l'obscurcir; ils ne pouvoient ni la suivre ni la contredire. Des Chrétiens la contrediront-ils? Ne se contenteront-ils pas, comme les Païens, de l'admirer sans la suivre fidèlement? La vanité même des Païens sur cette vertu montre combien elle est excellente. Par exemple, la louange que toute l'antiquité a donnée à Alceste eût porté à faux, et seroit ridicule, s'il n'eût pas été réellement beau et ver-

tueux à Alceste de mourir pour son époux ; sans ce principe fondamental son action eût été une fureur extravagante, un désespoir affreux. L'antiquité païenne toute entière décide autrement : elle dit avec Platon, que *ce qu'il y a de plus divin est de s'oublier pour ce qu'on aime.*

Alceste est l'admiration des hommes, pour avoir voulu mourir et n'être plus qu'une vaine ombre, afin de faire vivre celui qu'elle aime. Cet oubli de soi, ce sacrifice total de son être, cette perte de tout soi-même pour jamais, est aux yeux de tous les Païens ce qu'il y a de plus divin dans l'homme ; c'est ce qui en fait un dieu ; c'est ce qui le fait presque arriver au terme.

Voilà l'idée de la vertu et de l'amitié pure, imprimée dans le cœur des hommes qui n'ont jamais connu la création, que l'amour-propre aveugloit, et qui étoient aliénés de la vie de Dieu.

---

## XX.

*L'oubli de soi-même n'empêche pas la reconnoissance des bienfaits de Dieu.*

L'oubli de soi-même, dont on parle souvent, pour les ames qui veulent chercher Dieu généreusement, n'empêche pas la reconnoissance de ses bienfaits. En voici la raison : c'est que cet oubli ne consiste pas à ne voir jamais rien en soi, mais seulement à ne demeurer jamais renfermé en soi-même, occupé de ses biens ou de ses maux par une vue de propriété

ou d'intérêt. C'est cette occupation de nous-mêmes qui nous éloigne de l'amour pur et simple, qui rétrécit notre cœur, et qui nous éloigne de notre vraie perfection, à force de nous la faire chercher avec empressement, avec trouble et avec inquiétude, pour l'amour de nous-mêmes.

Mais quoiqu'on s'oublie, c'est-à-dire qu'on ne recherche plus volontairement son propre intérêt, on ne laisse pas de se voir en bien des occasions. On ne se regarde pas pour l'amour de soi-même; mais la vue de Dieu qu'on cherche nous donne souvent, comme par contre-coup, certaine vue de nous-mêmes. C'est comme un homme qui en regarde un autre derrière lequel est un grand miroir; en considérant l'autre il se voit, et se trouve sans se chercher. Ainsi est-ce dans la pure lumière de Dieu que nous nous voyons parfaitement nous-mêmes. La présence de Dieu, quand elle est pure, simple, et soutenue par une vraie fidélité de l'ame et la plus exacte vigilance sur nous-mêmes, est ce grand miroir où nous découvrons jusqu'à la moindre tache de notre ame.

Un paysan renfermé dans son village n'en connoît qu'imparfaitement la misère : mais faites-lui voir de riches palais, une Cour superbe, il conçoit toute la pauvreté de son village et ne peut souffrir ses haillons à la vue de tant de magnificence. C'est ainsi qu'on voit sa laideur et son néant dans la beauté et dans l'infinie grandeur de Dieu.

Montrez tant qu'il vous plaira la vanité et le néant de la créature par les défauts des créatures; faites remarquer la brièveté et l'incertitude de la vie, l'in-

fait le bien pour l'amour du bien en lui-même sans nous y chercher. L'amour-propre même rend hommage à cette vertu désintéressée, par les subtilités avec lesquelles il veut en prendre les apparences : tant il est vrai que l'homme, qui n'est point par lui-même, n'est pas fait pour se chercher, mais pour être uniquement à celui qui l'a fait! Sa gloire et sa perfection sont de sortir de soi, de s'oublier, de se perdre, de s'abîmer dans l'amour simple du beau infini.

Cette pensée effraie l'homme amoureux de lui-même et accoutumé à se faire le centre de tout. Cette pensée suffit seule pour faire frémir l'amour-propre, et pour révolter un orgueil secret et intime, qui rapporte toujours insensiblement à soi la fin à laquelle nous devons nous rapporter. Mais cette idée qui nous étonne est le fondement de toute amitié et de toute justice. Nous ne pouvons ni accorder l'amour-propre avec cette idée, ni l'abandonner; elle est ce qu'il y a de *plus divin* en nous. On ne peut point dire que cette pensée n'est qu'une imagination creuse. Quand les hommes inventent des chimères, ils les inventent à plaisir et pour se flatter. Rien n'est moins naturel à l'homme injuste, vain, enivré d'orgueil, que de penser ainsi contre son amour-propre. Non-seulement la pratique de cette pensée est un prodige de vertu au-dessus de l'homme, mais encore cette seule pensée est une merveille que nous devons être étonnés de trouver en nous. Ce ne peut être qu'un principe infiniment supérieur à nous qui ait pu nous enseigner à nous élever ainsi entièrement au-dessus de nous-mêmes. Qui est-ce qui peut avoir

donné à l'homme malade d'un excès d'amour-propre et d'idolâtrie de soi-même, cette haute pensée de se compter pour rien, de devenir étranger à soi-même, et de ne s'aimer plus que par charité, comme le prochain? Qui est-ce qui peut lui avoir appris à être jaloux de lui-même contre lui-même, pour un autre objet invisible qui doit à jamais effacer le *moi*, et n'en laisser aucune trace? Cette seule idée rend *l'homme divin, elle l'inspire, elle met l'infini en lui.*

J'avoue que les Païens, qui ont tant loué la vertu désintéressée, la pratiquoient mal. Personne ne croit plus que moi que tout amour sans grâce, et hors de Dieu, ne peut jamais être qu'un amour-propre déguisé. Il n'y a que l'Être infiniment parfait qui puisse, comme objet par son infinie perfection, et comme cause par son infinie puissance, nous enlever hors de nous-mêmes, et nous faire préférer ce qui n'est pas nous à notre propre être. Je conviens que l'amour-propre se glorifioit vainement des apparences d'un pur amour chez les Païens; mais enfin il s'en glorifioit: ceux même que leur orgueil dominoit le plus, étoient charmés de cette belle idée de la vertu et de l'amitié sans intérêt; ils la portoient au dedans d'eux-mêmes, et ils ne pouvoient ni l'effacer ni l'obscurcir; ils ne pouvoient ni la suivre ni la contredire. Des Chrétiens la contrediront-ils? Ne se contenteront-ils pas, comme les Païens, de l'admirer sans la suivre fidèlement? La vanité même des Païens sur cette vertu montre combien elle est excellente. Par exemple, la louange que toute l'antiquité a donnée à Alceste eût porté à faux, et seroit ridicule, s'il n'eût pas été réellement beau et ver-

tueux à Alceste de mourir pour son époux ; sans ce principe fondamental son action eût été une fureur extravagante, un désespoir affreux. L'antiquité païenne toute entière décide autrement : elle dit avec Platon, que *ce qu'il y a de plus divin est de s'oublier pour ce qu'on aime.*

Alceste est l'admiration des hommes, pour avoir voulu mourir et n'être plus qu'une vaine ombre, afin de faire vivre celui qu'elle aime. Cet oubli de soi, ce sacrifice total de son être, cette perte de tout soi-même pour jamais, est aux yeux de tous les Païens ce qu'il y a de plus divin dans l'homme ; c'est ce qui en fait un dieu ; c'est ce qui le fait presque arriver au terme.

Voilà l'idée de la vertu et de l'amitié pure, imprimée dans le cœur des hommes qui n'ont jamais connu la création, que l'amour-propre aveugloit, et qui étoient aliénés de la vie de Dieu.

---

## XX.

*L'oubli de soi-même n'empêche pas la reconnoissance des bienfaits de Dieu.*

L'oubli de soi-même, dont on parle souvent, pour les ames qui veulent chercher Dieu généreusement, n'empêche pas la reconnoissance de ses bienfaits. En voici la raison : c'est que cet oubli ne consiste pas à ne voir jamais rien en soi, mais seulement à ne demeurer jamais renfermé en soi-même, occupé de ses biens ou de ses maux par une vue de propriété

ou d'intérêt. C'est cette occupation de nous-mêmes qui nous éloigne de l'amour pur et simple, qui rétrécit notre cœur, et qui nous éloigne de notre vraie perfection, à force de nous la faire chercher avec empressement, avec trouble et avec inquiétude, pour l'amour de nous-mêmes.

Mais quoiqu'on s'oublie, c'est-à-dire qu'on ne recherche plus volontairement son propre intérêt, on ne laisse pas de se voir en bien des occasions. On ne se regarde pas pour l'amour de soi-même; mais la vue de Dieu qu'on cherche nous donne souvent, comme par contre-coup, certaine vue de nous-mêmes. C'est comme un homme qui en regarde un autre derrière lequel est un grand miroir; en considérant l'autre il se voit, et se trouve sans se chercher. Ainsi est-ce dans la pure lumière de Dieu que nous nous voyons parfaitement nous-mêmes. La présence de Dieu, quand elle est pure, simple, et soutenue par une vraie fidélité de l'âme et la plus exacte vigilance sur nous-mêmes, est ce grand miroir où nous découvrons jusqu'à la moindre tache de notre ame.

Un paysan renfermé dans son village n'en connoît qu'imparfaitement la misère : mais faites-lui voir de riches palais, une Cour superbe, il conçoit toute la pauvreté de son village et ne peut souffrir ses haillons à la vue de tant de magnificence. C'est ainsi qu'on voit sa laideur et son néant dans la beauté et dans l'infinie grandeur de Dieu.

Montrez tant qu'il vous plaira la vanité et le néant de la créature par les défauts des créatures; faites remarquer la brièveté et l'incertitude de la vie, l'in-

fait le bien pour l'amour du bien en lui-même sans nous y chercher. L'amour-propre même rend hommage à cette vertu désintéressée, par les subtilités avec lesquelles il veut en prendre les apparences : tant il est vrai que l'homme, qui n'est point par lui-même, n'est pas fait pour se chercher, mais pour être uniquement à celui qui l'a fait! Sa gloire et sa perfection sont de sortir de soi, de s'oublier, de se perdre, de s'abîmer dans l'amour simple du beau infini.

Cette pensée effraie l'homme amoureux de lui-même et accoutumé à se faire le centre de tout. Cette pensée suffit seule pour faire frémir l'amour-propre, et pour révolter un orgueil secret et intime, qui rapporte toujours insensiblement à soi la fin à laquelle nous devons nous rapporter. Mais cette idée qui nous étonne est le fondement de toute amitié et de toute justice. Nous ne pouvons ni accorder l'amour-propre avec cette idée, ni l'abandonner; elle est ce qu'il y a de *plus divin* en nous. On ne peut point dire que cette pensée n'est qu'une imagination creuse. Quand les hommes inventent des chimères, ils les inventent à plaisir et pour se flatter. Rien n'est moins naturel à l'homme injuste, vain, enivré d'orgueil, que de penser ainsi contre son amour-propre. Non-seulement la pratique de cette pensée est un prodige de vertu au-dessus de l'homme, mais encore cette seule pensée est une merveille que nous devons être étonnés de trouver en nous. Ce ne peut être qu'un principe infiniment supérieur à nous qui ait pu nous enseigner à nous élever ainsi entièrement au-dessus de nous-mêmes. Qui est-ce qui peut avoir

donné à l'homme malade d'un excès d'amour-propre et d'idolâtrie de soi-même, cette haute pensée de se compter pour rien, de devenir étranger à soi-même, et de ne s'aimer plus que par charité, comme le prochain? Qui est-ce qui peut lui avoir appris à être jaloux de lui-même contre lui-même, pour un autre objet invisible qui doit à jamais effacer le *moi*, et n'en laisser aucune trace? Cette seule idée rend *l'homme divin, elle l'inspire, elle met l'infini en lui.*

J'avoue que les Païens, qui ont tant loué la vertu désintéressée, la pratiquoient mal. Personne ne croit plus que moi que tout amour sans grâce, et hors de Dieu, ne peut jamais être qu'un amour-propre déguisé. Il n'y a que l'Être infiniment parfait qui puisse, comme objet par son infinie perfection, et comme cause par son infinie puissance, nous enlever hors de nous-mêmes, et nous faire préférer ce qui n'est pas nous à notre propre être. Je conviens que l'amour-propre se glorifioit vainement des apparences d'un pur amour chez les Païens; mais enfin il s'en glorifioit: ceux même que leur orgueil dominoit le plus, étoient charmés de cette belle idée de la vertu et de l'amitié sans intérêt; ils la portoient au dedans d'eux-mêmes, et ils ne pouvoient ni l'effacer ni l'obscurcir; ils ne pouvoient ni la suivre ni la contredire. Des Chrétiens la contrediront-ils? Ne se contenteront-ils pas, comme les Païens, de l'admirer sans la suivre fidèlement? La vanité même des Païens sur cette vertu montre combien elle est excellente. Par exemple, la louange que toute l'antiquité a donnée à Alceste eût porté à faux, et seroit ridicule, s'il n'eût pas été réellement beau et ver-

tueux à Alceste de mourir pour son époux ; sans ce principe fondamental son action eût été une fureur extravagante, un désespoir affreux. L'antiquité païenne toute entière décide autrement : elle dit avec Platon, que *ce qu'il y a de plus divin est de s'oublier pour ce qu'on aime.*

Alceste est l'admiration des hommes, pour avoir voulu mourir et n'être plus qu'une vaine ombre, afin de faire vivre celui qu'elle aime. Cet oubli de soi, ce sacrifice total de son être, cette perte de tout soi-même pour jamais, est aux yeux de tous les Païens ce qu'il y a de plus divin dans l'homme ; c'est ce qui en fait un dieu ; c'est ce qui le fait presque arriver au terme.

Voilà l'idée de la vertu et de l'amitié pure, imprimée dans le cœur des hommes qui n'ont jamais connu la création, que l'amour-propre aveugloit, et qui étoient aliénés de la vie de Dieu.

---

## XX.

### *L'oubli de soi-même n'empêche pas la reconnoissance des bienfaits de Dieu.*

L'oubli de soi-même, dont on parle souvent, pour les ames qui veulent chercher Dieu généreusement, n'empêche pas la reconnoissance de ses bienfaits. En voici la raison : c'est que cet oubli ne consiste pas à ne voir jamais rien en soi, mais seulement à ne demeurer jamais renfermé en soi-même, occupé de ses biens ou de ses maux par une vue de propriété

ou d'intérêt. C'est cette occupation de nous-mêmes qui nous éloigne de l'amour pur et simple, qui rétrécit notre cœur, et qui nous éloigne de notre vraie perfection, à force de nous la faire chercher avec empressement, avec trouble et avec inquiétude, pour l'amour de nous-mêmes.

Mais quoiqu'on s'oublie, c'est-à-dire qu'on ne recherche plus volontairement son propre intérêt, on ne laisse pas de se voir en bien des occasions. On ne se regarde pas pour l'amour de soi-même; mais la vue de Dieu qu'on cherche nous donne souvent, comme par contre-coup, certaine vue de nous-mêmes. C'est comme un homme qui en regarde un autre derrière lequel est un grand miroir; en considérant l'autre il se voit, et se trouve sans se chercher. Ainsi est-ce dans la pure lumière de Dieu que nous nous voyons parfaitement nous-mêmes. La présence de Dieu, quand elle est pure, simple, et soutenue par une vraie fidélité de l'âme et la plus exacte vigilance sur nous-mêmes, est ce grand miroir où nous découvrons jusqu'à la moindre tache de notre ame.

Un paysan renfermé dans son village n'en connoît qu'imparfaitement la misère : mais faites-lui voir de riches palais, une Cour superbe, il conçoit toute la pauvreté de son village et ne peut souffrir ses haillons à la vue de tant de magnificence. C'est ainsi qu'on voit sa laideur et son néant dans la beauté et dans l'infinie grandeur de Dieu.

Montrez tant qu'il vous plaira la vanité et le néant de la créature par les défauts des créatures; faites remarquer la brièveté et l'incertitude de la vie, l'in-

gardent cette parole intérieure comme une chimère de fanatiques? Hélas! que veulent-ils donc dire avec leurs raisonnemens dédaigneux? A quoi serviroit la parole extérieure des pasteurs, et même de l'Ecriture, s'il n'y avoit une parole intérieure du Saint-Esprit même, qui donne à l'autre toute son efficace? La parole extérieure, même de l'Evangile, sans cette parole vivante et féconde de l'intérieur, ne seroit qu'un vain son. C'est *la lettre* qui seule *tue*, et *l'esprit* seul peut nous *vivifier* (1). O Verbe, ô Parole éternelle et toute-puissante du Père, c'est vous qui parlez dans le fond des ames! Cette parole, sortie de la bouche du Sauveur pendant les jours de sa vie mortelle, n'a eu tant de vertu, et n'a produit tant de fruits sur la terre, qu'à cause qu'elle étoit animée par cette parole de vie qui est le Verbe même. De là vient que saint Pierre dit : *A qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle* (2). Ce n'est donc pas seulement la loi extérieure de l'Evangile que Dieu nous montre intérieurement par la lumière de la raison et de la foi, c'est son esprit qui parle, qui nous touche, qui opère en nous, et qui nous anime; en sorte que c'est cet esprit qui fait en nous et avec nous tout ce que nous faisons de bien, comme c'est notre ame qui anime notre corps et qui en règle les mouvemens.

Il est donc vrai que nous sommes sans cesse inspirés, et que nous ne vivons de la vie de la grâce qu'autant que nous avons cette inspiration intérieure. Mais, mon Dieu, peu de Chrétiens la sentent; car il y en a bien peu qui ne l'anéantissent par leur

(1) *I Cor.* III. 6. — (2) *Joan.* VI. 69.

dissipation volontaire ou par leur résistance. Cette inspiration ne doit point nous persuader que nous soyons semblables aux prophètes. L'inspiration des prophètes étoit pleine de certitude pour les choses que Dieu leur découvroit, ou leur commandoit de faire; c'étoit un mouvement extraordinaire, ou pour révéler les choses futures, ou pour faire des miracles, ou pour agir avec toute l'autorité divine. Ici, tout au contraire, l'inspiration est sans lumière, sans certitude; elle se borne à nous insinuer l'obéissance, la patience, la douceur, l'humilité, et toutes les autres vertus nécessaires à tout Chrétien. Ce n'est point un mouvement divin pour prédire, pour changer les lois de la nature, et pour commander aux hommes de la part de Dieu; c'est une simple invitation dans le fond de l'ame pour obéir, pour nous laisser détruire et anéantir selon les desseins de l'amour de Dieu. Cette inspiration, prise ainsi dans ses bornes et dans sa simplicité, ne renferme donc que la doctrine commune de toute l'Église: elle n'a par elle-même, si l'imagination des hommes n'y ajoute rien, aucun piége de présomption ni d'illusion; au contraire, elle nous tient dans la main de Dieu sous la conduite de l'Eglise, donnant tout à la grâce sans blesser notre liberté, et ne laissant rien ni à l'orgueil ni à l'imagination.

Ces principes posés, il faut reconnoître que Dieu *parle sans cesse en nous* (1). Il parle dans les pécheurs impénitens; mais ces pécheurs, étourdis par le bruit du monde et de leurs passions, ne peuvent l'entendre; sa parole leur est une fable. Il parle dans les pécheurs

(1) *De Imit. Christi*, lib. III, cap. I, n. 1; cap. III, n. 3.

qui se convertissent : ceux-ci sentent les remords de leur conscience ; et ces remords sont la voix de Dieu qui leur reproche intérieurement leurs vices. Quand ces pécheurs sont bien touchés, ils n'ont pas de peine à comprendre cette voix secrète ; car c'est elle qui les pénètre si vivement. Elle est en eux ce *glaive à deux tranchans*, dont parle saint Paul (1) ; il va *jusqu'à la division de l'ame d'avec elle-même*. Dieu se fait sentir, goûter, suivre ; on entend cette douce voix qui porte jusqu'au fond du cœur un reproche tendre, et le cœur en est déchiré : voilà la vraie et pure contrition. Dieu parle dans les personnes éclairées, savantes, et dont la vie, extérieurement régulière en tout, paroît ornée de beaucoup de vertus ; mais souvent ces personnes, pleines d'elles-mêmes et de leurs lumières, s'écoutent trop pour écouter Dieu. On tourne tout en raison : on se fait des principes de sagesse naturelle, et des méthodes de prudence, de tout ce qui nous viendroit infiniment mieux par le canal de la simplicité et de la docilité à l'Esprit de Dieu. Ces personnes paroissent bonnes, quelquefois plus que les autres ; elles le sont même jusqu'à un certain point : mais c'est une bonté mélangée. On se possède, on veut toujours se posséder selon la mesure de sa raison : on veut être toujours dans la main de son propre conseil ; on est fort et grand à ses propres yeux. O mon Dieu, je vous rends grâces avec Jésus-Christ (2) de ce que vous cachez vos secrets ineffables à ces grands et à ces sages, tandis que vous prenez plaisir à les révéler aux ames foibles et petites ! Il n'y a que les enfans

(1) *Hebr.* IV. 12. — (2) *Matth.* XI. 12.

avec qui vous vous familiarisez sans réserve. Vous traitez les autres à leur mode. Ils veulent du savoir et des vertus hautes; vous leur donnez des lumières éclatantes, et vous en faites des espèces de héros. Mais ce n'est pas là le meilleur partage. Il y a quelque chose de plus caché pour vos plus chers enfans. Ceux-là reposent avec Jean sur votre poitrine. Pour ces grands, qui craignent toujours de se ployer et de s'appetisser, vous les laissez dans leur grandeur; vous les traitez selon leur gravité. Ils n'auront jamais vos caresses et vos familiarités : il faut être enfant et jouer sur vos genoux pour les mériter. J'ai souvent remarqué qu'un pécheur ignorant et grossier, qui commence à être touché vivement de l'amour de Dieu dans sa conversion, est plus disposé à entendre ce langage intérieur de l'esprit de grâce, que certaines personnes éclairées et savantes, qui ont vieilli dans leur propre sagesse. Dieu, qui ne cherche qu'à se communiquer, ne sait, pour ainsi dire, où poser le pied dans ces ames pleines d'elles-mêmes, et trop nourries de leur sagesse et de leurs vertus : mais *son entretien familier*, comme dit l'Ecriture (1), *est avec les simples.*

Où sont-ils ces simples? Je n'en vois guère. Dieu les voit, et c'est en eux qu'il se plaît à habiter : *Mon Père et moi*, dit Jésus-Christ (2), *nous y viendrons; et nous y ferons notre demeure.* O qu'une ame livrée à la grâce sans retour sur soi, ne se comptant pour rien, et marchant sans mesure au gré du pur amour qui est le parfait guide, éprouve de choses que les sages ne peuvent ni éprouver ni comprendre!

(1) *Prov.* III. 32. — (2) *Joan.* XIV. 23.

J'ai été sage ( je l'ose dire ) comme un autre ; mais alors, croyant tout voir, je ne voyois rien. J'allois tâtonnant par une suite de raisonnemens; mais la lumière ne luisoit point dans mes ténèbres. J'étois content de raisonner. Mais, hélas! quand une fois on a fait taire tout ce qui est en nous pour écouter Dieu, on sait tout sans rien savoir; et on ne peut douter que jusque là on n'ait ignoré tout ce qu'on s'imaginoit comprendre. Tout ce qu'on tenoit échappe, et on ne s'en soucie plus : on n'a plus rien à soi ; on a tout perdu; on s'est perdu soi-même. Il y a un je ne sais quoi qui dit au dedans, comme l'épouse du Cantique : *Faites-moi entendre votre voix ; qu'elle résonne à mes oreilles* (1). O qu'elle est douce cette voix! elle fait tressaillir toutes mes entrailles. Parlez, ô mon époux, et que nul autre que vous n'ose parler! Taisez-vous, mon ame : parlez, ô amour!

Je dis qu'alors *on sait tout sans rien savoir.* Ce n'est pas qu'on ait la présomption de croire qu'on possède en soi toute vérité. Non, non, tout au contraire : on sent qu'on ne voit rien, qu'on ne peut rien et qu'on n'est rien. On le sent, et on en est ravi. Mais, dans cette désappropriation sans réserve, on trouve de moment à autre dans l'infini de Dieu tout ce qu'il faut selon le cours de sa providence. C'est là qu'on trouve le pain quotidien de vérité comme de toute autre chose, sans en faire provision. C'est alors que l'onction nous enseigne toute vérité en nous ôtant toute sagesse, toute gloire, tout intérêt, toute volonté propre; en nous tenant contens dans notre impuissance, et au-dessous de toute créature, prêts à

(1) *Cant.* II. 14.

céder aux derniers vers de la terre, prêts à confesser nos plus secrètes misères à la face de tous les hommes; ne craignant dans les fautes que l'infidélité, sans craindre ni le châtiment ni la confusion. En cet état, dis-je, l'Esprit nous enseigne toute vérité; car toute vérité est comprise éminemment dans ce sacrifice d'amour, où l'ame s'ôte tout pour donner tout à Dieu. Voilà la manne, qui, sans être chaque viande particulière, a le goût de toutes les viandes.

Dans les commencemens, Dieu nous attaquoit par le dehors; il nous arrachoit peu à peu toutes les créatures que nous aimions trop, et contre sa loi. Mais ce travail du dehors, quoique essentiel pour poser le fondement de tout l'édifice, n'en fait qu'une bien petite partie. O que l'ouvrage du dedans, quoique invisible, est sans comparaison plus grand, plus difficile et plus merveilleux! Il vient un temps où Dieu, après nous avoir bien dépouillés, bien mortifiés par le dehors sur les créatures auxquelles nous tenions, nous attaque par le dedans pour nous arracher à nous-mêmes. Ce n'est plus les objets étrangers qu'il nous ôte : alors il nous arrache le *moi* qui étoit le centre de notre amour. Nous n'aimions tout le reste que pour ce *moi*; et c'est ce *moi* que Dieu poursuit impitoyablement et sans relâche. Oter à un homme ses habits, c'est le traiter mal; mais ce n'est rien en comparaison de la rigueur qui l'écorcheroit et qui ne laisseroit aucune chair sur tous ses os. Coupez les branches d'un arbre, bien loin de le faire mourir, vous fortifiez sa sève, il repousse de tous côtés; mais attaquez le tronc, desséchez la racine, il

se dépouille, il languit, il meurt. C'est ainsi que Dieu prend plaisir à nous faire mourir.

Pour la mortification extérieure des sens, il nous la fait faire par certains efforts de courage contre nous-mêmes. Plus les sens sont amortis par ce courage de l'ame, plus l'ame voit sa vertu, et se soutient par son travail. Mais dans la suite Dieu se réserve à lui-même d'attaquer le fond de cette ame, et de lui arracher jusqu'au dernier soupir de toute vie propre. Alors ce n'est plus par la force de l'ame qu'il combat les objets extérieurs; c'est par la foiblesse de l'ame qu'il la tourne contre elle-même. Elle se voit; elle a horreur de ce qu'elle voit. Elle demeure fidèle; mais elle ne voit plus sa fidélité. Tous les défauts qu'elle a eus jusqu'alors s'élèvent contre elle; et souvent il en paroît de nouveaux dont elle ne s'étoit jamais défiée. Elle ne trouve plus cette ressource de ferveur et de courage qui la soutenoit autrefois. Elle tombe en défaillance; elle est, comme Jésus-Christ, triste jusqu'à la mort. Tout ce qui lui reste, c'est la volonté de ne tenir à rien, et de laisser faire Dieu sans réserve. Encore même n'a-t-elle pas la consolation d'apercevoir en elle cette volonté. Ce n'est plus une volonté sensible et réfléchie, mais une volonté simple, sans retour sur elle-même, et d'autant plus cachée qu'elle est plus intime et plus profonde dans l'ame. En cet état, Dieu prend soin de tout ce qui est nécessaire pour détacher cette personne d'elle-même. Il la dépouille peu à peu, en lui ôtant l'un après l'autre tous les habits dont elle étoit revêtue. Les derniers dépouillemens, quoiqu'ils ne soient pas

toujours les plus grands, sont néanmoins les plus rigoureux. Quoique la robe soit en elle-même plus précieuse que la chemise, on sent bien plus la perte de la chemise que celle de la robe. Dans les premiers dépouillemens, ce qui reste console de ce qu'on perd; dans les derniers, il ne reste qu'amertume, nudité et confusion.

On demandera peut-être en quoi consistent ces dépouillemens; mais je ne puis le dire. Ils sont aussi différens que les hommes sont différens entre eux. Chacun souffre les siens suivant ses besoins et les desseins de Dieu. Comment peut-on savoir de quoi on sera dépouillé, si on ne sait pas de quoi on est revêtu? Chacun tient à une infinité de choses qu'il ne devineroit jamais. Il ne sent qu'il y est attaché que quand on les lui ôte. Je ne sens mes cheveux que quand on les arrache de ma tête. Dieu nous développe peu à peu notre fond qui nous étoit inconnu; et nous sommes tout étonnés de découvrir, dans nos vertus mêmes, des vices dont nous nous étions toujours crus incapables. C'est comme une grotte qui paroît sèche de tous côtés, et d'où l'eau rejaillit tout-à-coup par les endroits dont on se défioit le moins.

Ces dépouillemens que Dieu nous demande ne sont point d'ordinaire ce qu'on pourroit s'imaginer. Ce qui est attendu nous trouve préparés, et n'est guère propre à nous faire mourir. Dieu nous surprend par les choses les plus imprévues. Ce sont des riens, mais des riens qui désolent, et qui font le supplice de l'amour-propre. Les grandes vertus éclatantes ne sont plus de saison : elles soutiendroient l'orgueil; elles

donneroient une certaine force et une assurance intérieure contraire aux desseins de Dieu, qui est de nous faire perdre terre. Alors c'est une conduite simple et unie; tout est commun. Les autres ne voient rien de grand, et la personne même ne trouve rien en soi que de naturel, de foible et de relâché : mais on aimeroit cent fois mieux jeûner toute sa vie au pain et à l'eau, et pratiquer les plus grandes austérités, que de souffrir tout ce qui se passe au dedans. Ce n'est pas qu'on ait un goût de ferveur pour les austérités; non, cette ferveur s'est évanouie : mais on trouve, dans la souplesse que Dieu demande pour une infinité de petites choses, plus de renoncemens et plus de mort à soi, qu'il n'y en auroit dans de grands sacrifices. Cependant Dieu ne laisse point l'ame en repos, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue souple et maniable en la pliant de tous les côtés. Il faut parler trop ingénument, puis il faut se taire; il faut être loué, puis blâmé, puis oublié, puis examiné de nouveau; il faut être bas, il faut être haut; il faut se laisser condamner sans dire un mot qui justifieroit d'abord : une autre fois il faut dire du bien de soi. Il faut consentir à se trouver foible, inquiet, irrésolu sur une bagatelle; à montrer des dépits de petit enfant; à choquer ses amis par sa sécheresse; à devenir jaloux et défiant sans nulle raison; même à dire ses jalousies les plus sottes à ceux contre qui on les éprouve; à parler avec patience et ingénuité à certaines gens, contre leur goût et contre le sien propre, sans fruit; à paroître artificieux et de mauvaise foi; enfin à se trouver soi-même sec, languissant, dégoûté de Dieu, dissipé et si éloigné de tout sentiment de grâce,

qu'on est tenté de tomber dans le désespoir. Voilà des exemples de ces dépouillemens intérieurs, qui me viennent maintenant dans l'esprit; mais il y en a une infinité d'autres que Dieu assaisonne à chacun selon ses desseins.

Qu'on ne me dise point que ce sont des imaginations creuses. Peut-on douter que Dieu n'agisse immédiatement dans les ames? Peut-on douter qu'il n'y agisse pour les faire mourir à elles-mêmes? Peut-on douter que Dieu, après avoir arraché les passions grossières, n'attaque au dedans tous les retours subtils de l'amour-propre, surtout dans les ames qui se sont livrées généreusement et sans réserve à l'esprit de grâce? Plus il veut les purifier, plus il les éprouve intérieurement. Le monde n'a point d'yeux pour voir ces épreuves, ni d'oreilles pour les entendre : mais le monde est aveugle; sa sagesse n'est que mort; elle ne peut compatir avec l'Esprit de vérité. *Il n'y a que l'Esprit de Dieu,* comme dit l'Apôtre (1), *qui puisse pénétrer les profondeurs de Dieu même.*

Dans les commencemens, on n'est point encore accoutumé à cette conduite du dedans, qui va à nous dépouiller par le fond. On veut bien se taire, être recueilli, souffrir tout, se laisser mener au cours de la Providence, comme un homme qui se laisseroit porter par le courant d'un fleuve; mais on n'ose encore se hasarder à écouter la voix intérieure pour les sacrifices que Dieu prépare. On est comme l'enfant Samuel, qui n'étoit point encore accoutumé aux communications du Seigneur. Le Seigneur l'appeloit, il croyoit que c'étoit Héli (2). Héli disoit : Mon en-

(1) *I Cor.* II. 10, 11. — (2) *I Reg.* III. 4, etc.

fant, vous avez rêvé, personne ne vous parle. Tout de même on ne sait si c'est quelque imagination qui nous pousseroit trop loin. Souvent le grand-prêtre Héli, c'est-à-dire les conducteurs nous disent que nous avons rêvé, et que nous demeurions en repos. Mais Dieu ne nous y laisse point, et nous réveille jusqu'à ce que nous prêtions l'oreille à ce qu'il veut dire. S'il s'agissoit de visions, d'apparitions, de révélations, de lumières extraordinaires, de miracles, de conduite contraire aux sentimens de l'Église, on auroit raison de ne s'y arrêter pas. Mais quand Dieu nous a menés jusqu'à un certain point de détachement, et qu'ensuite nous avons une conviction intérieure qu'il veut encore certaines choses innocentes, qui ne vont qu'à devenir plus simples, et qu'à mourir plus profondément à nous-mêmes, y a-t-il de l'illusion à suivre ces mouvemens? Je suppose qu'on ne les suit pas sans un bon conseil. La répugnance que notre sagesse et notre amour-propre ont à suivre ces mouvemens marque assez qu'ils sont de grâce; car alors on voit bien qu'on n'est retenu contre ces mouvemens, que par quelque sensibilité et quelque retour sur soi-même. Plus on craint de faire ces choses, plus on en a besoin; car c'est une crainte qui ne vient que de délicatesse, de défaut de souplesse, et d'attachement ou à ses goûts ou à ses vues. Or il faut mourir à tous ses sentimens de vie naturelle. Ainsi tout prétexte de reculer est ôté par la conviction qui est au fond du cœur, qu'elles aideront à nous faire mourir.

La souplesse et la promptitude pour céder à ces mouvemens est ce qui avance le plus les ames. Celles

qui ont assez de générosité pour n'hésiter jamais font bientôt un progrès incroyable. Les autres raisonnent, et ne manquent jamais de raisons pour se dispenser de faire ce qu'elles ont au cœur : elles veulent et ne veulent pas; elles attendent des certitudes; elles cherchent des conseils à leur point, qui les déchargent de ce qu'elles craignent de faire; à chaque pas elles s'arrêtent et regardent en arrière; elles languissent dans l'irrésolution, et éloignent insensiblement l'Esprit de Dieu. D'abord elles le contristent par leurs hésitations; puis elles l'irritent par des résistances formelles; enfin elles l'éteignent par ces résistances réitérées.

Quand on résiste, on trouve des prétextes pour couvrir sa résistance et pour l'autoriser; mais insensiblement on se dessèche soi-même; on perd la simplicité; et, quelque effort qu'on fasse pour se tromper, on n'est point en paix; il y a toujours dans le fond de la conscience un je ne sais quoi qui reproche qu'on a manqué à Dieu. Mais comme Dieu s'éloigne, parce qu'on s'est éloigné de lui, l'ame s'endurcit peu à peu. Elle n'est plus en paix; mais elle ne cherche point la vraie paix; au contraire, elle s'en éloigne de plus en plus en la cherchant où elle n'est pas. C'est comme un os qui est déboîté, et qui fait toujours une douleur secrète; mais quoiqu'il soit dans un état violent hors de sa place, il ne tend point à y rentrer; tout au contraire, il s'affermit dans sa mauvaise situation. O qu'une ame est digne de pitié lorsqu'elle commence à rejeter les invitations secrètes de Dieu qui demande qu'elle meure à tout! D'abord ce n'est qu'un atome; mais cet atome

devient une montagne, et forme bientôt une espèce de chaos impénétrable entre Dieu et elle. On fait le sourd quand Dieu demande une petite simplicité: on craint de l'entendre; on voudroit bien pouvoir se dire à soi-même qu'on ne l'a pas entendu; on se le dit même, mais on ne se le persuade pas. On s'embrouille, on doute de tout ce qu'on a éprouvé; et les grâces qui avoient le plus servi à nous rendre simples et petits dans la main de Dieu, commencent à paroître comme des illusions. On cherche au dehors des autorités de directeurs pour apaiser les troubles du dedans; on ne manque pas d'en trouver, car il y en a tant qui ont peu d'expérience, même avec beaucoup de savoir et de piété! En cet état, plus on veut se guérir, plus on se fait malade. On est comme un cerf qui est blessé, et qui porte dans ses flancs le trait dont il est percé; plus il s'agite au travers des forêts pour s'en délivrer, plus il l'enfonce dans son corps. Hélas! *qui est celui qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix* (1)? Dieu, qui est lui seul la paix véritable, peut-il laisser tranquille un cœur qui s'oppose à ses desseins? Alors on est comme les personnes qui ont une maladie inconnue. Tous les médecins emploient leur art à les soulager, et rien ne les soulage. Vous les voyez tristes, abattus, languissans : il n'y a ni aliment ni remède qui puisse leur faire aucun bien; ils dépérissent chaque jour. Faut-il s'étonner qu'en s'égarant de son vrai chemin on aille hors de toute route, s'égarant sans cesse de plus en plus?

Mais, direz-vous, les commencemens de tous ces

(1) *Job.* IX. 4.

malheurs ne sont rien : il est vrai, mais les suites en sont funestes. On ne vouloit rien réserver dans le sacrifice qu'on faisoit à Dieu ; c'est ainsi qu'on étoit disposé en regardant les choses de loin confusément : mais ensuite, quand Dieu nous prend au mot, et accepte en détail nos offres, on sent mille répugnances très-fortes dont on ne se défioit pas. Le courage manque, les vains prétextes viennent flatter un cœur foible et ébranlé : d'abord on retarde, et on doute si on doit suivre ; puis on ne fait que la moitié de ce que Dieu demande ; on y mêle avec l'opération divine un certain mouvement propre et des manières naturelles, pour conserver quelque ressource à ce fond corrompu qui ne veut point mourir. Dieu, jaloux, se refroidit. L'ame commence à vouloir fermer les yeux, pour ne pas voir plus qu'elle n'a le courage de faire. Dieu la laisse à sa foiblesse et à sa lâcheté, puisqu'elle veut y être laissée. Mais comprenez combien sa faute est grande. Plus elle a reçu de Dieu, plus elle doit lui rendre. Elle a reçu un amour prévenant et des grâces singulières ; elle a goûté le don de l'amour pur et désintéressé, que tant d'ames, d'ailleurs très-pieuses, n'ont jamais senti. Dieu n'a rien ménagé pour la posséder toute entière. Il est devenu l'époux intérieur ; il a pris soin de faire tout dans son épouse ; mais il est infiniment jaloux : mais ne vous étonnez pas des rigueurs de sa jalousie. De quoi est-il donc si jaloux ? Est-ce des talens, des lumières, de la régularité des vertus extérieures ? Non ; il est condescendant et facile sur toutes ces choses. L'amour n'est jaloux que sur l'amour ; toute sa délicatesse ne tombe que sur la droiture de la vo-

lonté. Il ne peut souffrir aucun partage du cœur de l'épouse, et il souffre encore moins tous les prétextes dont l'épouse cherche à se tromper pour excuser le partage de son cœur. Voilà ce qui allume le feu dévorant de sa jalousie. Tant que l'amour pur et ingénu vous conduira, ô épouse, l'époux supportera avec une patience sans bornes tout ce que vous ferez d'irrégulier, par mégarde ou par fragilité, sans préjudice de la droiture de votre cœur : mais dès le moment que votre amour refusera quelque chose à Dieu, et que vous voudrez vous tromper vous-même dans ce refus, l'époux vous regardera comme une épouse infidèle qui veut couvrir son infidélité.

Combien d'ames, après de grands sacrifices, tombent dans ces résistances! La fausse sagesse cause presque tous ces malheurs. Ce n'est pas tant pour n'avoir pas assez de courage, que pour avoir trop de raison humaine qu'on s'arrête dans cette course. Il est vrai que Dieu, quand il a appelé les ames à cet état de sacrifice sans réserve, les traite à proportion des dons ineffables dont il les a comblées. Il est insatiable de mort, de perte, de renoncement; il est même jaloux de ses dons, parce que l'excellence de ses dons nourrit en nous secrètement une certaine confiance propre. Il faut que tout soit détruit, que tout périsse. Nous avons tout donné : Dieu veut nous ôter tout; et en effet il ne nous laisse rien. S'il y a encore la moindre chose à laquelle nous tenions, si bonne qu'elle paroisse, c'est celle-là qu'il vient, le glaive en main, couper jusqu'au dernier repli de notre cœur. Si nous craignons encore par quelque endroit,

endroit, c'est cet endroit par où il vient nous prendre ; car il nous prend toujours par l'endroit le plus foible. Il nous pousse sans nous laisser jamais respirer. Faut-il s'en étonner? Peut-on mourir tandis qu'on respire encore? Nous voulons que Dieu nous donne le coup de la mort; mais nous voudrions mourir sans douleur; nous voudrions mourir à toutes nos volontés par le choix de notre volonté même; nous voudrions tout perdre, et retenir tout. Hélas! quelle agonie, quelles angoisses, quand Dieu nous mène jusqu'au bout de nos forces! On est entre ses mains comme un malade dans celles d'un chirurgien qui fait une opération douloureuse; on tombe en défaillance. Mais cette comparaison n'est rien; car, après tout, l'opération du chirurgien est pour nous faire vivre, et celle de Dieu pour nous faire réellement mourir.

Pauvres ames! ames foibles! que ces derniers coups vous accablent! L'attente seule vous fait frémir, et retourner en arrière. Combien y en a-t-il qui n'achèvent point de traverser l'affreux désert! A peine deux ou trois verront la terre promise. Malheur à celles de qui Dieu attendoit tout, et qui ne remplissent point leur grâce! Malheur à quiconque résiste intérieurement! Étrange péché, que celui de pécher contre le Saint-Esprit! Ce péché, irrémissible en ce monde et en l'autre, n'est-il pas celui de résister à l'invitation intérieure? Celui qui y résiste pour sa conversion sera puni en ce monde par le trouble, et en l'autre par les douleurs de l'enfer. Celui qui y résiste pour mourir sans réserve à lui-même, et pour se livrer à la grâce du pur amour, sera puni en ce

monde par les remords, et en l'autre par le feu vengeur du purgatoire. Il faut faire son purgatoire en ce monde ou en l'autre, ou par le martyre intérieur du pur amour, ou par les tourmens de la justice divine après la mort. Heureux celui qui n'hésite jamais, qui ne craint que de ne suivre pas assez promptement, qui aime toujours mieux faire trop que trop peu contre lui-même! Heureux celui qui présente hardiment toute l'étoffe dès qu'on lui demande un échantillon, et qui laisse tailler Dieu en plein drap! Heureux celui qui, ne se comptant pour rien, ne met jamais Dieu dans la nécessité de le ménager! Heureux celui que tout ceci n'effraie point!

On croit que cet état est horrible; on se trompe, on se trompe : c'est là qu'on trouve la paix, la liberté, et que le cœur, détaché de tout, s'élargit sans bornes, en sorte qu'il devient immense; rien ne le rétrécit; et selon la promesse il devient une même chose avec Dieu même.

O mon Dieu, vous seul pouvez donner la paix qu'on éprouve en cet état-là. Plus l'ame se sacrifie sans ménagement et sans retour sur elle-même, plus elle est libre. Tandis qu'elle n'hésite point à tout perdre et à s'oublier, elle possède tout. Il est vrai que ce n'est point une possession réfléchie, en sorte qu'on se dise à soi-même : Oui, je suis en paix, et je vis heureux; car ce seroit trop retomber sur soi, et se chercher après s'être quitté : mais c'est une image de l'état des bienheureux, qui seront à jamais ravis en Dieu, sans avoir pendant toute l'éternité un instant pour penser à eux-mêmes et à leur bonheur.

Ils sont si heureux dans ce transport, qu'ils seront heureux éternellement, sans se dire à eux-mêmes qu'ils jouissent de ce bonheur.

Vous faites, ô époux des ames, éprouver dès cette vie aux ames qui ne vous résistent jamais, un avant-goût de cette félicité. On ne veut rien, et on veut tout. Comme il n'y a que la créature qui borne le cœur, le cœur n'étant jamais resserré ni par l'attachement aux créatures, ni par le retour sur lui-même, il entre pour ainsi dire dans votre immensité. Rien ne l'arrête; il se perd toujours en vous de plus en plus : mais quoique sa capacité croisse à l'infini, vous le remplissez tout entier; il est toujours rassasié. Il ne dit point : Je suis heureux; car il ne se soucie point de l'être; s'il s'en soucioit, il ne le seroit plus; il s'aimeroit encore. Il ne possède point son bonheur, mais son bonheur le possède. En quelque moment qu'on le prenne, et qu'on lui demande : Voulez-vous souffrir ce que vous souffrez? voudriez-vous avoir ce que vous n'avez pas? il répondra sans hésiter, et sans se consulter soi-même : Je veux souffrir ce que je souffre, et n'avoir point ce que je n'ai pas; je veux tout, je ne veux rien.

Voilà, mon Dieu, la vraie et pure adoration en esprit et en vérité. Vous cherchez de tels adorateurs; mais vous n'en trouvez guère. Presque tous se cherchent eux-mêmes dans vos dons, au lieu de vous chercher tout seul dans la croix et dans le dépouillement. On veut vous conduire, au lieu de se laisser conduire par vous. On se donne à vous pour devenir grand; mais on se refuse dès qu'il faut se laisser appetisser. On dit qu'on ne tient à rien; et on

est effrayé par les moindres pertes. On veut vous posséder; mais on ne veut point se perdre pour être possédé par vous. Ce n'est pas vous aimer; c'est vouloir être aimé par vous. O Dieu, la créature ne sait point pourquoi vous l'avez faite : apprenez-le-lui, et imprimez au fond de son cœur que la boue doit se laisser donner sans résistance toutes les formes qu'il plaît à l'ouvrier.

## XXIII.

*Utilité des peines et des délaissemens intérieurs. N'aimer ses amis qu'en Dieu et pour Dieu.*

Dieu, qui paroît si rigoureux aux ames, ne leur fait jamais rien souffrir par le plaisir de les faire souffrir. Il ne les met en souffrance que pour les purifier. La rigueur de l'opération vient du mal qu'il faut arracher : il ne feroit aucune incision si tout étoit sain; il ne coupe que ce qui est mort et ulcéré. C'est donc notre amour-propre corrompu qui fait nos douleurs : la main de Dieu nous en fait le moins qu'elle peut. Jugeons combien nos plaies sont profondes et envenimées, puisque Dieu nous épargne tant, et qu'il nous fait néanmoins si violemment souffrir.

De même qu'il ne nous fait jamais souffrir que pour notre guérison, il ne nous ôte aussi aucun de ses dons que pour nous le rendre au centuple. Il nous ôte par amour tous les dons les plus purs que nous possédons impurement. Plus les dons sont purs,

plus il est jaloux, afin que nous les conservions sans nous les approprier et sans nous les rapporter jamais à nous-mêmes. Les grâces les plus éminentes sont les plus dangereux poisons si nous y prenons quelque appui et quelque complaisance. C'est le péché des mauvais anges. Ils ne firent que regarder leur état, et s'y complaire; les voilà dans l'instant même précipités du ciel et éternels ennemis de Dieu.

Cet exemple fait voir combien les hommes s'entendent peu en péchés. Celui-là est le plus grand de tous; cependant il est bien rare de trouver des ames assez pures pour posséder purement et sans propriété le don de Dieu. Quand on pense aux grâces de Dieu, c'est toujours pour soi, et c'est l'amour du *moi* qui fait presque toujours une certaine sensibilité qu'on a pour les grâces. On est contristé de se trouver foible; on est tout animé quand on se trouve fort; on ne regarde point sa perfection uniquement pour la gloire de Dieu, comme on regarderoit celle d'un autre. On est contristé et découragé quand le goût sensible et quand les grâces aperçues échappent: en un mot, c'est presque toujours de soi et non de Dieu qu'il est question.

De là vient que toutes les vertus aperçues ont besoin d'être purifiées, parce qu'elles nourrissent la vie naturelle en nous. La nature corrompue se fait un aliment très-subtil des grâces les plus contraires à la nature: l'amour-propre se nourrit, non-seulement d'austérités et d'humiliations, non-seulement d'oraison fervente et de renoncement à soi, mais encore de l'abandon le plus pur et des sacrifices les plus extrêmes. C'est un soutien infini que de penser

qu'on n'est plus soutenu de rien, et qu'on ne cesse point, dans cette épreuve horrible, de s'abandonner fidèlement et sans réserve. Pour consommer le sacrifice de purification en nous des dons de Dieu, il faut donc achever de détruire l'holocauste; il faut tout perdre, même l'abandon aperçu par lequel on se voit livré à sa perte.

On ne trouve Dieu seul purement que dans cette perte apparente de tous ses dons, et dans ce réel sacrifice de tout soi-même, après avoir perdu toute ressource intérieure. La jalousie infinie de Dieu nous pousse jusque là, et notre amour-propre le met, pour ainsi dire, dans cette nécessité, parce que nous ne nous perdons totalement en Dieu, que quand tout le reste nous manque. C'est comme un homme qui tombe dans un abîme; il n'achève de s'y laisser aller qu'après que tous les appuis du bord lui échappent des mains. L'amour-propre, que Dieu précipite, se prend dans son désespoir à toutes les ombres de grâce, comme un homme qui se noie se prend à toutes les ronces qu'il trouve en tombant dans l'eau.

Il faut donc bien comprendre la nécessité de cette soustraction qui se fait peu à peu en nous de tous les dons divins. Il n'y a pas un seul don, si éminent qu'il soit, qui, après avoir été un moyen d'avancement, ne devienne d'ordinaire pour la suite un piége et un obstacle par les retours de propriété qui salissent l'ame. De là vient que Dieu ôte ce qu'il avoit donné. Mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours; il l'ôte pour le mieux donner, et pour le rendre sans l'impureté de cette appropriation maligne que nous en faisons sans nous en apercevoir. La perte du don

sert à en ôter la propriété ; et, la propriété étant ôtée, le don est rendu au centuple. Alors le don n'est plus don de Dieu ; il est Dieu même à l'ame. Ce n'est plus don de Dieu ; car on ne le regarde plus comme quelque chose de distingué de lui et que l'ame peut posséder : c'est Dieu lui seul immédiatement qu'on regarde, et qui, sans être possédé par l'ame, la possède selon tous ses bons plaisirs.

La conduite la plus ordinaire de Dieu sur les ames est donc de les attirer d'abord à lui pour les détacher du monde et des passions grossières, en leur faisant goûter toutes les vertus les plus ferventes et la douceur du recueillement. Dans ce premier attrait sensible, toute l'ame se tourne à la mortification et à l'oraison. Elle se contrarie sans cesse elle-même en tout ; elle se déprend de toutes les consolations extérieures ; et celles de l'amitié sont aussi retranchées, parce qu'elle y ressent l'impureté de l'amour-propre qui rapporte les amis à soi. Il ne reste plus que les amis auxquels on est lié par conformité de sentimens, ou ceux qu'on cultive par charité ou par devoir : tout le reste devient à charge ; et si on n'en a pas perdu le goût naturel, on se défie encore davantage de leur amitié lorsqu'ils ne sont pas dans le même goût de piété où l'on est.

Il y a beaucoup d'ames qui ne passent jamais cet état de ferveur et d'abondance spirituelle : mais il y en a d'autres que Dieu mène plus loin, et qu'il dépouille par jalousie après les avoir revêtues et ornées. Celles-là tombent dans un état de dégoût, de séchéresse et de langueur où tout leur est à charge. Bien loin d'être sensibles à l'amitié, l'amitié des personnes

qu'elles goûtoient le plus autrefois leur devient importune. Une ame en cet état sent que Dieu et tous ses dons se retirent d'elle. C'est pour elle un état d'agonie et une espèce de désespoir : on ne peut se supporter soi-même ; tout se tourne à dégoût. Dieu arrache tout, et le goût des amitiés comme tout le reste. Faut-il s'en étonner ? il ôte même le goût de son amour et de sa loi. On ne sait plus où l'on en est ; le cœur est flétri et presque éteint : il ne sauroit rien aimer. L'amertume d'avoir perdu Dieu, qu'on avoit senti si doux dans sa ferveur, est une absinthe répandue sur tout ce qu'on avoit aimé parmi les créatures. On est comme un malade qui sent sa défaillance faute de nourriture, et qui a horreur de tous les alimens les plus exquis. Alors ne parlez point d'amitié ; le nom même en est affligeant, et feroit venir les larmes aux yeux : tout vous surmonte ; vous ne savez ce que vous voulez. Vous avez des amitiés et des peines, comme un enfant, dont vous ne sauriez dire de raison, et qui s'évanouissent comme un songe dans le moment que vous en parlez. Ce que vous dites de votre disposition vous paroît toujours un mensonge, parce qu'il cesse d'être vrai dès que vous commencez à le dire. Rien ne subsiste en vous ; vous ne pouvez répondre de rien, ni vous promettre rien, ni même vous dépeindre. Vous êtes sur les sentimens intérieurs, comme les filles de la Visitation sur leurs cellules et sur leurs meubles ; tout change ; rien n'est à vous, et votre cœur moins que tout le reste. On ne sauroit croire combien cette inconstance puérile appetisse et détruit une ame sage, ferme et hautaine dans sa vertu. Parler alors de bon naturel, de ten-

dresse, de générosité, de constance, de reconnoissance pour ses amis, à une ame malade et agonisante; c'est parler de danse et de musique à un moribond. Le cœur est comme un arbre desséché jusqu'à la racine.

Mais attendez que l'hiver soit passé, et que Dieu ait fait mourir tout ce qui doit mourir, alors le printemps ranime tout. Dieu rend l'amitié avec tous les autres dons jusques au centuple. On sent renaître au dedans de soi ses anciennes inclinations pour les vrais amis : on ne les aime plus en soi et pour soi ; on les aime en Dieu et pour Dieu, mais d'un amour vif, tendre, accompagné de goût et de sensibilité; car Dieu sait bien rendre la sensibilité pure. Ce n'est pas la sensibilité, mais l'amour-propre, qui corrompt nos amitiés. Alors on se livre sans scrupule à cette chaste amitié, parce que c'est Dieu qui l'imprime; on aime au travers de lui sans en être détourné; c'est lui qu'on aime dans ce qu'il fait aimer.

Dans cet ordre de providence, qui nous lie à certaines gens, Dieu nous donne du goût pour eux; et nous ne craignons point de vouloir être aimés par ces personnes, parce que celui qui imprime ce désir l'imprime très-purement et sans aucun retour de propriété sur nous. On veut être aimé comme on voudroit qu'un autre le fût, si c'étoit l'ordre de Dieu. On s'y cherche pour Dieu, sans complaisance et sans intérêt propre. Dans cette résurrection de l'amitié, comme tout est sans intérêt et sans réflexion sur soi, on voit tous les défauts de son ami et de son amitié, sans se rebuter.

Avant que Dieu ait ainsi purifié les amitiés, les

personnes les plus pieuses sont délicates, jalouses, épineuses pour leurs meilleurs amis; parce que l'amour-propre craint toujours de perdre, et veut toujours gagner dans le commerce même qui paroît le plus généreux et le plus désintéressé : s'il ne cherche ni bien ni honneur dans l'ami, du moins il y cherche l'agrément du commerce, la consolation de la confiance, le repos du cœur, qui est la plus grande douceur de la vie, enfin le plaisir exquis d'aimer généreusement et sans intérêt. Otez cette consolation, troublez cette amitié qui semble si pure, l'amour-propre est désolé; il se plaint; il veut qu'on le plaigne; il se dépite; il est hors de lui : c'est pour soi qu'on est fâché; ce qui marque que c'est soi-même qu'on aimoit dans son ami. Mais quand c'est Dieu qu'on y aime, on y tient fortement et sans réserve; et cependant si l'amitié se rompt par ordre de Dieu, tout est paisible au fond de l'ame : elle n'a rien perdu; car elle n'a rien à perdre pour elle à force de s'être perdue elle-même. Si elle s'attriste, c'est pour la personne qu'elle aimoit, en cas que cette rupture lui soit nuisible. La douleur peut être vive et amère, puisque l'amitié étoit très-sensible; mais c'est une douleur paisible et exempte des chagrins cuisans d'un amour intéressé.

Il y a encore une seconde différence à remarquer dans ce changement des amitiés par la grâce. Tandis qu'on est encore en soi, on n'aime rien que pour soi; et l'homme renfermé en lui-même ne peut avoir qu'une amitié bornée suivant sa mesure : c'est toujours un cœur rétréci dans toutes ses affections; et la plus grande générosité mondaine a toujours par

quelque endroit des bornes étroites. Si la gloire de bien aimer mène loin, on s'arrêtera tout court dès qu'il arrivera ou qu'on pourra s'imaginer que cette gloire sera blessée. Pour les ames qui sortent d'elles-mêmes, et qui s'oublient véritablement en Dieu, leur amitié est immense comme celui en qui elles aiment. Il n'y a que le retour sur nous qui borne notre cœur; car Dieu lui a donné je ne sais quoi d'infini par rapport à lui. C'est pourquoi l'ame qui ne s'occupe point d'elle-même, et qui se compte en tout pour rien, trouve dans ce rien l'immensité de Dieu même : elle aime sans mesure, sans fin, sans motif humain, elle aime parce que Dieu, amour immense, aime en elle.

Voilà l'état des apôtres, qui est si bien exprimé par saint Paul. Il sent tout avec une pureté et une vivacité infinie; il porte dans son cœur toutes les églises; l'univers entier est trop borné pour ce cœur : il se réjouit; il s'afflige; il se met en colère; il s'attendrit; son cœur est comme le siége de toutes les plus fortes passions. Il se fait petit; il se fait grand; il a l'autorité d'un père et la tendresse d'une mère; il aime d'un amour de jalousie; il veut être anathème pour ses enfans : tous ces sentimens lui sont imprimés; et c'est ainsi que Dieu fait aimer les autres quand on ne s'aime plus.

## XXIV.

### *Contre l'horreur naturelle des privations et des dépouillemens.*

Presque tous ceux qui songent à servir Dieu n'y songent que pour eux-mêmes. Ils songent à gagner, et point à perdre ; à se consoler, et point à souffrir ; à posséder, et non à être privés ; à croître, et jamais à diminuer : et au contraire tout l'ouvrage intérieur consiste à perdre, à sacrifier, à diminuer, s'appetisser, et à se dépouiller même des dons de Dieu, pour ne tenir plus qu'à lui seul. On est sans cesse comme les malades passionnés pour la santé, qui se tâtent le pouls trente fois par jour, et qui ont besoin qu'un médecin les rassure en leur ordonnant de fréquens remèdes, et en leur disant qu'ils se portent mieux. Voilà presque tout l'usage que l'on fait d'un directeur. On ne fait que tournoyer dans un petit cercle de vertus communes, au-delà desquelles on ne passe jamais généreusement. Le directeur, comme le médecin, flatte, console, encourage, entretient la délicatesse et la sensibilité sur soi-même, il n'ordonne que de petits remèdes bénins et qui se tournent en habitude. Dès qu'on se trouve privé des grâces sensibles, qui ne sont que le lait des enfans, on croit que tout est perdu. C'est une preuve manifeste qu'on tient trop aux moyens, qui ne sont pas la fin, et qu'on veut toujours tout pour soi. Les privations sont le pain des forts ; c'est ce qui rend l'ame robuste,

qui l'arrache à elle-même, qui la sacrifie purement à Dieu ; mais on se désole dès qu'elles commencent. On croit que tout se renverse quand tout commence à s'établir solidement et à se purifier. On veut bien que Dieu fasse de nous ce qu'il voudra, pourvu qu'il en fasse toujours quelque chose de grand et de parfait. Mais si on ne veut point être détruit et anéanti, jamais on ne sera la victime d'holocauste dont il ne reste rien, et que le feu divin consume. On voudroit entrer dans la pure foi, et garder toujours sa propre sagesse ; être enfant, et grand à ses propres yeux. Quelle chimère de spiritualité !

## XXV.

### *Contre l'attachement aux lumières et aux goûts sensibles.*

Ceux qui ne sont attachés à Dieu qu'autant qu'ils y goûtent de plaisir et de consolation, ressemblent aux peuples qui suivoient Jésus-Christ, non pour sa doctrine, mais pour les pains qu'il multiplioit miraculeusement (1). Ils disent comme saint Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici ; dressons-y trois tabernacles : mais ils ne savent ce qu'ils disent* (2). Après s'être enivrés des douceurs du Thabor, ils méconnoissent le Fils de Dieu, et refusent de le suivre sur le Calvaire. Non-seulement ils cherchent des goûts, mais ils veulent encore des lumières ; c'est-à-dire que l'esprit est curieux de voir, pendant

(1) *Joan.* VI. 26. — (2) *Marc.* IX. 4, 5.

que le cœur veut être remué par les sentimens doux et flatteurs. Est-ce mourir à soi? Est-ce là le *juste* de saint Paul (1), dont *la foi* est *la vie* et la nourriture?

On voudroit avoir des lumières extraordinaires qui marquassent des dons surnaturels et une communication intime de Dieu. Rien ne flatte tant l'amour-propre. Toutes les grandeurs du monde mises ensemble n'élèvent pas autant un cœur. C'est une vie secrète qu'on donne à la nature dans les dons surnaturels. C'est une ambition d'autant plus raffinée qu'elle est toute spirituelle; on veut sentir, goûter, posséder Dieu et ses dons, voir sa lumière, pénétrer les cœurs, connoître l'avenir, être une ame tout extraordinaire; car le goût des lumières et des sentimens mène peu à peu une ame jusqu'à un désir secret et subtil de toutes ces choses.

L'Apôtre nous *montre une voie plus excellente* (2) pour laquelle il nous inspire une sainte émulation; il s'agit de la charité, *qui ne cherche point ce qui est à elle* (3): elle ne veut point être survêtue, pour parler comme l'Apôtre, mais elle se laisse dépouiller. Ce n'est point le plaisir qu'elle aime; c'est Dieu, dont elle veut faire la volonté. Si elle trouve du goût dans l'oraison, elle se sert de ce goût passager, sans s'y arrêter, pour ménager sa propre foiblesse, comme un malade qui relève de maladie se sert d'un bâton pour marcher; mais la convalescence est-elle parfaite, l'homme guéri marche tout seul. Tout de même, l'ame encore tendre et enfantine, que Dieu nourrissoit de lait dans les commencemens, se laisse

(1) *Hebr.* x. 38. — (2) *I Cor.* xii. 31. — (3) *I Cor.* xiii. 5.

sevrer quand Dieu veut la nourrir du pain des forts.

Que seroit-ce si nous étions toujours enfans, toujours pendant à la mamelle des célestes consolations? Il faut *évacuer,* comme parle saint Paul (1), *ce qui est du petit enfant.* Les premières douceurs étoient bonnes pour nous attirer, pour nous détacher des plaisirs grossiers et mondains par d'autres plus purs, enfin pour nous accoutumer à une vie d'oraison et de recueillement : mais goûter un plaisir délicieux qui ôte le sentiment des croix, et jouir d'une ferveur qui fait qu'on vit comme si on voyoit le paradis ouvert, ce n'est point mourir sur la croix et s'anéantir.

Cette vie de lumières et de goûts sensibles, quand on s'y attache jusqu'à s'y borner, est un piége très-dangereux.

1° Quiconque n'a d'autre appui quittera l'oraison, et avec l'oraison Dieu même, dès que cette source de plaisir tarira. Vous savez que sainte Thérèse disoit qu'un grand nombre d'ames quittoient l'oraison quand l'oraison commençoit à être véritable. Combien d'ames, qui, pour avoir eu en Jésus-Christ une enfance trop tendre, trop délicate, trop dépendante d'un lait si doux, reculent en arrière, et abandonnent la vie intérieure dès que Dieu commence à les sevrer ! Faut-il s'en étonner ? Elles font le sanctuaire de ce qui n'est que le parvis du temple. Elles ne veulent qu'une mort extérieure des sens grossiers, pour vivre à elles-mêmes délicieusement dans leur intérieur. De là viennent tant d'infidélités et de mécomptes parmi les ames mêmes qui ont paru les plus

(1) *I Cor.* XIII. 11.

ferventes et les plus détachées. Celles même qui ont le plus parlé de détachement, de mort à soi, de ténèbres de la foi, et de dépouillement, sont souvent les plus surprises et les plus découragées, dès que l'épreuve vient, et que la consolation se retire. O qu'il est bon de suivre la voie marquée par le bienheureux Jean de la Croix, qui veut qu'on croie dans le non voir, et qu'on aime sans chercher à sentir!

2° De l'attachement aux goûts sensibles naissent toutes les illusions. Les ames sont grossières en ce point, qu'elles cherchent le sensible pour trouver la sûreté. C'est tout le contraire; c'est le sensible qui donne le change; c'est un appât flatteur pour l'amour-propre. On ne craint point de manquer à Dieu tandis que le plaisir dure. On *dit* alors *dans son abondance: Je ne serai jamais ébranlé*[1]; mais on croit tout perdu dès que l'ivresse est passée : ainsi on met son plaisir et son imagination en la place de Dieu. Il n'y a que la pure foi qui préserve de l'illusion. Quand on ne s'appuie sur rien d'imaginé, de senti, de goûté, de lumineux et d'extraordinaire; quand on ne tient qu'à Dieu seul, en pure et nue foi, dans la simplicité de l'Évangile, recevant les consolations qui viennent et ne s'arrêtant à aucune, ne jugeant point et obéissant toujours, croyant facilement qu'on peut se tromper et que les autres peuvent nous redresser, enfin agissant à chaque moment avec simplicité et bonne intention, suivant la lumière de foi actuellement présente, on est dans la voie la plus opposée à l'illusion.

La pratique fera voir mieux que toute autre chose

(1) *Ps.* XXIX. 7.

combien

combien cette voie est plus sûre que celle des goûts et des lumières extraordinaires. Quiconque voudra l'essayer, reconnoîtra bientôt que cette voie de pure foi, suivie en tout, est la plus profonde et la plus universelle mort à soi-même. Les goûts et les certitudes intérieures dédommagent l'amour-propre de tout ce qu'il peut sacrifier au dehors : c'est une possession subtile de soi-même qui donne une vie secrète et raffinée. Mais se laisser dépouiller au dehors et au dedans tout ensemble, au dehors par la Providence, et au dedans par la nudité de foi obscure, c'est le total martyre et par conséquent l'état le plus éloigné de l'illusion. On ne se trompe et on ne s'égare qu'en se flattant, qu'en s'épargnant, qu'en réservant quelque vie secrète à l'amour-propre, qu'en mettant quelque chose de déguisé en la place de Dieu. Quand vous laissez tomber toute lumière particulière et tout goût flatteur ; quand vous ne voulez qu'aimer Dieu sans vous attacher à le sentir, et que croire la vérité de la foi sans vous attacher à voir, cette nudité si obscure ne laisse aucune prise à la volonté et au sens propre, qui sont les sources de toute illusion.

Ainsi ceux qui veulent se précautionner contre l'illusion, en cherchant à sentir des goûts et à se faire des certitudes, s'exposent par là même à l'illusion : au contraire, ceux qui suivent l'attrait de l'amour dénuant et de la foi pure, sans rechercher des lumières et des goûts pour s'appuyer, évitent ce qui peut causer l'illusion et l'égarement. Vous trouverez dans l'*Imitation de Jésus-Christ* (1), où l'auteur dit

(1) Lib. III.

que si Dieu vous ôte les douceurs intérieures, votre plaisir doit être de demeurer privé de tout plaisir : O qu'une ame ainsi crucifiée est agréable à Dieu, quand elle ne cherche point à se détacher de la croix, et qu'elle veut bien y expirer avec Jésus-Christ ! On cherche des prétextes, en disant qu'on craint d'avoir perdu Dieu lorsqu'on ne le sent plus. Mais dans la vérité c'est impatience dans l'épreuve ; c'est inquiétude de la nature délicate et attendrie sur elle-même ; c'est recherche de quelque appui pour l'amour-propre ; c'est une lassitude dans l'abandon, et une reprise secrète de soi-même après s'être livré à la grâce. Mon Dieu, où sont les ames qui ne s'arrêtent point dans la voie de la mort ? Celles qui auront persévéré jusqu'à la fin seront couronnées.

## XXVI.

### *Sur la sécheresse et les distractions qui arrivent dans l'oraison.*

On est tenté de croire qu'on ne prie plus Dieu dès qu'on cesse de goûter un certain plaisir dans la prière. Pour se détromper, il faudroit considérer que la parfaite prière et l'amour de Dieu sont la même chose. La prière n'est donc pas une douce sensation, ni le charme d'une imagination enflammée, ni la lumière de l'esprit qui découvre facilement en Dieu des vérités sublimes, ni même une certaine consolation dans la vue de Dieu : toutes ces choses sont des dons

extérieurs, sans lesquels l'amour peut subsister d'autant plus purement, qu'étant privé de toutes ces choses, qui ne sont que des dons de Dieu, on s'attachera uniquement et immédiatement à lui-même. Voilà l'*amour de pure foi*, qui désole la nature, parce qu'il ne lui laisse aucun soutien : elle croit que tout est perdu, et c'est par là même que tout est gagné.

Le pur amour n'est que dans la seule volonté : ainsi ce n'est point un amour de sentiment, car l'imagination n'y a aucune part; c'est un amour qui aime sans sentir, comme la pure foi croit sans voir. Il ne faut pas craindre que cet amour soit imaginaire; car rien ne l'est moins que la volonté détachée de toute imagination. Plus les opérations sont purement intellectuelles et spirituelles, plus elles ont, non-seulement la réalité, mais encore la perfection que Dieu demande : l'opération en est donc plus parfaite; en même temps la foi s'y exerce, et l'humilité s'y conserve. Alors l'amour est chaste; car c'est Dieu en lui-même et pour lui-même : ce n'est plus ce qu'il fait sentir à quoi on s'attache; on le suit, mais ce n'est pas à cause des pains multipliés.

Quoi, dira-t-on, toute la piété ne consistera-t-elle que dans une volonté de s'unir à Dieu, qui sera peut-être plutôt une pensée et une imagination, qu'une volonté effective? Si cette volonté n'est soutenue par la fidélité dans les principales occasions, je croirai qu'elle n'est pas véritable; car le bon arbre porte de bons fruits, et cette volonté doit rendre attentif pour accomplir la volonté de Dieu : mais elle est compatible en cette vie avec de petites fragilités,

que Dieu laisse à l'ame pour l'humilier. Si donc on n'éprouve que de ces fragilités journalières, il faut en tirer le fruit de l'humiliation, sans perdre courage.

Mais enfin la vraie vertu et le pur amour ne sont que dans la volonté seule. N'est-ce pas beaucoup que de vouloir toujours le souverain bien dès qu'on l'aperçoit; de retourner son intention vers lui dès qu'on remarque qu'elle en est détournée; de ne vouloir jamais rien par délibération que selon son ordre; et enfin de demeurer soumis en esprit de sacrifice et d'abandon à lui, lorsqu'on n'a plus de consolation sensible? Comptez-vous pour rien de retrancher toutes les réflexions inquiètes de l'amour-propre; de marcher toujours sans voir où l'on va, et sans s'arrêter; de ne penser jamais volontairement à soi-même, ou du moins de n'y penser jamais que comme on penseroit à une autre personne, pour remplir un devoir de providence dans le moment présent, sans regarder plus loin? N'est-ce pas là ce qui fait mourir le vieil homme, plutôt que les belles réflexions où l'on s'occupe encore de soi par amour-propre, et plutôt que plusieurs œuvres extérieures sur lesquelles on se rendroit témoignage à soi-même de son avancement?

C'est par une espèce d'infidélité contre l'attrait de la pure foi, qu'on veut toujours s'assurer qu'on fait bien : c'est vouloir savoir ce qu'on fait, ce qu'on ne saura jamais, et que Dieu veut qu'on ignore : c'est s'amuser dans la voie pour raisonner sur la voie même. La voie la plus sûre et la plus courte est de se renoncer, de s'oublier, de s'abandonner, et de ne plus penser à soi que par fidélité pour Dieu. Toute la re-

ligion ne consiste qu'à sortir de soi et de son amour-propre pour tendre à Dieu.

Pour les distractions involontaires, elles ne distraient point l'amour, puisqu'il est dans la volonté, et que la volonté n'a jamais de distractions quand elle n'en veut point avoir. Dès qu'on les remarque, on les laisse tomber et on se retourne vers Dieu. Ainsi, pendant que les sens extérieurs de l'épouse sont endormis, son cœur veille, son amour ne se relâche point. Un père tendre ne pense pas toujours distinctement à son fils; mille objets entraînent son imagination et son esprit : mais ces distractions n'interrompent jamais l'amour paternel; à quelque heure que son fils revienne dans son esprit, il l'aime, et il sent au fond de son cœur qu'il n'a pas cessé un seul moment de l'aimer, quoiqu'il ait cessé de penser à lui. Tel doit être notre amour pour notre père céleste; un amour simple, sans défiance et sans inquiétude.

Si l'imagination s'égare, si l'esprit est entraîné, ne nous troublons point : toutes ces puissances ne sont pas le vrai homme du cœur, *l'homme caché*, dont parle saint Pierre (1), *qui est dans l'incorruptibilité d'un esprit modeste et tranquille*. Il n'y a qu'à faire un bon usage des pensées libres, en les tournant toujours vers la présence du bien-aimé, sans s'inquiéter sur les autres : c'est à Dieu à augmenter quand il lui plaira cette facilité sensible de conserver sa présence. Souvent il nous l'ôte pour nous avancer; car cette facilité nous amuse par trop de réflexions : ces réflexions sont des distractions véritables, qui interrompent le regard simple et direct de

(1) *I Petr.* III. 4.

Dieu, et qui par là nous retirent des ténèbres de la pure foi.

On cherche souvent dans ces réflexions le repos de l'amour-propre, et la consolation dans le témoignage qu'on veut se rendre à soi-même. Ainsi on se distrait par cette ferveur sensible ; et au contraire on ne prie jamais si purement que quand on est tenté de croire qu'on ne prie plus ; alors on craint de prier mal ; mais on ne devroit craindre que de se laisser aller à la désolation de la nature lâche, à l'infidélité philosophique, qui veut toujours se démontrer à elle-même ses propres opérations dans la foi ; enfin aux désirs impatiens de voir et de sentir pour se consoler.

Il n'y a point de pénitence plus amère que cet état de pure foi sans soutien sensible : d'où je conclus que c'est la pénitence la plus effective, la plus crucifiante, et la plus exempte de toute illusion. Étrange tentation ! On cherche impatiemment la consolation sensible par la crainte de n'être pas assez pénitent ! Hé ! que ne prend-on pour pénitence le renoncement à la consolation qu'on est si tenté de chercher ? Enfin il faut se ressouvenir de Jésus-Christ, que son Père abandonne sur la croix : Dieu retire tout sentiment et toute réflexion pour se cacher à Jésus-Christ : ce fut le dernier coup de la main de Dieu qui frappoit l'homme de douleurs ; voilà ce qui consomma le sacrifice. Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que quand il semble nous abandonner. Prenons donc la lumière et la consolation quand il la répand, mais sans nous y attacher : quand il nous enfonce dans la nuit de la pure foi, alors laissons-nous aller dans cette nuit, et souffrons amoureuse-

ment cette agonie. Un moment en vaut mille dans cette tribulation : on est troublé, et on est en paix : non-seulement Dieu se cache, mais il nous cache à nous-mêmes, afin que tout soit en foi. On se sent découragé ; et cependant on a une volonté immobile qui veut tout ce que Dieu veut de rude : on veut tout, on accepte tout, jusqu'au trouble même par lequel on est éprouvé. Ainsi on est secrètement en paix par cette volonté qui se conserve au fond de l'ame pour souffrir la guerre. Béni soit Dieu qui fait en nous de si grandes choses malgré nos indignités !

## XXVII.

*Avis à une dame de la Cour. Ne point s'étonner ni se décourager à la vue de ses défauts ni des défauts d'autrui.*

On n'a point encore assez approfondi la misère des hommes en général, ni la sienne en particulier, quand on est encore surpris de la foiblesse et de la corruption des hommes. Si on n'attendoit aucun bien des hommes, aucun mal ne nous étonneroit. Notre étonnement vient donc du mécompte d'avoir compté l'humanité entière pour quelque chose, au lieu qu'elle n'est rien, et pis que rien. L'arbre ne doit point surprendre quand il porte ses fruits. Mais on doit admirer Jésus-Christ, en qui nous sommes entés, comme dit saint Paul, lorsque nous autres sauvageons nous portons en lui, à la place de nos fruits amers, les plus doux fruits de la vertu.

Désabusez-vous de toute vertu humaine qui est empoisonnée de complaisance et de confiance en soi-même. *Ce qui est haut aux yeux des hommes*, dit le Saint-Esprit (1), *est une abomination devant Dieu*. C'est une idolâtrie intérieure dans tous les momens de la vie. Cette idolâtrie, quoique couverte de l'éclat des vertus, est plus horrible que beaucoup d'autres péchés que l'on croit plus énormes. Il n'y a qu'une seule vérité, et qu'une seule manière de bien juger, qui est de juger comme Dieu même. Devant Dieu les crimes monstrueux commis par foiblesse, par emportement ou par ignorance, sont moins crimes que les vertus qu'une ame pleine d'elle-même exerce pour rapporter tout à sa propre excellence comme à sa seule divinité; car c'est le renversement total de tout le dessein de Dieu dans la création. Cessons donc de juger des vertus et des vices par notre goût, que l'amour-propre a rendu dépravé, et par nos fausses vues de grandeur. Il n'y a rien de grand que ce qui se fait bien petit devant l'unique et souveraine grandeur. Vous tendez au grand par la pente de votre cœur, et par l'habitude d'y tendre: mais Dieu veut vous rabaisser et vous rappetisser dans sa main; laissez-le faire.

Pour les gens qui cherchent Dieu, ils sont pleins de misères: non que Dieu autorise leurs imperfections; mais parce que leurs imperfections les arrêtent, et les empêchent d'aller à Dieu par le plus court chemin. Ils ne peuvent aller vite; car ils sont trop chargés et d'eux-mêmes et de tout ce grand attirail de choses superflues, qu'ils rapportent à eux avec

(1) *Luc.* XVI. 15.

tant d'empressement et de jalousie. Les uns croient aller droit, usant toujours de certains petits détours pour parvenir à leurs fins qui leur semblent permises. Les autres ignorent leur propre cœur, jusqu'à s'imaginer qu'ils ne tiennent plus à rien, quoiqu'ils tiennent encore à tout, et que le moindre intérêt ou la moindre prévention les surmonte. On se flatte sur ses raisons dans le temps qu'on croit peser celles d'autrui au poids du sanctuaire; et par là on devient injuste, ne parlant que de justice et de bonne foi. On se prévient contre les gens dont on est jaloux; la jalousie, cachée dans les derniers replis du cœur, exagère les moindres défauts: on en est plein, on ne peut s'en taire, on s'échappe malgré soi à laisser entrevoir son dégoût et son mépris. De là viennent les critiques déguisées et les mauvais offices qu'on rend sans penser à les rendre. Le cœur, rétréci par l'intérêt propre, se trompe lui-même pour se permettre ce qui lui convient: il est foible, incertain, timide, prêt à ramper, à flatter, à encenser, pour obtenir. Il est si occupé de lui, qu'il ne lui reste ni temps, ni pensée, ni sentiment pour le prochain. De temps en temps la crainte de Dieu le trouble dans sa fausse paix, et le force de se donner à autrui; mais il ne s'y donne que par crainte et malgré lui. C'est une impulsion étrangère, passagère et violente: on retombe bientôt au fond de soi-même, où l'on redevient son tout et son dieu même; tout pour soi ou pour ce qui s'y rapporte, et le reste du monde entier n'est rien. On ne veut être ni ambitieux, ni avare, ni injuste, ni traître: mais ce n'est point l'amour qui rend permanentes et fixes toutes les vertus contraires à ces

vices; c'est au contraire une crainte étrangère qui vient par accès inégaux, et qui suspend tous ces vices propres à l'ame attachée à elle-même.

Voilà de quoi je me plains tant; voilà ce qui me fait tant désirer une piété de pure foi et de mort sans réserve, qui arrache l'ame à elle-même sans espérance d'aucun retour. On trouve cette perfection trop haute et impraticable. Hé bien! qu'on retombe donc dans cet amour-propre qui craint Dieu, et qui va toujours tombant et se relevant avec lâcheté jusqu'à la fin de la vie. Tandis qu'on s'aime tant, on ne peut être que plein de misères: on fait meilleure mine que les autres quand on est plus glorieux et plus délicat dans sa gloire; mais ces dehors n'ont aucun véritable soutien. C'est cette dévotion mélangée d'amour-propre qui infecte; c'est elle qui scandalise le monde, et que Dieu même vomit. Quand est-ce que nous la vomirons aussi, et que nous irons jusqu'à la source du mal?

Quand on pousse la piété jusque là, les gens sont effrayés, et trouvent qu'elle va trop loin. Quand elle ne va point jusque là, elle est molle, jalouse, délicate, intéressée. Peu de personnes ont assez de courage et de fidélité pour se perdre, s'oublier et s'anéantir elles-mêmes; par conséquent peu de personnes font à la piété tout l'honneur qu'on devroit lui faire.

Il y a des défauts de promptitude et de fragilité que vous comprenez bien, qui ne sont pas incompatibles avec une piété sincère: mais vous ne comprenez pas aussi clairement que d'autres défauts, qui viennent de foiblesse, d'illusion, d'amour-propre et d'habitude, compatissent avec une véritable inten-

tion de plaire à Dieu. A la vérité, cette intention n'est ni assez pure ni assez forte; mais, quoique foible et imparfaite, elle est sincère dans ses bornes. On est avare; mais on ne voit point son avarice; elle est couverte de prétextes spécieux; elle s'appelle bon ordre, soin de ne rien perdre, prévoyance des besoins. On est envieux; mais on ne sent pas en soi cette passion basse et maligne qui se cache; elle n'oseroit paroître, car elle donneroit trop de confusion; elle se déguise, et quelquefois elle trompe bien plus la personne qui en est tourmentée, que les autres qui l'examinent de près avec des yeux critiques. On est âpre, délicat, difficultueux, ombrageux sur les affaires : c'est l'intérêt qui fait tout cela; mais l'intérêt se pare de cent belles raisons. Écoutez-le; vous ne finirez point; il faudra lui avouer qu'il n'a point de tort. Je conclus que les gens de bien, et vous comme les autres, sont pleins d'imperfections mélangées avec leur bonne volonté, parce que leur volonté, quoique bonne, est encore foible, partagée, et retenue par les secrets ressorts de l'amour-propre.

Votre ardeur même contre les défauts d'autrui est un grand défaut. Ce dédain des misères d'autrui est une misère qui ne se connoît pas assez elle-même. C'est une hauteur qui s'élève au-dessus de la bassesse du genre humain; au lieu que, pour la voir bien, il faudroit la voir de plain-pied. Mon Dieu! quand n'aurez-vous plus rien à voir ni chez vous ni chez les autres? Dieu tout bien; la créature tout mal. D'ailleurs les impressions passagères que vous prenez sont trop fortes. Vous les prenez vivement suivant

les différentes occasions; au lieu que vous pourriez prendre de sang-froid certaines vues justes qui seroient fixes, qui conviendroient à tous les événemens particuliers, qui vous donneroient une clef générale de tous les détails, et qui ne seroient guère sujettes à changer.

Vous craignez de tomber dans le mépris de tout le genre humain. En un sens, je voudrois que vous le méprisassiez tout entier autant qu'il est méprisable. La seule lumière de Dieu peut, en croissant, vous donner cette pénétration de l'abîme du mal qui est dans tous les hommes. Mais, en connoissant à fond tout ce mal, il faut connoître aussi le bien que Dieu y mêle. C'est ce mélange de bien et de mal qu'on a de la peine à se persuader. C'est le bon et le mauvais grain que l'ennemi a mis ensemble (1). Les serviteurs veulent les séparer; mais le père de famille s'écrie : *Laissez-les croître ensemble jusques au jour de la moisson.*

Le principal est de ne se point décourager à la vue d'un si triste spectacle, et de ne pousser pas la défiance trop loin. Les gens naturellement ouverts et confians se resserrent et se défient plus que d'autres quand ils se rebutent par expérience d'avoir de la confiance et de l'ouverture : ils sont comme les poltrons désespérés, qui sont plus que vaillans. Vous avez beaucoup à vous précautionner de ce côté-là; car, outre que la place où vous êtes fait passer en revue devant vous les misères de tout le genre humain, d'ailleurs l'envie, la jalousie, la témérité des jugemens, et la malignité des mauvais offices, empoi-

(1) *Matth.* XIII. 25, etc.

sonnent une infinité de choses innocentes, et exagèrent sans pitié beaucoup de légères imperfections. Tout cela vient en foule attaquer votre patience, votre confiance et votre charité qui en sont fatiguées. Mais tenez bon : Dieu s'est réservé de vrais serviteurs ; s'ils ne font pas tout, ils font beaucoup par comparaison au reste du monde corrompu, et par rapport à leur naturel. Ils reconnoissent leurs imperfections, ils s'en humilient, ils les combattent; ils s'en corrigent lentement à la vérité, mais enfin ils s'en corrigent. Ils louent Dieu de ce qu'ils font; ils se condamnent de ce qu'ils ne font pas. Dieu s'en contente ; contentez-vous-en.

Si vous trouvez, comme je le trouve, que Dieu devroit être mieux servi, aspirez donc sans bornes et sans mesures à ce culte de vérité, où il ne reste plus rien à la créature pour elle, et où tout retour est banni comme une infidélité et un intérêt propre. O si vous étiez dans ce bienheureux état, bien loin de supporter impatiemment ceux qui n'y seroient pas, l'étendue immense de votre cœur vous rendroit indulgente et compatissante pour toutes les foiblesses qui rétrécissent les cœurs intéressés. Plus on est parfait, plus on s'apprivoise avec l'imperfection. Les Pharisiens ne pouvoient supporter les Publicains et les femmes pécheresses, avec qui Jésus-Christ étoit avec tant de douceur et de bonté. Quand on ne tient plus à soi, on entre dans cette grandeur de Dieu que rien ne lasse ni ne rebute. Quand serez-vous dans cette liberté et cet élargissement de cœur? La délicatesse, la sensibilité, qu'on croit qui viennent d'un goût exquis de la vertu, viennent bien davantage de

défaut d'étendue et de resserrement en soi-même. Qui n'est plus à soi, est en Dieu tout au prochain: qui est encore à soi, n'est ni à Dieu ni au prochain qu'avec une mesure courte, et courte à proportion de l'attachement qui reste encore à soi-même. Que la paix, la vérité, la simplicité, la liberté, la foi pure, l'amour sans intérêt, fassent de vous l'holocauste!

## XXVIII.

*En quoi consiste la vraie liberté des enfans de Dieu: moyens de l'acquérir.*

Je crois que la liberté de l'esprit doit avoir de la simplicité. Quand on ne s'embarrasse point par des retours inquiets sur soi-même, on commence à devenir libre de la véritable liberté. Au contraire, la fausse sagesse, qui est toujours tendue, toujours occupée d'elle-même, toujours jalouse de sa propre perfection, souffre une douleur cuisante toutes les fois qu'elle aperçoit en elle la moindre tache.

Ce n'est pas que l'homme simple et détaché de soi-même ne travaille à sa perfection; il y travaille d'autant plus qu'il s'oublie davantage, et qu'il ne songe aux vertus que pour accomplir la volonté de Dieu. Le défaut qui est en nous la source de tous les autres est l'amour de nous-mêmes, auquel nous rapportons tout, au lieu de rapporter tout à Dieu. Quiconque travaille donc à se désoccuper de soi-même, à s'oublier, à se renoncer, suivant le précepte de

Jésus-Christ, coupe d'un seul coup la racine à tous ses vices, et trouve dans ce simple renoncement à soi-même le germe de toutes les vertus.

Alors on entend et on éprouve au dedans de soi la vérité profonde de cette parole de l'Écriture : *Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté* (1). On ne néglige rien pour faire régner Dieu au dedans de soi-même et au dehors ; mais on est en paix au milieu de l'humiliation causée par ses fautes. On aimeroit mieux mourir que de commettre la moindre faute volontairement ; mais on ne craint point le jugement des hommes pour l'intérêt de sa propre réputation ; ou du moins si on les craint, c'est pour ne pas les scandaliser. D'ailleurs on se dévoue à l'opprobre de Jésus-Christ, et on demeure en paix pour l'incertitude des événemens. Pour les jugemens de Dieu, on s'y abandonne, suivant les divers degrés ou de confiance, ou de sacrifice, ou de désappropriation entière de soi-même. Plus on s'abandonne, plus on trouve la paix ; et cette paix met tellement le cœur au large, qu'on est prêt à tout ; on veut tout, et on ne veut rien ; on est simple comme de petits enfans.

La lumière de Dieu fait sentir jusques aux moindres fautes ; mais elle ne décourage point. On marche devant lui ; mais si on bronche on se hâte de reprendre sa course, et on ne pense qu'à avancer toujours. O que cette simplicité est heureuse ! mais qu'il y a peu d'ames qui aient le courage de ne regarder jamais derrière elles ! Semblables à la femme de Lot, elles attirent sur elles la malédiction de Dieu par ces

(1) *II Cor.* III. 17.

retours inquiets d'un amour-propre jaloux et délicat.

Il faut nous perdre si nous voulons nous retrouver en Dieu; c'est aux petits que Jésus-Christ déclare qu'appartient son royaume. Ne raisonner point trop, aller au bien par une intention droite dans les choses communes, laisser tomber mille réflexions par lesquelles on s'enveloppe et on s'enfonce en soi-même sous prétexte de se corriger; voilà en gros les principaux moyens d'être libre de la vraie liberté sans négliger ses devoirs.

## XXIX.

### *Obligation de s'abandonner à Dieu sans réserve.*

Le salut n'est pas seulement attaché à la cessation du mal : il faut encore y ajouter la pratique du bien. Le royaume du ciel est d'un trop grand prix pour être donné à une crainte d'esclave, qui ne s'abstient du mal qu'à cause qu'il n'ose le faire. Dieu veut des enfans qui aiment sa bonté, et non des esclaves qui ne le servent que par la crainte de sa puissance. Il faut donc l'aimer, et par conséquent faire tout ce qu'inspire le véritable amour.

Bien des gens, qui paroissent d'ailleurs bien intentionnés, se trompent à ce sujet : mais il est facile de les détromper s'ils veulent examiner les choses de bonne foi. Leur erreur vient de ce qu'ils ne connoissent ni Dieu ni eux-mêmes. Ils sont jaloux de leur liberté, et ils craignent de la perdre en se livrant trop

trop à la piété; mais ils doivent considérer qu'ils *ne sont point à eux-mêmes* (1) ; ils sont à Dieu, qui, les ayant faits uniquement pour lui et non pour eux-mêmes, les doit mener comme il lui plaît, avec un empire absolu. Ils se doivent tout entiers à lui, sans condition et sans réserve. Nous n'avons pas même, à proprement parler, le droit de nous donner à Dieu; car nous n'avons aucun droit sur nous-mêmes : mais si nous ne nous laissions pas à Dieu comme une chose qui est de sa nature toute à lui, nous ferions un larcin sacrilége, qui renverseroit l'ordre de la nature, et qui violeroit la loi essentielle de la créature.

Ce n'est donc pas à nous à raisonner sur la loi que Dieu nous impose : c'est à nous à la recevoir, à l'adorer, à la suivre aveuglément. Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient. Si nous faisions l'Évangile, peut-être serions-nous tentés de l'adoucir pour l'accommoder à notre lâcheté : mais Dieu ne nous a pas consultés en le faisant; il nous l'a donné tout fait, et ne nous a laissé aucune espérance de salut que par l'accomplissement de cette souveraine loi, qui est égale pour toutes les conditions : *Le ciel et la terre passeront; cette parole* de vie ou de mort *ne passera jamais* (2). On ne peut en retrancher ni un mot ni la moindre lettre. Malheur aux prêtres qui oseroient en diminuer la force pour nous l'adoucir! Ce n'est pas eux qui ont fait cette loi; ils n'en sont que les simples dépositaires. Il ne faut donc pas s'en prendre à eux si l'Évangile est une loi sévère. Cette loi est autant redoutable pour eux que pour

(1) *I Cor.* VI. 19. — (2) *Matth.* XXIV. 35.

le reste des hommes, et plus encore pour eux que pour les autres, puisqu'ils répondront et des autres et d'eux-mêmes pour l'observation de cette loi. *Malheur à l'aveugle qui en conduit un autre! ils tomberont tous deux,* dit le Fils de Dieu (1), *dans le précipice.* Malheur au prêtre ignorant, ou lâche et flatteur, qui veut élargir la voie étroite! *La voie large est celle qui conduit à la perdition* (2).

Que l'orgueil de l'homme se taise donc. Il croit être libre, et il ne l'est pas. C'est à lui à porter le joug de la loi, et à espérer que Dieu lui donnera des forces proportionnées à la pesanteur de ce joug. En effet, celui qui a ce souverain empire sur sa créature pour lui commander, lui donne par sa grâce intérieure de vouloir et de faire ce qu'il commande.

## XXX.

*Bonheur de l'ame qui se donne entièrement à Dieu. Combien l'amour de Dieu adoucit tous les sacrifices. Aveuglement des hommes qui préfèrent les biens du temps à ceux de l'éternité.*

La perfection chrétienne n'a point les rigueurs, les ennuis et les contraintes que l'on s'imagine. Elle demande que l'on soit à Dieu du fond du cœur; et dès qu'on est ainsi à Dieu, tout ce qu'on fait pour lui devient facile. Ceux qui sont à Dieu sont toujours contens lorsqu'ils ne sont point partagés; car ils ne veulent que ce que Dieu veut, et veulent faire

(1) *Luc.* VI. 30. — (2) *Matth.* VII. 13.

pour lui tout ce qu'il veut. Ils se dépouillent de tout, et trouvent le centuple dans ce dépouillement. La paix de la conscience, la liberté du cœur, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumière dans son cœur, enfin le dégagement des craintes et des désirs tyranniques du siècle, font ce centuple de bonheur que les véritables enfans de Dieu possèdent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fidèles.

Ils se sacrifient, mais à ce qu'ils aiment le plus; ils souffrent, mais ils veulent souffrir, et ils préfèrent la souffrance à toutes les fausses joies. Leurs corps ont des maux cuisans, leur imagination est troublée, leur esprit tombe en langueur et en défaillance; mais leur volonté est ferme et tranquille dans le fond et le plus intime d'elle-même, et elle dit sans cesse *Amen* à tous les coups dont Dieu la frappe pour la sacrifier.

Ce que Dieu demande de nous, c'est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature; c'est une volonté souple dans ses mains, qui ne désire et ne rejette rien, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais, sous aucun prétexte, rien de ce qu'il ne veut pas. Quand on est dans cette disposition, tout est salutaire; et les amusemens les plus inutiles se tournent en bonnes œuvres.

Heureux celui qui se donne à Dieu! il est délivré de ses passions, des jugemens des hommes, de leur malignité, de la tyrannie de leurs maximes, de leurs froides et misérables railleries, des malheurs que le monde attribue à la fortune, de l'infidélité et de l'in-

constance des amis, des artifices et des piéges des ennemis, de sa propre foiblesse, de la misère et de la brièveté de la vie, des horreurs d'une mort profane, des cruels remords attachés aux plaisirs criminels, et enfin de l'éternelle condamnation de Dieu. Il est délivré de cette multitude innombrable de maux, puisque, mettant sa volonté entre les mains de Dieu, il ne veut plus que ce que Dieu veut; et il trouve ainsi sa consolation dans la foi, et par conséquent l'espérance au milieu de toutes ses peines. Quelle foiblesse seroit-ce donc de craindre de se donner à Dieu, et de s'engager trop avant dans un état si désirable!

Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les bras *du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation*, comme parle saint Paul (1)! Alors on ne désire rien tant que de connoître ce que l'on doit à Dieu; et on ne craint rien davantage que de ne voir pas assez ce qu'il demande. Sitôt qu'on découvre une lumière nouvelle dans la foi, on est transporté de joie, comme un avare qui a trouvé un trésor. Le vrai Chrétien, de quelque malheur que la Providence l'accable, veut tout ce qui lui arrive, et ne veut rien de tout ce qui lui manque : plus il aime Dieu, et plus il est content; et la plus haute perfection, loin de le surcharger, rend son joug plus léger.

Quelle folie de craindre d'être trop à Dieu! C'est craindre d'être trop heureux; c'est craindre d'aimer la volonté de Dieu en toutes choses; c'est craindre d'avoir trop de courage dans les croix inévitables,

(1) *II Cor.* I. 3.

trop de consolation dans l'amour de Dieu, et trop de détachement pour les passions qui rendent misérables.

Méprisons donc les choses de la terre pour être tout à Dieu. Je ne dis pas que nous les quittions absolument; car, quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il n'y a qu'à changer le fond de son cœur en aimant, et nous ferons à peu près les mêmes choses que nous faisions : car Dieu ne renverse point les conditions des hommes, ni les fonctions qu'il y a lui-même attachées; mais nous ferons pour servir Dieu ce que nous faisions pour servir et pour plaire au monde et pour nous contenter nous-mêmes. Il y aura seulement cette différence, qu'au lieu d'être dévorés par notre orgueil, par nos passions tyranniques et par la censure maligne du monde, nous agirons au contraire avec liberté, avec courage, avec espérance en Dieu : la confiance nous animera; l'attente des biens éternels qui s'approchent, pendant que ceux d'ici-bas nous échappent, nous soutiendra au milieu des peines; l'amour de Dieu, qui nous fera sentir celui qu'il a pour nous, nous donnera des ailes pour voler dans sa voie et pour nous élever au-dessus de toutes nos misères. Si nous avons de la peine à le croire, l'expérience nous en convaincra : *Venez, voyez et goûtez*, dit David (1), *combien le Seigneur est doux.*

Jésus-Christ dit à tous les Chrétiens sans exception : *Que celui qui veut être mon disciple porte sa croix, et qu'il me suive* (2). La voie large conduit à la perdition; il faut suivre la voie étroite où le

(1) *Ps.* XXXIII. 9. — (2) *Matth.* XVI. 24.

petit nombre entre. Il n'y a que ceux qui se font violence qui emportent le royaume du ciel. Il faut renaître, se renoncer, se haïr, devenir enfant, être pauvre d'esprit, pleurer pour être consolé, et n'être point du monde, qui est maudit à cause de ses scandales. Ces vérités effraient bien des gens, et cela parce qu'ils connoissent simplement ce que la religion fait faire, sans connoître ce qu'elle présente, et qu'ils ignorent l'esprit d'amour qui rend tout léger. Ils ne savent pas qu'elle mène à la plus haute perfection, par un sentier de paix et d'amour, qui en adoucit tous les travaux.

Ceux qui sont à Dieu sans partage sont toujours heureux. Ils éprouvent que *le joug* du Seigneur est *doux et léger;* qu'on trouve en lui *le repos de l'ame,* et qu'il *soulage ceux qui sont chargés et fatigués,* comme il l'a dit lui-même (1). Mais malheur à ces ames lâches et timides qui sont partagées entre Dieu et le monde! Elles veulent et ne veulent pas; elles sont déchirées tout à la fois par leurs passions et par leurs remords; elles craignent les jugemens de Dieu et ceux des hommes; elles ont horreur du mal et honte du bien; elles ont les peines de la vertu sans en goûter les consolations. O qu'elles sont malheureuses! Ah! si elles avoient un peu de courage pour mépriser les vains discours, les froides railleries et les téméraires censures des hommes, quelle paix ne goûteroient-elles pas dans le sein de Dieu!

Qu'il est dangereux pour le salut, qu'il est indigne de Dieu et de nous, qu'il est pernicieux même pour la paix de notre cœur, de vouloir toujours de-

(1) *Matth.* XI. 29, 30.

meurer où l'on est! La vie entière ne nous est donnée que pour nous avancer à grands pas vers notre patrie céleste. Le monde s'enfuit comme une ombre trompeuse; l'éternité s'avance déjà pour nous recevoir. Que tardons-nous à nous avancer pendant que la lumière du Père des miséricordes nous éclaire? Hâtons-nous d'arriver au royaume de Dieu.

Le seul commandement suffit pour faire évanouir en un moment tous les prétextes qu'on pourroit prendre de faire des réserves avec Dieu : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces et de toutes vos pensées.* Voyez combien de termes joints ensemble par le Saint-Esprit, pour prévenir toutes les réserves que l'homme pourroit vouloir faire au préjudice de cet amour jaloux et dominant. Tout n'est pas trop pour lui; il ne souffre point de partage; et il ne permet plus d'aimer hors de Dieu, que ce que Dieu commande lui-même d'aimer pour l'amour de lui. Il faut l'aimer non-seulement de toute l'étendue et de toute la force de son cœur, mais encore de toute l'application de sa pensée. Comment donc pourra-t-on croire qu'on l'aime, si on ne peut se résoudre à penser à sa loi, et à s'appliquer de suite à accomplir sa volonté?

Ceux qui craignent de voir trop clairement ce que cet amour demande, se moquent de croire qu'ils ont cet amour vigilant et appliqué. Il n'y a qu'une seule manière d'aimer Dieu, c'est de ne faire aucun marché avec lui, et de suivre avec un cœur généreux tout ce qu'il inspire. Tous ceux qui vivent dans des retranchemens, mais qui voudroient bien être

un peu du monde, courent grand risque d'être de ces tièdes dont il dit qu'il les *vomira* (1). Dieu supporte impatiemment ces ames lâches qui disent en elles-mêmes : J'irai jusque là, et jamais plus loin. Appartient-il à la créature de faire la loi à son créateur? Que diroit un roi d'un sujet, ou un maître de son domestique, qui ne voudroit le servir qu'à sa mode, qui craindroit de trop s'affectionner pour ses intérêts, et qui auroit honte, aux yeux du public, de s'attacher à lui? Mais plutôt que dira le Roi des rois, si nous faisons commes ces lâches serviteurs?

Il faut s'instruire non-seulement de la volonté de Dieu en général, mais encore quelle est sa volonté en chaque chose, avec ce qui lui plaît davantage et qui est le plus parfait. Nous ne sommes véritablement raisonnables qu'autant que nous consultons la volonté de Dieu, pour y conformer la nôtre; c'est la véritable lumière que nous devons suivre, toute autre lumière est fausse: c'est une lueur trompeuse, et non une lumière véritable. Aveugles donc tous ceux qui se croient sages, et qui ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ, seul digne du nom de sagesse! Ils courent dans une profonde nuit après des fantômes; ils sont comme ceux qui dans un songe pensent être éveillés, et qui s'imaginent que tous les objets du songe sont réels. Ainsi sont abusés tous les grands de la terre, les sages du siècle, tous les hommes enchantés par les faux plaisirs. Il n'y a que les enfans de Dieu qui marchent aux rayons de la pure vérité. Qu'est-ce que les hommes pleins de leurs pensées vaines et ambitieuses, ont devant eux? Souvent la

(1) *Apoc.* III. 16.

disgrâce, toujours la mort, le jugement de Dieu et l'éternité. Voilà les grands objets qui s'avancent et qui viennent au-devant de ces hommes profanes : cependant ils ne les voient pas ; leur politique prévoit tout, excepté la chute et l'anéantissement inévitable de tout ce qu'ils cherchent. O aveugles! quand ouvrirez-vous les yeux à la lumière de Jésus-Christ, qui vous découvriroit le néant de toutes les grandeurs d'ici-bas ?

Ils sentent qu'ils ne sont pas heureux, et ils espèrent trouver de quoi le devenir par les choses mêmes qui les rendent misérables : ce qu'ils n'ont pas les afflige; ce qu'ils ont ne les peut remplir. Leurs douleurs sont véritables; leurs joies sont courtes, vaines et empoisonnées; elles leur coûtent plus qu'elles ne leur valent. Toute leur vie est une expérience sensible et continuelle de leur égarement : le jugement éternel pend déjà sur leur tête; leurs fausses joies vont se changer en des pleurs et des hurlemens qui ne finiront jamais. Leur vie est comme une ombre qui va disparoître, ou tout au plus comme une fleur qui s'épanouit le matin, mais qui est le soir flétrie, desséchée et foulée aux pieds. Que sont-ils devenus ces insensés mondains ? On les a vus, au moment de la mort, abattus, tremblans et découragés : ils avouent l'illusion dans laquelle ils ont vécu, et déplorent leur erreur. Ils passent même souvent d'une extrémité à l'autre, et, après avoir été sans respect pour la religion, ils deviennent lâches et superstitieux. N'est-il pas horrible que les hommes veuillent hasarder l'éternité, plutôt que de se gêner dans leurs mauvaises inclinations ? cependant rien de plus ordinaire. Mon-

trez-leur tout ce qu'il vous plaira, la vanité et le néant de la créature; faites-leur remarquer la brièveté et l'incertitude de la vie, l'inconstance de la fortune, l'infidélité des amis, l'illusion des grandes places, les amertumes qui y sont inévitables, le mécontentement des grands, le mécompte de toutes les plus grandes espérances, le vide de tous les biens qu'on possède, la réalité de tous les maux qu'on souffre; toutes ces morales, quelque vraies qu'elles soient, ne font qu'effleurer leur cœur, elles passent par la superficie; le fond de l'homme n'en est point changé : il soupire de se voir esclave de la vanité, et ne sort point de son esclavage.

Que faut-il donc qu'il fasse pour sortir de cet état pitoyable? Il faut qu'il prie, afin que Dieu l'éclaire entièrement, et d'abord il connoîtra l'abîme du bien, qui est Dieu, et l'abîme du mal et du néant, qui est la créature corrompue; alors il se méprisera et se haïra, il se quittera, il se craindra, il se renoncera soi-même, il s'abandonnera à Dieu, il se perdra en lui. Heureuse perte! puisqu'il se trouvera par là sans se chercher; il n'aura plus d'intérêt propre, et tout lui profitera; car tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu, et qui sont animés de son esprit : ceux qui n'ont pas ce bon esprit sont fort malheureux de ne le point avoir; celui qui en est privé, ou ne le le demande plus, ou le demande mal. Ce n'est point par les lèvres ni par les actions extérieures, c'est par le désir du cœur, et par un profond abaissement de soi-même devant Dieu, qu'on attire au dedans de soi cet esprit de vie, sans lequel les meilleures actions sont mortes. Dieu est si bon, qu'il n'attend que notre

désir pour nous combler de ce don qui est lui-même. Le cri, dit-il dans l'Écriture, ne sera pas encore formé dans votre bouche, que moi, qui le verrai avant que de naître dans votre cœur, je l'exaucerai avant qu'il soit fait. C'est donc la prière du cœur que Dieu exauce ordinairement. On choisit quelque mystère ou quelque grande vérité de la religion, que l'on doit méditer en profond silence ; et, après s'en être convaincu, il faut s'en faire l'application à soi-même, former ses résolutions devant Dieu par rapport à ses devoirs et à ses défauts, lui demander qu'il nous anime pour nous faire accomplir ce qu'il nous donne le courage de lui promettre. Quand nous nous apercevons dans la prière que notre esprit s'égare, il n'y a qu'à le ramener doucement, sans nous décourager jamais de l'importunité de ces distractions qui sont si opiniâtres. Tandis qu'elles sont involontaires, elles ne peuvent nous nuire ; au contraire, elles nous serviront plus qu'une prière accompagnée d'une ferveur sensible ; car elles nous humilieront, nous mortifieront, et nous accoutumeront à chercher Dieu purement pour lui-même, sans mélange d'aucun plaisir.

Mais outre ces prières, pour lesquelles on doit se réserver des temps particuliers ; car les occupations, quelque nécessaires qu'elles soient, ne vont jamais jusqu'à ne nous pas laisser le temps de manger le pain quotidien ; il faut, dis-je, outre ces prières réglées, s'accoutumer à faire de courtes, simples et fréquentes élévations de cœur à Dieu. Un mot d'un Psaume, ou de l'Évangile, ou de l'Écriture, qui est propre à nous toucher, suffit pour cela. On peut faire ces élévations-là au milieu des gens qui sont

avec nous, sans que personne s'en aperçoive. Elles font ordinairement plus de bien que les applications suivies à un sujet particulier. Il est bon, par exemple, de prendre la résolution de faire, tant le matin que l'après-dîner, ces élévations; de penser à Dieu toutes les fois qu'on verra certaines choses ou certaines gens; de prévoir les actions que l'on fera, les repasser; c'est le vrai moyen d'agir en la présence de Dieu, et de se la rendre familière; et cette présence est un vrai moyen de parvenir au mépris du monde.

Car c'est en voyant Dieu qu'on voit le néant du monde, qui s'évanouira dans peu comme la fumée. Toutes les grandeurs et leur attirail s'enfuiront comme un songe; toute hauteur sera aplanie, toute puissance sera écrasée, toute tête superbe sera courbée sous le poids de l'éternelle majesté de Dieu. Dans ce jour où il jugera les hommes, d'un seul regard il effacera tout ce qui brille dans la nuit présente, comme le soleil en se levant efface toutes les étoiles. On ne verra que Dieu partout, tant il sera grand; on cherchera en vain, on ne trouvera plus que lui, tant il remplira tout. Que sont-ils devenus, dira-t-on, ces objets qui avoient enchanté notre cœur? qu'en reste-t-il? où étoient leurs places? Hélas! il ne reste pas même les marques du lieu où ils ont été! Ils ont passé comme une ombre que le soleil dissipe; à peine est-il vrai de dire qu'ils ont été; tant il est vrai de dire qu'ils n'ont fait que paroître, et qu'ils ne sont plus.

Mais quand le monde ne devroit point finir, il vous laissera, quoi que vous fassiez: un peu plus tôt ou un peu plus tard; qu'importe? Encore un petit

nombre d'années qui s'écouleront rapidement comme l'eau, qui disparoîtront comme un songe, la jeunesse sera passée, le monde se tournera d'un autre côté; il méprisera avec dégoût ceux qui n'auront pas su dans le temps le mépriser lui-même. Ce temps s'approche, il vient, le voilà, hâtons-nous de le prévenir. Aimons l'éternelle beauté, qui ne vieillit point et qui empêche de vieillir ceux qui n'aiment qu'elle; méprisons ce monde qui tombe déjà en ruine de toutes parts. Ne voyons-nous pas que depuis tant d'années les personnes qui étoient dans les mêmes places, surprises par la mort, sont tombées dans l'abîme dévorant de l'éternité? Il s'est élevé comme un monde nouveau sur celui qui nous a vus naître. Si peu qu'on vive, il faut chercher d'autres amis, après avoir perdu les anciens; ce n'est plus la même famille où l'on a été élevé, d'autres parens inconnus viennent prendre la place; on voit même disparoître une cour entière, d'autres sont à la place de ceux qu'on admiroit; ils viennent éblouir à leur tour. Que sont devenus tous ces grands acteurs qui remplissoient la scène il y a trente ans? Mais sans remonter si haut, combien y en a-t-il de morts depuis sept ou huit ans? Bientôt nous les suivrons. Est-ce donc ce monde auquel on est si attaché? on n'y fait que passer, on en va sortir : il est lui-même la misère, la vanité, la folie; il n'est qu'un fantôme, une figure qui passe, comme dit saint Paul.

O monde si fragile et insensé! est-ce à toi à t'en faire accroire? Avec quelle audace espères-tu nous imposer, toi vaine et creuse figure, qui passe et qui va disparoître? Tu n'es qu'un songe, et tu veux qu'on te croie! On sent même en te possédant que tu n'es

rien de vrai qui remplisse le cœur. N'as-tu point de honte de donner des noms magnifiques aux misères éclatantes par lesquelles tu éblouis ceux qui s'attachent à toi? Dans le moment où tu t'offres à nous avec un visage riant, tu nous causes mille douleurs. Dans le moment tu vas disparoître, et tu oses nous promettre de nous rendre heureux! Heureux seulement celui qui voit son néant à la lumière de Jésus-Christ!

Mais ce qui est terrible, c'est que mille gens s'aveuglent eux-mêmes, fuyant la lumière qui leur découvre ce néant, et qui condamne leurs œuvres de ténèbres. Comme ils veulent vivre en bêtes, ils ne veulent point connoître d'autre vie que celle des bêtes, et ils se dégradent eux-mêmes pour étouffer toute pudeur et tout remords. Ils se moquent de ceux qui pensent sérieusement à l'éternité; ils traitent de foiblesse les sentimens de religion par lesquels on veut éviter d'être ingrat envers Dieu de qui nous tenons tout. Le commerce de telles gens doit être évité, et on doit le fuir avec soin. Il est important de rompre sans retardement avec les personnes que l'on sait être dangereuses; plus on est exposé, et plus on doit veiller sur soi-même, redoubler ses efforts, être fidèle à la lecture des livres de piété, à la prière et à la fréquentation des sacremens sans lesquels on languit exposé à toutes les tentations.

Il est certain que quand nous demandons à Dieu dans le *Pater* le pain quotidien, c'est-à-dire de chaque jour, nous lui demandons l'Eucharistie. Pourquoi donc ne mangeons-nous pas chaque jour, ou du moins très-souvent, ce pain quotidien? Pour nous

en rendre dignes, accoutumons-nous peu à peu à nous vaincre, à pratiquer la vertu, à recourir à Dieu par des prières simples et courtes, mais faites de bon cœur. Le goût de ce que nous avons aimé s'évanouira insensiblement; un nouveau goût de grâce s'emparera enfin de notre cœur; nous serons affamés de Jésus-Christ qui nous doit nourrir pour la vie éternelle. Plus nous mangerons ce pain sacré, plus notre foi s'augmentera; nous ne craindrons rien tant que de nous exclure de la sainte table par quelque infidélité; nos dévotions, bien loin d'être pour nous une occupation qui gêne et qui surcharge, seront au contraire une source de consolation et d'adoucissement à nos croix. Mettons-nous donc en état d'approcher souvent de ce sacrement : sans cela nous mènerons toujours une vie tiède et languissante pour le salut. Nous irons contre le vent à force de rames, et sans avancer; au lieu que si nous nous nourrissons de la chair de Jésus-Christ et de sa parole, nous serons comme un vaisseau que le vent pousse à pleines voiles. Heureux ceux qui sont en cet état, ou du moins qui le désirent !

## XXXI.

*Prière d'une ame qui désire se donner à Dieu sans réserve.*

Mon Dieu, je veux me donner à vous; donnez-m'en le courage; fortifiez ma foible volonté qui soupire après vous : je vous tends les bras, prenez-moi : si je n'ai pas la force de me donner à vous, attirez-moi par la douceur de vos parfums; entraînez-moi après vous par les liens de votre amour. Seigneur, à qui serois-je si je ne suis à vous? Quel rude esclavage que d'être à soi et à ses passions! O vraie liberté des enfans de Dieu! on ne vous connoît pas. Heureux qui a découvert où elle est, et qui ne la cherche plus où elle n'est pas! Heureux mille fois qui dépend de Dieu en tout pour ne dépendre plus que de lui seul!

Mais d'où vient, ô mon divin époux, que l'on craint de rompre ses chaînes? Les vanités passagères valent-elles mieux que votre éternelle vérité et que vous-même? peut-on craindre de se donner à vous? O folie monstrueuse! ce seroit craindre son bonheur; ce seroit craindre de sortir de l'Égypte pour entrer dans la Terre-Promise; ce seroit murmurer dans le désert, et se dégoûter de la manne par le souvenir des ognons d'Égypte.

Ce n'est pas moi qui me donne à vous; c'est vous, ô mon amour, qui vous donnez tout à moi. Je n'hésite point de vous donner mon cœur. Quel bonheur d'être dans la solitude, et d'y être avec vous, de n'écouter

couter et de ne dire plus ce qui est vain et inutile, pour vous écouter! O sagesse infinie! ne me parlerez-vous pas mieux que ces hommes vains? Vous me parlerez, ô amour de mon Dieu! vous m'instruirez; vous me ferez fuir la vanité et le mensonge; vous me nourrirez de vous; vous retiendrez en moi toute vaine curiosité. Seigneur, quand je considère votre joug, il me semble trop doux : et est-il donc la croix que je dois porter en vous suivant tous les jours de ma vie? N'avez-vous point d'autre calice plus amer de votre passion à me faire boire jusqu'à la lie? Bornez-vous à cette retraite paisible, sous une sainte règle et parmi tant de bons exemples, l'austère pénitence que j'ai méritée par mes péchés? O amour! vous ne faites qu'aimer; vous ne frappez point, vous épargnez ma foiblesse. Craindrois-je après cela de m'approcher de vous? Les croix de la solitude pourront-elles m'effrayer? Celles dont le monde accable doivent faire peur. Quel aveuglement de ne les craindre pas!

O misère infinie, que votre seule miséricorde peut surpasser! Moins j'ai eu de lumières et de courage, plus j'ai été digne de votre compassion. O Dieu! je me suis rendu indigne de vous, mais je peux devenir un miracle de votre grâce. Donnez-moi tout ce qui me manque, et il n'y aura rien en moi qui n'exalte vos dons.

## XXXII.

*Nécessité de renoncer à soi-même : pratique de ce renoncement.*

Si vous voulez bien comprendre ce que c'est que se renoncer soi-même, vous n'avez qu'à vous souvenir de la difficulté que vous sentîtes au dedans de vous, et que vous témoignâtes fort naturellement quand je disois de ne jamais compter pour rien ce *moi* qui nous est si cher. *Se renoncer* c'est se compter pour rien; et quiconque en sent la difficulté a déjà compris en quoi consiste ce renoncement qui révolte toute la nature. Puisque vous avez senti le coup, il faut qu'il ait trouvé la plaie de votre cœur; c'est à vous à laisser faire la main toute-puissante de Dieu, qui saura bien vous arracher à vous-même.

Le fond de notre mal est de nous aimer d'un amour aveugle, qui va jusqu'à l'idolâtrie. Tout ce que nous aimons au dehors nous ne l'aimons que pour nous. Il faut se désabuser de toutes ces amitiés généreuses, où l'on paroît s'oublier pour ne penser plus qu'aux intérêts des personnes auxquelles on s'attache. Quand on ne cherche point un intérêt bas et grossier dans le commerce de l'amitié, on y recherche un autre intérêt, qui, pour être plus caché, plus délicat, et même plus honnête selon le monde, n'en est que plus dangereux, et plus capable de nous empoisonner en nourrissant mieux l'amour-propre.

On cherche donc dans ces amitiés, qui paroissent

et aux autres et à nous-mêmes si généreuses et si désintéressées, le plaisir d'aimer sans intérêt, et de s'élever par ce sentiment noble au-dessus de tous les cœurs foibles et attachés à des intérêts sordides. Outre ce témoignage qu'on veut se rendre à soi-même pour flatter son orgueil, on cherche encore dans le monde la gloire du désintéressement et de la générosité; on cherche à être aimé de ses amis, quoiqu'on ne cherche pas à être servi par eux : on espère qu'ils seront charmés de tout ce que l'on fait pour eux sans retour sur soi; et par là on retrouve le retour sur soi qu'on semble abandonner : car qu'y a-t-il de plus doux et de plus flatteur pour un amour-propre sensé et d'un goût délicat, que de se voir applaudir jusqu'à ne passer plus pour un amour-propre?

On voit une personne qui paroît toute aux autres et point à elle-même, qui fait les délices des honnêtes gens, qui se modère, qui semble s'oublier. L'oubli de soi-même est si grand que l'amour-propre même veut l'imiter, et ne trouve point de gloire pareille à celle de ne paroître en rechercher aucune. Cette modération et ce détachement de soi, qui seroit la mort de la nature, si c'étoit un sentiment réel et effectif, devient au contraire l'aliment le plus subtil et le plus imperceptible d'un orgueil qui méprise tous les moyens ordinaires de s'élever, et qui veut fouler aux pieds tous les sujets de vanité les plus grossiers qui élèvent le reste des hommes. Mais il est facile de démasquer cet orgueil modeste, quoiqu'il ne paroisse orgueil d'aucun côté, tant il semble avoir renoncé à tout ce qui flatte les autres. Si on le con-

damne, il supporte impatiemment d'être condamné; si les gens qu'il aime et qu'il sert ne le paient point d'amitié, d'estime et de confiance, il est piqué au vif. Vous le voyez, il n'est pas désintéressé, quoiqu'il s'efforce de le paroître. A la vérité, il ne se paie point d'une monnoie aussi grossière que les autres; il ne lui faut ni louanges fades, ni argent, ni fortune qui consiste en charges et en dignités extérieures : il veut pourtant être payé; il est avide de l'estime des honnêtes gens; il veut aimer afin qu'on l'aime, et qu'on soit touché de son désintéressement; il ne paroît s'oublier que pour mieux occuper de soi tout le monde.

Ce n'est pas qu'il fasse toutes ces réflexions d'une manière développée : il ne dit pas : Je veux tromper tout le monde par mon désintéressement, afin que tout le monde m'aime et m'admire; non, il n'oseroit se dire à soi-même des choses si grossières et si indignes : mais il se trompe en trompant les autres; il se mire avec complaisance dans son désintéressement, comme une belle femme dans son miroir; il s'attendrit sur soi-même en se voyant plus sincère et plus désintéressé que le reste des hommes; l'illusion qu'il répand sur les autres rejaillit sur lui; il ne se donne aux autres que pour ce qu'il croit être, c'est-à-dire, pour désintéressé; et voilà ce qui le flatte le plus.

Si peu qu'on rentre sérieusement au dedans de soi, pour observer ce qui nous attriste et ce qui nous flatte, on reconnoîtra aisément que l'orgueil, suivant qu'il est plus grossier ou plus délicat, a des goûts différens. Mais l'orgueil, quelque bon goût

que vous lui donniez, est toujours orgueil, et celui qui paroît le plus modéré et le plus raisonnable est le plus diabolique; car, en s'estimant, il méprise les autres; il a pitié des gens qui se repaissent de sottes vanités; il connoît le vide des grandeurs et des plus hauts rangs; il ne peut supporter les gens qui s'enivrent de leur fortune; il veut par sa modération être au-dessus de la fortune même, et par là se faire un nouveau degré d'élévation pour laisser à ses pieds toute la fausse gloire du genre humain : c'est vouloir, comme Lucifer, devenir semblable au Très-Haut. On veut être une espèce de divinité au-dessus des passions et des intérêts des hommes; et on ne s'aperçoit pas qu'on se met au-dessus des autres hommes par cet orgueil trompeur qui nous aveugle.

Concluons donc qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse nous faire sortir de nous. Si la puissante main de Dieu ne nous soutient pas, nous ne saurions où poser le pied pour faire un pas hors de nous-mêmes. Il n'y a point de milieu : il faut rapporter tout à Dieu ou à nous-mêmes. Si nous rapportons tout à nous-mêmes, nous n'avons point d'autre dieu que ce *moi* dont j'ai tant parlé; si au contraire nous rapportons tout à Dieu, nous sommes dans l'ordre; et alors, ne nous regardant plus que comme les autres créatures, sans intérêt propre et par la seule vue d'accomplir la volonté de Dieu, nous entrons dans ce renoncement à nous-mêmes que vous souhaitez de bien comprendre.

Mais, encore une fois, rien ne boucheroit tant votre cœur à la grâce du renoncement, que cet orgueil philosophique et cet amour-propre déguisé en

générosité mondaine, dont vous devez vous défier, à cause de la pente naturelle et de l'habitude que vous y avez. Plus on a par son naturel un fonds de franchise, de désintéressement, de plaisir à faire du bien, de délicatesse de sentimens, de goût pour la probité et pour l'amitié désintéressée, plus on doit se déprendre de soi et craindre de se complaire en ces dons naturels.

Ce qui fait qu'aucune créature ne peut nous tirer de nous-mêmes, c'est qu'il n'y en a aucune qui mérite que nous la préférions à nous. Il n'y en a aucune qui ait ni le droit de nous enlever à nous-mêmes, ni la perfection qui seroit nécessaire pour nous attacher à elle sans retour sur nous, ni enfin le pouvoir de rassasier notre cœur dans cet attachement. De là vient que nous n'aimons rien hors de nous que pour le rapport à nous : nous choisissons, ou selon nos passions grossières et brutales, si nous sommes brutaux et grossiers, ou selon le goût que notre orgueil a de la gloire, si nous avons assez de délicatesse pour ne nous contenter pas de ce qui est grossier et brutal.

Mais Dieu fait deux choses, que lui seul peut faire; l'une de se montrer à nous avec tous ses droits sur sa créature et avec tous les charmes de sa bonté. On sent bien qu'on ne s'est pas fait soi-même, et qu'ainsi on n'est pas fait pour soi ; qu'on est fait pour la gloire de celui à qui il a plu de nous faire; qu'il est trop grand pour rien faire que pour lui-même; qu'ainsi toute notre perfection et tout notre bonheur est de nous perdre en lui. Voilà ce qu'aucune créature, quelque éblouissante qu'elle soit, ne peut jamais nous faire sentir pour elle. Bien loin d'y trouver cet

infini qui nous remplit et qui nous transporte en Dieu, nous trouvons toujours au contraire, dans les créatures, un vide, une impuissance de remplir notre cœur, une imperfection qui nous laisse toujours retomber en nous-mêmes.

La seconde merveille que Dieu fait, est de remuer notre cœur comme il lui plaît, après avoir éclairé notre esprit. Il ne se contente pas de se montrer infiniment aimable; mais il se fait aimer en produisant par sa grâce son amour dans nos cœurs : ainsi il exécute lui-même en nous ce qu'il nous fait voir que nous lui devons.

Vous direz peut-être que vous voudriez savoir d'une manière plus sensible et plus en détail ce que c'est que *se renoncer :* je vais tâcher de vous satisfaire.

On comprend aisément qu'on doit renoncer aux plaisirs criminels, aux fortunes injustes et aux grossières vanités, parce que le renoncement à toutes ces choses consiste dans un mépris qui les rejette absolument et qui en condamne toute jouissance : mais il n'est pas aussi facile de comprendre le renoncement aux biens légitimement acquis, aux douceurs d'une vie honnête et modeste, enfin aux honneurs qui viennent de la bonne réputation et d'une vertu qui s'élève au-dessus de l'envie.

Ce qui fait qu'on a peine à comprendre qu'il faille renoncer à ces choses, c'est qu'on ne doit pas les rejeter avec horreur, et qu'au contraire il faut les conserver pour en user selon l'état où la divine providence nous met. On a besoin des consolations d'une vie douce et paisible pour se soulager dans les embarras de sa condition; il faut pour les honneurs

avoir égard aux bienséances; il faut conserver pour ses besoins le bien qu'on possède. Comment donc renoncer à toutes ces choses, pendant qu'on est occupé du soin de les conserver? C'est qu'il faut, sans passion, faire modérément ce que l'on peut pour conserver ces choses, afin d'en faire un usage sobre, et non pas en vouloir jouir et y mettre son cœur. Je dis un *usage sobre*; parce que, quand on ne s'attache point à une chose avec passion pour en jouir et pour y chercher son bonheur, on n'en prend que ce qu'on ne peut s'empêcher de prendre; comme vous voyez qu'un sage et fidèle économe s'étudie à ne prendre sur le bien de son maître que ce qui lui est précisément nécessaire pour ses véritables besoins. Ainsi la manière de renoncer aux mauvaises choses est d'en rejeter l'usage avec horreur; et la manière de renoncer aux bonnes est de n'en user jamais qu'avec modération pour la nécessité, en s'étudiant à retrancher tous les besoins imaginaires dont la nature avide se veut flatter.

Remarquez qu'il faut renoncer non-seulement aux choses mauvaises, mais encore aux bonnes; car Jésus-Christ a dit sans restriction : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple* (1). Il faut donc que tout chrétien renonce à tout ce qu'il possède, même aux choses les plus innocentes, puisqu'elles cesseroient de l'être s'il n'y renonçoit pas. Il faut qu'il renonce même aux choses qu'il est obligé de conserver avec un grand soin, comme le bien de sa famille, ou comme sa propre réputation, puisqu'il ne doit tenir par le cœur à au-

(1) *Luc.* XIV. 3.

cune de toutes ces choses : il ne doit les conserver que pour un usage sobre et modéré; enfin il doit être prêt à les perdre toutes les fois que la Providence voudra l'en priver.

Il doit même renoncer aux personnes qu'il aime le plus, et qu'il est obligé d'aimer : et voici en quoi consiste ce renoncement, c'est de ne les aimer que pour Dieu; d'user sobrement, et pour le besoin, de la consolation de leur amitié; d'être prêt à les perdre quand Dieu les ôtera, et de ne vouloir jamais chercher en eux le vrai repos de son cœur. Voilà cette chasteté de la vraie amitié chrétienne qui ne cherche que l'époux sacré dans l'ami mortel et terrestre. En cet état, on use de la créature et *du monde comme n'en usant point*, suivant le terme de saint Paul (1) : on ne veut point jouir, on use seulement de ce que Dieu donne et qu'il veut qu'on aime; mais on en use avec la retenue d'un cœur qui n'en use que pour la nécessité, et qui se réserve pour un plus digne objet. C'est en ce sens que Jésus-Christ veut qu'on laisse père et mère, frères, sœurs et amis, et qu'il est venu apporter le glaive au milieu des familles (2).

Dieu est jaloux : si vous tenez par le fond du cœur à quelque créature, votre cœur n'est point digne de lui; il le rejette comme une épouse qui se partage entre l'époux et l'étranger.

Après avoir renoncé à tout ce qui est autour de nous et qui n'est pas nous-mêmes, il faut enfin venir au dernier sacrifice, qui est celui de tout ce qui est en nous et nous-mêmes. Le renoncement à notre corps est affreux pour la plupart des personnes dé-

(1) *I Cor.* XI. I. — (2) *Matth.* X. 34, 37; et XIX. 29.

licates et mondaines. Ces personnes foibles ne connoissent rien qui soit plus elles-mêmes, pour ainsi dire, que leur corps, qu'elles flattent et qu'elles ornent avec tant de soin : souvent même ces personnes, désabusées des grâces du corps, conservent un amour pour la vie corporelle qui va jusqu'à une honteuse lâcheté, et qui les fait frémir au seul nom de la mort. Je crois que votre courage naturel vous élève assez au-dessus de ces craintes : il me semble que je vous entends dire : Je ne veux ni flatter mon corps, ni hésiter à consentir à sa destruction, quand Dieu voudra le frapper et le mettre en poudre.

Mais, quoiqu'on renonce ainsi à son corps, il reste de grands obstacles pour renoncer à son esprit. Plus on méprise ce corps de boue par un courage naturel, plus on est tenté d'estimer ce qu'on porte au dedans de soi, qui va jusqu'à mépriser le corps. On est pour son esprit, pour sa sagesse et pour sa vertu, comme une jeune femme mondaine est pour sa beauté ; on s'y complaît ; on se sait bon gré d'être sage, modéré, préservé de l'ivresse des autres ; et par là on s'enivre du plaisir même de ne pas paroître enivré de la prospérité : on renonce par une modération pleine de courage à la jouissance de tout ce que le monde a de plus flatteur ; mais on veut jouir de sa modération même. O que cet état est dangereux ! ô que ce poison est subtil ! O que vous manqueriez à Dieu si vous livriez votre cœur à ce raffinement de l'amour-propre ! Il faut donc renoncer à toute jouissance et à toute complaisance naturelle de votre sagesse et de votre vertu.

Remarquez que, plus les dons de Dieu sont purs

et excellens, plus Dieu en est jaloux. Il a fait miséricorde au premier homme pécheur, et il a condamné sans miséricorde l'ange rebelle. L'ange et l'homme avoient péché par l'amour d'eux-mêmes; et comme l'ange étoit parfait, en sorte qu'il étoit tenté de se regarder comme une espèce de divinité, Dieu a puni son infidélité avec une jalousie plus sévère qu'il a puni celle de l'homme.

Concluons donc que Dieu est plus jaloux de ses dons les plus excellens que des choses les plus communes : il veut qu'on ne tienne à rien qu'à lui-même, et qu'on ne s'attache à ses dons, quelque purs qu'ils soient, que suivant son dessein, pour nous unir plus facilement et plus intimement à lui seul. Quiconque envisage avec complaisance et avec un certain plaisir de propriété une grâce, la tourne d'abord en poison. Ne vous appropriez donc jamais non-seulement les choses extérieures, comme la faveur, ou vos talens, mais pas même les dons intérieurs. Votre bonne volonté n'est pas moins un don de miséricorde, que l'être et la vie qui vient de Dieu. Vivez comme à l'emprunt : tout ce qui est à vous et tout ce qui est vous-même n'est qu'un bien prêté : servez-vous en selon l'intention de celui qui le prête; mais n'en disposez jamais comme d'un bien qui est à vous. C'est cet esprit de désappropriation et de simple usage de soi-même et de notre esprit, pour suivre les mouvemens de Dieu, qui est le seul véritable propriétaire de sa créature, en quoi consiste le solide renoncement à nous-mêmes.

Vous me demanderez apparemment quelle doit être en détail la pratique de cette désappropriation

et de ce renoncement. Mais je vous répondrai que ce sentiment n'est pas plus tôt dans le fond de la volonté, que Dieu mène lui-même l'ame comme par la main pour l'exercer dans ce renoncement en toutes les occasions de la journée.

Ce n'est point par des réflexions pénibles, et par une contention continuelle, qu'on se renonce; c'est seulement en s'abstenant de se rechercher et de vouloir se posséder à sa mode, qu'on se perd en Dieu.

Toutes les fois qu'on aperçoit un mouvement de hauteur, de vaine complaisance, de confiance en soi-même, de désir de suivre son inclination contre la règle, de recherche de son propre goût, d'impatience contre les foiblesses d'autrui ou contre les ennuis de son propre état, il faut laisser tomber toutes ces choses comme une pierre au fond de l'eau, se recueillir devant Dieu, et attendre à agir jusqu'à ce qu'on soit dans la disposition où le recueillement doit mettre. Que si la dissipation des affaires ou la vivacité de l'imagination empêche l'ame de se recueillir d'une manière facile, douce et sensible, il faut au moins tâcher de se calmer par la droiture de la volonté et par le désir du recueillement. Alors la volonté de ce recueillement est une espèce de recueillement qui suffit pour dépouiller l'ame de sa volonté propre, et pour la rendre souple dans la main de Dieu.

Que s'il vous échappe, dans votre promptitude, quelque mouvement trop naturel, et qui soit de cette propriété maligne dont nous parlons, ne vous découragez pas; suivez toujours votre chemin; por-

tez en paix devant Dieu l'humiliation de votre faute, sans vous laisser retarder dans votre course par le dépit très-cuisant que l'amour-propre vous fait ressentir de votre foiblesse. Allez toujours avec confiance, sans vous laisser troubler par les chagrins d'un orgueil délicat qui ne peut souffrir de se voir imparfait. Votre faute servira, par cette confusion intérieure, à vous faire mourir à vous-même, à vous désapproprier des dons de Dieu, et à vous anéantir devant lui. La meilleure manière de la réparer est de mourir au sentiment de l'amour-propre, et de s'abandonner sans retardement au cours de la grâce, qu'on avoit un peu interrompu par cette infidélité passagère.

Le principal est de renoncer à votre propre sagesse par une conduite simple, et d'être prêt à sacrifier la faveur, l'estime et l'approbation publique, toutes les fois que la conduite de Dieu sur vous vous y engagera. Ce n'est pas qu'il faille se mêler des choses dont Dieu ne vous charge pas, ni vous commettre inutilement en disant des vérités que les personnes bien intentionnées ne sont pas encore capables de porter. Il faut suivre Dieu, et ne le prévenir jamais. Mais aussi, quand il donne le signal, il faut tout quitter et tout hasarder pour le suivre. Hésiter, retarder, s'amollir, affoiblir ce qu'il veut qu'on fasse, craindre de s'exposer trop, vouloir se mettre à l'abri des dégoûts et des contradictions, chercher des raisons plausibles pour se dispenser de faire de certains biens difficiles et épineux, quand on est convaincu en sa conscience que Dieu les attend de nous, et qu'il nous a mis en état de les accomplir; voilà ce

qui seroit se reprendre soi-même, après s'être donné sans réserve à Dieu. Je le prie de vous préserver de cette infidélité. Rien n'est si terrible que de résister intérieurement à Dieu ; c'est *le péché contre le Saint-Esprit*, dont Jésus-Christ nous assure (1) qu'*il ne sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre.*

Les autres fautes que vous ferez dans la simplicité de votre bonne intention se tourneront à profit pour vous, en vous humiliant et en vous rendant plus petit à vos propres yeux. Mais pour ces fautes de résistance à l'Esprit de Dieu par une hauteur et par une sagesse mondaine, qui ne marcheroit pas avec un courage assez simple, et qui voudroit trop se ménager dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, c'est ce qui éteindroit insensiblement l'esprit de grâce dans votre cœur. Dieu jaloux, et rebuté après tant de grâces, se retireroit et vous livreroit à vous-même : vous ne feriez plus que tournoyer dans une espèce de cercle, au lieu d'avancer à grands pas dans le droit chemin : vous languiriez dans la vie intérieure, et ne feriez que diminuer, sans que vous puissiez presque vous dire à vous-même la cause secrète et profonde de votre mal.

Dieu vous a donné une ingénuité et une candeur qui lui plaît sans doute beaucoup : c'est sur ce fondement qu'il veut bâtir tout l'édifice. Il veut de vous une simplicité qui sera d'autant plus sa sagesse, que ce ne sera point la vôtre. Il vous veut petit à vos yeux, et souple dans ses mains comme un petit enfant. C'est cette enfance, si contraire à l'esprit de l'homme, et si recommandée dans l'Évangile, que Dieu veut

(1) *Matth.* XII. 32.

mettre dans votre cœur, malgré la contagion qui règne dans le monde où elle est si inconnue et si méprisée. C'est même par cette simplicité et cette petitesse qu'il veut guérir en vous tout reste de sagesse hautaine et défiante. Vous devez dire comme David (1) : *Je serai encore plus simple, plus vil et plus petit que je ne l'ai été* depuis le moment que je me suis donné à Dieu.

Pourvu que vous soyez fidèle à lire assez pour nourrir votre cœur et pour vous instruire, que vous vous recueilliez de temps en temps en certains momens dérobés de la journée, qu'enfin vous ayez des temps réglés pour être avec Dieu, vous verrez assez tout ce que vous aurez à faire pour la pratique de toutes les vertus ; les choses se présenteront à vous comme d'elles-mêmes. Si vous êtes simple en la présence de Dieu, il ne vous laissera guère douter.

Mais ce qui peut vous embrouiller, et arrêter les grâces que Dieu verse sur vous comme un torrent, c'est que vous craignez d'aller trop loin dans le bien, et que vous ne laissez pas assez faire Dieu aux dépens de votre sagesse. Surtout ne lui donnez aucunes bornes. Il ne s'agit pas d'entreprendre de grandes choses, que Dieu ne demande peut-être pas de vous en la manière que vous le concevriez, et qui seroient hors de saison ; mais de suivre sans empressement, sans précipitation et sans aucun mouvement propre, les ouvertures que Dieu vous donnera de moment à autre pour déboucher le cœur de vos amies, et pour leur montrer ce qu'elles doivent à Dieu dans leur état. C'est un ouvrage de patience,

(1) *II Reg.* VI. 22.

de foi et d'attention continuelle : il y faut une merveilleuse discrétion ; et il faut bien se garder de suivre là-dessus un certain zèle qui s'échauffe inconsidérément. Mais cette discrétion si nécessaire n'est pas celle qu'on s'imagine : c'est une discrétion qui ne va point, comme celle du monde, à prendre ses mesures avec soi-même, mais seulement à attendre toujours le moment de Dieu, et à tenir sans cesse les yeux sur lui pour ne nous mouvoir qu'à mesure qu'il nous pousse par les ouvertures que sa providence fournit au dehors, et par les lumières qu'il nous communique au dedans. Je ne demande donc pas que vous vous excitiez jamais ; au contraire, que vous soyez par vous-même immobile, mais sans résistance ; en sorte que rien ne vous arrête ni ne vous retarde quand Dieu voudra agir par vous.

Je le prie de répandre sur vous la grâce de l'enfant Jésus, avec la paix, la confiance et la joie du Saint-Esprit.

## XXXIII.

### *Suite du même sujet.*

Quand j'ai dit que quiconque n'est point attaché à soi-même par la volonté en est détaché véritablement, j'ai songé à prévenir ou à guérir les scrupules qu'on peut avoir par les retours qu'on fait sur soi-même. Les ames fidèles à se renoncer sont souvent tourmentées par certaines vues d'intérêt propre qu'elles ont en parlant ou en agissant. Elles craignent de n'avoir pas résisté à une vaine complaisance,

à

à un motif de gloire, au goût d'une commodité, à une recherche de soi-même dans les consolations de la vertu. Tout cela fait peur à une ame tendre; elle s'en accuse. Pour la rassurer, il est bon de lui dire que tout le bien et tout le mal sont dans la volonté. Quand ces retours sur son propre intérêt sont involontaires, ils n'empêchent point qu'on ne soit véritablement détaché de soi.

Mais quand on est réellement détaché de soi, dites-vous, peut-on avoir involontairement ces vues d'intérêt propre qui sont volontaires? A cela je réponds qu'il est rare qu'une ame véritablement détachée d'elle, et attachée à Dieu, se cherche encore pour son propre intérêt de propos délibéré. Mais il est nécessaire, pour la mettre au large, et pour l'empêcher d'être continuellement sur des épines, de savoir une bonne fois que les retours involontaires sur notre propre intérêt ne nous rendent point désagréables à Dieu, non plus que les autres tentations auxquelles on n'a donné aucun consentement. D'ailleurs il faut comprendre que les personnes qui ont une sincère piété, mais qui ne sont point entièrement mortes à la commodité de la vie, ou à la réputation, ou à l'amitié, se laissent un peu aller à se rechercher elles-mêmes sur toutes ces choses. On n'y va pas directement et ouvertement tête baissée, mais on s'y laisse entraîner comme par occasion. On tient encore à soi par toutes ces choses; et une marque évidente qu'on y tient, c'est que si quelqu'un ébranle ces soutiens de la nature, elle est désolée. Si quelque accident trouble le repos de notre vie, menace notre réputation, ou détache de nous les gens dont

nous estimons l'amitié, nous sentons alors en nous une vive douleur, qui marque combien l'amour-propre est encore vivant et sensible.

Nous tenons donc encore à nous presque sans nous en apercevoir; et il n'y a que les occasions de perte qui nous découvrent le vrai fond de notre cœur. Ce n'est qu'à mesure que Dieu nous les arrache, ou qu'il fait semblant de nous les arracher, que nous en perdons une propriété injuste et maligne, par le sacrifice que nous lui en faisons. Tout ce qu'on appelle usage modéré ne nous assure point de notre détachement comme nous en sommes assurés par une privation tranquille. Il n'y a que la perte, et la perte que Dieu opère lui-même, qui nous désapproprie véritablement.

En cet état de piété sincère, mais encore imparfaite, on a une infinité de ces recherches secrètes de soi-même. Il y a un temps où on ne les voit pas encore distinctement, et où Dieu permet que la lumière intérieure n'aille pas plus loin que la force de sacrifier. Jésus-Christ dit intérieurement ce qu'il disoit à ses apôtres (1) : *J'ai bien d'autres choses à vous découvrir; mais vous n'êtes pas encore capables de les porter.* On voit en soi de bonnes intentions qui sont véritables; mais on seroit effrayé si l'on pouvoit voir à combien de choses on tient encore. Ce n'est pas d'une volonté pleine, et avec réflexion, qu'on a ces attachemens; on ne dit pas en soi-même : Je les ai et je veux les avoir; mais enfin on les a, et quelquefois même on craint de trop creuser et de les trouver. On sent sa foiblesse, on n'ose pénétrer plus loin.

(1) *Joan.* XVI. 12.

Quelquefois aussi on voudroit trouver tout pour tout sacrifier ; mais c'est un zèle indiscret et téméraire, comme celui de saint Pierre, qui disoit : *Je suis prêt à mourir* (1) ; et une servante lui fit peur. On cherche à découvrir toutes ses foiblesses ; et Dieu nous ménage dans cette recherche. Il nous refuse une lumière trop avancée pour notre état ; il ne permet pas que nous voyions dans notre cœur ce qu'il n'est pas encore temps d'en arracher. C'est un ménagement admirable de la bonté de Dieu, de ne nous solliciter jamais intérieurement à lui sacrifier quelque chose que nous avons aimé et possédé jusqu'ici sans nous en donner une lumière, et de ne nous donner jamais la lumière du sacrifice sans nous en donner la force. Jusque là nous sommes à l'égard de ce sacrifice comme les apôtres étoient sur ce que Jésus-Christ leur prédisoit de sa mort ; ils ne comprenoient rien, et leurs yeux étoient fermés à la lumière. Les ames les plus droites et les plus vigilantes contre leurs défauts sont encore dans cet état d'obscurité sur certains détachemens, que Dieu réserve à un état de foi et de mort plus avancé. Il ne faut point vouloir en prévenir le temps, et il suffit de demeurer en paix, pourvu qu'on soit fidèle dans tout ce qu'on connoît. S'il reste quelque chose à connoître, Dieu nous le découvrira.

Cependant c'est un voile de miséricorde dont Dieu nous cache ce que nous ne serions pas encore capables de porter. On a un certain zèle impatient pour sa propre perfection ; on voudroit d'abord voir tout et sacrifier tout ; mais une humble attente sous la

(1) *Luc.* XXII. 33.

main de Dieu et un doux support de soi-même, sans se flatter dans cet état de ténèbres et de dépendance, nous sont infiniment plus utiles pour mourir à nous-mêmes, que tous les efforts inquiets pour avancer notre perfection. Contentons-nous donc de suivre, sans regarder plus loin, toute la lumière qui nous est donnée de moment à autre. C'est le pain quotidien; Dieu ne le donne que pour chaque jour. C'est encore la manne : celui qui veut en prendre double portion, et faire provision pour le lendemain, s'abuse grossièrement; elle pourrira dans ses mains, il n'en mangera pas plus que celui qui en a pris seulement pour sa journée.

C'est cette dépendance d'enfant vers son père à laquelle Dieu veut nous plier, même pour le spirituel. Il nous dispense la lumière intérieure, comme une sage mère donneroit à sa jeune fille de l'ouvrage à faire; elle ne lui en donneroit de nouveau qu'au moment où le premier seroit fini. Avez-vous achevé tout ce que Dieu a mis devant vous? dans l'instant même il vous présentera un nouveau travail; car il ne laisse jamais l'ame oisive et sans progrès dans le détachement. Si au contraire vous n'avez point encore fini le premier travail, il vous cache celui qui doit suivre. Un voyageur qui marche dans une vaste campagne fort unie ne voit rien au-delà d'une petite hauteur qui termine l'horizon bien loin de lui. Est-il arrivé à cette hauteur, il découvre d'abord une nouvelle étendue de pays aussi vaste que la première. Ainsi dans la voie du dépouillement et du renoncement à soi-même on s'imagine découvrir tout d'un premier coup d'œil; on croit qu'on ne réserve rien, et qu'on

ne tient ni à soi ni à autre chose; on aimeroit mieux mourir que d'hésiter à faire un sacrifice universel. Mais, dans le détail journalier, Dieu nous montre sans cesse de nouveaux pays. On trouve dans son cœur mille choses qu'on auroit juré n'y être pas. Dieu ne nous les montre qu'à mesure qu'il les fait sortir. C'est comme un abcès qui crève; le moment auquel il crève est l'unique qui fait horreur. Auparavant on le portoit sans le sentir, et on ne croyoit pas l'avoir; on l'avoit pourtant, et il ne crève qu'à cause qu'on l'avoit. Quand il étoit caché on se croyoit sain et propre; quand il crève, on sent l'infection du pus. Le moment où il crève est salutaire, quoiqu'il soit douloureux et dégoûtant. Chacun porte au fond de son cœur un amas d'ordure, qui feroit mourir de honte si Dieu nous en montroit tout le poison et toute l'horreur; l'amour-propre seroit dans un supplice insupportable. Je ne parle pas ici de ceux qui ont le cœur gangrené par des vices énormes; je parle des ames qui paroissent droites et pures. On verroit une folle vanité qui n'ose se découvrir, et qui demeure toute honteuse dans les derniers replis du cœur. On verroit des complaisances en soi, des hauteurs de l'orgueil, des recherches délicates de l'amour-propre, et mille autres replis intérieurs qui sont aussi réels qu'inexplicables. Nous ne les verrons qu'à mesure que Dieu commencera à les faire sortir. Tenez, vous dira-t-il, voilà la corruption qui étoit dans le profond abîme de votre cœur. Après cela, glorifiez-vous; promettez-vous quelque chose de vous-même!

Laissons donc faire Dieu, et contentons-nous

d'être fidèles à la lumière du moment présent. Elle apporte avec elle tout ce qu'il nous faut pour nous préparer à la lumière du moment qui suit ; et cet enchaînement de grâces, qui entrent, comme les anneaux d'une chaîne, les unes dans les autres, nous prépare insensiblement aux sacrifices éloignés dont nous n'avons pas même la vue. Cette mort à nous-mêmes et à tout ce que nous aimons, qui est encore générale et superficielle dans notre volonté, après en avoir percé la surface, jettera de profondes racines dans le plus intime de cette volonté. Elle pénétrera jusqu'au centre ; elle ne laissera rien à la créature ; elle poussera au dehors, sans relâche, tout ce qui n'est point Dieu.

Au reste, soyez persuadé sur la parole d'autrui, en attendant que l'expérience vous le fasse goûter et sentir, que ce détachement de soi et de tout ce qu'on aime, bien loin de dessécher les bonnes amitiés et d'endurcir le cœur, produit au contraire en Dieu une amitié non-seulement pure et solide, mais toute cordiale, fidèle, affectueuse, pleine d'une douce correspondance ; et on y trouve tous les assaisonnemens de l'amitié que la nature même cherche pour se consoler.

## XXXIV.

*Sur la conformité à la volonté de Dieu.*

Pour la conformité à la volonté de Dieu vous trouverez divers chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ* qui sont merveilleux; la lecture de saint François de Sales vous nourrira aussi de cette manne. Toute la vertu consiste essentiellement dans la bonne volonté. C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre en disant (1) : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous.* Il n'est point question de savoir beaucoup, d'avoir de grands talens, ni même de faire de grandes actions; il ne faut qu'avoir un cœur et vouloir le bien. Les œuvres extérieures sont les fruits et les suites inséparables auxquelles on reconnoît la vraie piété; mais la vraie piété, la source de ces œuvres, est toute au fond du cœur. Il y a certaines vertus qui sont pour certaines conditions, et non pour d'autres. Les unes sont convenables en un temps, et les autres dans un autre; mais la bonne volonté est de tous temps et de tous lieux. Vouloir tout ce que Dieu veut, le vouloir toujours, pour tout et sans réserve, voilà ce royaume de Dieu qui est tout intérieur. C'est par là que son *règne arrive*, puisque sa *volonté s'accomplit sur la terre comme dans le ciel*, et que nous ne voulons plus que ce que sa volonté souveraine imprime dans la nôtre. *Heureux les pauvres d'esprit!* heureux ceux qui se dépouillent de tout, et même de leur propre volonté, pour n'être plus à eux-mêmes! O qu'on est pauvre en esprit et dans le fond de son intérieur,

(1) *Luc.* XVII. 21.

quand on n'est plus à soi-même, et qu'on s'est dépouillé jusqu'à perdre tout droit sur soi !

Mais comment est-ce que notre volonté devient bonne ? En se conformant sans réserve à celle de Dieu. On veut tout ce qu'il veut, on ne veut rien de tout ce qu'il ne veut pas ; on attache sa volonté foible à la volonté toute-puissante qui fait tout. Par là il ne peut plus rien arriver que ce que Dieu veut ; on est parfaitement satisfait quand sa volonté s'accomplit ; et l'on trouve dans le bon plaisir de Dieu une source inépuisable de paix et de consolation. La vie entière est un commencement de la paix des bienheureux, qui disent éternellement : *Amen, amen.*

On adore, on loue, on bénit Dieu de tout ; on le voit sans cesse en toutes choses, et en toutes choses sa main paternelle est l'unique objet dont on est occupé. Il n'y a plus de maux ; car tout, jusques aux maux même les plus terribles, *se tourne en bien*, comme dit saint Paul (1), *pour ceux qui aiment Dieu.* Peut-on appeler maux les peines que Dieu nous envoie pour nous purifier et nous rendre dignes de lui ? Ce qui nous fait un si grand bien ne peut être un mal.

Jetons donc tous nos soins dans le sein d'un si bon père ; laissons-le faire comme il lui plaira. Contentons-nous de suivre sa volonté en tout, et de mettre la nôtre dans la sienne pour nous en désapproprier. Il n'est pas juste que nous ayons quelque chose à nous, nous qui ne sommes pas à nous-mêmes. L'esclave n'a rien à soi ; à combien plus forte raison la créature, qui n'a de son fonds que le néant et le

(1) *Rom.* VIII. 28.

péché, et en qui tout est don et pure grâce, ne doit-elle rien avoir en propriété. Dieu ne lui a donné une volonté libre et capable de se posséder elle-même, que pour l'engager par ce don à se dépouiller plus généreusement. Nous n'avons rien à nous que notre volonté; tout le reste n'est point à nous. La maladie enlève la santé et la vie; les richesses nous sont arrachées par la violence; les talens de l'esprit dépendent de la disposition du corps. L'unique chose qui est véritablement à nous c'est notre volonté. Aussi est-ce elle dont Dieu est jaloux; car il nous l'a donnée, non afin que nous la gardions, et que nous en demeurions propriétaires, mais afin que nous la lui rendions tout entière telle que nous l'avons reçue, et sans en rien retenir. Quiconque réserve le moindre désir ou la moindre répugnance en propriété, fait un larcin à Dieu contre l'ordre de la création. Tout vient de lui, et tout lui est dû.

Hélas! combien d'ames propriétaires d'elles-mêmes qui voudroient faire le bien et aimer Dieu, mais selon leur goût et par leur mouvement propre; qui voudroient donner à Dieu des règles dans la manière de les satisfaire et de les attirer à lui! Elles veulent le servir et le posséder; mais elles ne veulent pas se donner à lui et se laisser posséder. Quelle résistance Dieu ne trouve-t-il pas dans ces ames, lors même qu'elles paroissent si pleines de zèle et de ferveur! Il est certain même qu'en un sens leur abondance spirituelle leur devient un obstacle; car elles ont tout, même jusqu'aux vertus, en propriété et avec une continuelle recherche d'elles-mêmes dans le bien. O qu'une ame bien pauvre, bien renonçante à

sa propre vie et à tous ses mouvemens naturels, bien désappropriée de toute volonté pour ne plus vouloir que ce que Dieu lui fait vouloir à chaque moment, selon les règles de son Évangile et selon le cours de sa providence, est au-dessus de toutes ces ames ferventes et lumineuses qui veulent toujours marcher dans les vertus par leur propre chemin !

Voilà le sens profond des paroles de Jésus-Christ prises dans toute leur étendue : *Que celui qui veut être mon disciple, se renonce, et qu'il me suive* (1). Il faut suivre pas à pas Jésus-Christ, et non pas s'ouvrir une route vers lui. On ne le suit qu'en se renonçant. Qu'est-ce que se renoncer, sinon abandonner tout droit sur soi sans réserve? Aussi saint Paul nous dit-il (2) : *Vous n'êtes plus à vous :* non, il ne nous reste plus rien en nous qui nous appartienne. Malheur à qui se reprend après s'être donné!

Je prie le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation de vous arracher votre propre cœur, et de ne pas vous en laisser la moindre parcelle. Il en coûte beaucoup dans une si douloureuse opération : on a bien de la peine à laisser faire Dieu, et à demeurer sous sa main quand il coupe jusqu'au vif. Mais c'est la patience des saints et le sacrifice de la pure foi.

Laissons Dieu faire de nous tout ce qu'il voudra. Jamais aucune résistance volontaire d'un seul moment. Dès que nous apercevons la révolte des sens et de la nature, tournons-nous vers Dieu avec confiance, et soyons pour lui contre la nature lâche et rebelle; livrons-la à l'Esprit de Dieu qui la fera

(1) *Matth.* XVI. 24. *Luc.* XIV. 27, 33. — (2) *I Cor.* VI. 19.

peu à peu mourir. Veillons en sa présence contre les moindres fautes pour ne jamais contrister le Saint-Esprit, qui est jaloux de tout ce qui se passe dans l'intérieur. Profitons des fautes que nous aurons faites, par un sentiment humble de notre misère, sans découragement et sans lassitude.

Peut-on mieux glorifier Dieu, qu'en se désappropriant de soi-même et de toute volonté, pour le laisser faire selon son bon plaisir? C'est alors qu'il est véritablement notre Dieu, et que son règne arrive en nous, lorsque, indépendamment de tous les secours extérieurs et de toutes les consolations intérieures, nous ne regardons plus et au dedans et au dehors que la seule main de Dieu qui fait tout, et que nous ne cessons point d'adorer.

Vouloir le servir en un lieu plutôt qu'en un autre, par une telle voie et non par celle qui y est opposée, c'est vouloir le servir à notre mode, et non à la sienne. Mais être également prêt à tout, vouloir tout et ne vouloir rien, se laisser comme un jouet dans les mains de la Providence, ne mettre point de bornes à cette soumission comme l'empire de Dieu n'en peut souffrir; c'est le servir en se renonçant soi-même; c'est le traiter véritablement en Dieu, et nous traiter en créature qui n'est faite que pour lui.

O que nous serions heureux s'il nous mettoit aux plus rudes épreuves pour lui donner la moindre gloire! A quoi sommes-nous bons, si celui qui nous a faits trouve encore quelque résistance ou quelque réserve dans notre cœur qui est son ouvrage?

Ouvrez donc votre cœur, mais ouvrez-le sans mesure, afin que Dieu et son amour y entrent sans me-

sure comme un torrent. Ne craignez rien dans le chemin où vous marchez. Dieu vous mènera comme par la main, pourvu que vous ne doutiez pas, et que vous soyez plus rempli de son amour que de crainte par rapport à vous.

---

## XXXV.

*Recevoir avec soumission ce que Dieu fait au dehors et au dedans de nous.*

Ce qu'il y a de meilleur à faire, c'est de recevoir également et avec la même soumission toutes les différentes choses que Dieu nous donne dans la journée, et au dehors et au dedans de nous.

Au dehors, il y a des choses désagréables qu'il faut supporter courageusement, et des choses agréables auxquelles il ne faut point arrêter son cœur. On résiste aux tentations des choses contraires en les acceptant, et l'on résiste aux choses flatteuses en refusant de leur ouvrir son cœur. Pour les choses du dedans il n'y a qu'à faire de même. Celles qui sont amères servent à crucifier, et elles opèrent dans l'ame selon toute leur vertu, si nous les recevons simplement avec une acceptation sans bornes, et sans chercher à les adoucir. Celles qui sont douces, et qui nous sont données pour soutenir notre foiblesse par une consolation sensible dans les exercices extérieurs, doivent aussi être acceptées, mais d'une autre façon. Il faut les recevoir, puisque c'est Dieu qui les donne pour notre besoin; mais il faut les recevoir,

non pour l'amour d'elles, mais par conformité aux desseins de Dieu. Il faut en user dans le moment, comme on use d'un remède, sans complaisance, sans attachement, sans propriété. Ces dons doivent être reçus en nous, mais ils ne doivent point tenir en nous, afin que, quand Dieu les retirera, leur privation ne nous trouble ni ne nous décourage jamais. La source de la présomption est dans l'attachement à ces dons passagers et sensibles. On s'imagine ne compter que sur le don de Dieu; mais on compte sur soi, parce qu'on s'approprie le don de Dieu, et qu'on le confond avec soi-même. Le malheur de cette conduite, c'est que toutes les fois qu'on trouve quelque mécompte en soi-même, on tombe dans le découragement. Mais une ame qui ne s'appuie que sur Dieu, n'est point surprise de sa propre misère. Elle se plaît à voir qu'elle ne peut rien, et que Dieu seul peut tout. Je ne me soucie guère de me voir pauvre, sachant que mon père possède des biens infinis qu'il me veut donner. Ce n'est qu'en nourrissant son cœur de la pure confiance en Dieu, qu'on s'accoutume à se passer de la confiance en soi-même.

C'est pourquoi il faut moins compter sur une ferveur sensible, et sur certaines mesures de sagesse que l'on prend avec soi-même pour sa perfection, que sur une simplicité, une petitesse, un renoncement à tout mouvement propre, et une souplesse parfaite pour se laisser aller à toutes les impressions de la grâce. Tout le reste, en établissant des vertus éclatantes, ne feroit que nous inspirer secrètement plus de confiance en nos propres efforts.

Prions Dieu qu'il arrache de notre cœur tout ce

que nous voudrions y planter nous-mêmes, et qu'il y plante de ses propres mains l'arbre de vie chargé de fruits.

## XXXVI.

### *Sur l'utilité et le bon usage des croix.*

On a bien de la peine à se convaincre de la bonté avec laquelle Dieu accable de croix ceux qu'il aime. Pourquoi, dit-on, prendre plaisir à nous faire souffrir? Ne sauroit-il nous rendre bons sans nous rendre misérables? Oui, sans doute, Dieu le pouvoit; car rien ne lui est imposible. Il tient dans ses mains toutes-puissantes les cœurs des hommes, et les tourne comme il lui plaît, ainsi que la main d'un fontainier donne aux eaux, sur le sommet d'une montagne, la pente qu'il veut. Mais Dieu, qui a pu nous sauver sans croix, n'a pas voulu le faire; de même qu'il a mieux aimé laisser les hommes croître peu à peu, avec tous les embarras et toutes les foiblesses de l'enfance, que de les faire naître avec toute la force d'un âge mûr. Sur cela il est le maître; nous n'avons qu'à nous taire, et qu'à adorer sa profonde sagesse sans la comprendre. Ce que nous voyons clairement, c'est que nous ne pouvons devenir entièrement bons qu'autant que nous deviendrons humbles, désintéressés, détachés de nous-mêmes, pour rapporter tout à Dieu sans aucun retour sur nous.

L'opération de la grâce qui nous détache de nous-mêmes, et qui nous arrache à notre amour-propre

ne peut, sans un miracle de grâce, éviter d'être douloureuse. Dieu, dans l'ordre de la grâce, non plus que dans celui de la nature, ne fait pas tous les jours des miracles. Ce seroit pour la grâce un aussi grand miracle de voir une personne pleine d'elle-même, en un moment morte à tout intérêt propre et à toute sensibilité, que ce seroit un grand miracle de voir un enfant qui se couche enfant, et qui se lèveroit le lendemain grand comme un homme de trente ans. Dieu cache son opération, dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature, sous une suite insensible d'événemens. C'est par là qu'il nous tient dans les obscurités de la foi. Non-seulement il fait son ouvrage peu à peu, mais il le fait par des voies qui paroissent les plus simples et les plus convenables pour y réussir; afin que les moyens paroissant propres au succès, la sagesse humaine attribue le succès aux moyens qui sont comme naturels, et qu'ainsi le doigt de Dieu y soit moins marqué : autrement tout ce que Dieu fait seroit un perpétuel miracle, qui renverseroit l'état de foi où Dieu veut que nous vivions.

Cet état de foi est nécessaire, non-seulement pour exercer les bons, en leur faisant sacrifier leur raison dans une vie pleine de ténèbres, mais encore pour aveugler ceux qui méritent, par leur présomption, de s'aveugler eux-mêmes. Ceux-ci, voyant les ouvrages de Dieu, ne les comprennent point; ils n'y trouvent rien que de naturel. Ils sont privés de la vraie intelligence, parce qu'on ne la mérite qu'autant qu'on se défie de son propre esprit, et que la sagesse superbe est indigne de découvrir les conseils de Dieu.

C'est donc pour tenir dans l'obscurité de la foi l'opération de la grâce, que Dieu rend cette opération lente et douloureuse. Il se sert de l'inconstance, de l'ingratitude des créatures, des mécomptes et des dégoûts qu'on trouve dans les prospérités, pour nous détacher des créatures et des prospérités trompeuses. Il nous désabuse de nous-mêmes par l'expérience de notre foiblesse et de notre corruption dans une infinité de rechutes. Tout cela paroît naturel, et c'est cette suite de moyens comme naturels qui nous fait brûler à petit feu. On voudroit bien être consumé tout d'un coup par les flammes du pur amour; mais cette destruction si prompte ne nous coûteroit presque rien. C'est par un excès d'amour-propre qu'on voudroit ainsi devenir parfait en un moment et à si bon marché.

Qu'est-ce qui nous révolte contre la longueur des croix? c'est l'attachement à nous-mêmes : et c'est cet attachement que Dieu veut détruire; car, tandis que nous tenons encore à nous-mêmes, l'œuvre de Dieu ne s'achève point. De quoi pouvons-nous donc nous plaindre? Notre mal est d'être attachés aux créatures, et encore plus à nous-mêmes. Dieu prépare une suite d'événemens qui nous détache peu à peu des créatures, et qui nous arrache enfin à nous-mêmes. Cette opération est douloureuse; mais c'est notre corruption qui la rend nécessaire, et qui est cause de la douleur que nous souffrons. Si notre chair étoit saine, le chirurgien n'y feroit aucune incision. Il ne coupe qu'à proportion que la plaie est profonde, et que la chair est plus corrompue. Si l'opération nous cause tant de douleur, c'est que le mal est grand. Est-ce

ce cruauté au chirurgien de couper jusqu'au vif? Non, tout au contraire, c'est affection, c'est habileté; il traiteroit ainsi son fils unique.

Dieu nous traite de même. Il ne nous fait jamais aucun mal que malgré lui, pour ainsi dire. Son cœur de père ne cherche point à nous désoler; mais il coupe jusqu'au vif pour guérir l'ulcère de notre cœur. Il faut qu'il nous arrache ce que nous aimons trop, ce que nous aimons mal et sans règle, ce que nous aimons au préjudice de son amour. En cela que fait-il? il nous fait pleurer comme des enfans à qui on ôte le couteau dont ils se jouent, et dont ils pourroient se tuer. Nous pleurons, nous nous décourageons, nous crions les hauts cris; nous sommes prêts à murmurer contre Dieu, comme les enfans se dépitent contre leurs mères. Mais Dieu nous laisse pleurer, et nous sauve. Il ne nous afflige que pour nous corriger. Lors même qu'il paroît nous accabler, c'est pour notre bien, c'est pour nous épargner les maux que nous nous ferions à nous-mêmes. Ce que nous pleurons nous auroit fait pleurer éternellement; ce que nous croyons perdu étoit perdu quand nous pensions le posséder : Dieu l'a mis en sûreté pour nous le rendre bientôt dans l'éternité qui s'approche. Il ne nous prive des choses que nous aimons, que pour nous les faire aimer d'un amour pur, solide et modéré, pour nous en assurer l'éternelle jouissance dans son sein, et pour nous faire cent fois plus de bien que nous ne saurions nous en désirer à nous-mêmes.

Il n'arrive rien sur la terre que Dieu n'ait voulu. C'est lui qui fait tout, qui règle tout, qui donne à

chaque chose tout ce qu'elle a. Il a compté les cheveux de notre tête, les feuilles de chaque arbre, les grains de sable du rivage, et les gouttes d'eau qui composent les abîmes de l'Océan. En faisant l'univers, sa sagesse a mesuré et pesé jusqu'au dernier atôme. C'est lui qui en chaque moment produit et renouvelle le souffle de vie qui nous anime; c'est lui qui a compté nos jours, qui tient dans ses puissantes mains les clefs du tombeau pour le fermer ou pour l'ouvrir. Ce qui nous frappe le plus n'est rien aux yeux de Dieu : un peu plus ou un peu moins de vie sont des différences qui disparoissent en présence de son éternité. Qu'importe que ce vase fragile, ce corps de boue, soit brisé et réduit en cendres un peu plus tôt ou un peu plus tard?

O que nos vues sont courtes et trompeuses! On est consterné de voir une personne mourir en la fleur de son âge. Quelle horrible perte! dit-on. Mais pour qui est la perte? Que perd celui qui meurt? Quelques années de vanité, d'illusion et de danger pour la mort éternelle. Dieu l'enlève du milieu des iniquités, et se hâte de l'arracher au monde corrompu et à sa propre fragilité. Que perdent les personnes dont il étoit aimé? Elles perdent le poison d'une félicité mondaine; elles perdent un enivrement perpétuel; elles perdent l'oubli de Dieu et d'elles-mêmes où elles étoient plongées; ou plutôt elles gagnent, par la vertu de la croix, le bonheur du détachement. Le même coup, qui sauve la personne qui meurt, prépare les autres à se détacher par la souffrance pour travailler courageusement à leur salut. O qu'il est donc vrai que Dieu est bon, qu'il est

tendre, qu'il est compatissant à nos vrais maux lors même qu'il paroît nous foudroyer, et que nous sommes tentés de nous plaindre de sa rigueur!

Quelle différence trouvons-nous maintenant entre deux personnes qui ont vécu il y a cent ans? L'une est morte vingt ans avant l'autre; mais enfin elles sont mortes toutes deux. Leur séparation, qui a paru dans le temps si longue et si rude, ne nous paroît plus maintenant et n'étoit dans la vérité qu'une courte séparation. Bientôt ce qui est séparé sera réuni, et il ne paroîtra aucune trace de cette séparation si courte. On se regarde comme immortel, ou du moins comme devant vivre des siècles. Folie de l'esprit humain! Ceux qui meurent tous les jours suivent de bien près ceux qui sont déjà morts. Celui qui va partir pour un voyage ne doit pas se croire éloigné de celui qui prit les devans il n'y a que deux jours. La vie s'écoule comme un torrent. Le passé n'est plus qu'un songe; le présent, dans le moment que nous croyons le tenir, nous échappe et se précipite dans cet abîme du passé. L'avenir ne sera point d'une autre nature, il passera aussi rapidement. Les jours, les mois, les années se pressent comme les flots d'un torrent se poussent l'un l'autre. Encore quelques momens, encore un peu, dis-je, et tout sera fini. Hélas! que ce qui nous paroît long par l'ennui et par la tristesse, nous paroîtra court quand il finira!

C'est par foiblesse d'amour-propre que nous sommes si sensibles à notre état. Le malade qui dort mal la nuit trouve la nuit d'une longueur sans fin; mais cette nuit est aussi courte que les autres. On

exagère par lâcheté toutes ses souffrances : elles sont grandes, mais la délicatesse les augmente encore. Le vrai moyen de les raccourcir c'est de s'abandonner à Dieu courageusement. Il est vrai qu'on souffre; mais Dieu veut cette souffrance pour nous purifier, et pour nous rendre dignes de lui. Le monde nous rioit, et cette prospérité empoisonnoit notre cœur. Voudroit-on passer toute sa vie jusqu'au moment terrible de la mort dans cette mollesse, dans ces délices, dans cet éclat, dans cette vaine joie, dans ce triomphe de l'orgueil, dans ce goût du monde ennemi de Jésus-Christ, dans cet éloignement de la croix qui seule nous doit sanctifier? Le monde nous tournera le dos, nous oubliera avec ingratitude, nous méconnoîtra, nous mettra au rang des choses qui ne sont plus. Hé bien! faut-il s'étonner que le monde soit toujours monde, injuste, trompeur, perfide? C'est pourtant là ce monde que nous n'avions pas honte d'aimer, et que peut-être nous voudrions pouvoir aimer encore. C'est à ce monde abominable que Dieu nous arrache, pour nous délivrer de sa servitude maudite, et pour nous faire entrer dans la liberté des ames détachées; et c'est là ce qui nous désole. Si nous sommes si sensibles à l'indifférence de ce monde, qui est si méprisable et si digne d'horreur, il faut que nous soyons bien ennemis de nous-mêmes. Quoi, nous ne pouvons souffrir ce qui nous est si bon, et nous regrettons tant ce qui nous est si funeste! Voilà donc la source de nos larmes et de nos douleurs!

O mon Dieu, vous qui voyez le fond de notre misère, vous seul pouvez nous en guérir. Hâtez-

vous de nous donner la foi, l'espérance, l'amour, le courage chrétien qui nous manquent. Faites que nous jetions sans cesse les yeux sur vous, ô Père tout-puissant, qui ne donnez rien à vos chers enfans que pour leur salut, et sur Jésus votre Fils, qui est notre modèle dans les souffrances. Vous l'avez attaché sur la croix pour nous; vous l'avez fait l'homme de douleurs, pour nous apprendre combien les douleurs sont utiles. Que la nature molle et lâche se taise donc à la vue de Jésus rassasié d'opprobres et écrasé par les souffrances. Relevez mon cœur, ô mon Dieu; donnez-moi un cœur selon le vôtre, qui s'endurcisse contre soi-même, qui ne craigne que de vous déplaire, qui du moins craigne les douleurs éternelles, et non pas celles qui nous préparent votre royaume. Seigneur, vous voyez la foiblesse et la désolation de votre créature : elle n'a plus de ressource en elle-même, tout lui manque. Tant mieux, pourvu que vous ne lui manquiez jamais, et qu'elle cherche en vous avec confiance tout ce qu'elle désespère de trouver dans son propre cœur.

## XXXVII.

### *Il n'y a que le pur amour qui sache souffrir comme il faut.*

On sait qu'il faut souffrir, et qu'on le mérite; cependant on est toujours surpris de la souffrance, comme si on ne croyoit ni la mériter ni en avoir besoin. Il n'y a que le vrai et pur amour qui aime à

souffrir, parce qu'il n'y a que le vrai et pur amour qui s'abandonne. La résignation fait souffrir; mais il y a en elle quelque chose qui souffre de souffrir, et qui résiste. La résignation qui ne donne rien à Dieu qu'avec mesure et avec réflexion sur soi, veut bien souffrir; mais elle se tâte souvent, craignant de souffrir mal. A parler proprement, on est comme deux personnes dans la résignation : l'une dompte l'autre, et veille sur elle pour l'empêcher de se révolter. Dans le pur amour, qui est désapproprié et abandonné, l'ame se nourrit en silence de la croix et de l'union à Jésus-Christ crucifié, sans aucun retour sur sa souffrance. Il n'y a qu'une volonté unique, simple, qui se laisse voir à Dieu telle qu'elle est, sans songer à se voir elle-même. Elle ne dit rien; elle ne remarque rien. Que fait-elle? Elle souffre. Est-ce tout? Oui c'est tout; elle n'a qu'à souffrir. L'amour se fait assez entendre sans parler et sans penser. Il fait l'unique chose qu'il a à faire, qui est de ne vouloir rien quand il manque de toute consolation. Une volonté rassasiée de celle de Dieu, pendant que tout le reste lui est ôté, est le plus pur de tous les amours.

Quel soulagement de penser qu'on n'a donc point tant d'inquiétudes à se donner pour s'exciter sans cesse à la patience, et pour être toujours en garde et tendu afin de soutenir le caractère d'une vertu accomplie au dehors! Il suffit d'être petit et abandonné dans la douleur. Ce n'est point courage; c'est quelque chose de moins et de plus : de moins aux yeux du commun des hommes vertueux; de plus aux yeux de la pure foi. C'est une petitesse en soi, qui met

l'ame dans toute la grandeur de Dieu. C'est une foiblesse qui désapproprie de toute force et qui donne la toute-puissance de Dieu. *Quand je suis foible*, dit saint Paul (1), *c'est alors que je suis puissant : je puis tout en celui qui me fortifie* (2).

Alors il suffit de se nourrir par quelque courte lecture proportionnée à son état et à son goût, mais souvent interrompue, pour soulager les sens, et pour faire place à l'esprit intérieur qui met en recueillement. Deux mots simples, sans raisonnement, et pleins de l'onction divine, sont la manne cachée. On oublie ces paroles; mais elles opèrent secrètement, et on s'en nourrit; l'ame en est engraissée. Quelquefois on souffre sans savoir presque si l'on souffre : d'autres fois on souffre et on trouve qu'on souffre mal, et on supporte son impatience comme une seconde croix plus pesante que la première; mais rien n'arrête, parce que le vrai amour va toujours, n'allant point pour lui-même et ne se comptant plus pour rien. Alors on est vraiment heureux. La croix n'est plus croix quand il n'y a plus un *moi* pour la souffrir, et qui s'approprie les biens et les maux.

(1) *II Cor.* XII, 10. — (2) *Philip.* IV. 13.

## XXXVIII.

*La paix intérieure ne se trouve que dans un entier abandon à la volonté de Dieu.*

Il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu : s'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure : toute la terre est un lieu de tribulation et d'angoisse pour une mauvaise conscience.

O que la paix qui vient de Dieu est différente de celle qui vient du siècle! Elle calme les passions; elle entretient la pureté de la conscience; elle est inséparable de la justice; elle unit à Dieu; elle nous fortifie contre les tentations. Cette pureté de conscience s'entretient par la fréquentation des sacremens. La tentation, si elle ne nous surmonte point, porte toujours son fruit avec elle. La paix de l'ame consiste dans une entière résignation à la volonté de Dieu.

*Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez pour bien des choses; il n'y en a qu'une de nécessaire* (1). Une vraie simplicité, un certain calme d'esprit qui est le fruit d'un entier abandon à tout ce que Dieu veut, une patience et un support pour les défauts du prochain, que la présence de Dieu inspire, une certaine candeur et une certaine docilité d'enfant pour avouer ses fautes, pour vouloir en être repris, et pour se soumettre au conseil

(1) *Luc.* x. 41, 42.

des personnes expérimentées, seront des vertus solides, utiles et propres pour vous sanctifier.

La peine que vous avez sur un grand nombre de choses vient de ce que vous n'acceptez pas avec assez d'abandon à Dieu tout ce qui peut vous arriver. Mettez donc toutes choses entre ses mains, et faites-en par avance le sacrifice entier dans votre cœur. Dès le moment que vous ne voudrez plus rien selon votre propre jugement, et que vous voudrez sans réserve tout ce que Dieu voudra, vous n'aurez plus tant de retours inquiets et de réflexions à faire sur ce qui vous regarde; vous n'aurez rien à cacher ni à ménager. Jusque là vous serez troublé, changeant dans vos vues et dans vos goûts, facilement mécontent d'autrui, peu d'accord avec vous-même, plein de réserve et de défiance : votre bon esprit, jusqu'à ce qu'il soit bien humilié et simple, ne servira qu'à vous tourmenter; votre piété, quoique sincère, vous donnera moins de soutien et de consolation que de reproches intérieurs. Si au contraire vous abandonnez tout votre cœur à Dieu, vous serez tranquille et plein de la joie du Saint-Esprit.

Malheur à vous si vous regardez encore l'homme dans l'œuvre de Dieu! Quand il s'agit de choisir un guide il faut compter tous les hommes pour rien. Le moindre respect humain fait tarir la grâce, augmente les irrésolutions. On souffre beaucoup, et on déplaît encore davantage à Dieu.

Ce qui nous oblige à aimer Dieu, c'est qu'il nous a aimés le premier, et aimés d'un amour tendre, comme un père qui a pitié de ses enfans, dont il connoît l'extrême fragilité et la boue dont il les a pétris?

Il nous a cherchés dans nos propres voies qui sont celles du péché; il a couru comme un pasteur qui se fatigue pour retrouver sa brebis égarée. Il ne s'est pas contenté de nous chercher; mais, après nous avoir trouvés, il s'est chargé de nous et de nos langueurs; il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. On peut dire de même qu'il nous a aimés jusqu'à la mort de la croix, et que la mesure de son obéissance a été celle de son amour. Quand cet amour remplit bien une ame, elle goûte la paix de la conscience; elle est contente et heureuse; il ne lui faut ni grandeur, ni réputation, ni plaisir, rien de tout ce que le temps emporte sans en laisser aucunes traces; elle ne veut que la volonté de Dieu, et elle veille incessamment dans l'heureuse attente de son époux.

## XXXIX.

*Suite du même sujet.*

Je vous souhaite tous les biens que vous devez chercher dans la retraite : le principal est la paix dans une conduite simple où on ne regarde jamais l'avenir avec trop d'inquiétude. L'avenir est à Dieu, et point à vous : Dieu l'assaisonnera comme il faut, selon vos besoins; mais si vous voulez pénétrer cet avenir par votre propre sagesse, vous n'en tirerez aucun fruit que l'inquiétude et la prévoyance de certains maux inévitables. Songez seulement à profiter de chaque jour; chaque jour a son bien et son mal, en sorte même que le mal devient souvent un

bien, pourvu qu'on laisse faire Dieu et qu'on ne le prévienne jamais par impatience.

Dieu vous donnera alors tout le temps qu'il faudra pour aller à lui. Il ne vous donnera peut-être pas tout celui que vous voudriez pour vous occuper selon votre goût, et pour vivre à vous-même sous prétexte de perfection; mais vous ne manquerez ni de temps ni d'occasions de renoncer à vous-même et à vos inclinations. Tout autre temps au-delà de celui-là est perdu, quelque bien employé qu'il paroisse. Soyez même persuadé que vous trouverez sur toutes ces choses des facilités convenables à vos vrais besoins; car autant que Dieu déconcertera vos inclinations, autant soutiendra-t-il votre foiblesse. Ne craignez rien, et laissez-le faire : évitez seulement par une occupation douce, tranquille et réglée, la tristesse et l'ennui, qui sont la plus dangereuse tentation pour votre naturel. Vous serez toujours libre en Dieu, pourvu que vous ne vous imaginiez point d'avoir perdu votre liberté.

## XL.

### *En quoi consiste la simplicité : sa pratique et ses divers degrés.*

Il y a une simplicité qui est un défaut, et il y a une simplicité qui est une merveilleuse vertu. La simplicité est souvent un défaut de discernement, et une ignorance des égards qu'on doit à chaque personne. Quand on parle dans le monde d'une personne simple, on veut dire un esprit court, crédule et grossier.

La simplicité qui est une vertu, loin d'être grossière, est quelque chose de sublime. Tous les gens de bien la goûtent, l'admirent, sentent quand ils la blessent, la remarquent en autrui, et sentent quand il est nécessaire de la pratiquer; mais ils auroient de la peine à dire précisément ce que c'est que cette vertu. On peut dire là-dessus ce que le petit livre *de l'Imitation de Jésus-Christ* dit de la componction du cœur: *Il vaut mieux la pratiquer que de savoir la définir* (1).

La simplicité est une droiture de l'ame qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples : ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai; ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont; mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait dans la crainte d'avoir trop fait ou trop dit. Ces gens-là sont sincères; mais ils ne sont pas simples : ils ne sont point à leur aise avec les autres, et les autres ne sont point à leur aise avec eux : on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel; on aimeroit mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits, qui fussent moins composés. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est de même : il veut des ames qui ne soient point occupées d'elles, et comme toujours au miroir pour se composer.

(1) Lib. 1, cap. 1, n. 3.

Être tout occupé des créatures, sans jamais faire aucune réflexion sur soi, c'est l'état d'aveuglement des personnes que le présent et le sensible entraînent toujours : c'est l'extrémité opposée à la simplicité. Être toujours occupé de soi dans tout ce qu'on a à faire, soit pour les créatures, soit pour Dieu, c'est l'autre extrémité qui rend l'ame sage à ses propres yeux, toujours réservée, pleine d'elle-même, inquiète sur les moindres choses qui peuvent troubler la complaisance qu'elle a en elle-même. Voilà la fausse sagesse, qui n'est, avec toute sa grandeur, guère moins vaine et guère moins folle que la folie des gens qui se jettent tête baissée dans tous les plaisirs. L'une est enivrée de tout ce qu'elle voit au dehors; l'autre est enivrée de tout ce qu'elle s'imagine faire au dedans; mais enfin ce sont deux ivresses. L'ivresse de soi-même est encore pire que celle des choses extérieures, parce qu'elle paroît une sagesse, et qu'elle ne l'est pas : on songe moins à en guérir; on s'en fait honneur; elle est approuvée; on y met une force qui élève au-dessus des honneurs et au-dessus du reste des hommes : c'est une maladie semblable à la frénésie; on ne la sent pas; on est à la mort, et on dit : Je me porte bien. Quand on ne fait point de retours sur soi, à force d'être entraîné par les objets extérieurs, on est étourdi; au contraire, quand on fait trop de retours, c'est une conduite forcée et contraire à la simplicité.

La simplicité consiste en un juste milieu où l'on n'est ni étourdi, ni trop composé : l'ame n'est point entraînée par l'extérieur, en sorte qu'elle ne puisse plus faire les réflexions nécessaires : mais aussi elle

retranche les retours sur soi qu'un amour-propre inquiet et jaloux de sa propre excellence multiplie à l'infini. Cette liberté d'une ame qui voit immédiatement devant elle pendant qu'elle marche, mais qui ne perd point son temps à trop raisonner sur ses pas, à les étudier, à regarder sans cesse ceux qu'elle a déjà faits, est la véritable simplicité.

Voici donc le progrès de l'ame. Le premier degré est celui où elle se déprend des objets extérieurs pour rentrer au dedans d'elle-même, et pour s'occuper de son état pour son propre intérêt : jusque là il n'y a encore rien que de naturel ; c'est un amour-propre sage, qui veut sortir de l'enivrement des choses extérieures.

Dans le second degré, l'ame joint à la vue d'elle-même celle de Dieu qu'elle craint. Voilà un foible commencement de la véritable sagesse ; mais elle est encore enfoncée en elle-même : elle ne se contente pas de craindre Dieu, elle veut être assurée qu'elle le craint ; elle craint de ne le pas craindre ; sans cesse elle revient sur ses propres actes. Ces retours si inquiets et si multipliés sur soi-même sont encore bien éloignés de la paix et de la liberté qu'on goûte dans l'amour simple : mais ce n'est pas encore le temps de goûter cette liberté ; il faut que l'ame passe par ce trouble ; et qui voudroit d'abord la mettre dans la liberté de l'amour simple, courroit risque de l'égarer.

Le premier homme voulut d'abord jouir de lui-même ; c'est ce qui le fit tomber dans l'attachement aux créatures. L'homme revient d'ordinaire par le même chemin qu'il a fait en s'égarant ; c'est-à-dire qu'ayant passé de Dieu aux objets extérieurs, en ren-

trant d'abord en soi-même, il repasse aussi des objets extérieurs en Dieu en rentrant au fond de son cœur. Il faut donc, dans la conduite ordinaire, laisser quelque temps une ame pénitente aux prises avec elle-même dans une rigoureuse recherche de ses propres misères, avant que de l'introduire dans la liberté des enfans bien-aimés. Tant que l'attrait et le besoin de la crainte dure, il faut nourrir l'ame de ce pain de tribulation et d'angoisse. Quand Dieu commence à ouvrir le cœur à quelque chose de plus pur, il faut suivre, sans perdre le temps et comme pas à pas, l'opération de sa grâce. Alors l'ame commence à entrer dans la simplicité.

Dans le troisième degré, elle n'a plus ces retours inquiets sur elle-même; elle commence à regarder Dieu plus souvent qu'elle ne se regarde, et insensiblement elle tend à s'oublier pour s'occuper en Dieu par un amour sans intérêt propre. Ainsi l'ame, qui ne pensoit point autrefois à elle-même, parce qu'elle étoit toujours entraînée par les objets extérieurs qui excitoient ses passions, et qui dans la suite a passé par une sagesse qui la rappeloit sans cesse à elle-même, vient enfin peu à peu à un autre état, où Dieu fait sur elle ce que les objets extérieurs faisoient autrefois; c'est-à-dire qu'il l'entraîne, et la désoccupe d'elle-même, en l'occupant de lui.

Plus l'ame est docile et souple pour se laisser entraîner sans résistance ni retardement, plus elle avance dans la simplicité. Ce n'est pas qu'elle devienne aveugle sur ses défauts, et qu'elle ne sente ses infidélités; elle les sent plus que jamais; elle a horreur des moindres fautes; sa lumière augmente

toujours pour découvrir sa corruption : mais cette connoissance ne lui vient plus par des retours inquiets sur elle-même ; c'est par la lumière de Dieu présent qu'elle se voit contraire à sa pureté infinie.

Ainsi elle est libre dans sa course, parce qu'elle ne s'arrête point pour se composer avec art. Encore une fois, cette simplicité merveilleuse ne convient point aux ames qui ne sont point encore purifiées par une solide pénitence ; car elle ne peut être que le fruit du détachement total de soi-même, et d'un amour pour Dieu sans intérêt : mais on y parvient peu à peu : et quoique les ames qui ont besoin de pénitence pour s'arracher aux vanités du monde doivent faire beaucoup de réflexions sur elles-mêmes, je crois néanmoins qu'il faut, suivant les ouvertures que la grâce donne, les empêcher de tomber dans une certaine occupation excessive et inquiète d'elles-mêmes, qui les gêne, qui les trouble, qui les embarrasse et qui les retarde dans leur course. Elles sont enveloppées en elles-mêmes comme un voyageur qui seroit enveloppé de tant de manteaux l'un sur l'autre, qu'il ne pourroit marcher. Les trop grands retours sur soi produisent dans les ames foibles la superstition et le scrupule qui sont pernicieux, et dans les ames qui sont naturellement fortes une sagesse présomptueuse qui est incompatible avec l'esprit de Dieu. Tout cela est contraire à la simplicité, qui est libre, droite, et généreuse jusqu'à s'oublier elle-même pour se livrer à Dieu sans réserve. O qu'une ame délivrée de ces retours bas, intéressés et inquiets, est heureuse ! que ses démarches sont nobles ! qu'elles sont grandes ! qu'elles sont hardies !

Si

Si un homme veut que son ami soit simple et libre avec lui, en sorte qu'il s'oublie lui-même dans ce commerce d'amitié, à combien plus forte raison Dieu, qui est le vrai ami, veut-il que l'ame soit sans retour, sans inquiétude, sans gêne, sans jalousie sur elle-même, sans réserve, dans cette douce et intime familiarité qu'il lui prépare! C'est cette simplicité qui fait la perfection des vrais enfans de Dieu; c'est le but auquel on doit tendre et auquel on doit se laisser conduire. Le grand obstacle à cette bienheureuse simplicité est la folle sagesse du siècle, qui ne veut rien confier à Dieu, qui veut tout faire par son industrie, tout arranger par elle-même, et se mirer sans cesse dans ses ouvrages. Cette sagesse est une folie, selon saint Paul (1); et la vraie sagesse, qui consiste à se livrer à l'Esprit de Dieu sans retour inquiet sur soi, est une folie aux yeux insensés des mondains.

Quand un Chrétien n'est pas encore pleinement converti il faut sans cesse lui demander d'être sage: quand il est pleinement converti il faut commencer à craindre qu'il ne soit trop sage; il faut lui inspirer cette sagesse sobre et tempérée dont parle saint Paul (2): enfin, s'il veut s'avancer vers Dieu, il faut qu'il se perde pour se retrouver; il faut démonter cette sagesse propre qui sert d'appui à la nature défiante; il faut avaler le calice amer de la folie de la croix, qui tient lieu de martyre aux ames généreuses qui ne sont point destinées à répandre leur sang comme les premiers Chrétiens.

Le retranchement des retours inquiets et inté-

(1) *I Cor.* I. 20. — (2) *Rom.* XII. 3.

ressés sur soi met l'ame dans une paix et dans une liberté inexplicable : c'est la simplicité. Il est aisé de voir de loin qu'elle doit être merveilleuse; mais la seule expérience peut montrer quelle largeur de cœur elle donne. On est comme un petit enfant dans le sein de sa mère; on ne veut plus et on ne craint plus rien pour soi; on se laisse tourner en tous sens : avec cette pureté de cœur, on ne se met plus en peine de ce que les autres croiront de nous, si ce n'est qu'on évite par charité de les scandaliser : on fait dans le moment toutes ses actions le mieux qu'on peut avec une attention douce, libre, gaie; et on s'abandonne pour le succès. On ne se juge plus soi-même, et on ne craint point d'être jugé, comme saint Paul le dit de lui-même (1).

Tendons donc à cette aimable simplicité. Qu'il nous reste de chemin pour y parvenir! Plus nous en sommes éloignés, plus il nous faut hâter pour avancer à grands pas vers elle. Bien loin d'être simples, la plupart des Chrétiens ne sont pas sincères : ils sont non-seulement composés, mais faux et dissimulés avec le prochain, avec Dieu et avec eux-mêmes; mille petits détours, mille inventions pour donner indirectement des contorsions à la vérité. Hélas! *tout homme est menteur* (2) : ceux mêmes qui sont naturellement droits, sincères, ingénus, et qui ont ce qu'on appelle un naturel simple et aisé en tout, ne laissent pas d'avoir une application délicate et jalouse sur eux-mêmes, qui nourrit secrètement l'orgueil, et qui empêche la vraie simplicité, qui est le renoncement sincère et l'oubli constant de soi-même.

(1) *I Cor.* IV. 3. — (2) *Ps.* CXV. 2.

Mais, dira-t-on, comment pourrai-je m'empêcher d'être occupé de moi ? c'est une foule de retours sur moi-même qui m'inquiètent, qui me tyrannisent, et qui me causent une très-vive sensibilité.

Je ne demande que ce qui est volontaire dans ces retours. Ne soyez jamais volontairement dans les retours inquiets et jaloux, cela suffira ; votre fidélité à y renoncer toutes les fois que vous les apercevrez vous en délivrera peu à peu : mais n'allez pas attaquer de front ces pensées, ne cherchez point querelle en vous opiniâtrant pour les combattre ; vous les irriteriez. Un effort continuel pour repousser les pensées qui nous occupent de nous et de nos intérêts, seroit une occupation continuelle de nous-mêmes, qui nous distrairoit de la présence de Dieu et des devoirs qu'il veut nous faire accomplir.

Le principal est d'avoir sincèrement abandonné entre les mains de Dieu tous nos intérêts de plaisir, de commodité, de réputation. Quiconque met tout au pis aller, et qui accepte sans réserve tout ce que Dieu veut lui donner d'humiliations, de peines et d'épreuves, soit au dehors, soit au dedans, commence à s'endurcir contre soi-même : il ne craint point de n'être pas approuvé, et de ne pouvoir éviter la critique des hommes ; il n'a plus de délicatesse ; ou s'il en a une involontaire, il la méprise et la gourmande ; il la traite si rudement, pour n'y avoir aucun égard, qu'elle diminue bientôt. Cet état de pleine acceptation et d'acquiescement perpétuel fait la vraie liberté ; et cette liberté produit la simplicité parfaite.

Une ame qui n'a plus d'intérêt, et qui ne se soucie

point d'elle, n'a plus que de la candeur; elle va tout droit sans s'embarrasser; sa voie va toujours s'élargissant à l'infini, à mesure que son renoncement et son oubli d'elle-même s'augmentent; sa paix est profonde comme la mer au milieu de ses peines. Mais tandis qu'on tient encore à soi, on est toujours gêné, incertain, enveloppé dans les retours de l'amour-propre. Heureux qui n'est plus à soi!

J'ai déjà remarqué que le monde est du même goût que Dieu pour s'accommoder d'une noble simplicité qui s'oublie elle-même. Le monde goûte dans ses enfans, corrompus comme lui, les manières libres et aisées d'un homme qui ne paroît point occupé de soi; c'est qu'en effet rien n'est plus grand que de se perdre de vue soi-même. Mais cette simplicité est déplacée dans les enfans du siècle; car ils ne sont distraits d'eux-mêmes qu'à force d'être entraînés par des objets encore plus vains. Cependant cette simplicité, qui n'est qu'une fausse image de la véritable, ne laisse pas d'en représenter la grandeur. Ceux qui ne peuvent trouver le corps courent après l'ombre, et cette ombre, toute ombre qu'elle est, les charme, parce qu'elle ressemble un peu à la vérité qu'ils ont perdue. Voilà ce qui fait le charme de la simplicité, lors même qu'elle est hors de sa place.

Un homme plein de défauts, qui n'en veut cacher aucun, qui ne cherche jamais à éblouir, qui n'affecte jamais ni talens, ni vertu, ni bonne grâce, qui paroît ne songer pas plus à soi-même qu'à autrui, qui semble avoir perdu le *moi* dont on est si jaloux, et qui est comme étranger à l'égard de soi-même, est un homme qui plaît infiniment malgré ses dé-

fauts. C'est que l'homme est charmé par l'image d'un si grand bien. Cette fausse simplicité est prise pour la véritable. Au contraire, un homme plein de talens, de vertus acquises et de grâces extérieures, s'il est trop composé, s'il paroît toujours attentif à lui, s'il affecte les meilleures choses, c'est un personnage dégoûtant, ennuyeux et contre lequel chacun se révolte. Rien n'est donc ni meilleur ni plus grand que d'être simple, c'est-à-dire jamais occupé de soi. Les créatures, à quelque point qu'elles nous mettent, ne nous rendent jamais véritablement simples. On peut, par naturel, être moins jaloux sur certains honneurs, et ne se gêner point dans ses actions par certaines réflexions subtiles et inquiètes; mais enfin on ne cherche les créatures que pour soi; et on ne s'y oublie jamais véritablement soi-même; car on ne s'y attache que pour en jouir, c'est-à-dire les rapporter à soi.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il ne jamais songer à soi, ni à aucune des choses qui nous intéressent, et ne parler jamais de nous? Non, il ne faut point se mettre dans cette gêne : en voulant être simple, on s'éloigneroit de la simplicité, en s'attachant scrupuleusement à la pratique de ne parler jamais de soi, par la crainte de s'en occuper et d'en dire quelques paroles.

Que faut-il donc faire? Ne faire rien de réglé làdessus, mais se contenter de n'affecter rien. Quand on a envie de parler de soi par recherche de soi-même, il n'y a qu'à mépriser cette vaine démangeaison, en s'occupant simplement ou de Dieu, ou des choses qu'il veut qu'on fasse. Ainsi la simplicité con-

siste à n'avoir point de mauvaise honte, ni de fausse modestie, non plus que d'ostentation, de complaisance vaine, et d'attention sur soi-même. Quand la pensée vient d'en parler par vanité, il n'y a qu'à laisser tomber tout court ce vain retour sur soi-même : quand, au contraire, on a la pensée d'en parler pour quelque besoin, c'est alors qu'il ne faut point trop raisonner; il n'y a qu'à aller droit au but. Mais que pensera t-on de moi ? on croira que je me vante sottement : mais je me rendrai suspect en parlant librement sur mon propre intérêt. Toutes ces réflexions inquiètes ne méritent pas de nous occuper un seul moment : parlons généreusement et simplement de nous comme d'autrui quand il en est question. C'est ainsi que saint Paul parle souvent de lui dans ses Épîtres. Pour sa naissance il déclare qu'il est citoyen romain; il en fait valoir les droits jusqu'à faire peur à son juge. Il dit qu'il n'a rien fait de moins que les plus grands d'entre les apôtres; qu'il n'a rien appris d'eux pour la doctrine, ni rien reçu pour le ministère; qu'il est tout aussi bien qu'eux à Jésus-Christ; qu'il a plus travaillé et plus souffert qu'eux; qu'il a résisté à Pierre en face, *parce qu'il étoit répréhensible* (1); qu'il a été ravi jusqu'au troisième ciel; qu'il n'a rien à se reprocher dans sa conscience; qu'il est un vase d'élection pour éclairer les Gentils; enfin il dit aux fidèles : *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ* (2). Qu'il y a de grandeur à parler ainsi simplement de soi! Saint Paul en dit les choses les plus hautes sans en paroître ni ému, ni occupé de lui; il les raconte comme on

(1) *Gal.* II. 11. — (2) *I Cor.* XI. 1.

raconteroit une histoire passée depuis deux mille ans. Tous ne doivent pas entreprendre de dire et de faire de même ; mais ce qu'on est obligé de dire de soi, il faut le dire simplement : tout le monde ne peut pas atteindre à cette sublime simplicité, et il faut bien se garder d'y vouloir atteindre avant le temps. Mais quand on a un vrai besoin de parler de soi dans les occasions communes, il faut le faire tout uniment, et ne se laisser aller ni à une modestie affectée, ni à une honte qui vient de mauvaise gloire. La mauvaise gloire se cache souvent sous un air modeste et réservé : on ne veut pas montrer ce qu'on a de bon ; mais on est bien aise que les autres le découvrent, pour avoir l'honneur tout ensemble et de ses vertus et du soin de les cacher.

Pour juger du besoin qu'on a de penser à soi ou de parler de soi, il faut prendre conseil de la personne qui connoît votre degré de grâce. Par là vous éviterez de vous conduire et de vous juger vous-même ; ce qui est une source de bénédictions. C'est donc à l'homme pieux et éclairé dont nous prenons conseil, à décider si le besoin de parler de soi est véritable ou imaginaire ; son examen et sa décision nous épargneront beaucoup de retours sur nous-mêmes : il examinera aussi si le prochain, à qui nous devons parler, est capable de porter sans scandale cette liberté et cette simplicité à parler de nous avantageusement et sans façon dans le vrai besoin.

Pour les cas imprévus, où l'on n'a pas le loisir de consulter, il faut se donner à Dieu, et faire suivant sa lumière présente ce qu'on croit le meilleur, mais

sans hésiter ; car l'hésitation embrouilleroit. Il faut d'abord prendre son parti : quand même on le prendroit mal, le mal se tourneroit à bien par la droite intention ; et Dieu ne nous imputera jamais ce que nous aurons fait faute de conseil en nous abandonnant à la simplicité de son esprit.

Pour toutes les manières de parler contre soi-même, je n'ai garde ni de les blâmer ni de les conseiller. Quand elles viennent par voie de simplicité, de la haine et du mépris que Dieu nous inspire pour nous-mêmes, elles sont merveilleuses ; et c'est ainsi que je les regarde dans un si grand nombre de saints. Mais communément le plus simple et le plus sûr est de ne jamais parler de soi ni en bien ni en mal sans besoin : l'amour-propre aime mieux les injures que l'oubli et le silence. Quand on ne peut s'empêcher de parler mal de soi, on est bien prêt à se raccommoder avec soi-même ; comme les amans insensés qui sont prêts à recommencer leurs folies lorsqu'ils paroissent dans le plus horrible désespoir contre la personne dont ils sont passionnés.

Pour les défauts, nous devons être attentifs à les corriger suivant l'état intérieur où nous sommes. Il y a autant de manières différentes de veiller pour sa correction, qu'il y a de différens états dans la vie intérieure. Chaque travail doit être proportionné à l'état où l'on se trouve ; mais en général il est certain que nous déracinons plus nos défauts par le recueillement, par l'extinction de tout désir et de toute répugnance volontaire, enfin par le pur amour et par l'abandon à Dieu sans intérêt propre, que par

les réflexions inquiètes sur nous-mêmes. Quand Dieu s'en mêle, et que nous ne retardons point son action, l'ouvrage va bien vite.

Cette simplicité se répand peu à peu jusque sur l'extérieur. Comme on est intérieurement dépris de soi-même par le retranchement de tous les retours volontaires, on agit plus naturellement. L'art tombe avec les réflexions. On agit sans penser à soi ni à son action, par une certaine droiture de volonté qui est inexplicable à ceux qui n'en ont pas l'expérience. Alors les défauts se tournent à bien, car ils humilient sans décourager. Quand Dieu veut faire par nous quelque œuvre au dehors, ou il ôte ces défauts, ou ils les met en œuvre pour ses desseins, ou il empêche que les gens sur qui on doit agir n'en soient rebutés.

Mais enfin, quand on est véritablement dans cette simplicité intérieure, tout l'extérieur en est plus ingénu, plus naturel : quelquefois même il paroît moins simple que certains extérieurs plus graves et plus composés ; mais cela ne paroît qu'aux personnes d'un mauvais goût, qui prennent l'affectation de modestie pour la modestie même, et qui n'ont pas l'idée de la vraie simplicité. Cette vraie simplicité paroît quelquefois un peu négligée et moins régulière ; mais elle a un goût de candeur et de vérité qui fait sentir je ne sais quoi d'ingénu, de doux, d'innocent, de gai, de paisible, qui charme quand on le voit de près et de suite avec des yeux purs.

O qu'elle est aimable cette simplicité ! Qui me la donnera ? Je quitte tout pour elle, c'est la perle de l'Évangile. O qui la donnera à tous ceux qui ne veu-

lent qu'elle! Sagesse mondaine, vous la méprisez, et elle vous méprise. Folle sagesse, vous succomberez, et les enfans de Dieu détesteront cette *prudence qui n'est* que *mort*, comme dit son Apôtre (1).

## XLI.

*Sur les amitiés particulières : combien elles sont à craindre dans les communautés.*

On croit communément qu'il n'y a rien de plus innocent que de se lier d'une amitié étroite avec les personnes en qui on trouve du mérite avec des qualités convenables à notre goût. C'est une nécessité dans la vie, dit-on, que d'avoir quelque personne de confiance à qui on épanche son cœur pour se consoler. Il n'y a que des cœurs durs qui peuvent se passer du plaisir d'une amitié vertueuse et solide.

Mais ces choses, qui sont pleines d'écueils dans tous les autres états, sont singulièrement à craindre dans les communautés; et on doit, quand on se croit appelé à cette vie, se regarder par rapport aux amitiés, tout autrement qu'on ne feroit dans une vie privée et libre au milieu du siècle. En voici les raisons :

Premièrement, on s'est sacrifié à l'obéissance et à la subordination; ainsi on n'est plus à soi. Si on ne peut disposer ni de son temps, ni de son travail, on doit encore moins disposer de ses attachemens, puisque les attachemens, s'ils étoient suivis, emporte-

(1) *Rom.* VIII. 6.

roient et le temps et l'application de l'esprit. Quand vous formez des liaisons que vos supérieurs n'approuvent pas, vous désobéissez, vous entrez insensiblement dans un esprit particulier contraire à l'esprit général de la maison. Vous courez même risque de tomber dans des délicatesses, dans des jalousies, dans des empressemens, dans des ombrages, et dans des excès de chaleur pour les petits intérêts de la personne que vous aimez, que vous auriez honte d'avoir pour vous-même. Les supérieurs ont raison de se défier de votre modération, de votre discrétion, de votre détachement et de vos autres vertus. Ces attachemens particuliers vous rendent souvent indocile sur les vues qu'on auroit, ou de vous écarter absolument, ou de vous donner quelque fonction qui soit cause que vous vous trouviez rarement avec la personne que vous aimez. En voilà assez pour vous aigrir contre vos supérieurs, pour vous rendre l'obéissance amère, et pour vous faire chercher des prétextes de l'éluder. On rompt le silence; on a souvent de petits secrets à dire; on est ravi de dérober des momens pour s'entretenir contre les règles. Un quart d'heure, où le cœur s'épanche ainsi avec intempérance, fait plus de mal et éloigne davantage de la soumission, que toutes les conversations qu'on pourroit avoir d'ailleurs.

Les supérieurs, voyant ce mal, tâchent d'y remédier, et tous les remèdes les plus charitables qu'ils y emploient passent dans votre esprit pour une défiance et pour une cruauté. Que fais-je? dit-on; qu'a-t-on à me reprocher? j'estime une telle personne pour son mérite; mais je ne la vois guère plus qu'une autre; je ne la flatte point; nous ne nous aimons que pour

Dieu. On me veut arracher l'unique consolation qui me reste. Avec quelle sévérité me traiteroit-on, si je faisois quelque démarche contre les règles, puisqu'on est impitoyable sur une chose si innocente ?

Les supérieurs voient le mal, et ne peuvent presque l'expliquer. Ils aperçoivent qu'une amitié indiscrète empoisonne insensiblement le cœur, et ils ne savent dans le détail comment prévenir cette contagion. La personne d'abord s'échauffe, puis s'aigrit, et enfin se révolte jusqu'à s'égarer. Les plus beaux commencemens causent ces malheureuses suites.

2° On fait un grand mal aux autres : on leur donne un pernicieux exemple. Chacun se croit permis de former des attachemens particuliers, qui vont insensiblement plus loin qu'on n'avoit cru d'abord. Il s'excite une espèce d'émulation et d'opposition de sentimens entre ceux qui ont des amitiés différentes. De là naissent les petites cabales et les intrigues qui bouleversent les maisons les plus régulières. De plus, il arrive des jalousies entre deux personnes, lorsqu'elles s'attachent à la même : chacun craint que l'autre ne lui soit préférée. Quelle perte de temps ! quelle dissipation d'esprit! quelles folles inquiétudes ! quel dégoût de tous les exercices intérieurs! quel abandon funeste à la vanité ! quelle extinction de l'esprit d'humilité et de ferveur ! quel trouble même et quel scandale au dehors dans tous ces attachemens indiscrets !

Il faut avouer néanmoins que les communautés sont bien exposées à ce danger; car ces attachemens sont contagieux. Dès qu'une personne prend cette liberté, c'est le fruit défendu qu'elle fait manger aux

autres après en avoir mangé la première. Les autres ne veulent pas avoir moins de consolation et d'appui que cette personne qui cherche à aimer et à se faire aimer.

3° On fait un tort irréparable à la personne qu'on aime trop. On la fait sortir de sa conduite simple, détachée et soumise. On la fait rentrer en elle-même avec complaisance, et dans tous les amusemens les plus flatteurs de l'amour-propre. On lui attire beaucoup de mortifications de la part des supérieurs; elle les afflige, et elle est affligée par eux. Ils se voient contraints à se défier d'elle, à la soupçonner même quelquefois sur des choses qu'elle n'a point faites, à observer ses moindres démarches, à ne croire point ce qu'elle dit, et à la gêner en beaucoup de petites choses qui la touchent jusqu'au fond du cœur.

Vous qui vous êtes attaché à elle, vous partagez avec elle vos croix et les siennes. Il s'en fait un commerce très-dangereux; car ayant de part et d'autre le cœur plein d'amertume, vous répandez l'un sur l'autre tout votre fiel. Vous murmurez ensemble contre les supérieurs; vous vous fortifiez par de vains prétextes contre la simplicité de l'obéissance; et voilà le malheureux fruit de toutes ces belles amitiés.

D'ailleurs, une seule amitié particulière est capable de troubler l'union générale. Une personne aimée par une autre excite souvent la jalousie et la critique de toute une communauté. On hait cette personne, on la traverse en tout, on ne peut la souffrir, parce qu'elle paroît d'ordinaire fière et dédaigneuse, ou du moins froide et indifférente pour les autres qu'elle n'aime pas. Quand on agit suivant une cha-

rité générale, on est généralement aimé, et on édifie tout le monde. Quand, au contraire, on se conduit par des amitiés particulières, suivant son goût, on blesse la charité générale par des différences qui choquent toute une maison.

4° Enfin on se nuit beaucoup à soi-même. Est-ce donc là se renoncer, suivant le précepte de Jésus-Christ? est-ce là mourir à tout? est-ce là s'oublier soi-même, et marcher nu après Jésus-Christ? Au lieu de se crucifier avec lui, on ne cherche qu'à s'amollir, qu'à s'enivrer d'une amitié folle : on perd le recueillement; on ne goûte plus l'oraison. On est toujours empressé, inquiet, craintif, mystérieux, défiant. Le cœur est plein de ce qu'on aime, c'est-à-dire d'une créature, et non pas de Dieu. On se fait une idole de cette créature, et on veut être aussi la sienne. C'est un amusement perpétuel.

Ne dites point : Je me retiendrai dans cette amitié. Si vous avez cette présomption, vous êtes incapable de vous retenir. Comment vous retiendriez-vous, lorsque vous serez dans une pente si roide, puisque vous ne pouvez pas même vous retenir avant que vous y soyez? Ne vous flattez donc plus. Le naturel tendre et affectueux, qui fait que vous ne pouvez vous passer de quelque attachement, ne vous permettra aucune modération dans ceux que vous formerez. Dabord ils vous paroîtront nécessaires et modérés; mais bientôt vous sentirez combien il s'en faut que vous ne sachiez gouverner votre cœur, et l'arrêter précisément où il vous plaît.

Je conclus que si vous n'avez aucun attachement particulier, vous ne sauriez trop veiller sur votre

cœur, ni le garder avec précaution, pour ne lui permettre jamais de s'échapper dans ces vaines affections, qui sont toujours cuisantes dans leurs suites.

N'aimez point tant une seule personne, et aimez davantage tous ceux que Dieu vous commande d'aimer. O que vous goûterez la paix et le bonheur, si l'amour de Dieu, qui est si bon et si parfait, vous ôte le loisir et le goût de vous amuser à des amitiés badines pour des créatures toujours imparfaites et incapables de remplir nos cœurs !

Mais si vous êtes déjà malade de cette fantaisie, si l'entêtement d'une belle amitié vous occupe, du moins essayez de vous guérir doucement et peu à peu. Ouvrez les yeux : la créature que vous aimez n'est pas sans défaut. N'en avez-vous jamais rien souffert? Tournez vos affections vers la souveraine bonté, de qui vous ne souffrirez jamais rien. Ouvrez votre cœur à l'amour de l'ordre et de l'obéissance; goûtez le plaisir pur de la charité qui embrasse tout le monde, et qui ne fait point de jaloux. Aimez l'œuvre de Dieu, l'union et la paix dans la maison où il vous appelle. Si vous avez quelque obligation à cette personne, témoignez-lui de la reconnoissance, mais non pas aux dépens des heures de silence, et de vos exercices réguliers. Aimez-la en Dieu, et selon Dieu. Retranchez les confidences indiscrètes et pleines de murmures, les caresses folles, les attendrissemens indécens, les vaines joies, les empressemens affectés, les fréquentes conversations. Que votre amitié soit grave, simple et édifiante en tout. Aimez encore plus Dieu, son œuvre, votre communauté, et votre salut, que la personne dont il s'agit.

**Ordre** ancien des chapitres de l'ouvrage intitulé : *Divers Sentimens et Avis chrétiens* ; avec l'indication des endroits qui leur correspondent dans cette édition (1).

DIVERS SENTIMENS ET AVIS CHRÉTIENS.

| Ordre ancien. | | Ordre nouveau. |
|---|---|---|
| I. | Que Dieu est peu connu présentement. | XVII. |
| II. | De la nécessité de connoître et d'aimer Dieu. | XVIII. |
| III. | Sur le pur amour. | XIX. |
| IV. | Avis sur la prière et sur les principaux exercices de piété. | *Man. de piété.* |
| V. | De la conformité à la vie de Jésus-Christ. | X. |
| VI. | De l'humilité. | Lettr. spir. à la comtesse de Grammont. |
| VII. | Sur la prière. | XXVI. |
| VIII. | Prière pour se donner entièrement à Dieu dans la solitude. | XXXI. |
| IX. | De la méditation. | Lettr. spir. à un militaire. |
| X. | De la mortification. | V. |
| XI. | Sur le renoncement à soi-même. | XXXII. |
| XII. | Du détachement de soi-même. | XXXIII. |
| XIII. | Sur la violence qu'un Chrétien se doit faire continuellement. | XII. |
| XIV. | Le royaume de Dieu ne se donne qu'à ceux qui font sa volonté. | XXIX. |
| XV. | Contre les tentations. | VI. |
| XVI. | De la tristesse. | XV. |
| XVII. | Sur la dissipation et sur la tristesse. | XIV. |

(1) On a vu dans l'*Avertissement* du tome XVII, n. V, les raisons qui nous ont engagés à donner cette table de comparaison.

ORDRE

| Ordre ancien. | | Ordre nouveau. |
|---|---|---|
| XVIII. | De la confiance en Dieu. | XXXV. |
| XIX. | Comment il faut veiller sur soi. | VI. |
| XX. | Que l'esprit de Dieu enseigne au dedans. | XXII. |
| XXI. | Sur la prière du Pharisien. | XIII. |
| XXII. | Sur les fautes journalières et le support de soi-même. | VI. |
| XXIII. | Sur la fidélité dans les petites choses. | VIII. |
| XXIV. | Des mouvemens passagers, de la fidélité et simplicité. | XXXII. |
| XXV. | Qu'il ne faut juger des vertus ni des vices de soi ou d'autrui selon le goût humain. | XXVII. |
| XXVI. | Sur l'utilité du silence et du recueillement. | Lett. spir. à la comtesse de Grammont. |
| XXVII. | Horreur des privations et de l'anéantissement entre les dévots mêmes. | XXIV. |
| XXVIII. | Du bon usage des croix. | XXXVI. |
| XXIX. | Sur les croix. | A la comt. de Grammont. |
| XXX. | De la trop grande sensibilité dans les peines. | A la même. |
| XXXI. | Nécessité de la purification de l'ame par rapport aux dons de Dieu, et spécialement aux amitiés. | XXIII. |
| XXXII. | Des opérations intérieures de Dieu pour ramener l'homme à sa véritable fin, pour laquelle il nous a créés. | XXII. |
| XXXIII. | De la perfection chrétienne. | XXX. |
| XXXIV. | Que la voie de la foi nue et de la pure charité est meilleure et plus sûre que celle des lumières et des goûts. | XXV. |
| XXXV. | De la simplicité. | XL. |
| XXXVI. | De la véritable lumière. | Fin du XXX. |
| XXXVII. | De la présence de Dieu. | VII. |
| XXXVIII. | Sur la conformité à la volonté de Dieu. | XXXIV. |
| XXXIX. | Instruction générale pour avoir la paix intérieure. | XXXVIII. |
| XL. | Sur l'abandon à Dieu. | XXXIX. |
| XLI. | De la reconnoissance. | XX. |

| Ordre ancien. | | Ordre nouveau. |
|---|---|---|
| XLII. | Que le seul amour pur sait souffrir comme il faut, et aimer les souffrances. | XXXVII. |
| XLIII. | L'amour désintéressé et l'amour intéressé ont leur saison. | XXI. |
| XLIV. | De la vraie liberté. | XXVIII. |
| XLV. | Des divertissemens attachés à l'état des personnes. | II. |
| XLVI. | Avis à une personne attachée à la Cour. | III. |
| XLVII. | Des croix qu'il y a dans l'état de prospérité, de faveur et de grandeur. | IV. |
| XLVIII. | De l'emploi du temps. | I. |
| XLIX. | Du ménagement du temps. | A la comt. de Grammont. |
| L. | Du mariage. | *Man. de piété.* |
| LI. | De la mort. | XVI. |

# ŒUVRES

## DE FRANÇOIS DE SALIGNAC

## DE LA MOTHE FÉNÉLON.

### *TROISIÈME CLASSE.*

### MANDEMENS.

## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Tous les Mandemens de Fénélon que nous avons pu recueillir se rapportent à deux chefs principaux.

1° *Recueil des Mandemens de messire François de Salignac de la Mothe Fénélon, archevêque duc de Cambrai, prince du Saint-Empire, comte du Cambrésis, etc. à l'occasion du Jubilé, du Carême et des Prières publiques, depuis le* 15 *novembre* 1701, *jusqu'au* 23 *février* 1713.

Les Mandemens contenus dans ce *Recueil* sont, à la vérité, des écrits de circonstances qui ne peuvent avoir aujourd'hui le même intérêt qu'à l'époque de leur première publication. On peut dire cependant qu'ils offrent de précieux monumens du zèle de l'illustre prélat pour le bien de son troupeau et pour le maintien de la discipline de l'Eglise, principalement sur l'abstinence et le jeûne

du Carême. Les sages tempéramens dont il savoit user sur ce dernier point, pour concilier le respect dû aux règles de l'Eglise avec les adoucissemens passagers que nécessite quelquefois le malheur des temps, peuvent être considérés comme le modèle d'une bonne administration, et lui méritèrent souvent les éloges du souverain Pontife lui-même, comme on le voit par plusieurs pièces de la *Correspondance* (1).

Les Mandemens publiés depuis 1701 jusqu'en 1713, à l'occasion de la guerre de la succession, renferment les plus vives exhortations à profiter du fléau de la guerre pour s'humilier sous la main de Dieu, se détacher de plus en plus d'un monde sujet à de si tristes révolutions, et aspirer au bienheureux repos de la patrie céleste. A ces exhortations si touchantes et si convenables dans la bouche d'un ministre de la religion, Fénélon joint toujours les vœux les plus ardens pour le bonheur de la France et pour la prospérité des armes du Roi. Aussi voit-on avec étonnement et avec peine, dans une lettre du prélat au père Lami, du 30 novembre 1708, les malignes interprétations que ses ennemis se permirent quelquefois de donner aux expressions les plus indifférentes de ses Mandemens. Les mêmes hommes qui avoient prétendu trouver dans le *Télémaque* une critique amère du gouvernement de Louis XIV, représentoient les Mandemens de l'archevêque de Cambrai comme une censure au moins indirecte de la guerre que le Roi avoit alors à soutenir contre l'Europe presque entière. Ces bruits calomnieux se répandirent en particulier à l'occasion du Mandement du 12 mai 1708, dans lequel Fénélon déplorant les malheurs que la guerre entraîne toujours après elle, gémissoit de voir « les hommes, accablés de leurs misères et de

(1) Voyez, dans la cinquième section de la *Correspondance*, la lettre de l'abbé Bussi, internonce de Bruxelles, à Fénélon, du 13 avril 1702; et celle de Fénélon au confesseur de l'électeur de Cologne, du 26 novembre 1706.

» leur mortalité, augmenter encore avec industrie les » plaies de la nature, et inventer de nouvelles morts. Ils » n'ont que quelques momens à vivre, ajoutoit-il, et ils ne » peuvent se résoudre à laisser couler en paix ces tristes » momens; ils ont devant eux des régions immenses qui » n'ont point encore trouvé de possesseur, et ils s'entre- » déchirent pour un coin de terre : ravager, répandre le » sang, détruire l'humanité, c'est ce qu'on appelle l'art » des grands hommes. » Il falloit assurément des yeux bien perçans pour trouver dans un langage si raisonnable et dans des expressions aussi générales, une censure de la conduite de Louis XIV, surtout dans un Mandement dont la conclusion attribuoit expressément au monarque les plus sages et les plus religieux desseins. « Prions, di- » soit le prélat, pour la prospérité des armes du Roi, » afin qu'elles nous procurent, *selon ses desseins*, un » repos qui console l'Eglise aussi bien que les peuples, » et qui soit sur la terre une image du repos céleste. » Il ne paroît pas, au reste, que les calomnies répandues à cette occasion contre l'archevêque de Cambrai aient fait aucune impression sur l'esprit de Louis XIV. Elles ne servirent qu'à mettre dans un nouveau jour les religieux et nobles sentimens de Fénélon. « Il faut, disoit-il » au père Lami, dans sa lettre déjà citée du 30 no- » vembre 1708, prier de bon cœur pour ceux qui agis- » sent ainsi, et leur vouloir autant de bien qu'ils me » veulent de mal. »

La même lettre nous apprend qu'il parut, pendant le cours de cette année 1708, un *Recueil des Mandemens* de Fénélon. Ce recueil fut augmenté dans une nouvelle édition donnée en 1713 (1 vol. in-12) par ses ordres, ou du moins avec son agrément, et composée de vingt-deux Mandemens. Quoique cette dernière édition soit plus complète que la précédente, elle ne contient cependant pas tous les Mandemens donnés par Fénélon pendant le cours de son épiscopat. Le catalogue publié en

1722, à la suite du *Recueil de ses Opuscules*, nous apprend qu'outre les vingt-deux Mandemens publiés en 1713 il en existe encore un pour le Carême de 1714, en date du 4 février de cette année, et un autre du 15 juin 1701, pour le premier Jubilé de cette même année, accordé par Clément XI au commencement de son pontificat. Nos recherches pour nous procurer ces deux derniers Mandemens ayant été inutiles, nous avons été obligés de suivre exactement l'édition de 1713.

2° *Mandatum illustriss. et reverendiss. D.D. Francisci de Salignac de la Mothe-Fénélon, archiepiscopi, ducis Cameracensis, etc. ad parochos, vicarios et alios sacerdotes suæ diœceseos, occasione Ritualis Cameracensis, ab eodem prælato recogniti et ejusdem auctoritate publicati* (1).

Ce Mandement, daté du 20 août 1707, parut cette même année à la tête du *Rituel de Cambrai*, dont Fénélon donnoit alors une nouvelle édition. Il avertit lui-même (2) qu'à l'exception de quelques légers changemens nécessités par les circonstances, il ne fait que reproduire le *Rituel* publié par ses prédécesseurs ; il profite seulement de cette occasion pour rappeler aux pasteurs les règles de prudence qu'ils doivent observer dans le gouvernement de leur paroisse, relativement surtout aux pratiques superstitieuses introduites en quelques endroits par l'ignorance ou la grossièreté des peuples. Rien de plus sage que les avis donnés par le prélat, soit pour prévenir ces sortes d'abus, soit pour les réformer après qu'ils se sont introduits.

Outre le Mandement placé à la tête du *Rituel de Cambrai*, Fénélon y inséra des *Exhortations et Avis pour l'administration des Sacremens*, que nous avons joints au *Manuel de piété* (3). Le reste du *Rituel* n'étant point

(1) Hist. de Fénélon, liv. IV, n. 18.

(2) Première page du Mandement.

(3) Voyez ci-dessus page 167 et suiv.

proprement son ouvrage, nous n'avons pas balancé à l'exclure de notre collection.

Nous aurions pu faire entrer dans cette troisième classe quelques *Mémoires* concernant la juridiction épiscopale et métropolitaine de l'archevêque de Cambrai; mais ces *Mémoires* étant fort courts et en assez petit nombre, nous avons cru qu'ils seroient mieux placés parmi les lettres qu'on trouvera sur le même sujet dans la cinquième section de la *Correspondance*.

---

# MANDEMENS.

# MANDEMENS.

## I.

## MANDEMENT POUR LE JUBILÉ DE L'ANNÉE SAINTE 1701.

**Après une traduction de la bulle de notre saint père le pape Clément XI, et la désignation des églises à visiter pour gagner le Jubilé dans le diocèse de Cambrai, monseigneur l'archevêque parle ainsi à son peuple.**

François, par la miséricorde de Dieu et la grâce du saint Siége apostolique, archevêque duc de Cambrai, prince du Saint-Empire, comte du Cambrésis, etc. à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Nous avons trouvé à propos, mes très-chers Frères, de faire publier, le premier dimanche de l'Avent, le Jubilé de l'année sainte, que notre saint père le Pape a bien voulu accorder en faveur de nos diocésains. En vous donnant la traduction de la bulle de Sa Sainteté, nous commençons par désigner les églises qu'il faudra visiter en chaque lieu, etc.

Il ne nous reste, mes très-chers Frères, qu'à vous représenter combien les dons de Dieu sont terribles

contre ceux qui les méprisent. Hélas! les jours de bénédictions s'écoulent, et le péché règne toujours. Le ciel verse une rosée abondante, et la terre demeure stérile en fruits dignes de pénitence. Ne reverrons-nous pas encore après le Jubilé les mêmes déréglemens, les mêmes habitudes, les mêmes scandales! Les fidèles courent avec empressement pour obtenir cette grâce; mais ils veulent apaiser Dieu sans se convertir ni se corriger. La religion se tourne en vaine cérémonie. Un pécheur veut payer Dieu des apparences dont il n'oseroit payer un ami offensé. Il donne à Dieu tout le moins qu'il peut dans sa réconciliation. Il semble regretter tout ce qu'il lui donne, et le compter comme perdu. Il se prosterne aux pieds d'un prêtre, et prétend lui faire la loi; il frappe sa poitrine, et flatte ses passions; il avoue sa fragilité, et refuse de se défier de lui-même; sa fragilité sert d'excuse à ses rechutes, et ne lui fait sentir le besoin d'aucune précaution : il veut apaiser Dieu, mais à condition de ne se gêner en rien. « C'est aux pénitens que je parle, disoit » saint Augustin. Que faites-vous? Sachez que vous » ne faites rien. A quoi vous sert cette humiliation » apparente, sans changement de vie? *Quid est quod* » *agitis? Scitote, nihil agitis. Quid prodest quia* » *humiliamini, si non mutamini?* (1) »

Faut-il que les Chrétiens retombent dans le judaïsme, et que les cœurs soient loin de Dieu pendant qu'on l'honore des lèvres? C'est parler de pénitence, sans se repentir ; c'est réciter des prières, sans prier véritablement; c'est tourner le remède en

(1) *Serm.* CCCXCII, al. *Homil.* XLIX inter L, n. 6 : tom. V, pag. 1506.

poison, et rendre le mal incurable. L'exercice de la foi se réduit à n'oser contredire les mystères incompréhensibles, à l'égard desquels une certaine soumission vague ne coûte rien. Mais les maximes de la pauvreté et de l'humilité évangélique, qui sont révélées comme les mystères, et qui attaquent l'amour-propre, ne souffrent-elles pas en toute occasion une contradiction, et une dérision scandaleuse? On craint le moindre mépris du monde plus que les jugemens de Dieu, et la moindre perte des biens temporels, plus que celle du salut. On a honte de faire le bien, la parole de Dieu ennuie, on est dégoûté du pain descendu du ciel, la table sacrée est déserte; presque personne ne porte sérieusement et avec docilité le joug de la loi divine. O Seigneur, approchons-nous de ces temps où vous avez dit que le Fils de l'homme trouveroit à peine quelque foi sur la terre! Jetez un regard de compassion sur vos enfans. Envoyez votre Esprit, et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre. Rallumez le feu de votre amour dont vous avez voulu embraser le monde. Après avoir été justement irrité, ressouvenez-vous de votre miséricorde. Rappelez pour votre gloire ces anciens jours, où votre peuple bien-aimé, n'étant qu'un cœur et qu'une ame sous votre main, usoit de ce monde comme n'en usant pas, et ne se consoloit que dans l'amour de votre beauté éternelle. Donné à Cambrai le 15 de novembre 1701.

## II.

## MANDEMENT POUR LE CARÊME DE L'ANNÉE 1704.

FRANÇOIS, etc. à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Pendant la dernière paix nous avons cru devoir nous appliquer à rappeler nos diocésains à la parfaite observation de la pénitence du Carême, qui est aussi ancienne que l'Eglise, et qu'elle a pratiquée pendant tant de siècles avec une exactitude incomparablement plus rigoureuse qu'en nos jours. Dans cet intervalle de tranquillité publique, nous avions déjà accoutumé les peuples à se priver de l'usage des œufs, que les malheurs de la guerre avoient rendu autrefois nécessaire. Mais une guerre nouvelle a suspendu malgré nous le parfait rétablissement de cette discipline. Nous nous bornâmes l'année dernière à résister aux désirs de ceux qui demandoient qu'on permît la viande. Nous ne crûmes pas devoir autoriser un relâchement d'une si dangereuse conséquence, et qui avoit été inoui dans les Pays-Bas catholiques, même pendant les plus longues guerres et les plus affreuses désolations. Nous savions que les peuples de ce pays, malgré les ravages et les misères incroyables des temps passés, avoient toujours eu le zèle de s'abstenir de manger de la viande pendant tous les Carêmes, étant jaloux de conserver cette glorieuse marque de la discipline de l'Eglise catholique, qui les distinguoit des Protestans leurs voisins.

Mais enfin, cette année, l'entière cessation de commerce avec la Hollande prive les Pays-Bas de toutes les provisions de poisson qu'ils avoient accoutumé d'en recevoir; et notre saint père le Pape nous inspire par sa sagesse paternelle une indulgence extraordinaire pour ce cas singulier, autant que notre conscience et la connoissance exacte que nous avons sur les lieux des vrais besoins de notre troupeau nous le permettront.

Des raisons si puissantes nous déterminent à permettre pendant le Carême prochain, à la partie de notre diocèse qui est sous la domination du roi Catholique, l'usage de la viande pendant trois jours de chaque semaine, savoir, le dimanche, le mardi et le jeudi. Nous en exceptons néanmoins le jeudi qui arrive le lendemain du mercredi des Cendres, le dimanche des Rameaux, le mardi et le jeudi de la semaine sainte. Quoique nous leur permettions ainsi l'usage de la viande pour certains jours, nous conservons le commandement de l'Eglise dans toute sa force, à l'égard du jeûne, non-seulement pour tous les autres jours, mais encore pour les jours même où ils mangeront de la viande. Plus la nourriture qu'on prend est forte, plus on est en état de garder la règle du jeûne en ne faisant chaque jour qu'un seul repas avec une petite collation.

De plus, nous exhortons les riches à suppléer par des aumônes, au-delà même de celles qu'ils font d'ordinaire, la pénitence qu'ils ne feront point du côté de leur nourriture. Enfin nous conjurons tous les peuples en général de pratiquer quelque autre mortification, qui tienne lieu de celle dont nous les

dispensons. Jamais temps n'a montré plus que celui-ci une pressante nécessité d'apaiser la colère de Dieu par des humiliations et par des pénitences extraordinaires. Il faut que sa justice soit bien irritée par les péchés des hommes, puisque nous voyons toutes les nations de la chrétienté dans des guerres semblables à celles qui ont été prédites pour la fin des siècles.

A l'égard de la partie de notre diocèse qui est sous la domination de France, nous lui permettons seulement, et en commun avec la partie qui est sous la domination d'Espagne, l'usage des œufs, exceptant néanmoins les quatre premiers et les quatre derniers jours.

De plus, comme les militaires reviennent à peine d'une longue campagne, et sont à toute heure sur le point de se remettre en marche pour recommencer leurs fatigues, nous leur permettons de manger de la viande cinq jours de chaque semaine, savoir, le dimanche, le lundi, le mardi, le mercredi et le jeudi, exceptant néanmoins le mercredi des Cendres, le jour suivant, et toute la semaine sainte.

Mais nous ne prétendons point comprendre dans cette dispense, par rapport à la viande, aucun des officiers des états-majors des places; parce que, demeurant tranquillement chez eux dans les villes, ils peuvent encore plus facilement que le peuple se contenter des œufs, qui leur sont permis.

Nous espérons du zèle des peuples soumis à la France dans notre diocèse, qu'ils ne seront nullement jaloux de la condescendance particulière dont nous usons à l'égard de ceux qui obéissent à l'Espagne; et qu'ils

qu'ils se croiront heureux au contraire de pouvoir, par leur situation plus éloignée de la guerre, faire un peu plus qu'eux pour garder la règle. Selon saint Augustin, ceux-là sont les plus riches en Jésus-Christ, qui ont plus de courage pour supporter la privation ; car il est bien plus avantageux d'être au-dessus des besoins, que d'avoir de quoi y satisfaire. *Illæ se exstiment ditiores, quæ fuerint in sustinenda parcitate fortiores. Melius est enim minùs egere, quàm plus habere* (1). Mais enfin les uns et les autres doivent en cette occasion suivre ce que saint Paul disoit aux premiers fidèles, dont les uns usoient d'une liberté que les autres se refusoient : *Que celui qui mange ne méprise point celui qui ne mange pas ; et que celui qui ne mange pas ne juge point celui qui mange* (2). Au milieu de ces petites diversités passagères que certaines circonstances causent dans la discipline, tous doivent demeurer dans une parfaite unité de cœur, en attendant que les uns puissent revenir au plus tôt au même point où les autres auront la gloire en Jésus-Christ d'être demeurés fermes.

Au reste, mes très-chers Frères, nous avons appris avec douleur qu'un grand nombre d'entre vous, ayant entendu publier dans le pays de la domination d'Espagne un ordre de la puissance séculière, qui étoit borné à la simple police, pour avertir de bonne heure les bouchers, marchands de poisson et autres qui font les provisions publiques, ont cru pouvoir manger aussitôt de la viande tous les samedis, sans attendre que la voix de l'Eglise leur mère

(1) *Ep.* CCXI, n. 9 : tom. II, pag. 784. — (2) *Rom.* XIII. 3.

les instruisît de sa volonté. Vous devez savoir que c'est l'Eglise seule à laquelle il appartient non-seulement de dispenser, mais encore de publier elle-même ses propres dispenses sur les commandemens qu'elle a faits toute seule. Le commandement du jeûne du Carême est sans doute un des plus anciens et des principaux commandemens que cette sainte mère ait faits à ses enfans pour leur faire pratiquer la pénitence, sans laquelle nul homme ne peut expier ses péchés, vaincre les tentations, et se rendre digne du royaume du ciel.

Comme les ministres de l'autel sont infiniment éloignés de s'ingérer dans aucune affaire qui regarde l'autorité temporelle, et qu'à cet égard ils donneront toujours à tout le reste des sujets des rois l'exemple de la soumission la plus parfaite, et du zèle le plus ardent ; aussi les rois vraiment chrétiens et catholiques n'ont garde de décider jamais sur les choses purement spirituelles, telles que les commandemens de l'Eglise pour l'expiation des péchés par la pénitence. Quand ils ont besoin de quelque dispense à cet égard pour leurs personnes sacrées mêmes, ils sont les premiers à se soumettre humblement à l'autorité des pasteurs, pour en donner l'exemple à tous les peuples de leurs Etats. Souvenez-vous donc pour toujours, mes très-chers Frères, que c'est de l'Eglise seule que vous devez apprendre les dispenses qu'elle accorde sur ses propres commandemens. Donné à Cambrai le dernier jour de l'année 1703.

## III.

# MANDEMENT POUR LE CARÊME

## DE L'ANNÉE 1705.

FRANÇOIS, etc. à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Il y a déjà environ quinze cents ans que Tertullien rapportoit comme une tradition la coutume où étoient les *évêques d'ordonner les jeûnes pour tout le peuple;* et dès lors *l'abstinence de certains alimens faisoit une partie de cette pénitence; portionale jejunium* (1). C'est suivant cette tradition, qui remonte jusqu'aux apôtres, que les pasteurs doivent répondre à Dieu des mortifications du troupeau pour l'expiation des péchés. Mais nous remarquons avec douleur que la sainte discipline du Carême a été très-dangereusement altérée dans cette frontière par la longueur des guerres. Nos peuples, autrefois si jaloux de conserver cette marque qui les distinguoit des Protestans leurs voisins, semblent avoir oublié cette ancienne ferveur. Ceux qui auroient refusé des dispenses dans leurs plus pressans besoins, en demandent chaque année avec empressement. La pénitence diminue pendant que son besoin augmente. L'iniquité couvre la face de la terre. La main de Dieu est étendue et s'appesantit sur toute la chrétienté. Il semble dire à tant de nations désolées par des guerres sanglantes : *Super quo percutiam vos ultrà?* Que me reste-t-il à frap-

(1) *De Jejun.* cap. IX : pag. 548.

per? quelle plaie puis-je encore ajouter? Mais les hommes, loin d'affliger leurs ames pour apaiser sa colère, ne cherchent qu'à élargir la voie étroite.

Ceux, dit saint Augustin, qui manquent *de véritables raisons* pour obtenir des dispenses, sont ingénieux pour s'éblouir eux-mêmes par de fausses nécessités. *Falsas faciunt, quia veras non inveniunt* (1). On devroit, dit-il, passer ces *jours d'humiliation dans le gémissement de l'oraison, et dans la mortification du corps.* D'un côté, il faudroit que l'oraison fût *nourrie par le jeûne*, selon le langage de Tertullien. En effet l'oraison étant toute *spirituelle*, elle n'est parfaite qu'à proportion qu'elle sépare l'ame de la chair, pour l'unir à Dieu dans la vie de la foi. D'un autre côté, les hommes sont occupés de leurs corps, comme s'ils n'avoient point d'ame. Ils craignent de laisser jeûner leurs corps, et ils laissent tomber leurs ames en défaillance dans un funeste jeûne de la parole de vie, et de l'Eucharistie, qui est *le pain au-dessus de toute substance.* Ils s'alarment avec lâcheté sur les moindres infirmités de ce corps, dont ils ne peuvent que retarder un peu la corruption; mais ils ne sentent ni les tentations, ni les maladies mortelles de l'ame, qui est faite pour vivre éternellement.

On allègue contre le Carême la misère publique: raison que la vénérable antiquité n'auroit eu garde d'approuver. Dans ces premiers temps, les riches jeûnoient pour donner aux pauvres ce qu'ils épargnoient dans le jeûne. Saint Augustin disoit à son peuple : « Que Jésus-Christ, souffrant la faim en la

(1) *Serm.* CCX, *de Quadrag.* VI, n. 12 : tom. V, pag. 932.

» personne du pauvre, reçoive de vos mains l'ali-
» ment que le jeûne vous retranche.... Que la pau-
» vreté volontaire du riche devienne l'abondance
» dont le pauvre a besoin. *Voluntaria copiosi inopia
» fiat necessaria inopis copia.* » De là vient que ce Père veut que le jeûne aille jusqu'à *souffrir la faim et la soif.* Il faut, dit-il, que les riches se dégradent, s'appauvrissent, et se *nourrissent comme les pauvres,* pour les secourir.

Mais en nos jours le Carême s'approche-t-il, les pauvres sont ceux qui s'en plaignent le moins, et leur misère sert de prétexte à la délicatesse des riches. Les dispenses ne sont presque pas pour les pauvres : toute leur vie est un Carême perpétuel. Qui est-ce donc qui éleve sa voix contre la pénitence? Les riches qui en ont le plus pressant besoin pour corriger la mollesse de leur vie. Ils ne savent que trop éluder la loi, lors même qu'ils ne peuvent en secouer le joug. La pénitence se tourne chez eux en raffinemens de plaisirs. On dépense en Carême plus que dans les temps de joie et de licence. La volupté même, dit saint Augustin, ne voudroit pas perdre la variété des mets que le Carême a fait inventer. *Ut ipsa faucium concupiscentia nolit Quadragesimam præterire.*

Hélas! où en sommes-nous? Arrivons-nous à ces derniers temps où saint Paul assure qu'*ils ne souffriront plus la saine doctrine,* et dont Jésus-Christ même dit : *Croyez-vous que le Fils de l'homme trouvera de la foi sur la terre?* On se dit chrétien, et on veut se persuader à soi-même qu'on l'est. On va à l'église, et on auroit horreur d'y manquer. Mais on réduit

la religion à une pure cérémonie, comme les Juifs. On ne donne rien à Dieu, que ce qui ne coûte presque rien à l'amour-propre. On lui refuse tout ce qui humilie l'esprit, ou qui afflige la chair. On vit comme si on ne croyoit point d'autre vie que celle du corps. Ne craignons pas d'employer une expression de l'Apôtre : *Le ventre* de ces hommes sensuels *est leur Dieu.* Cependant ce corps qu'on flatte, qu'on orne, et dont chacun fait son idole, se flétrit comme une fleur qui est épanouie le matin, et qu'on foule aux pieds dès le soir. Il se défigure, il meurt tous les jours : il est le corps de mort et de péché, comme dit l'Apôtre. Hélas ! *le jour de la perdition est déjà proche, et les temps se hâtent d'arriver.* Voilà la conclusion de saint Augustin : « Plus le jour de la » mort est incertain, et le jour passager de cette vie » plein d'amertume, plus nous devons jeûner et » prier; car nous mourrons demain. » Mais pourquoi, dit Tertullien, le jeûne, qui est très-salutaire aux pécheurs, est-il *si triste* et si *pénible* pour eux ? *Cur enim triste, quod salutare* (1)?

Voilà, mes très-chers Frères, ce qui nous a tant fait désirer de maintenir la pénitence du Carême. Nous avons, malgré nous, fait quelque peine à ceux que nous aimons le plus, et dont nous voulons le plus être aimés pour Dieu. Mais nous leur disons, comme l'Apôtre : *Si je vous contriste, eh qui est-ce qui me consolera, si ce n'est celui qui a été contristé par moi?* N'êtes-vous pas *notre joie et notre couronne en Jésus-Christ?* Malgré cette fermeté que nous avons crue nécessaire, nous n'avons pas laissé

(1) *De Jejun.*

de relâcher beaucoup par rapport à la sainteté d'une discipline apostolique, et par rapport aux péchés innombrables des hommes. La condescendance que nous eûmes l'année dernière paroît encore nécessaire en celle-ci. La cessation du commerce continue. La voix du saint Père, qui nous invite à l'indulgence dans ce cas singulier, nous rassure contre la crainte où nous étions de laisser les pécheurs prescrire contre la loi. Ainsi nous permettons encore pendant le Carême prochain, etc.

La docilité édifiante de tous nos diocésains de la domination de France, qui a éclaté l'année dernière dans l'inégalité que nous avons cru devoir mettre entr'eux et nos diocésains soumis à l'Espagne, ne nous permet pas de douter qu'ils ne veuillent montrer encore le même zèle cette année. Heureux ceux qui ont le courage de donner un grand exemple d'amour pour la loi! Qu'ils soient à jamais bénis, pour avoir soutenu dans un temps fâcheux une si pure discipline, et pour n'avoir point regardé d'un œil jaloux le soulagement de leurs frères! Nous espérons que les autres, également zélés pour la règle, se hâteront, dans la suite, de faire autant qu'eux, pour être la bonne odeur de Jésus-Christ. Donné à Cambrai le 25 janvier 1705.

## IV.

## MANDEMENT POUR DES PRIÈRES.

### 1705.

François, etc. à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Dieu, dit saint Augustin (1), partage les temps entre sa justice et sa miséricorde. Tantôt il brise le genre humain par les guerres, et tantôt il le console par la paix. Mais la nécessité des guerres, ajoute ce Père (2), loin d'adoucir ces grandes calamités, est au contraire ce qu'elles ont de plus rigoureux, puisqu'il n'y a rien de plus déplorable dans les maux, que de ne pouvoir les éviter par sa sagesse. A la vue de tant de malheurs, dont une guerre presque universelle afflige la chrétienté, ne devons-nous pas conclure, mes très-chers Frères, que les peuples *ont profondément péché; profundè peccaverunt* (3). Puisque Dieu, ce père si tendre et si miséricordieux, nous frappe si terriblement, il faut que nous soyons des enfans ingrats et dénaturés qui aient attiré sa colère. Non-seulement, dit le même Père (4), ceux qui ont oublié Dieu, et foulé aux pieds toutes ses lois, doivent trembler sous les coups de sa puissante main, mais encore ceux qui n'ont point à se repro-

(1) *De Civit. Dei*, lib. v, cap. xxii : tom. vii, pag. 139. — (2) Ibid. lib. xix, cap. vii : pag. 551. — (3) *Osee.* ix. 9. — (4) *De Civit. Dei*, lib. i, cap. ix : tom. vii, pag. 8, 9.

cher un orgueil insolent, une volupté impudente, une insatiable avarice, une injustice cruelle, une scandaleuse impiété, doivent s'humilier avec les méchans pour apaiser la justice divine : *Flagellantur enim simul, non quia simul agunt malam vitam, sed quia simul amant temporalem vitam.* Il est juste qu'ils sentent avec les impies l'amertume de cette vie périssable, puisqu'ils en ont aimé avec eux la fausse douceur. Que nous reste-t-il donc, sinon de nous ranimer par ces paroles du Saint-Esprit :

*Et maintenant, dit le Seigneur* (1), *convertissez-vous à moi de tout votre cœur dans le jeûne, dans les larmes et dans les gémissemens. Déchirez vos cœurs, et non vos habits. Convertissez-vous au Seigneur votre Dieu; car il est bon, compatissant, patient, riche en miséricorde, aimant mieux à faire le bien que le mal. Qui sait s'il ne sera pas lui-même changé, pour nous pardonner, et s'il ne laissera point après lui sa bénédiction, pour recevoir nos sacrifices? Sonnez de la trompette au milieu de Sion. Appelez tout le peuple; purifiez-le : assemblez les vieillards; amenez même les enfans qui sucent la mamelle. Que l'époux se lève, et que l'épouse quitte son lit nuptial. Entre le vestibule et l'autel, les prêtres et les ministres diront en pleurant : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et n'abandonnez point votre héritage à l'opprobre et à la domination des Gentils. Souffrirez-vous que ces peuples disent de nous : Où est leur Dieu?*

Comme nos infidélités ont attiré la guerre, hâtons-nous de ramener la paix par nos prières, et par

(1) *Is.* II.

nos vertus demandons à Dieu qu'il comble de ses grâces la personne du Roi, qu'il bénisse ses armes, qu'il protége sa juste cause, et qu'il dissipe tous les projets de ses ennemis. Faisons même une demande qui ne sera pas moins pour nos ennemis que pour nous. Demandons une paix commune, où personne ne combatte plus que contre les vices, où l'on ne voie plus les hommes verser des larmes que pour leurs péchés, où le ciel ramène sur la terre la beauté des anciens jours, et où tous les enfans de Dieu, sans distinction d'aucun pays, ne soient plus qu'un cœur et une ame.

Pour obtenir ces grâces du ciel, nous ordonnons qu'on chantera tous les dimanches et toutes les fêtes, à la fin de la messe, pendant tout le reste de cette guerre, dans toutes les églises, tant exemptes que non exemptes, etc. Donné à Cambrai le 18 d'août 1705.

## V.

## MANDEMENT POUR LE CARÊME DE L'ANNÉE 1706.

François, etc. à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Pendant les premiers siècles de l'Eglise, les Chrétiens vivoient de foi, dans le jeûne, dans la prière, dans le silence, dans le travail des mains. Ils usoient de ce monde comme n'en usant pas, parce que c'est une figure qui passe dans le moment où l'on s'imagine en jouir. Leur conversation étoit dans le ciel.

Que si quelqu'un venoit à décheoir de cet heureux état, chacun le regardoit comme un astre tombé du ciel. Aussitôt toute l'Eglise étoit en pleurs et en gémissement pour lui. Ce pécheur, trop heureux de faire pénitence, se tenoit à la porte de la maison de Dieu, frappant sa poitrine, criant miséricorde aux pieds du pasteur, et se jugeoit indigne de la vue du saint autel. Un grand nombre d'années s'écouloit dans cette humiliation, avant qu'il fût rappelé au festin sacré de l'Agneau. Les empereurs même du monde, (le grand Théodose en est un merveilleux exemple) loin de faire la loi à l'Eglise en ce point, ne lui étoient pas moins soumis que le reste de ses enfans pour cette discipline salutaire. L'Église étoit jalouse de ne souffrir pas que les saints martyrs allant répandre leur sang, accordassent aux pécheurs quelque adoucissement de cette règle rigoureuse. Combien eût-elle été indignée, si elle eût vu les pécheurs

eux-mêmes vouloir se rendre les juges de leurs propres péchés, et prétendre lui extorquer des dispenses, pour en éluder l'expiation!

Loin de voir les pécheurs vouloir s'épargner comme des hommes innocens, on voyoit les justes les plus édifians qui se punissoient sans cesse comme coupables. Non-seulement les solitaires dans les déserts pratiquoient une abstinence qui paroissoit miraculeuse, jusque dans la plus extrême vieillesse, et vivoient comme des anges dans des corps mortels, mais encore les fidèles de tous les états sembloient regretter tout ce qu'ils ne pouvoient refuser à leur corps sans le détruire. *La sainte pâleur du jeûne* étoit peinte sur les visages, pour parler comme saint Basile. « J'ai connu à Rome, dit saint Augustin (1), » beaucoup d'hommes qui menoient une vie tout » ensemble libre et sainte.... J'ai appris qu'ils prati- » quoient des jeûnes entièrement incroyables. Non- » seulement ils se bornoient à manger une seule fois » chaque jour à l'entrée de la nuit, ce qui est très- » ordinaire en tous lieux, mais encore ils passoient » trois jours de suite, ou un plus long-temps, sans » boire ni manger. Cette coutume se trouvoit parmi » les femmes, aussi bien que parmi les hommes. »

C'est ainsi que les amis de Dieu affligeoient leur chair, pour nourrir plus facilement leur esprit dans une prière continuelle. Mais dans ces derniers temps, qui sont devenus *les jours de péché*, plus les hommes pèchent, plus ils s'irritent contre la pénitence. Le malade repousse avec indignation la main charitable

(1) *De Moribus Eccles. Cathol.* lib. 1, cap. XXXIII, n. 70 : tom. 1, pag. 711.

du médecin qui se présente pour le guérir. Nous n'oserions le dire, si l'Apôtre ne l'avoit pas dit; ils semblent n'avoir plus d'autre *Dieu que leur ventre.* Ils sont (*nous le disons en pleurant*) *les ennemis de la croix de Jésus-Christ;* ils veulent *l'évacuer.* Ils ne cherchent qu'à se flatter; ils n'écoutent que leur délicatesse; ils se font accroire à eux-mêmes qu'ils ont besoin de vivre dans une mollesse dont les anciens fidèles auroient eu horreur. Ils ne craignent que pour leurs corps, sans se mettre jamais en peine de leurs ames. Avant le Carême ils n'ont que trop de forces pour pécher, et ils ne deviennent infirmes que pendant le Carême, pour secouer le joug de la pénitence. Ils se livrent à l'intempérance qui détruit leur santé, et rejettent la sobriété, qui ne guériroit pas moins leurs corps que leurs ames. On ne trouve plus en eux ni honte ni regret de leurs péchés les plus scandaleux, ni défiance d'eux-mêmes après tant de rechutes, ni précautions sincères contre leur propre fragilité, ni docilité pour l'Eglise, qui voudroit les guérir par la pénitence. On ne remarque plus en eux que la sensualité de la chair avec l'orgueil et la présomption de l'esprit. Ils ne tendent qu'à abolir insensiblement le Carême, sans révérer ni l'exemple de Jésus-Christ, ni une tradition aussi ancienne que les apôtres.

Ils allèguent la pauvreté des peuples. Mais ce discours peut-il être sérieux? Les uns attirent chez eux cette pauvreté par la délicatesse de leurs repas et par leurs excès les plus odieux. Les autres refusent de la diminuer dans leurs familles par une sobriété laborieuse. Il faudroit, dit saint Augustin, *que Jésus-*

*Christ, qui souffre la faim* en la personne du pauvre, reçût le pain dont le riche *se priveroit par son jeûne* (1). *La pénitence volontaire de l'un feroit la nourriture de l'autre.* Voilà le vrai remède à la pauvreté. Mais hélas! les riches sont ceux qui crient le plus haut contre le Carême. Ils murmurent, comme le peuple juif dans le désert, contre une nourriture trop légère. Ils se servent du prétexte de la misère des pauvres, pour nous obliger à flatter leur sensualité et leur impénitence. Si la misère des pauvres les touchoit véritablement, ils ne songeroient qu'à jeûner, et qu'à garder une plus austère abstinence pour les pouvoir nourrir. Le jeûne et l'aumône iroient d'un pas égal.

Ecoutez saint Augustin, mes très-chers Frères; vous verrez dans ses paroles un portrait naïf de ces mauvais riches, qui croient le Carême impossible, à moins qu'ils n'y puissent trouver commodément de quoi être sensuels jusque dans la pénitence. « Il y » a, dit ce Père (2), certains observateurs du Carême » qui le font avec plus de volupté que de religion. » DELICIOSI POTIUS QUAM RELIGIOSI. Ils cherchent bien » plus de nouveaux plaisirs, qu'ils ne punissent leurs » anciennes sensualités. Par l'abondance et par la » diversité des fruits, dont l'apprêt leur coûte beau» coup, ils tâchent de surpasser la variété et le goût » exquis de leurs viandes ordinaires. Ils craindroient » de toucher les vases où l'on a fait cuire de la » viande, comme s'ils étoient impurs; mais ils ne » craignent point de souiller leurs propres corps par

(1) *Serm.* CCX, *in Quadrag.* VI, n. 12: tom. V, pag. 932.—(2) Ibid. n. 10, 11: pag. 931, 932.

» le plaisir impur de leurs repas excessifs. Ils jeûnent, » non pour diminuer par la sobriété leur volupté » ordinaire, mais pour exciter davantage l'avidité » de leur appétit, en retardant leur nourriture; » car aussitôt que leur heure arrive, ils se jettent » sur leurs repas exquis, comme les bêtes sur leurs » pâtures. L'abondance des mets accable leur esprit, » et appesantit même leur corps. Mais de peur que » l'abondance ne les dégoûte, ils réveillent leur ap» pétit par de nouvelles modes de ragoûts étrangers. » Enfin ils prennent plus d'alimens qu'ils n'en pour» roient digérer même en se privant long-temps de » toute nourriture... Qu'y a-t-il de moins raisonnable, » que de prendre le temps où il faudroit châtier la » chair avec plus de sévérité, pour lui procurer de » plus grands plaisirs, en sorte que la délicatesse des » hommes aille jusqu'à craindre de perdre les ra» goûts du Carême? Qu'y a-t-il de plus contraire à » l'ordre, que de choisir les jours d'humiliation, pen» dant lesquels tous les riches devroient se réduire » à la nourriture des pauvres, pour vivre avec tant » de délicatesse, que si on vivoit toujours de la sorte, » à peine les biens des riches y pourroient-ils suffire? »

Nous voyons tous ces maux, mes très-chers Frères: Nous tremblons pour ceux qui ne tremblent pas en les commettant. Nous craignons d'en être complices devant Dieu, par une pernicieuse complaisance, dans le temps même où l'on se plaint de notre sévérité. Nous demandons humblement la lumière du Saint-Esprit pour trouver un juste milieu entre la rigueur et le relâchement. Notre consolation est de rapporter ici le souvenir de cette excellente maxime

de saint Augustin (1). Les pasteurs ne sont pas moins chargés des hommes malades *qui ont besoin d'être guéris, que de ceux qui* étant guéris *sont sains* et parfaits. « Il faut, ajoute ce Père, souffrir les déré- » glemens de la multitude, pour se mettre à portée » de les guérir, et tolérer la contagion même, avant » que de pouvoir y remédier. *Perpetienda sunt vitia » multitudinis ut curentur, et priùs toleranda quàm » sedanda est pestilentia.* »

C'est dans cet esprit que nous voulons bien encore une fois user d'une extrême condescendance, et faire souffrir, pour ainsi dire, la loi, dans l'espérance de mieux inspirer aux peuples l'amour de la loi même. Nous espérons que les fidèles, touchés de cette tendresse de l'Église et de sa patience au-delà de toutes les bornes, ouvriront enfin les yeux. Il est temps qu'ils se ressouviennent que leurs pères auroient généreusement refusé les dispenses que ceux-ci veulent maintenant nous arracher; tant leurs pères craignoient de perdre leur couronne en Jésus-Christ; tant ils étoient jaloux de se distinguer des Protestans par cette sainte discipline, qui étoit comme la marque de la catholicité dans les Pays-Bas. C'est uniquement dans l'attente de voir au plus tôt un renouvellement de cette ancienne ferveur, que nous permettons encore, etc.

« Il ne faut point, dit saint Augustin, que les uns » regardent les autres comme plus heureux, parce » qu'ils prennent une nourriture qu'eux-mêmes ne » prennent pas; mais, au contraire, ils doivent se con-

(1) *De Morib. Eccles. Cathol.* lib. 1, cap. XXXII, n. 69 : tom. 1, pag. 711.

» gratuler

» gratuler eux-mêmes de ce qu'ils ont une force qui » manque aux autres. *Nec illis feliciores putent,* » *quia sumunt quod non sumunt ipsi, sed sibi potiùs* » *gratulentur, quia valent quod non valent illi.* » Nous ne doutons point que ceux que nous ménageons encore sans mesure ne soient enfin touchés d'une pieuse émulation, et qu'ils ne veuillent faire, pour l'expiation de leurs péchés, ce qu'ils voient faire pendant trois Carêmes à leurs frères dans leur voisinage. Aussi tiendrons-nous ferme à l'avenir pour ramener tout selon la justice à l'égalité, et pour rétablir la discipline apostolique du Carême. Que si quelqu'un a des besoins extraordinaires, il doit se souvenir que c'est à l'Église seule qu'il doit avoir recours, pour être dispensé de ses commandemens.

Donné à Cambrai, le 10 février 1706.

## VI.

## MANDEMENT POUR DES PRIÈRES.

## 1706.

François, etc. à tous les fidèles de notre diocèse qui sont sous la domination du roi Catholique, salut et bénédiction.

Jamais l'Eglise ne fut dans un plus pressant besoin, qu'en la conjoncture présente, de demander le secours du ciel. Toutes les nations chrétiennes sont sous les armes les unes contre les autres: celles qui avoient joui de la plus longue paix sont maintenant exposées aux malheurs d'une sanglante guerre. Nos Pays-Bas, accoutumés depuis si long-temps à être le théâtre de ces grands mouvemens, voient encore aujourd'hui des armées innombrables qui sont prêtes à combattre. Un jeune roi, vraiment catholique par ses mœurs pures, par sa piété sincère, par son zèle pour l'Église, expose actuellement sa personne sacrée aux dangers de la guerre pour défendre les royaumes que le titre le plus légitime lui a acquis, et où le désir de tous les peuples l'a appelé. Demandons au Dieu des armées qu'il bénisse celles qui combattent avec tant de justice et de nécessité; soupirons après une prompte et heureuse fin de tant de maux qui désolent l'Europe. Disons d'un cœur humble et soumis à la puissante main de Dieu : Malheur à nous, parce que nous avons péché. Tâchons d'apai-

ser la juste colère de Dieu. Attirons enfin par nos vœux et par nos bonnes œuvres *cette paix opulente*, que Dieu promettoit autrefois à son peuple par la bouche d'un prophète. Souhaitons cette paix, moins pour jouir des prospérités dangereuses de la terre, que pour être plus libres de nous préparer au bienheureux repos de notre patrie céleste.

C'est dans cet esprit que nous ordonnons, conformément à la lettre écrite par Son Altesse électorale de Bavière, au nom de Sa Majesté Catholique, que l'on fera le trente-et-unième de ce mois et les deux jours suivans des prières publiques dans toutes les églises, tant collégiales que paroissiales, tant des communautés séculières que des régulières de ce diocèse, qui sont sous la domination d'Espagne, pour demander la prospérité des armes de Sadite Majesté, et pour obtenir une paix constante entre les Chrétiens. Nous voulons que le très-vénérable Sacrement soit exposé dans toutes les églises ledit jour et les deux suivans, depuis six heures du matin jusques à six heures du soir, et que le tout soit terminé par un salut solennel. Dans les villes on fera une procession générale, où tous les corps seront invités, et où tout le clergé tant séculier que régulier se joindra à celui de l'église principale. Donné à Avesnes dans le cours de nos visites, le vingt-cinquième mai 1706.

## VII.

## MANDEMENT POUR DES PRIÈRES.

## 1706.

FRANÇOIS, etc. A tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

La guerre, quoique aussi ancienne que le genre humain, devroit nous étonner, comme si elle étoit nouvelle parmi les hommes. Ils sont accablés du poids de leur mortalité, et ils se hâtent de se détruire, comme s'ils ne se trouvoient pas assez mortels. Ils ne veulent qu'être heureux, et ils agissent comme s'ils étoient ennemis de leur bonheur. Ils cherchent toujours la paix, et ils la troublent eux-mêmes. Ils ont inventé un art, auquel ils ont attaché toute leur gloire, pour augmenter les maux presque infinis de l'humanité. Ce spectacle est terrible. La justice d'en-haut les livre à leurs passions, afin qu'ils se punissent eux-mêmes, et qu'ils vengent Dieu de leurs péchés.

Ce qu'il y a de plus déplorable, est de voir qu'en nos jours le sang chrétien est presque le seul qui paroît couler sur la terre, pendant que les nations infidèles jouissent d'un profond repos. Ceux qui devroient n'être qu'un cœur et une ame, ceux qui composent la famille du Père céleste, ceux qu'on devroit reconnoître à la marque de l'amour mutuel, sont tous armés les uns contre les autres.

Mais le comble du malheur pour les guerres, c'est qu'elles sont souvent inévitables. Un jeune prince doux, modéré, courageux, exemplaire dans ses mœurs, vraiment digne de porter le nom de roi Catholique par son zèle pour l'Église, est appelé au trône d'Espagne par le testament du feu roi son oncle, par la demande solennelle de toute la nation espagnole, par les acclamations de tous les peuples d'une si vaste monarchie. Aussitôt des puissances jalouses, et conjurées pour le détrôner, mettent en armes toute l'Europe. Le Roi peut-il abandonner la bonne cause de son petit-fils? Ne faut-il pas espérer que Dieu le protégera dans une défense si juste et si nécessaire? Prions donc pour demander au Dieu des armées qu'il dissipe cette confédération, et qu'il donne enfin à la chrétienté une paix dont elle fasse un saint usage.

L'Apôtre nous recommande de *faire des prières... pour les rois et pour tous ceux qui sont dans l'autorité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille en toute piété, etc.* (1).

En effet, la paix et le bon ordre de l'Église dépendent beaucoup du repos des royaumes chrétiens. Ainsi c'est prier pour nous-mêmes, c'est prier pour toute l'Église, que de prier pour les rois fidèles. C'est dans cette vue que saint Augustin disoit (2) : « Pendant que les deux cités sont mêlées ensemble » ici-bas, nous nous servons de la paix de Babylone » même. » La tranquillité du monde sert à l'Église pour épargner à ses enfans foibles et fragiles un sur-

(1) *I Tim.* II. — (2) *De Civ. Dei,* lib. XIX, cap. XVII : tom. VII, pag. 562.

croît de tentation dans le pélerinage de cette vie. A Dieu ne plaise que nous cherchions une paix qui amollisse, qui enivre, qui empoisonne les cœurs. A Dieu ne plaise que nous soyons jamais du nombre de ces hommes dont saint Augustin dit qu'ils font à Dieu des prières et des offrandes pour en obtenir, non la grâce *de guérir leurs passions*, mais une prospérité mondaine *pour les assouvir* (1). Craignons d'être du nombre de ces lâches et mercenaires Chrétiens *qui usent de Dieu pour jouir du monde*. Joignons-nous à ceux *qui usent de ce monde pour jouir de Dieu* (2). Ne demandons à Dieu la paix, qu'afin qu'elle ramène la beauté des anciens jours, qu'elle fasse fleurir la pure discipline, et que Jésus-Christ régne encore plus au-dessus des rois que les rois régneront au-dessus des peuples. Demandons, pour la consolation de l'Église, la fin de ces *jours de colère, de tribulation et d'angoisse, de ces jours de calamité et de misère*, de ces jours de ténèbres *et d'obscurité, de ces jours de nuages et de tourbillons, de ces jours où la trompette sonne sur les places fortes* (3); enfin où l'Église ne peut qu'à demi instruire, exhorter, consoler, corriger. Regardons toutes les nations ennemies avec des yeux de foi et de charité. Désirons-leur le même bien qu'à nous. Prions le souverain Père de famillle de réunir dans sa maison tous ses enfans, afin qu'ils soient moins touchés de ce qu'ils sont des peuples séparés en divers États, que de ce qu'ils sont hommes, chrétiens et enfans de Dieu.

(1) *De Civ. Dei*, lib. XV, cap. VII, n. I: pag. 385. — (2) Ibid. — (3) *Soph.* I. 15.

Prions afin que le fer du *glaive soit changé en soc de charrue ;* que les armes tombent des mains des peuples; *qu'ils oublient à faire la guerre;* que *chacun soit assis à l'ombre de sa vigne ou de son figuier ;* que nul ennemi n'ose *les troubler, parce que la bouche du Seigneur des armées aura parlé* pour annoncer la paix; *que tous les peuples marchent* ensemble sans jalousie ni défiance, *chacun au nom de son Dieu ;* que cette paix dure jusqu'à *la fin des temps et au-delà,* et que *le Seigneur règne à jamais sur eux dans la montagne de Sion* (1).

C'est dans ce dessein d'attirer la bénédiction de Dieu sur les armes du Roi, et d'obtenir une paix prompte et universelle, que nous ordonnons, etc. Donné à Cambrai, le 21 août 1706.

(1) *Mich.* IV. 3.

## VIII.

## MANDEMENT POUR LE CARÊME DE L'ANNÉE 1707.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Nous avions espéré, mes très-chers Frères, que nous pourrions enfin cette année rétablir la pénitence du Carême. Cette discipline qui a été si austère, et pratiquée avec tant de ferveur dans toute l'antiquité, n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle a été autrefois. Mais plus elle est affoiblie, plus nous devons être jaloux d'en conserver les précieux restes. Saint Augustin montroit aux Manichéens la pureté des mœurs de l'Église catholique, en disant qu'un grand nombre de fidèles observoient *un jeûne quotidien, et le continuoient* même *d'une manière incroyable* (1). Il assure que beaucoup de Catholiques, même *des femmes*, ne se contentoient pas de jeûner, « en ne prenant aucune nourriture qu'à l'entrée de » la nuit; ce qui est, dit-il, partout très-commun; » mais encore qu'ils ne buvoient ni ne mangeoient » rien pendant trois jours de suite, et très-souvent » encore au-delà. » Il ajoute qu'il y avoit des Chrétiens *accoutumés à jeûner* (de ce grand jeûne jusqu'à la nuit) *le mercredi, le vendredi et le samedi, comme le peuple de Rome*, dit-il (2), *le fait souvent*. Il assure

(1) *De Morib. Eccl. Cathol.* lib. I, cap. XXXIII, n. 70 : tom. I, pag. 711. *Contr. Faust.* lib. V, cap. IX : tom. VIII, pag. 200. — (2) *Ad Casul. Ep.* XXXVI, cap. IV, n. 8 : tom. II, pag. 71.

qu'*un grand nombre* de ces Chrétiens, *et surtout de solitaires*, jeûnoient cinq jours de la semaine, et le continuoient toute leur vie. « Nous savons, dit en- » core ce Père (1), que quelques fidèles l'ont fait, » c'est-à-dire que, passant au-delà d'une semaine » entière sans prendre aucune nourriture, ils appro- » choient le plus qu'ils pouvoient du nombre de qua- » rante jours; car des frères très-dignes de foi nous » ont assuré qu'un fidèle est parvenu jusqu'à ce » nombre. » Dans ces bienheureux siècles, on voyoit de tous côtés des Chrétiens innocens qui se punissoient comme s'ils eussent été de grands pécheurs. Un solitaire n'avoit besoin dans le désert que d'un palmier et d'une fontaine pour satisfaire à tous ses besoins. Ils ne vivoient que d'alimens secs, et sans les faire cuire.

Voilà, mes très-chers Frères, ce que nos Chrétiens relâchés ne peuvent pas même croire quand ils le lisent, loin d'oser essayer de le mettre en pratique. Avez-vous moins de tentations à vaincre, moins de péchés à expier, moins de récompenses à obtenir? La vie est-elle moins fragile et moins courte, ou l'éternité moins longue? Dieu est-il devenu moins aimable? Devez-vous moins à Jésus-Christ? La nature des corps humains n'est-elle plus la même? Quelle différence reste-t-il donc, sinon que les premiers Chrétiens étoient du nombre de ces *violens* qui *ravissent le royaume du ciel*, et que nos Chrétiens qui ont dégénéré, n'ayant, comme parle l'Apôtre, d'autre *Dieu* que *leur ventre, se jugent eux-mêmes indignes de la vie éternelle?*

(1) *Ad Casul. Ep.* XXXVI, cap. XII, n. 27 : tom. II, pag. 78.

Il n'y a donc rien de plus important que de rétablir cette discipline aussi ancienne que les apôtres. Elle ne fut jamais si nécessaire qu'en ces *jours de péché*. Quand est-ce que nous jeûnerons, comme les Ninivites, sinon en un temps où les crimes énormes de la terre ont attiré la colère du ciel, et où toutes les nations semblent animées à s'entre-déchirer pour venger la loi de Dieu méprisée? Quand est-ce que nous frapperons nos poitrines pour apaiser Dieu, si ce n'est lorsque son bras est levé sur nous.

Mais les malheurs que la guerre entraîne sont eux-mêmes l'obstacle qui retarde encore l'entier rétablissement d'une discipline si révérée de tous les siècles. Malgré tant de raisons pressantes de la rétablir, nous usons encore d'une dernière indulgence dans ces temps de confusion et de désordre. C'est pourquoi nous permettons, etc.

Enfin nous ne saurions trop fortement avertir les riches sur deux points que saint Augustin explique touchant le jeûne. Le premier est que cette mortification se tourne en volupté, par les délicatesses qu'on y introduit : *Negotium ventris agitur, non religionis* (1). Ce n'est plus une peine imposée au corps par religion; c'est un raffinement de table, qui tourne en jeu la pénitence même. Le second point est « qu'il » ne suffit pas de jeûner. Votre jeûne, dit ce Père (2), » abat votre corps, mais il ne relève pas celui de » votre prochain... A qui donnerez-vous ce que vous » vous refusez à vous-même ? Combien ce repas re» tranché aujourd'hui peut-il nourrir de pauvres! »

(1) *In Psal.* LXXXVI, n. 9 : tom. IV, pag. 925. — (2) *In Psal.* XLII, n. 8 : pag. 270.

C'est dans cet esprit que nous recommandons à chacun de ceux qui mangeront des œufs pendant ce Carême, en vertu de la présente permission, de donner au moins trois sous en aumônes. Il n'y aura que les pauvres qui soient exempts de donner une si petite somme. D'ailleurs nous exhortons tous ceux qui sont en plus grande commodité, de donner davantage à proportion de leurs moyens. Ces aumônes seront mises entre les mains de la trésorière de l'assemblée de la charité dans les villes où l'on a établi de telles assemblées pour les pauvres malades. Dans tous les autres lieux chacun remettra sa petite somme au pasteur, pour être employée au même usage. Donné à Cambrai, le 15 février 1707.

## IX.

# MANDEMENT POUR LE JUBILÉ

## DE L'ANNÉE 1707.

FRANÇOIS, etc. A tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Saint Augustin dit que la terre est agitée par les guerres, comme la mer l'est par les tempêtes [1]. En effet, le genre humain a ses orages : tels sont les tristes jours où nous voyons que le ciel semble couvert de tous côtés; tout paroît entraîné malgré soi dans ce tourbillon de guerre universelle. On allègue, dit encore ce Père [2], « que le sage fait des guerres » justes. Mais comme ce sage se souvient qu'il est » homme, sa peine n'en est que plus grande, de se » voir réduit à soutenir des guerres nécessaires.... » Souffrir ou voir ces maux, sans en être affligé, ce » seroit être d'autant plus malheureux, en se croyant » heureux, qu'on auroit perdu jusqu'au sentiment » de l'humanité.

» Ceux, dit le saint Docteur [3], qui font la guerre » avec tant de fatigues et de dangers pour vaincre » un ennemi, et pour donner un repos à la répu» blique, méritent sans doute une louange; mais on » acquiert une gloire bien plus solide, en extermi» nant la guerre par les paroles de paix, qu'en exter» minant les ennemis par les armes.... La condition

[1] *De Civ. Dei.* lib. v, cap. xxii; tom. vii, pag. 139. — [2] Ibid. lib. xix, cap. vii : pag. 551. — [3] *Ep.* ccxxix, *ad Darium*, n. 2 : tom. ii, pag. 836.

» de ceux qui combattent est nécessaire; mais la » condition de ceux qui épargnent les combats est » plus heureuse. »

Le saint pontife que la main du Très-Haut a mis malgré lui sur la chaire apostolique voit d'un lieu si élevé l'affreux spectacle de tant de nations animées à se détruire. Il voit des ruisseaux de sang qui coulent depuis sept années, et ce sang est celui des enfans de Dieu. Le père commun sent ses entrailles déchirées; il gémit sur la montagne sainte; il lève des mains pures au ciel; il tâche d'apaiser Dieu, afin que Dieu apaise les hommes; il nous envoie un nouveau Jubilé, afin que l'esprit de paix descende sur les cœurs désunis. Joignons, mes très-chers Frères, nos vœux aux siens. Hâtons-nous de demander ce que nous avons un si pressant besoin d'obtenir. Soupirons après cette paix d'ici-bas, puisqu'elle peut servir pour nous préparer à celle de la Jérusalem d'en-haut. Demandons des jours sereins qui soient l'image de ce beau jour, de ce jour sans nuage et sans fin, où nous verrons la lumière dans la source de la lumière même; de ce jour où nous n'aurons plus d'autre soleil que Dieu et d'autre lumière que l'Agneau; de ce jour où les douleurs, les gémissemens et les maux s'enfuiront à jamais.

Mais le vrai moyen de finir la guerre causée par nos péchés est de finir les péchés qui la causent. Dieu ne la permet, dit saint Augustin, que *pour humilier les ames et pour exercer leur patience.* C'est le grand bien que nous pouvons tirer de tant de maux. Que chacun *repasse ses années dans l'amertume de son ame;* que tout enfant prodigue re-

venu de ses égaremens s'écrie : *O Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* Gardez-vous bien, mes très-chers Frères, de regarder le Jubilé comme un asile du relâchement contre la pénitence. Le Jubilé, tout au contraire, est un adoucissement de la pénitence extérieure, qui invite les hommes à redoubler la pénitence du cœur. *Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtemens,* dit l'Église après l'Écriture. L'Église relâche de grandes peines, il est vrai; mais elle ne dispense point de la douleur d'avoir péché. Au contraire, c'est celui à qui il est le plus remis, qui doit le plus aimer, le plus sentir l'excès de la bonté qui l'épargne, le plus détester son ingratitude, le plus haïr tout ce qu'il a aimé et que Dieu n'aime pas. L'indulgence n'élargit point la voie étroite. Elle ne nous dispense point de suivre Jésus-Christ en portant la croix avec lui, ni de nous renoncer nous-mêmes. Elle soulage seulement notre foiblesse; elle nous supporte dans notre découragement, en attendant que nous croissions en Jésus-Christ, et que nous soyons devenus *robustes dans la foi.* O vous tous qui êtes fatigués et chargés, venez à Jésus-Christ, il vous soulagera; venez, *goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux!* Du moins ayez le courage d'en faire l'expérience, et bientôt vous direz comme le Prophète : *J'ai couru dans la voie de vos commandemens, dès* que l'amour *a élargi mon cœur.* Qu'on se défie de soi, qu'on se fie à Dieu, qu'on se livre à un bon confesseur, qui, plein de l'esprit de grâce, mène tout à sa fin avec force et douceur. Qu'on ne se confesse que pour se convertir et pour se corriger. Qu'on cherche le confesseur qu'on avoit tou-

jours craint, parce qu'il ne flatte pas, et qu'on craigne celui qu'on cherchoit, s'il est vrai qu'il flatte. Que la grâce du Jubilé se fasse sentir par les fruits, et qu'elle change les mœurs corrompues. Que les pauvres deviennent humbles, exempts de faste et charitables. Que la sanctification du jour du Seigneur répande ses grâces sur tous les autres de la semaine. Que l'ivrognerie, qui exclut du royaume de Dieu, selon l'Apôtre, fasse horreur aux Chrétiens; que l'impureté ne soit pas même nommée parmi eux. Qu'on se détache d'une vie qui échappe à tout moment; qu'on se prépare au royaume de Dieu, qui ne finira jamais, et qui sera bientôt le nôtre, si nous le désirons; qu'enfin l'amour, loin d'être un commandement onéreux, soit l'adoucissement de tous les autres, et qu'il nous rende nos croix légères par ses consolations.

Profitez donc, mes très-chers Frères, de la grâce qui vous est offerte; n'endurcissez pas vos cœurs en ce jour de miséricorde. C'est par la pénitence que vous désarmerez la colère de Dieu pour rappeler la paix sur la terre. Venez, vous tous qui avez la bien-heureuse soif, *vous puiserez avec joie dans les fontaines du Sauveur.*

Nous avons jugé à propos de ne faire gagner le Jubilé aux peuples de notre diocèse que pendant la quinzaine qui commence précisément le lundi d'après le dimanche de la Passion, et qui finit le dimanche de Pâque, afin que chacun soit plus touché et plus recueilli dans le concours de la grande solennité de Pâque avec la grâce du Jubilé. Ainsi tout le temps

du Carême servira à se préparer à ces deux grandes actions réunies dans une seule.

Mais comme les malades peuvent ne vivre pas jusqu'à ce temps-là, et que les militaires peuvent être obligés de partir avant ce terme, nous donnons aux uns et aux autres la consolation de pouvoir gagner le Jubilé dès le commencement du Carême, quand leurs confesseurs les trouveront suffisamment préparés.

Au reste, comme il faut, selon la Bulle, faire quelque aumône, nous réglons que chaque particulier qui ne sera pas dans une impuissance véritable donnera au moins trois sous pour les pauvres malades, exhortant tous ceux qui sont en état de donner davantage de le faire à proportion de leurs facultés. Ils mettront leurs aumônes entre les mains de leurs pasteurs qui les remettront entre les mains des trésorières de la Charité, s'il y a dans leur lieu des assemblées de charité pour les pauvres; sinon ils les distribueront eux-mêmes aux pauvres de leurs paroisses selon leur prudence.

La Bulle détermine suffisamment les autres choses qu'on doit faire pour gagner le Jubilé. Il ne nous reste qu'à désigner les églises qu'il faudra visiter, et où chacun devra faire ses prières, etc. Donné à Cambrai, le douzième de mars 1707.

X.

## X.

## MANDEMENT POUR DES PRIÈRES.

## 1707.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse qui sont sous la domination du Roi, salut et bénédiction.

Nous n'avons jamais eu, mes très-chers Frères, un si pressant besoin de prier pour la tranquillité publique, qu'en ce temps où la paix semble s'éloigner, et où les maux de la guerre augmentent.

Il est vrai, comme le remarque saint Augustin, que si les hommes gardoient les règles du christianisme, ils conserveroient, même au milieu des combats, une sincère *bienveillance* pour les peuples ennemis. *Les bons*, dit ce Père (1), combattroient sans perdre jamais le sentiment de *compassion*, que l'humanité inspire. « La volonté, ajoute ce Père (2), doit » garder la paix, quoique la nécessité réduise à faire » la guerre; car on ne cherche point la paix pour » recommencer la guerre. Au contraire, on fait la » guerre pour s'assurer de la paix. » Mais où est-ce, dit encore ce saint docteur (3), « qu'on nous don» nera une armée composée de soldats tels que la » doctrine de Jésus-Christ les demande? » De plus, une armée qui observeroit inviolablement cette dis-

(1) *Ep.* CXXXVIII, n. 14: tom. II, pag. 416. — (2) *Ep.* CLXXXIX n. 6: pag. 699. — (3) *Ep.* CXXVIII, n. 15: pag. 416.

cipline évangélique auroit le malheur de répandre malgré elle le sang humain. Elle ne seroit assemblée que pour faire, dans l'espérance des biens à venir, des maux présens dont elle auroit horreur. Quelle déplorable nécessité!

Il faut donc demander à Dieu qu'il abrége ces jours de péché, de licence, de scandale et de tentation, où les cœurs même les plus justes, les plus modérés et les plus humains sont entraînés par le torrent, et ne peuvent donner une borne certaine aux maux qu'ils sont contraints de tolérer.

Prions Dieu, mes très-chers Frères, qu'il bénisse les armes du Roi. Ce n'est point pour sa propre cause que ce prince combat. Il se borne à défendre son petit-fils, que la nation espagnole est venue lui demander pour le mettre sur le trône de son oncle, en vertu de son testament. Il ne fait que prêter son secours à la monarchie d'Espagne, sans aucune vue d'ambition pour la sienne. Des intentions si droites nous font espérer pour lui le secours d'en-haut. Que nos ennemis se glorifient de leurs forces; pour nous c'est au nom du Seigneur que nous mettons notre confiance. Quoique la France, après tant de pertes, se montre encore de tous côtés supérieure à ses ennemis; quoique rien ne semble pouvoir épuiser les ressources qu'elle trouve dans son courage, dans sa patience, et dans son zèle pour son Roi, nous levons néanmoins les yeux vers les montagnes, pour voir d'où nous viendra le vrai secours, et nous disons: C'est du Seigneur qu'il nous viendra. C'est en nous humiliant; c'est en nous défiant de nous-mêmes; c'est en apaisant la colère de Dieu, que nous apai-

serons la jalousie des nations voisines. Disons à Dieu : *C'est par vous que nous dissiperons les armées de nos ennemis, et c'est en votre nom que nous mépriserons ceux qui s'élèvent contre nous. Je n'espérerai point en mon arc, et ce n'est point mon glaive qui me sauvera* (1). Demandons à Dieu, mes très-chers Frères, non des triomphes inutiles, non la perte de nos ennemis, puisqu'ils sont nos frères, mais des succès qui amènent une paix solide et constante pour réunir toutes les nations chrétiennes. Demandons ce qu'un prophète a promis au nom du Seigneur. *Je briserai l'arc, le glaive, et la guerre, et je les ferai dormir avec confiance...; et voici ce qui arrivera en ce jour. J'exaucerai*, dit le Seigneur, *j'exaucerai les cieux, et les cieux exauceront la terre, et la terre répandra le blé, le vin et l'huile.... Je dirai : Vous êtes mon peuple, et il répondra : Vous êtes mon Dieu* (2). Soupirons donc après cette paix de la terre; mais gardons-nous bien d'oublier jamais celle du ciel, pour laquelle seule nous devons demander celle d'ici-bas. « Si la paix humaine, dit » saint Augustin (3), est si douce pour la conservation » temporelle des hommes mortels, combien plus » sera douce cette paix divine, qui fait le salut » éternel des esprits célestes? Ainsi quand nous en» tendons ces paroles : QUE LES COEURS SOIENT EN » HAUT; prenons garde que notre réponse ne soit » pas un mensonge, et que nous ne répondions faus» sement : NOUS LES TENONS ÉLEVÉS AU SEIGNEUR. »

A ces causes, etc. Donné à Cambrai, le 18 d'août 1707.

(1) *Ps.* XLIII. 7. — (2) *Osée*, II, 10. — (3) *Ep.* CLXXXIX, n. 6 : p. 699.

XI.

## MANDEMENT POUR LE CARÊME

## DE L'ANNÉE 1708.

FRANÇOIS, etc. A tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Saint Augustin, mes très-chers Frères, représente à son peuple que la discipline *du Carême est autorisée dans l'ancienne loi, dans les prophètes et dans l'Évangile* (1). Il ajoute que *les conciles des Pères.... ont persuadé au monde chrétien qu'il doit se préparer ainsi à la célébration de la Pâque* (2). Saint Ambroise fait remonter le jeûne jusqu'à l'origine du monde. C'est en mangeant le fruit défendu, dit-il, que l'homme fut chassé du paradis terrestre, et c'est par l'abstinence qu'il y rentre : « En jeûnant Moïse » reçut la loi; Pierre eut la révélation du mystère » de la vocation des Gentils au baptême; Daniel » ferma les gueules des lions, et découvrit les temps » à venir (3). »

Remarquez que dans les siècles où ces Pères parloient, le jeûne étoit très-rigoureux, et très-religieusement observé. Maintenant il est très-radouci, et violé sans scrupule. Autrefois on jeûnoit jusqu'au soleil couché, et on ne prenoit que de *vils alimens* (4). Aujourd'hui on élude la règle pour la quantité, en mangeant dans un seul repas presque autant qu'on

(1) *In Psal.* CX, n. 1 : tom. IV, pag. 1244. — (2) *Ep.* LV, *ad Januar* n. 27 : tom. II, pag. 139. — (3) S. AMBR. *Ep.* LXIII, n. 16 : tom. II pag. 1026. — (4) S. AUG. *Serm.* CCX, n. 11 : tom. V, pag. 932.

mange d'ordinaire en deux, et pour la qualité on tourne en délicatesse de ragoûts l'abstinence même.

Mais quoi! les raisons de jeûner furent-elles jamais plus pressantes qu'en notre temps?

On doit jeûner pour réprimer les tentations. Et quand est-ce que les hommes furent plus tentés? Tout est piége, tout est scandale; la pudeur est tournée en dérision; le mal s'appelle bien. La loi du monde semble avoir prescrit contre celle de Dieu.

Le jeûne doit donner à la nourriture du pauvre ce qu'il retranche à celle du riche. Mais le monde eut-il jamais tant de pauvres. Le ravage des guerres appauvrit moins les hommes, que le luxe, le faste et la mollesse. Les pauvres sont abandonnés, parce que les riches sont appauvris eux-mêmes sous le joug des vaines bienséances qui les tyrannisent.

Le jeûne doit servir à expier les péchés du peuple: ainsi plus on a péché, plus on doit jeûner. Mais nos jours ne sont-ils pas *les jours de péché?* L'ambition et l'avarice ne font plus qu'une seule passion, qui enlève tout pour tout dissiper. Le faste répandu dans les mœurs rend la probité presque impossible. La justice n'est plus qu'un beau nom. L'impiété passe pour force d'esprit. Vous trouvez presque partout, ou le scandale, ou la superstition, ou l'hypocrisie. L'Église n'est plus écoutée; les pécheurs lui font la loi jusque dans le tribunal de la pénitence.

Enfin le jeûne doit apaiser Dieu. Hélas! quand est-ce qu'il fut plus irrité contre nous? Combien y a-t-il d'années que les Chrétiens se déchirent, pendant que les Infidèles vivent en paix. Il semble que

Dieu nous punit les uns par les autres. On s'accoutume à cet affreux spectacle; on le voit sans horreur; on ne gémit plus pour en obtenir la fin.

Tant de fortes raisons nous faisoient désirer ardemment de rétablir enfin la sainte discipline du Carême, que l'état violent de cette frontière a altérée depuis quelques années. Mais il faut avouer, mes très-chers Frères, que les malheurs de la guerre, qui devroient redoubler la pénitence des peuples, sont précisément ce qui nous contraint d'user encore cette année de quelque relâchement à leur égard pour le Carême. Nous protestons devant Dieu que c'est pour soulager les véritables pauvres, dans ce triste temps, et non pour flatter les riches voluptueux dans leur mollesse, que nous usons encore de condescendance.

C'est dans cet esprit que nous permettons, etc. Donné à Cambrai, le 14 février 1708.

## XII.

## MANDEMENT POUR DES PRIÈRES.

## 1708 (*).

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse qui sont sous la domination du Roi, salut et bénédiction.

Si le monde n'avoit jamais vu la guerre allumée entre les nations voisines, il auroit peine à croire que les hommes pussent s'armer les uns contre les autres. Eux qui sont accablés de leur misère et de leur mortalité, ils augmentent avec industrie les plaies de la nature, et ils inventent de nouvelles morts. Ils n'ont que quelques momens à vivre, et ils ne peuvent se résoudre à laisser couler en paix ces tristes momens. Ils ont devant eux des régions immenses qui n'ont point encore trouvé de possesseur, et ils s'entre-déchirent pour un coin de terre. Ravager, répandre du sang, détruire l'humanité, c'est ce qu'on appelle l'art des grands hommes. Mais les guerres ne sont, dit saint Augustin, que des spectacles, où le démon se joue cruellement du genre humain : *ludi dæmonum.*

Les princes les plus justes et les plus modérés sont réduits à prendre les armes. Malheur d'autant plus déplorable, dit saint Augustin, qu'il est devenu né-

(*) Voyez, au sujet de ce Mandement, la lettre de Fénélon au P. Lami, Bénédictin, du 30 nov. 1708. (*Edit.*)

cessaire! Dieu même fait entrer la guerre dans ses desseins de miséricorde, comme on fait entrer les poisons les plus mortels dans la composition des remèdes les plus salutaires. Hélas! quelle doit être l'extrémité de nos maux, puisque nous avons besoin d'un si violent remède! « Une longue paix, dit saint » Cyprien (1), corrompt la discipline que Dieu avoit » donnée aux hommes. Il faut qu'un châtiment cé- » leste vienne réveiller notre foi abattue, et comme » endormie. » Dieu punit les peuples les uns par les autres, parce que tous ont péché. Il frappe ces grands coups qui ébranlent la terre, dit saint Augustin, pour *dompter l'orgueil* des méchans, et pour *exercer la patience* des bons. Il y a déja huit ans, mes très-chers Frères, que la main est levée, et on ne la reconnoît pas. Les pécheurs sont abattus sans être convertis. Jamais on ne vit tant de faste et tant de mollesse; jamais tant de bassesse pour l'intérêt, et tant de hauteur contre la vertu. Le luxe ne vit que d'injustice. L'état violent où chacun se jette sape les fondemens de toute probité, et corrompt le fond des mœurs des nations entières. L'humilité est foulée aux pieds, et la simplicité est tournée en dérision. La curiosité et la présomption sont au comble. L'autorité de l'Église n'est plus qu'un grand nom. Seroit-ce que nous approcherions des derniers temps, où *la charité sera refroidie, l'iniquité abondante*, et où *le Fils de l'homme trouvera* à peine *de la foi sur la terre?* Ne cherchons point ailleurs qu'en nous-mêmes la source de nos maux. Nos péchés sont nos plus grands ennemis. Ils nous attirent

(1) *De Lapsis*, pag. 182.

tous les autres. Nous combattons contre les autres; et loin de vaincre ceux-ci, nous nous livrons lâchement à eux. Nous ne pouvons calmer la tempête qui agite toutes les nations chrétiennes, qu'en apaisant la juste colère de Dieu. Il aime à être désarmé par des cœurs contrits et humiliés. Après s'être irrité, il se ressouvient de ses anciennes miséricordes. Demandons-lui, non la destruction de nos ennemis, qui ne cessent jamais d'être nos frères, mais notre réunion avec eux par une bonne paix. Demandons-lui cette paix, non pour flatter nos passions, pour nous attacher aux douceurs trompeuses du pélerinage, et pour nous faire oublier notre véritable patrie, mais au contraire afin que nous soyons plus libres, plus tranquilles, plus recueillis et plus préparés au royaume de Dieu. Prions pour la prospérité des armes du Roi, afin qu'elles nous procurent, selon ses desseins, un repos qui console l'Église aussi bien que les peuples, et qui soit sur la terre une image du repos céleste.

A ces causes, etc. Donné à Cambrai, le 12 mai 1708.

## XIII.

## MANDEMENT POUR LE CARÊME

### DE L'ANNÉE 1709.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Vous savez, mes très-chers Frères, que nous n'avons point cessé de maintenir dans ce diocèse la loi du Carême, malgré les vives instances qui nous ont été faites depuis quelques années, pour nous obliger à en interrompre l'observation. Il nous a paru que les malheurs de la guerre, loin de devoir ébranler une si sainte discipline, la rendent plus nécessaire que jamais. Les pécheurs doivent-ils cesser de faire pénitence, parce que la colère de Dieu éclate sur eux? Nous éprouvons ce que Jérémie disoit du peuple juif (1) : *Ils ont semé du blé, et ils ont moissonné des épines; ils ont acquis des héritages, et ils leur seront infructueux; c'est la colère du Seigneur qui confondra* vos espérances *pour les fruits* de vos champs. Faut-il s'étonner que Dieu frappe la terre qu'il voit couverte d'un déluge d'iniquités? « Vous murmurez, disoit saint Cyprien aux » infidèles (2), de ce que Dieu est irrité, comme si » vous méritiez par vos mauvaises mœurs de rece» voir quelque bien de lui; comme si toutes ces ca» lamités qui viennent fondre sur vous n'étoient pas » douces et légères en comparaison de vos crimes,

(1) *Jer.* XIII. 3. — (2) *Ad Demetr.* pag. 216 et seq.

» Vous qui vous mêlez de juger les autres hommes,
» soyez enfin juge de vous-même; pénétrez jusque
» dans les replis cachés de votre conscience, ou
» plutôt regardez-vous vous-même, tel que tout le
» monde vous voit à découvert; puisqu'il ne reste
» plus en vous ni crainte ni pudeur, qui vous dé-
» tourne de pécher, et que vous faites le mal comme
» si vous en deviez tirer des louanges. Vous êtes ou
» enflé d'orgueil, ou ravisseur du bien d'autrui, ou
» emporté de colère, ou ruiné par le jeu, ou abruti
» par l'excès du vin, ou rongé d'envie, ou infâme
» par vos impuretés, ou cruel par votre vengeance;
» et vous vous étonnez de ce que la colère de Dieu
» croît pour punir le genre humain, pendant que les
» péchés qu'il doit punir croissent de jour en jour.
» Vous vous plaignez de ce que l'ennemi vous fait
» sentir les maux de la guerre, et vous ne voyez pas
» que si vous n'aviez au dehors aucun ennemi, vous
» deviendriez bientôt vous-même votre propre en-
» nemi au milieu de la paix. » En effet, le luxe et le faste, qui dérèglent toutes les mœurs et qui confondent toutes les conditions; l'avarice, l'ambition et l'envie, qui rendent tous les hommes incompatibles, ne ruinent pas moins un peuple que la guerre même. Vous n'avez, dit le même Père (1), qu'*une impatience toujours criante et plaintive*, au lieu de *la patience forte, religieuse et tranquille* que Dieu demande à ses enfans : cessez de critiquer témérairement ce qui est au-dessus de vous, et remédiez aux maux publics par une humble correction de vos mœurs qui en sont la véritable cause. Quoi, dit

(1) *Ad Demetr.*

encore ce Père [1], « tant de coups terribles de la » main de Dieu ne vous rappellent point à la règle » et à l'innocence.... ! Dieu est tout prêt à finir nos » peines ; mais l'indignité des pécheurs l'empêche de » nous secourir.... Ce qui l'irrite le plus est de voir » que tant de châtimens ne peuvent nous convertir. » Il est donc vrai, mes très-chers Frères, que, loin de chercher des adoucissemens au jeûne du Carême, nous devrions l'augmenter à proportion de nos péchés, et des maux qu'ils attirent sur nous.

Mais Dieu daigne se contenter de ce que notre bonne volonté lui offre, dans l'impuissance de faire mieux. Les sources du commerce pour le poisson de mer nous sont fermées ; la rigueur de l'hiver nous prive des légumes ; la campagne désolée manque d'œufs ; ce qui a échappé aux ravages de la guerre devient nécessaire et presque insuffisant aux troupes innombrables qui remplissent tout le pays ; à la cherté se joint la misère. Nous cédons enfin à une si triste nécessité. L'Église, cette mère pleine de tendresse et de compassion, descend jusqu'aux derniers besoins de ses enfans. Elle ne souffre ni relâchement, ni mollesse, ni vains prétextes pour éluder la loi : mais elle a appris de son Époux que le grand-prêtre dans une pressante nécessité donna à David et aux siens *les pains consacrés, que les prêtres seuls avoient permission de manger*. Elle sait que le Seigneur, qui est *maître du sabbat* [2], ne l'est pas moins du Carême, et qu'on peut dire de l'institution de ce grand jeûne ce que le Fils de Dieu a dit de l'institution du saint repos : *Le sabbat est fait pour l'homme, et non*

[1] *Ad Demetr.* — [2] *Luc.* VI. 4, 5.

*l'homme pour le sabbat* (1). Telle est la condescendance de l'Église. Comment ne relâcheroit-elle pas un peu de sa discipline présente, elle qui, comme dit saint Augustin, juge que la paix qu'elle conserve avec les foibles la dédommage de ce qu'elle souffre certains relâchemens contre la loi? *Pacis ipsius compensatione sanaretur* (2).

C'est dans cet esprit, mes très-chers Frères, que nous permettons les choses suivantes, etc.

Nous voyons avec une sensible douleur que la plus grande partie des peuples qui n'observeront pas le Carême avec la régularité ordinaire ne pratiqueront que trop par leur misère une abstinence forcée. Leur consolation doit être de la tourner en mérite par une humble patience. « Le jeûne, dit saint » Augustin (3), nous représente la mortification uni» verselle de nos corps. » Ceux même qui ne pourront pas se retrancher l'usage de la viande, doivent se modérer dans la dispense qui leur est accordée, et ne se permettre rien de superflu dans les commodités sensibles. Enfin les peuples qui nous sont confiés peuvent voir, par les égards que nous avons pour leurs besoins, combien nous sommes éloignés d'une sévérité dure et rigoureuse. C'est ce qui doit nous préparer dans leurs cœurs une pleine confiance pour les temps plus heureux, où nous ne manquerons pas de rétablir dans son intégrité cette salutaire pénitence, que les apôtres, instruits par l'exemple de Jésus-Christ même, ont transmise de siècle en siècle jusqu'à nous.

(1) *Marc.* II. 27. — (2) *Ep.* CLXXXV, *ad Bonif.* n. 44 : t. II, p. 660. — (3) *De perf. Justit. hom.* cap. VIII, n. 18 : tom. X, pag. 174.

Il faut que les riches entrent dans les sentimens de l'Église en faveur des pauvres, afin que la charité gagne en cette occasion ce que la pénitence semble perdre. Ainsi tous ceux qui useront de la présente dispense, et qui peuvent donner trois sous en aumône, les donneront.

Nous exhortons tous ceux qui peuvent donner plus abondamment, à faire pour leur salut éternel une partie de ce qu'ils font tous les jours pour le faste du siècle. Nous désirons que ces aumônes soient mises entre les mains de la trésorière de l'assemblée de la Charité dans les villes où on a établi de telles assemblées pour les pauvres malades, afin qu'elles soient distribuées de concert avec les pasteurs, et que dans tous les autres lieux chacun donne son aumône au pasteur pour le même usage. Donné à Cambrai, le 3 février 1709.

## XIV.

## MANDEMENT POUR DES PRIÈRES PUPLIQUES,

### SUR LA STÉRILITÉ.

### 1709.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Nous apprenons, mes très-chers Frères, avec une sensible douleur, qu'on doit craindre une grande stérilité. La terre paroît comme morte : elle ne promet ni fruits ni moisson, et le printemps même ne la ranime point. D'où viennent ces malheurs ? Les hommes n'ouvriront-ils jamais les yeux ? ne sentiront-ils jamais la main qui les frappe ? Ils ont oublié Dieu, ils se sont oubliés eux-mêmes. Ils ont contraint, pour ainsi dire, leur Père céleste à les oublier. Hélas ! voici la neuvième année où l'on voit couler des ruisseaux de sang dans toute la chrétienté ! Mais les hommes sont punis, sans être corrigés. Si nous n'apaisons au plus tôt la juste colère de Dieu, au glaive vengeur se joindra la faim, plus cruelle que le glaive même.

Dieu, dit le Psalmiste (1), *a appelé la faim sur la terre;* aussitôt elle accourt, *et tout appui du pain est brisé. Voilà,* dit Isaïe (2), *le Seigneur dominateur des armées qui ôtera de Jérusalem et de Juda.....*

(1) *Ps.* CIV. 16. — (2) *Is.* III. 1.

*toute force du pain. Les enfans*, dit Jérémie (1), *ont demandé où est le pain......, en rendant le dernier soupir dans le sein de leurs mères...... La langue de l'enfant à la mamelle se dessèche de soif dans sa bouche. Les petits ont demandé du pain, et personne ne leur en rompt. Ceux qui vivoient dans la volupté, tombent en défaillance au milieu des chemins. Ceux qui se nourrissoient avec délicatesse, se jettent avec avidité sur l'ordure..... Ceux que le glaive abat sont moins à plaindre que ceux qui périssent de faim; car ceux-ci sont desséchés et consumés par la stérilité de la terre.*

« La faim et la soif, dit saint Augustin (2), sont de » véritables douleurs, qui nous brûlent, et qui nous » consument comme la fièvre, à moins que le remède » des alimens ne vienne nous secourir. Mais comme » ce remède est tout prêt, ô mon Dieu, à nous sou- » lager par la libéralité de vos dons, et comme le » ciel, la terre et l'eau nous servent dans notre in- » firmité, les hommes donnent à cette calamité le » nom de délices. » Non, il n'y a que la main de Dieu qui retarde chaque jour par ses dons la défaillance prochaine du genre humain. *Les montagnes*, dit le Psalmiste (3), *se sont élevées, et les campagnes sont descendues en la place que Dieu leur a marquée..... C'est lui qui fait couler les torrens dans les vallons au pied des montagnes pour désaltérer tous les animaux...... O Dieu, la terre est rassasiée du fruit de vos mains. Elle produit ses herbages pour les animaux qui sont au service de l'homme. La terre*

(1) *Thren.* II. 12; et IV. 4, 5, 9. — (2) *Conf.* lib. X, cap. XXXI, n. 43 : tom. I, pag. 185. — (3) *Ps.* CIII.

*est*

*est pleine de vos biens. Tout est dans l'attente de la nourriture que vous distribuez à chacun en son temps. Dès que vous donnez, ils recueillent. Ouvrez-vous votre main, tout est comblé de biens. Mais détournez-vous votre face, ils sont dans le trouble. Refusez-vous l'esprit de vie, ils tombent en défaillance, et rentrent dans la poussière.* Pendant que les hommes s'enivrent de vaines espérances, il ne faut qu'une gelée après une fonte de neige, ou qu'un brouillard, suivi d'un rayon de soleil, pour confondre tous leurs projets. Aussitôt *le ciel devient d'airain au-dessus de leurs têtes, et la terre qui les porte est de fer pour eux* (1).

Que reste-t-il donc, sinon d'apaiser Dieu? Sa main est déjà levée sur nous : mais nous savons que dix justes suffisent pour sauver un peuple innombrable ; *non delebo propter decem* (2). O peuples consternés, écoutez ces douces et fortes paroles : *Voyez,* dit Dieu à ses enfans (3), *où est-ce que vous n'avez pas commis des abominations....? C'est ce qui a empêché la pluie d'engraisser vos champs.... O enfans, revenez en vous tournant vers moi, et je vous guérirai après vos égaremens..... O Israel....., tes voies et tes pensées ont attiré sur toi tous ces maux. C'est ta malice qui se tourne en amertume, et qui blesse ton cœur.... Mon peuple insensé ne m'a point connu. Mes enfans sont sans sagesse et sans cœur. Ils ne sont sages que pour faire le mal, et ne savent pas faire le bien...... J'ai rassasié vos enfans, et ils ont commis des crimes infâmes.... Quoi donc? est-ce que je ne visiterai point leurs péchés, et que je ne me vengerai point de ces peuples.....? Jusques à quand*

(1) *Deut.* XXVIII. 23. — (2) *Gen.* XXVIII. 32. — (3) *Jerem.* III-XII.

*la terre sera-t-elle en deuil, et l'herbe de ses champ sera-t-elle desséchée par la malice des peuples q l'habitent.....? Ils ont semé du blé, et ils ont moi sonné des épines. Ils ont acquis des héritages, ils n'en jouiront pas. Soyez confondus par les fru mêmes de vos terres..... Mais après que je les aur arrachés, je changerai mon cœur pour eux, j'en au pitié, et je rétablirai chacun d'eux dans la jouissa de son héritage.*

Telles sont nos espérances pour vous, mes tr chers Frères; celui qui menace craint de frapper. ne nous montre les maux qu'il prépare, qu'afin q nous les détournions de dessus nos têtes. La terr qui refuse ses biens aux peuples ingrats et impé tens, germera en faveur des peuples humiliés e convertis. Qu'est-ce qu'un cœur contrit ne peut pa sur celui de Dieu? Que si sa justice vouloit no éprouver par de plus longues peines, au moins no aurions la consolation de souffrir, avec amour e confiance, ce que les impies souffriroient avec révolte et désespoir. Quelle différence entre ceux que le Père châtie comme ses enfans bien-aimés et qui porten la croix avec Jésus-Christ pour régner bientôt ave lui, et les ennemis qui sont punis sans consolatio et sans espérance. Après tout, si vous êtes détaché du monde et si vous vivez de la foi, que pouvez-vo perdre, si ce n'est une vie qui n'est qu'une mort con tinuelle pour passer à la vie véritable? De quoi pou vez-vous manquer pendant que Dieu ne vous man quera point? Vos maux seront-ils sans consolation pendant que vous porterez au dedans de vous le véri table consolateur? Les hommes, dit saint Augustin[1]

(1) *De Civ. Dei.* lib. I, cap. X, n. 2: tom. VII, pag. 11.

ne peuvent être dépouillés sur la terre que des faux biens, dont ils n'auront pas fait le sacrifice à Dieu. *Hoc enim potuit in terra perire, quod piguit inde transferre*. Pour tout le reste, ils se dédommagent d'une légère perte, par un profit immense et éternel. *Magnis sunt lucris levia damna solati* (1). En quelque extrémité de misère où ils puissent être réduits, seront-ils jamais dans un état où ils ne trouvent plus leur Dieu ? *Hoc sanè miserrimum est, si aliquò duci potuerunt, ubi Deum suum non invenerunt* (2)? Croit-on que Dieu cessera d'être père ? Croit-on que celui qui prépare à ses enfans le royaume du ciel, leur refusera le pain quotidien sur la terre, quand ils seront pénitens, soumis, sobres, et laborieux ? *O cieux, louez le Seigneur; ô terre, réjouissez-vous; ô montagnes, chantez de joie! Le Seigneur console son peuple, et il aura pitié de ses pauvres. Sion a dit : Le Seigneur m'a abandonnée, et il ne se souvient plus de moi. Quoi! est-ce qu'une mère peut oublier son enfant, et n'avoir aucune pitié de celui qu'elle a porté dans ses entrailles? et quand même elle l'oublieroit, pour moi, je ne vous oublierai jamais* (3). C'est ainsi, mes très-chers Frères, que parle *le Père de miséricorde et le Dieu de toute consolation*. Ne doutons jamais de sa providence. C'est de nous, et non de lui, qu'il faut se défier. Nous rendrons la terre fertile, quand nous cultiverons dans nos cœurs les vertus, et que nous en arracherons tous les vices.

C'est dans un besoin si pressant que nous ordonnons, etc. Donné à Cambrai, le 20 avril 1709.

(1) *De Civ. Dei.* lib. I, cap. X, n. 2 : tom. VII, pag. 11. — (2) Ibid. cap. XIV : pag. 14. — (3) *Is.* XLIX. 13, 14, 15.

## XV.

## MANDEMENT POUR DES PRIÈRES.

## 1709.

François etc. A tous les fidèles de notre diocèse qui sont sous la domination du Roi, salut et bénédiction.

Nous avions espéré, mes très-chers Frères, que Dieu s'apaiseroit enfin, et qu'il laisseroit respirer son peuple. Mais sa main est encore levée pour nous frapper. Il est juste que nous souffrions encore, puisqu'on ne cesse point de pécher. Le mensonge et la fraude sont encore sur les lèvres et dans le cœur de presque tous les hommes. La misère, loin de les détacher des faux biens, irrite de plus en plus leur avarice; le faste et le luxe croissent avec la pauvreté. La délicatesse et la volupté la plus raffinée n'ont point de honte de paroître avec la famine; on ne voit que la bassesse la plus honteuse, et que l'orgueil le plus insolent. L'Église n'est plus écoutée. Chacun se croit soi-même, au lieu de la croire avec une humble docilité. Les hommes sont écrasés, et ils ne furent jamais moins convertis. Faut-il donc s'étonner si Dieu ne s'apaise point? Il se sert des hommes dans les combats pour les punir les uns par les autres de leurs propres mains. Le ravage des provinces, les batailles sanglantes, le renversement des empires, sont le jugement de Dieu sur les peuples

coupables, qu'il fait exécuter par les coupables mêmes. Ceux qui pensent le moins à Dieu sont dans sa main, sans l'apercevoir, les instrumens de ses vengeances. Ils s'imaginent exécuter leurs vains projets, et ils ne font que suivre aveuglément une volonté supérieure. « Dieu, dit saint Augustin (1), » opère dans les cœurs même des méchans tout ce qu'il » lui plaît..... Le Tout-Puissant produit au dedans » des hommes le mouvement même de leurs volon- » tés, pour faire par eux ce qu'il veut qu'ils fassent. » Il envoie à son choix dans les plus puissantes armées ou le courage et la victoire, ou la peur et la fuite. Les hommes combattent, mais c'est lui qui décide. C'est lui qui donne ou l'esprit de sagesse et de force, ou celui d'ivresse et de vertige. *Les nations*, dit le Roi prophète (2), *ont été troublées, et les royaumes ont penché vers leur ruine. Dieu a fait entendre sa voix. La terre a été ébranlée : mais le Seigneur des armées est avec nous. Le Dieu de Jacob nous soutient. Venez, et voyez les œuvres du Seigneur, et les prodiges qu'il fait sur la terre : il fait cesser la guerre jusqu'aux extrémités du pays ; il brise l'arc, il rompt les armes, il fond les boucliers.* Ecoutez encore le Saint-Esprit (3) : *Dieu dessèche les racines des nations superbes, et il en plante d'autres qui sont humbles.* Cessons donc de chercher dans les hommes les véritables causes de ce qui leur arrive ; remontons plus haut. Leur sagesse et leur puissance ne sont qu'empruntées. Dieu commande aux passions, comme aux vents et aux tempêtes. *Tu vien-*

(1) *De Grat. et lib. Arb.* cap. XXI, n. 42 : tom. X, pag. 740. — (2) *Psal.* XLV. 9. — (3) *Eccli.* X. 18.

*dras*, dit-il à la mer (1), *jusqu'ici; tu n'iras pas plus loin, et tu briseras ici l'orgueil de tes flots.* Ou, si nous voulons rentrer en nous-mêmes, ne cherchons que dans nos péchés les sources de nos malheurs. Effaçons l'iniquité par la pénitence, et tous nos maux disparoîtront. Prévenons Dieu, humilions-nous, et il ne nous humiliera point. Mettons notre confiance, non dans nos armes, mais dans nos prières. Aimons Dieu en sorte qu'il nous aime, et nous n'aurons plus d'ennemis. *La douleur,* dit-il (2), *et le gémissement s'enfuiront. C'est moi, c'est moi qui vous consolerai. Eh! qui êtes-vous pour craindre quelque chose d'un homme mortel, du fils d'un homme, qui sèche comme l'herbe des champs? Vous avez oublié le Seigneur votre créateur, qui a tendu les cieux, et qui a fondé la terre. Vous avez craint sans cesse à la vue de la colère de celui qui vous accabloit, et qui se préparoit à vous perdre. Et maintenant qu'est-elle devenue cette colère....? Dieu ne vous exterminera point, et son pain ne vous manquera pas.* Craignons Dieu, et nous serons délivrés de toute autre crainte.... *Le Seigneur,* disoit un saint roi (3), *est mon salut; qui craindrai-je? Le Seigneur protége ma vie; qui m'intimidera? Pendant que mes ennemis m'environnent pour me nuire et pour me dévorer, ceux mêmes qui viennent pour m'accabler s'affoiblissent et tombent. Si les ennemis ont leur camp autour de moi, mon cœur ne craindra rien; et si le combat commence, alors j'espérerai.*

C'est avec cette humble confiance, mes très-chers Frères, que nous devons demander à Dieu qu'il bé-

(1) *Job.* XXXVIII. 11. — (2) *Is.* LI. 11. — (3) *Ps.* XXVI. 1.

nisse les armes du Roi. Il est moins jaloux de sa gloire et de ses conquêtes, que du soulagement de ses peuples. Prier pour le succès de ses désirs dans cette guerre, c'est prier pour une heureuse et constante paix. Demandons pour lui, comme il fut demandé pour David, *que la paix vienne de Dieu sur lui, sur sa postérité, sur sa maison, et sur son trône à jamais*. Demandons que, comme Salomon (1), il soit *environné de paix*. Qu'il dise comme Ezéchias : *Que la paix et la vérité règnent en mes jours* (2). Que Dieu dise pour lui avec complaisance : *Je donnerai en Israel la paix et la tranquillité pendant tous ses jours* (3). Demandons que *Jérusalem loue le Seigneur*, parce qu'il *affermira ses portes*, qu'il *bénira les enfans nourris dans son sein*, que la paix sera comme la garde de ses frontières, et qu'elle sera *rassasiée des fruits de la terre* (4). Mais en demandant le soulagement des peuples, demandons aussi leur conversion. Demandons encore plus ardemment la fin de nos péchés que celle de nos peines. La paix qui ne serviroit qu'à nous amollir, qu'à nous enivrer d'orgueil, qu'à nous faire oublier Dieu, seroit un don funeste.

A ces causes, nous ordonnons, etc. Donné à Cambrai, le 18 juin 1709.

(1) *III Reg.* II. 33. — (2) *IV Reg.* XX. 19. — (3) *I Paralip.* XXII. 9 — (4) *Ps.* CXLVII.

## XVI.

## MANDEMENT POUR LE CARÊME DE L'ANNÉE 1710.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Il faudroit sans doute, mes très-chers Frères, renouveler en nos jours la plus rigoureuse discipline de l'ancienne Église sur le Carême, pour la proportionner aux péchés des peuples. Toute chair a corrompu sa voie, ceux qu'on nomme Chrétiens semblent n'en porter le nom que pour l'avilir : l'esprit qui devroit réprimer les passions ne sert qu'à les flatter; on joint un orgueil de démon à la sensualité des bêtes; le faste croît avec la misère. L'un, malgré sa basse condition, dépense à proportion de ses biens mal acquis. L'autre, enivré de sa condition, dépense, non son propre bien, mais celui d'autrui qu'il emprunte. Tous vivent d'injustice; tous veulent paroître ce qu'ils ne sont pas. Le commerce est plein de fraude, les procès de chicanes, la conversation de médisances et de moqueries. Les hommes ne disent vrai que quand il n'y a ni commodité ni vanité à mentir. La socitété cache sous une politesse flatteuse une jalousie, une envie et une critique envenimée. Les hommes ne peuvent ni se passer les uns des autres, ni se supporter. Les riches ne comptent pour rien les pauvres, quoiqu'ils soient hommes autant qu'eux. Les pauvres semblent avoir oublié qu'ils

sont hommes autant que les riches. Ils se dégradent et ne cherchent que la vie animale ; encore n'ont-ils pas le courage de la chercher, tant ils sont lâches et paresseux. Ils aiment mieux devoir leur nourriture à la mendicité ou au larcin, qu'à un travail honnête. Ils ne travaillent qu'à demi pendant six jours de la semaine ; et le septième, que Dieu réserve au saint repos pour son culte, ils font un travail que Dieu ne peut bénir, et qui n'est digne de leur rapporter que des ronces et des épines. Le jour du Seigneur est devenu celui du démon ; c'est celui qu'on réserve au péché et au scandale. On n'a point de honte d'y préférer le cabaret à la maison de Dieu, les chansons impudiques aux cantiques sacrés, et les excès les plus brutaux à la pure joie de se nourrir du pain des anges. L'ignorance résiste à toute instruction. Un pasteur dénonce-t-il aux peuples la vengeance divine prête à éclater sur leurs têtes ? *Sa parole ne leur semble qu'un jeu : et visus est eis quasi ludens loqui* (1). Pendant l'illusion de la vie la religion n'est pour eux qu'une belle cérémonie, qu'un grand spectacle : à la mort elle devient tout-à-coup, et trop tard, un objet affreux. Il semble que voici le temps réservé au feu vengeur pour la fin des siècles. Dieu cherche *dix justes*, en faveur desquels il puisse épargner toute la multitude innombrable. Oui, dix justes lui suffiroient pour pardonner à tous, et ces dix justes lui manquent pour arrêter son bras. Faut-il donc s'étonner s'il frappe ces grands coups, qui brisent les nations superbes ? C'est lui qui envoie le glaive pour l'enivrer de sang ; au glaive se

(1) *Genes.* XIX. 14.

joint la famine, à la famine se joint la maladie, qui devient contagieuse. *Que mes yeux*, dit Jérémie (1), *pleurent nuit et jour, et que ma douleur ne se taise point, car la fille de mon peuple est écrasée et couverte d'une horrible plaie. Si je vais dans la campagne, voilà les cadavres des hommes tués; si je rentre dans la ville, voilà les vivans exténués par la faim. Le prophète et le prêtre s'en sont enfuis en terre inconnue. O Dieu, est-ce que vous avez rejeté sans retour votre peuple? Votre ame a-t-elle abandonné Sion avec horreur? Pourquoi donc nous frappez-vous encore*, après dix ans de tribulation qui ont abattu la chrétienté? *N'y a-t-il plus de santé pour nous? Nous avons attendu la paix, et aucun bien n'arrive; nous avons espéré le temps de la guérison, et voici le trouble.* Ce n'est ni dans le conseil des sages, ni dans la force des courageux guerriers que les nations doivent mettre leur confiance; c'est le Seigneur seul qu'il faut désarmer. C'est dans le cilice et sur la cendre qu'il faut lui demander la paix. Que chacun frappe sa poitrine plutôt que l'ennemi. C'est en nous réconciliant avec Dieu, que nous réconcilierons toutes les nations entre elles. L'Europe entière devroit être, comme Ninive, dans la prière, dans les jeûnes, et dans les larmes pour apaiser Dieu.

Mais la juste main qui nous frappe nous a ôté jusqu'aux moyens d'observer religieusement les lois de la pénitence. La terre, pour venger Dieu, refuse aux hommes pécheurs ses fruits dont ils sont indignes de se nourrir. A peine les peuples trouveront-

(1) *Jer.* XIV. 16 et seq.

ils pendant ce Carême de quoi soutenir leur vie languissante, en ramassant sans distinction tous les alimens gras et maigres qu'ils pourront trouver. Le prix le plus modique des alimens est devenu une cherté pour les familles épuisées. Dans cette déplorable extrémité la misère de notre pays ne nous répond que trop de l'abstinence et du jeûne forcé des peuples. Heureux, s'ils tournent par amour en pénitence volontaire cette dure et accablante nécessité! Heureux, si la même main qui les afflige, les console, et essuie leurs larmes! « Tout ce que l'homme souffre ici-bas, » dit saint Augustin [1], s'il sert à le convertir, n'est » qu'une correction salutaire...... C'est une épreuve » plutôt qu'une condamnation...... C'est moins le » signe de la colère, que de la miséricorde de Dieu... » Eh! quel seroit l'exercice de notre patience, si nous » n'avions pas des maux à souffrir! Pourquoi donc » refuser à souffrir en ce monde? Est-ce que nous » craignons d'y être perfectionnés par la croix? »

Il est juste néanmoins d'avoir égard à ce pressant besoin des peuples. C'est ce qui nous fait encore retarder le rétablissement de la discipline du Carême, et qui nous réduit à permettre les choses suivantes, etc. Donné à Cambrai, le 24 février 1710.

[1] *De Urb. excid.* cap. VII et VIII : tom. VI, pag. 627, 628.

## XVII.

## MANDEMENT POUR DES PRIÈRES.

## 1710.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse qui sont sous la domination du Roi, salut et bénédiction.

Dieu, *terrible dans ses conseils sur les enfans des hommes*, n'est point apaisé, mes très-chers Frères. La maladie se joint à la famine et au glaive pour nous punir. *Ceux qui ravagent le pays*, dit Jérémie (1), *couvrent nos campagnes désertes. Le glaive du Seigneur dévore tout d'un bout à l'autre, et nulle chair n'est en repos.* Écoutez encore le Seigneur; voici ses paroles, ô mon peuple. *Si vous dites : Pourquoi tant de maux viennent-ils sur moi? C'est pour la multitude de vos péchés..... Voilà ton sort, voilà ton partage, selon ta mesure, parce que tu m'as oublié, et que tu as mis ta confiance dans le mensonge.... Malheur à toi, Jérusalem! Est-ce que tu ne seras point purifiée après tant d'épreuves? Jusques à quand faudra-t-il encore que je te frappe* (2)?

Comme toutes les nations ont péché, toutes boivent dans le calice de la colère du Seigneur; aussitôt elles se tournent les unes contre les autres, et s'entre-déchirent pour venger Dieu de leurs iniquités communes. Nous avons espéré la paix, et elle semble

(1) *Jer.* XII. 12. — (2) Ibid. XIII. 22 et seq.

s'enfuir devant nous. Le monde ne peut nous la donner, et nous ne paroissons point encore dignes de la faire descendre du ciel sur nous. Nous disons en vain à Dieu : *Dissipez les* conseils des *nations qui veulent la guerre : Dissipa gentes quæ bella volunt* (1). En vain nous lui rappelons ces aimables paroles : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (2). Il a *mis entre lui et nous un nuage, afin que notre prière ne passe point* (3). Les momens qu'il tient en sa puissance ne sont pas venus. Nous ne le voyons point encore *chassant la guerre jusqu'aux extrémités du monde, brisant l'arc, rompant les armes, et fondant les boucliers* (4). Quand sera-ce que le maître des cœurs guérira les jalousies et les défiances des princes et des peuples, pour préparer au monde cette *beauté de la paix*, ces *tabernacles où habite la confiance*, cette *paix opulente* (5), qui est une image de la félicité céleste ? Quand est-ce que Dieu fera entendre ces paroles de consolation à son héritage ? *J'établirai la paix pour vous visiter, et la justice pour présider au milieu de vous. La voix de l'iniquité ne se fera plus entendre dans votre terre. Le ravage et la ruine disparoîtront de vos frontières. Le salut gardera vos murs, et ma louange défendra vos portes..... Le Seigneur sera lui-même votre jour éternel, t votre Dieu sera votre gloire.... Les temps de votre deuil seront écoulés..... Le moindre homme sera comme mille, et le petit enfant comme la plus forte nation. C'est moi, c'est le Seigneur, qui ferai*

(1) *Psal.* LXVII. 34. — (2) *Luc.* II. 14. — (3) *Thren.* III. 44. — (4) *Psal.* XLV. 9, 10. — (5) *Is.* XXXII. 18.

## XVIII.

## MANDEMENT POUR LE CARÊME DE L'ANNÉE 1711.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

L'Eglise gémit, mes très-chers Frères, de ce qu'elle ne peut parvenir ni à nourrir suffisamment les pauvres, ni à modérer les riches dans leur nourriture. Les uns périssent faute du nécessaire, et les autres se détruisent eux-mêmes par un usage avide du superflu. *La nature*, comme dit saint Augustin, *se suffit à elle-même*. La terre, cultivée par des hommes sobres et laborieux, produiroit assez d'alimens pour nourrir sans peine tout le genre humain. La Providence ne manque à personne, mais l'homme se manque à soi-même. Rendez tous les hommes tempérans, modérés, ennemis du faste et de la mollesse, humains et charitables, vous les ferez tous riches sans leur rien donner; vous changerez en un moment cette vallée de larmes en une espèce de paradis terrestre.

C'est pour donner au monde un essai de cet heureux état, que l'Eglise veut que les riches *imitent les pauvres pour leur nourriture*, au moins *pendant les jours d'humilité. In diebus humilitatis*, dit saint Augustin (1), *quando pauperum victus omnibus imitandus est*. Telle étoit l'idée du jeûne et de l'abstinence dans ces beaux jours, où la religion étoit encore écoutée et crue par la multitude docile; l'Eglise

(1) *Serm.* CCX, *in Quadrag.* VI, n. 11 : tom. V, pag. 932.

vouloit

vouloit enrichir les pauvres, en appauvrissant les riches pendant le Carême. Elle vouloit changer en pain, pour ceux que la faim consume, les mets qui corrompent les mœurs, qui altèrent la santé, et qui abrégent la vie des autres. « Que Jésus-Christ qui » souffre la faim en la personne de votre frère, disoit » saint Augustin (1), se nourrisse de ce que le Chré- » tien, qui jeûne, retranche sur sa nourriture, et » que la pénitence volontaire du riche fasse le soula- » gement du pauvre. »

Cette discipline est aussi ancienne que sainte, mes très-chers Frères. Moïse et le prophète Elie, par leur jeûne de quarante jours, annoncèrent de loin celui de Jésus-Christ, dont il n'étoit qu'une figure. C'est par le jeûne dans le désert que le Sauveur, notre modèle, se prépara à vaincre *toute tentation*. *Le corps entier de Jésus-Christ répandu dans tout l'univers*, dit saint Augustin (2), *c'est-à-dire toute l'Église*, épouse qui suit pas à pas l'Époux, a observé ce jeûne depuis les apôtres jusqu'à notre temps. Voilà le précieux héritage de pénitence que nous avons reçu des saints de tous les siècles. Tous les péchés sont entrés dans le monde par l'intempérance. C'est l'abstinence qui y ramène toutes les vertus. Elle facilite le recueillement et la prière ; elle accoutume l'homme à la pauvreté et au détachement ; elle dompte la chair rebelle ; elle nous détrompe des nécessités imaginaires, et nous en délivre. Elle met dans les mains de la charité tout ce qu'elle épargne. Comme l'amour-propre prend tout, et craint de

(1) *Serm.* CCX, *in Quadrag.* VI, n. 12 : tom. V, pag. 932. — (2) Ibid, n. 8 : pag. 930.

donner, l'amour de Dieu ne craint que de prendre et s'écrie : *On est plus heureux de donner que de recevoir* (1). L'opulence des impies est toujours pauvre, avide, insatiable, et même *mendiante : Non sunt ergo illæ divitiæ, sed mendicitas, quia quantò magis abundant, tantò crescit et inopia* (2). Au contraire, la pauvreté des enfans de Dieu est noble et simple, sobre et frugale ; elle jeûne de tout pour soi, afin d'être riche, libérale et inépuisable pour nourrir le prochain.

Mais hélas! qu'est devenue cette sobriété? Nous ne voyons plus qu'une intempérance toujours necessiteuse. Les pauvres se plaignent de ce qu'ils n'ont pas de quoi observer l'abstinence commandée, et ils trouvent néanmoins, jusque dans leur misère, de quoi violer les règles de la sobriété par les excès les plus honteux. Les riches tournent sans pudeur la pénitence en volupté, et le Carême en raffinement pour la table. Les pécheurs nous allèguent pendant le Carême les infirmités qui les mettent dans l'impuissance d'observer cette loi pour leur salut, eux qui pendant les jours de scandale ont montré tant de ressources de santé pour pécher et pour se perdre. Le Carême, presque anéanti par les relâchemens qu'on y a introduits, est néanmoins encore un joug insupportable à la délicatesse et à la sensualité inouie de notre siècle. Ceux qui affectent le plus de hauteur et de force d'esprit sont les plus foibles et les moins courageux contre les passions grossières de la chair. Ils ne veulent point se soumettre à Dieu ; mais ils sont esclaves de leur goût, et ils n'ont point de honte

(1) *Act.* xx. 35. — (2) S. Aug. *in Psal.* cxxii, n. 11 : tom. iv, pag. 1402.

de se faire *un dieu de leur ventre : quorum deus venter est*, dit l'Apôtre (1). Jamais les hommes n'ont eu un si pressant besoin de pénitence qu'en nos jours. L'iniquité abonde, la charité est refroidie. A peine peut-on croire que le Fils de l'homme, revenant pour juger le monde, trouvera quelque reste de foi sur la terre. Les hommes manquent autant à eux-mêmes qu'à Dieu. Leur vie n'est pas moins indigne de leur raison que de leur foi. Le faste et l'ambition rendent les riches inhumains et sans pitié. La misère et le désespoir réduisent les pauvres au larcin et à l'infamie. Nul bien ne peut plus suffire aux riches, sans emprunter des pauvres artisans. Le luxe ne se soutient qu'aux dépens de la veuve et de l'orphelin. Les fausses commodités qu'on a inventées contre la simplicité de nos pères, incommodent ceux mêmes qui ne peuvent plus s'en passer, et ruinent toutes les familles. Le commerce ne roule plus que sur la fraude. La société est pleine de soupçons, de critique envenimée, de moquerie cruelle, de jalousie, de médisance déguisée et de trahison. Plus les besoins croissent, plus on voit croître avec eux l'avidité, l'envie et l'art de nuire pour exclure ses concurrens.

Mais voici une autre espèce de maux réservée à ces derniers temps. La multitude ne sait rien, et décide de tout. Elle refuse de croire l'Église, et n'a point de honte de se croire elle-même. Au dehors, nos frères séparés de nous tombent dans une tolérance inconnue à toute la sainte antiquité, qui est une indifférence de religion, et qui aboutit à une irreligion véritable. Au dedans, les novateurs, qui veulent paroî-

(1) *Philip.* III. 19.

tre catholiques, ne demeurent unis à l'Église que pour éluder ses décrets, et pour l'entraîner dans leurs préjugés.

Faut-il donc s'étonner si Dieu irrité frappe d'un seul coup toutes les nations chrétiennes, et s'il permet dans sa colère qu'elles s'entre-déchirent depuis plus de dix ans? L'Europe entière, pour venger Dieu, se détruit de ses propre mains; elle se consume par toutes sortes de misères, elle verse de tous côtés le sang humain; et ce sont les Chrétiens qui donnent cet horrible spectacle aux nations infidèles.

« C'est dans cette nuit si périlleuse et si remplie de » tentations, comme parle saint Augustin, qu'il faut » jeûner. » Voici un temps où il nous faudroit des prophètes envoyés miraculeusement pour nous dénoncer les châtimens pendans sur nos têtes. Nous devrions renouveler le grand jeûne de Ninive, pendant lequel tous les hommes *dans le cilice et sur la cendre* (1) se privoient même du pain et de l'eau, pour détourner la vengeance du ciel prête à éclater.

Mais qu'est-ce que nous voyons encore? La main de Dieu appesantie sur les peuples leur ôte jusqu'aux moyens de faire une pénitence régulière. Ceux que la misère réduit à un jeûne forcé n'ont pas de quoi garder l'abstinence. La rareté, la cherté des alimens maigres, la misère qui met les peuples dans l'impuissance de les acheter, les ravages soufferts qui ont affamé les villes, en désolant toutes les campages, et qui vont recommencer sur cette frontière, tout nous réduit à souffrir le relâchement dans cet extrême besoin de rigueur. Une si triste situation nous

(1) *Jon.* III.

fait perdre pour cette année l'espérance de rétablir la discipline du Carême. Trop heureux si nous pouvons au moins avant mourir voir des jours de consolation pour les enfans de Dieu, où cette sainte loi refleurisse.

C'est sur ces raisons qu'après avoir consulté les personnes les plus sages, les plus pieuses, et les plus expérimentées sur l'état des lieux, nous avons réglé les choses suivantes, etc. Donné à Cambrai, le 9 février 1711.

## XIX.

## MANDEMENT POUR DES PRIÈRES.

### 1711.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse qui sont sous la domination du Roi, salut et bénédiction.

Il y a déjà plus de dix ans, mes très-chers Frères, que nous soupirons en vain après une heureuse paix. Elle s'enfuit toujours, pour ainsi dire, devant nous, et elle échappe à nos désirs les plus empressés. Il semble que nous soyons au temps marqué par ces terribles paroles : *Il lui fut donné d'enlever la paix de la terre, afin qu'ils s'entre-tuent* (1). Hélas! où la trouvera-t-on cette paix que le monde ne peut donner? Elle n'habite plus en aucune terre connue. La guerre est comme une flamme que le vent pousse rapidement de peuple en peuple jusqu'aux extrémités de l'Europe, et l'Asie même va s'en ressentir.

*Approchez, nations*, dit le Dieu des armées (2), *écoutez. O peuples, soyez attentifs; que la terre avec tout ce qu'elle contient, que l'univers avec tout ce qu'il produit, m'écoute; car l'indignation du Seigneur est sur tous les peuples, et sa fureur sur tant d'hommes armés.... Mon glaive*, qui pend du ciel sur la terre, *est enivré de sang; voilà qu'il va descendre sur l'Idumée.*

(1) *Apoc.* VI. 4. — (2) *Isai.* XXXIV. 1 et seq.

Les hommes sont étonnés des maux qu'ils souffrent, et ils ne voient pas que ces maux sont l'ouvrage de leurs propres mains. Ils n'ont point à craindre d'autres ennemis qu'eux-mêmes, ou pour mieux dire que leurs péchés. Quoi! ils se flattent jusqu'à espérer de se rendre heureux par les dons de Dieu, loin de lui, et malgré lui-même! Quoi! ils veulent obtenir de lui la paix pour violer sa loi plus impunément, et pour triompher avec plus de scandale dans l'ingratitude! Quel esprit de vertige! Dieu se doit à lui-même de les frapper et de les confondre.

*Voici*, dit Jérémie (1), *comment le Seigneur parle : Est-ce que celui qui est tombé ne se relèvera point, et que celui qui est égaré ne reviendra jamais? Pourquoi donc ce peuple est-il loin de moi, au milieu même de Jérusalem, par un égarement contentieux? Ils ont couru après le mensonge, et ne veulent point revenir. J'ai été attentif; j'ai prêté l'oreille : aucun d'eux ne dit ce qui est bon; aucun ne se repent de son péché en disant : Qu'ai-je fait? Tous courent selon leurs passions, comme des chevaux poussés avec violence dans le combat.... Mon peuple n'a point connu le jugement du Seigneur.* Il n'a point senti la juste et puissante main qui le frappe par miséricorde. *Pourquoi dites-vous : Nous sommes sages, et la loi de Dieu est au milieu de nous? La main trompeuse de vos écrivains a véritablement écrit le mensonge... Depuis le plus petit jusques au plus grand tous suivent l'avarice. Depuis le prophète jusques au prêtre tous sont coupables de mensonge.*

Ils se vantoient de *guérir les plaies de la fille de*

(1) *Jerem.* VIII et seq.

*mon peuple, et cette guérison s'est tournée en ignominie. Ils ont dit : Paix, paix ; et la paix ne venoit point. Ces peuples idolâtres* d'eux-mêmes *sont confondus, ou plutôt ils sont sans confusion, et ils ne savent pas même rougir* de ce qui devroit les humilier.... *Taisons-nous; car c'est le Seigneur notre Dieu qui nous fait taire, et qui nous présente à boire une eau pleine de fiel, parce que nous avons péché. Nous avons attendu la paix, et il n'est venu aucun bien. Nous avons cru que c'étoit le temps de la guérison, et voilà l'épouvante.*

En vain les princes sages, pieux et modérés veulent acheter chèrement la paix et épargner le sang humain. En vain les peuples de l'Europe entière, épuisés, accablés, déchirés les uns par les autres, cherchent à respirer. En vain les sages étudient tous les tempéramens convenables pour guérir les défiances et pour concilier les divers intérêts. La paix est refusée d'en-haut aux hommes, qui en sont encore indignes. C'est au ciel qu'elle se doit faire; c'est le ciel irrité qui en exclut la terre coupable.

Depuis que les hommes murmurent contre les maux innombrables que la guerre traîne après elle, en sont-ils moins fastueux dans leur dépense? Y voit-on moins de mollesse et de vanité? Sont-ils moins jaloux, moins envieux, moins cruels dans leurs moqueries? Sont-ils plus sincères dans leurs discours, plus justes dans leur conduite, plus sages et plus sobres dans leurs mœurs? L'expérience de leurs propres maux les rend-elle moins durs pour ceux d'autrui? Sont-ils moins attachés à cette vie courte, fragile et misérable? Se tournent-ils avec plus de

confiance vers Dieu pour désirer son royaume éternel? On demande la paix, est-ce pour essuyer les larmes de la veuve et de l'orphelin? Est-ce pour faire refleurir les lois et la piété? Est-ce pour faire tarir tant de ruisseaux de sang? Est-ce pour donner un peu de pain à tant d'hommes qu'on voit périr par une misère plus meurtrière que le glaive même? Non, c'est pour s'enivrer et pour s'empoisonner plus librement soi-même de mollesse et d'orgueil; c'est pour oublier Dieu, et pour faire de soi-même sa propre divinité dans une plus libre jouissance de tous les faux biens.

En ce temps, où la main de Dieu est appesantie sur tant de nations, il faudroit travailler tous ensemble à une réforme générale des mœurs. Nous devrions, pour apaiser Dieu, renouveler le jeûne de Ninive dans le cilice et sur la cendre. Il faudroit demander la paix de Sion, et non celle de Babylone, la paix qui calme tout par l'amour de Dieu, et non celle qui flatte le délire de notre orgueil. « Si la » piété et la charité manquent, dit saint Augustin (1), » qu'est-ce que la tranquillité et que le repos d'une » vie où l'on est à l'abri de tant de misères, sinon » une source de dissolutions et d'égarement qui nous » invite à notre perte, et qui la facilite? »

O Dieu, daignez regarder du haut de votre sanctuaire céleste le royaume de France, où votre nom est invoqué avec tant de foi depuis tant de siècles. Regardez même toutes les nations qui nous environnent, et qui composent l'héritage de votre Fils. Souvenez-vous de saint Louis et de ses vertus, qui ont

(1) *Epist.* CCXXXI, n. 6 : tom. II, pag. 842.

fait de lui un modéle des rois. Conservez à jamais sa race. Bénissez les armes de cet autre Louis qui veut marcher sur les traces de la foi de son père, et qui ne continue malgré lui la guerre que pour assurer au monde une solide paix. *Déconcertez les nations qui veulent la guerre. Dissipa gentes quæ bella volunt.* Déconcertez-les, non pour leur ruine, que nous n'avons garde de vous demander, mais pour leur réunion avec nous, qui feroit la prospérité commune. Surtout voyez les larmes de votre Eglise. Cette guerre divise ses enfans, et rassemble ses ennemis; cette guerre la menace de tous côtés, et nous craindrions tout pour elle, si les portes de l'enfer pouvoient prévaloir.

A ces causes, etc. Donné à Cambrai, le 25 avril 1711.

## XX.

## MANDEMENT POUR LE CARÊME DE L'ANNÉE 1712.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

Nous voyons avec douleur, mes très-chers Frères, nos espérances s'éloigner chaque année pour le rétablissement de l'abstinence du Carême. La guerre a altéré dans cette frontière une si sainte discipline, qui nous vient des apôtres mêmes, et dont vos pères furent si jaloux. La continuation de la guerre en retarde le rétablissement. Il est vrai que la guerre elle-même demanderoit le jeûne le plus rigoureux et l'abstinence la plus pénible. Quel Carême ne seroit pas dû à ces temps de nuage et de tempête, où Dieu est si justement irrité! Quelle pénitence austère chacun ne devroit-il pas s'imposer volontairement pour mériter une heureuse paix! Qui seroit l'homme ennemi du genre humain et de lui-même jusqu'à refuser cette légère peine, pour procurer à lui-même et à sa patrie la fin de tant de maux, et le commencement de tant de biens? Nous devrions être dans le cilice et sur la cendre, pour *affliger nos ames par le jeûne*, comme les habitans de Ninive. Ne cherchons point hors de nous-mêmes la cause des maux qui nous accablent. Vit-on jamais tant de fraude dans le commerce, tant d'orgueil dans les mœurs, tant d'irréligion au fond des consciences? Celui-ci pré-

fère de sang froid le plus vil profit au salut éternel : celui-là aime mieux le cabaret que le royaume de Dieu ; il fait plus de cas d'une boisson superflue qui l'abrutit, qui ruine sa famille, qui détruit sa santé, que du torrent des délices éternelles, dont les bienheureux sont à jamais enivrés dans la Jérusalem d'en-haut. Un autre craint moins les tourmens de l'enfer que la fin de ses infâmes débauches. Les ouvriers sont oisifs et libertins pendant six jours de la semaine. Le septième, qui doit être le jour du Seigneur, est devenu celui du démon ; c'est le jour qu'on réserve aux plus honteux scandales. Les gens d'une condition supérieure sont encore plus sensuels, plus injustes, plus révoltés contre Dieu ; ils ne disent la vérité que quand ils ne trouvent aucune vanité à mentir, ni aucun plaisir malin à calomnier. Ils se plaignent de la misère, et ils la redoublent par leurs excès. Il sont impitoyables pour les pauvres, jaloux, envieux, incompatibles, *haïssans et haïssables* (1) à l'égard des riches. Il ne leur faut que le bonheur d'autrui pour les rendre malheureux. La religion n'est pour eux qu'une vaine cérémonie. Leur avarice est une véritable idolâtrie ; ils n'ont point d'autre dieu que leur argent. Chacun raisonne, décide, sape les fondemens de la plus sainte autorité. Ils se vantent *de connoître Dieu, et ils le nient par leurs actions* les plus sérieuses ; *factis autem negant* (2). Oserons-nous le dire avec l'Apôtre ? ils deviennent *abominables, incrédules, réprouvés pour toute bonne œuvre.* Ils sont chrétiens de nom, et impies de mœurs. Ils ne pensent pas même selon la foi ; car

(1) *Tit.* III. 3. — (2) Ibid. I. 16.

ils méprisent tout ce qu'elle estime, et ils admirent tout ce qu'elle méprise. Ils vivent dans le sein de l'Église, non pour lui être dociles, mais pour sauver la bienséance et pour étouffer leurs remords. *O têtes dures* contre le joug du Seigneur, *ô hommes incirconcis de cœur et d'oreille, vous résistez toujours au Saint-Esprit* (1). Jusques à quand vivrez-vous sans *Christ, loin de la société d'Israel, étrangers aux saintes alliances, sans espérance des promesses, et sans Dieu en ce monde* (2)?

Quoi donc! seroit-ce que nous approchons de ces derniers temps, dont il est dit : *Croyez-vous que le Fils de l'homme trouvera de la foi sur la terre* (3)? En trouvera-t-il dans les places publiques, où le scandale est impuni? En trouvera-t-il dans le secret des familles, où l'avarice et l'envie rongent les cœurs, et où chacun vit comme s'il n'espéroit point une meilleure vie? En trouvera-t-il aux pieds des autels, où les pécheurs se confessent sans se convertir, et où ils mangent avec une conscience impure le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde? Ceux mêmes en qui il paroît rester quelque crainte de Dieu se bornent à vouloir mourir suivant le christanisme, après avoir vécu sans gêne selon le siècle corrompu. Ils veulent, dit saint Augustin (4), « croire en Jésus-Christ par un raffinement d'amour-propre, pour trouver quelque adoucissement jusque dans les horreurs de la mort. » *Propter removendam mortis molestiam, delicatiùs crederetur in Christum.* » Nous voyons ce déluge

(1) *Act.* VII. 51. — (2) *Eph.* II. 12. — (3) *Luc.* XVIII. 8. — (4) *De pecc. mer. et rem.* lib. II, cap. XXXI, n. 50. : tom. X, pag. 66.

d'iniquités, et nous sentons notre impuissance pour changer les cœurs. Il y a déja près de dix-sept ans que nous parlons en vain à la pierre : il n'en coule aucune fontaine d'eau vive. Que n'avons-nous pas dit au peuple de Dieu en son nom? Hélas! nous ne remarquons aucun changement qui puisse nous consoler. Nous disons souvent au Seigneur en secret et avec amertume : Malheur, malheur à nous! C'est nous, qui affoiblissons votre parole toute-puissante par notre indignité. Suscitez quelque autre pasteur plus digne de vous, qui vous fasse sentir à ce peuple.

Faut-il s'étonner si la paix, ce grand don du ciel, promis *sur la terre aux hommes de bonne volonté* (1), ne descend point sur les peuples ingrats, aveugles et endurcis. Ils ne la veulent que pour tourner les dons de Dieu contre Dieu même, et que pour s'enivrer des douceurs empoisonnées de leur exil, jusques à oublier la céleste patrie. Il faudroit que tout homme fidèle humiliât son esprit et affligeât son corps; que chacun sortît de sa maison et de son propre cœur pour aller sur la sainte montagne; que tout homme frappât sa poitrine; que tous ensemble ne fissent qu'un seul cri qui montât jusqu'au ciel pour attendrir de compassion le cœur de Dieu dans ces jours de juste colère; qu'enfin le Carême fût le temps de conversion, de prière, de faim de la parole sacrée, d'abstinence de tous les alimens qui flattent la chair rebelle, pour nourrir l'esprit de toutes les vertus.

Mais les malheurs présens, qui demandent un tel remède, nous ôtent l'usage du remède même dont

(1) *Luc.* II. 14.

ls ont besoin. Ceux que la misère prive de presque tous les alimens sont réduits à user indifféremment de tous ceux que le hasard ou la compassion pourront leur fournir. La rareté, la cherté des alimens maigres, la misère qui met les peuples dans l'impuissance de les acheter, les ravages soufferts qui ont affamé les villes, en désolant toute la campagne, et qui vont recommencer sur cette frontière, tout nous réduit à souffrir le relâchement dans cet extrême besoin de rigueur. Une si triste situation nous fait perdre encore pour cette année l'espérance de rétablir la discipline du Carême. Trop heureux si nous pouvons au moins avant mourir voir des jours de consolation pour les enfans de Dieu, où cette sainte loi refleurisse.

C'est sur ces raisons qu'après avoir consulté les personnes les plus sages, les plus pieuses, et les plus expérimentées sur l'état des lieux, nous avons réglé les choses suivantes, etc. Donné à Cambrai, le 30 janvier 1712.

## XXI.

## MANDEMENT POUR DES PRIÈRES.

### 1711.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse qui sont sous la domination du Roi, salut et bénédiction.

Nous voyons, mes très-chers Frères, dans les anciens monumens que les Chrétiens furent préservés des malheurs des Juifs dans la ruine de Jérusalem, et que la Providence les épargna encore dans la prise de Rome idolâtre. Tout au contraire nous voyons aujourd'hui la chrétienté tout entière qui est déchirée par de cruelles guerres, tandis que tant de nations infidèles jouissent d'une profonde paix. C'est que les enfans ingrats et indociles ont irrité leur père, et que *le jugement commence par la maison de Dieu* (1). Qu'entendons-nous de tous côtés dans toute l'Europe? *Combats et bruits des armes, nation contre nation, royaume contre royaume.* Faut-il s'en étonner? *L'iniquité abonde, la charité se refroidit* (2). Le Seigneur a fait entendre ces paroles par la bouche d'un de ses prophètes : *Voici le ravage, le renversement, la famine, le glaive. Qui te consolera? Ecoute, ô toi, qui es si rabaissée, si appauvrie, et enivrée, mais non pas de vin* (3).

Un autre prophète s'écrie : *Ecoutez, ô vieillards, et*

(1) *I Petr.* IV. 17. — (2) *Matth.* XXIV. 6 et seq. — (3) *Is.* LI. 19, 21.

*et vous tous habitans de la terre, prêtez l'oreille. Voyez s'il est arrivé rien de semblable en vos jours ou en ceux de vos pères. Racontez ces prodiges à vos enfans. Que vos enfans les apprennent aux leurs, et que les leurs les transmettent à une postérité encore plus reculée. Ce qui échappe à un insecte, est rongé par un autre. Les restes du second sont dévorés par le troisième. La nielle achève de détruire ce que les insectes ont laissé. Réveillez-vous, ô peuples enivrés; pleurez, et poussez des cris douloureux* (1).

Bientôt il ne restera plus à nos campagnes désertes de quoi craindre ni la flamme ni le fer de l'ennemi. Ces terres, qui payoient le laboureur de ses peines par de si riches moissons, demeurent hérissées de ronces et d'épines. Les villages tombent; les troupeaux périssent. Les familles errantes, loin de leur ancien héritage, vont sans savoir où elles pourront trouver un asile. Le Seigneur voit ces choses, et il les souffre. Mais que dis-je? C'est lui qui les fait. *Le glaive qui dévore* tout, est un glaive, *non de main d'homme; in gladio, non viri* (2). C'est le glaive du Seigneur, qui pend du ciel sur la terre pour frapper toutes les nations. Il est juste; nous avons péché.

La paix est l'unique remède à tant de larmes et de douleurs; mais la paix où habite-t-elle? d'où peut-elle venir? qui nous la donnera? Princes sages, modérés, victorieux de vous-mêmes, supérieurs par votre sagesse à votre puissance et à votre gloire, compatissans pour les misères de vos peuples, en

(1) *Joel.* I. 2 et seq. — (2) *Is.* XXXI. 8.

vain vous courez après cette paix qui vous fuit; en vain vous faites des assemblées pour éteindre le feu qui embrase l'Europe. La paix sera le fruit, non de vos négociations, mais de nos prières. C'est en frappant nos poitrines que nous la ferons. Elle viendra, non de la sagesse des profonds politiques, mais de la foi des simples et des petits. Elle est dans nos mains. Aimons le Seigneur, comme il nous aime, et la voilà faite. Tous nos maux s'enfuiront dès que nous serons convertis. C'est Dieu, et non les princes de la terre, qu'il faut désarmer. C'est la colère du Seigneur, et non la jalousie des nations, que nous avons besoin d'apaiser.

« Si les hommes, dit saint Augustin (1), pensoient » sagement, ils attribueroient tout ce qu'ils ont » souffert de dur et d'affreux de la part de leurs en» nemis, à une providence qui a coutume de cor» riger et d'écraser les mœurs dépravées des peu» ples. » Ce Père ajoute (2) : « Vous n'avez point » réprimé vos passions honteuses, lors même que » vous étiez accablés par vos ennemis; vous avez » perdu le fruit de votre calamité; vous êtes devenus » plus malheureux, et vous n'en êtes pas demeurés » moins coupables. *Vos nec contriti ab hoste luxu» riam repressistis. Perdidistis utilitatem calami» tatis; et miserrimi facti estis, et pessimi perman» sistis.* » Vous avez enduré les maux sans mérite et sans consolation; vous avez souffert à pure perte, comme les démons, avec un cœur révolté et endurci. « C'est néanmoins, conclut ce Père (3), un reste de

(1) *De Civ. Dei*, lib. I, cap. I: tom. VII, pag. 3. — (2) Ibid. cap. XXXIII: pag. 30. — (3) Ibid. cap. XXXIV.

» miséricorde de ce que vous vivez encore; Dieu vous » épargne pour vous avertir de vous corriger par la » pénitence. *Et tamen quod vivitis, Dei est, qui vobis » parcendo admonet, ut corrigamini pœnitendo.* »

Ce qui nous met en crainte pour la paix, est l'indignité avec laquelle les peuples la désirent. Pendant qu'on lève les mains vers le ciel pour l'obtenir, les hommes se ressouviennent-ils de la sobriété et de la pudeur? Les cabarets ne sont-ils pas remplis de peuples, pendant que la maison du Seigneur est abandonnée? Les chansons impudiques sont-elles moins en la place des cantiques sacrés? L'avarice et l'usure sont-elles moins cruelles contre la veuve et contre l'orphelin? L'envie et la médisance sont-elles moins envenimées? Le luxe est-il moins insolent? Les conditions sont-elles moins confondues? La fraude règne-t-elle moins dans le commerce? Pendant que chacun se plaint de la misère, en est-on plus épargnant et plus laborieux? La jeunesse est-elle moins oisive, moins ignorante, moins indocile? Les personnes âgées sont-elles plus détachées de la vie pour se préparer à la mort? Où trouverons-nous des hommes qui veillent, qui prient, qui croient, qui espèrent, qui aiment, qui vivent comme ne comptant point sur une vie si courte et si fragile, qui *usent de ce monde comme n'en usant point*, parce que ce n'est qu'*une figure qui passe* au moment où l'on se flatte d'en jouir?

Mais pourquoi soupirez-vous après la paix? Qu'en voulez-vous faire? « Vous ne cherchez point dans » cette sécurité, dit saint Augustin (1), une répu-

(1) *De Civ. Dei*, lib. I, cap. XXXIII : pag. 30.

» blique vertueuse et tranquille, mais une dissolu-
» tion impunie; vous qui ayant été corrompus par
» la prospérité, n'avez pu être corrigés par tant de
» malheurs. *Neque enim in vestra securitate pacatam rempublicam, sed luxuriam quæritis impunitam; qui depravati rebus prosperis, nec corrigi potuistis adversis.* » C'est donc vous qui retardez la paix par vos mœurs. C'est vous qui êtes les auteurs des calamités publiques. C'est vous-mêmes qui forcez Dieu, malgré ses bontés paternelles, à vous faire souffrir tous les maux dont vous murmurez.

Mais que vois-je? C'est un nouveau Josaphat roi du peuple de Dieu, qui, à la vue de tant de maux, *se tourne tout entier vers la prière; totum se contulit ad rogandum Dominum* (1). Voici les paroles qu'il prononcera en s'humiliant sous la puissante main de Dieu. *Si tous les maux viennent ensemble fondre sur nous,* LE GLAIVE DU JUGEMENT, *la peste et la famine, nous demeurerons debout en votre présence devant cette maison, où votre nom est invoqué. Là nous crierons vers vous dans nos tribulations; vous nous exaucerez, et nous serons sauvés.*

Vous le voyez, mes très-chers Frères, *le glaive* que le Saint-Esprit nous représente comme *n'étant pas de main d'homme; in gladio non viri;* est le même qui est nommé ici *le glaive du jugement, gladius judicii.* Ce n'est point *un glaive* poussé au hasard par l'aveugle fureur du soldat; c'est la justice elle-même qui le conduit; c'est le *jugement* d'en haut qui en règle tous les coups ici-bas; c'est une main invisible, éternelle et toute-puissante qui écrase

(1) *II Paral.* xx 3, 9.

notre foible orgueil. Que devons-nous en conclure? Faisons tout au plus tôt notre paix avec Dieu, et notre paix avec les hommes se trouvera d'abord toute faite. C'est pour seconder les sincères et pieux désirs d'un grand roi dans une si pressante nécessité, que nous voulons demander à Dieu qu'il dicte lui-même de son trône céleste une paix qui dissipe tout ombrage, qui calme toute jalousie, qui réunisse tous les cœurs, et qui fasse ressouvenir toutes les nations qu'elles ne sont que les branches d'une même famille. L'Église, dans ce temps de péché et de confusion, souffre des maux presque irréparables, et nous espérons que les larmes de l'épouse toucheront le cœur de l'Époux.

A ces causes nous ordonnons, etc. Donné à Cambrai, le 6 février 1712.

## XXII.

## MANDEMENT POUR LE CARÊME DE L'ANNÉE 1713.

François, etc. A tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction.

L'attente d'une prompte paix, mes très-chers Frères, nous faisoit espérer dès cette année le rétablissement de la discipline du Carême. Mais les péchés des peuples retardent encore ces heureux jours. Le Seigneur justement irrité tient toujours sur nos têtes *le glaive vengeur de son alliance violée* (1). Faut-il s'en étonner? Nos peuples sont écrasés sans être convertis. On ne trouve dans les pauvres que lâcheté, découragement, murmure, corruption et fraude. On ne voit dans les riches que mollesse, faste, profusion pour le mal, avarice contre le bien; la société est un jeu ruineux; la conversation n'est que médisance; l'amitié n'est qu'un commerce flatteur et intéressé. La vertu n'est plus qu'un beau langage, que la vanité parle. La religion n'a plus aucune sérieuse autorité dans le détail des mœurs. Nous ne pouvons que trop dire ce que saint Augustin disoit en son temps : « C'est par nos vices, et non par » hasard, que nous avons fait tant de pertes (2). »

Nous avons vu à nos portes deux armées innombrables, qui, prêtes à répandre des ruisseaux de sang,

(1) *Levit.* XXVI, 25. — (2) *De Civ. Dei*, lib. II, cap. XXI, n. 3 : tom. VII, pag. 50.

ne paroissoient que comme un camp, tant elles étoient voisines. Nos campagnes ravagées sont encore incultes comme les plus sauvages déserts. *Votre terre,* ô mon peuple, dit le Seigneur (1), *sera déserte, et vos villes tomberont en ruine. Vos champs pendant tous les jours de leur solitude se plairont à se reposer,* et à ne produire aucune moisson, *parce que vous ne les avez point laissé reposer* aux jours du saint repos. Hélas! nous avons vu les familles chassées de l'habitation de leurs ancêtres, errer sans ressource, et porter leurs enfans moribonds dans une terre étrangère. Qu'est-ce qui nous a fait tant de maux? c'est nous-mêmes. D'où nous sont-ils venus? De nos seuls péchés. Que n'avons-nous pas encore à craindre de nos mœurs! Dieu juste se doit des exemples. Quand l'apaiserons-nous? *Ceux qui resteront,* dit le Seigneur (2), *sécheront de peine dans leurs iniquités.... Je marcherai contre eux..... jusqu'à ce que leur cœur incirconcis rougisse* de leur ingratitude. Hâtons-nous, donc, mes très-chers Frères, de faire la paix de ce monde en faisant la nôtre avec Dieu et avec nous-mêmes. « O étonnante vanité, dit saint Augustin (3), » les hommes veulent se rendre heureux ici-bas, et » faire ce bonheur de leurs propres mains; mais la » vérité tourne en dérision » leur folle espérance. « La » paix même d'ici-bas, dit encore ce Père (4), tant » celle des nations que celle de chaque homme, est » plutôt une consolation qui adoucit nos misères, » qu'une joie où nous goûtions un vrai bonheur. »

(1) *Levit.* XXVI. 33 et seq. — (2) Ibid. 39, 41. — (3) *De Civ. Dei*, lib. XIX, cap. IV, n. 1: tom. VII, pag. 545. — (4) Ibid. cap. XXVII: pag. 571.

Les biens et les maux de cette vie ne sont rien, par la brièveté et par l'incertitude de cette vie même. Que peut-on penser des faux biens, qui ne servent qu'à rendre les hommes méchans, et que Dieu méprise jusqu'à les prodiguer à ses ennemis qu'il réprouve? Que peut-on croire des maux qui servent à nous rendre bons, et conformes à Jésus-Christ attaché sur la croix? Heureux celui qui souffre dans ce court pélerinage, et que la mort ne surprend point dans l'ivresse d'une trompeuse prospérité!

Il est vrai néanmoins, mes très-chers Frères, que nous devons tâcher de mériter, par une humble correction de nos mœurs, que la paix règne *en nos jours*, et que nous menions *une vie tranquille*. Quand nous serons convertis, Dieu réunira les nations divisées; tous les enfans du Père céleste ne seront plus dans son sein qu'un cœur et qu'une âme. Plus d'ombrages, plus de jalousie; *le glaive sera changé en faux, et la lance en soc de charrue* (1). Ecoutez le Seigneur: *Si vous suivez ma loi*, dit-il (2), *je répandrai sur vous en leur saison des pluies* fécondes. *Vos champs se revêtiront de verdure, et vos arbres seront chargés de fruits. Les moissons dureront jusques aux vendanges, et à peine les vendanges seront finies qu'il faudra semer..... J'enverrai la paix autour de vos frontières. Vous dormirez, et personne ne vous alarmera..... Le glaive ne passera plus auprès de vos familles. Je jeterai un regard sur vous, et je vous ferai croître. Vous vous multiplierez, et je confirmerai mon alliance* en votre faveur. Mais, encore une fois, nous ne devons ni « craindre les

(1) *Isai.* II. 4. — (2) *Levit.* XXVI. 3 et seq.

» maux que Dieu fait souffrir aux bons, ni estimer les » biens qu'il donne aux méchans (1); » si le culte de Dieu n'étoit dans nos cœurs, que pour en obtenir les douceurs de la paix terrestre, une telle religion, dit saint Augustin (2), ne nous rendroit pas *pieux, mais au contraire plus avides et plus avares*. Tous nos vrais biens sont au-delà de cette vie; c'est *pour l'avenir*, dit saint Augustin (3), *que nous sommes chrétiens*.

Le retardement de la paix éloignant la fin de nos misères, il nous réduit avec douleur, mes très-chers Frères, à retarder aussi le rétablissement de cette salutaire discipline du Carême que nous avons reçue des apôtres, dont nos pères furent si jaloux. Mais, en attendant qu'elle puisse reprendre toute sa force, nous voulons au moins faire deux choses. La première est de nous rapprocher un peu de la règle en ne donnant à nos diocésains que trois jours dans la semaine l'usage de la viande, au lieu de quatre jours que le malheur des temps nous avoit fait accorder les autres années. La seconde est qu'en permettant l'usage de la viande aux familles nécessiteuses qui auront un pressant besoin de se sustenter par tous les alimens qu'elles pourront trouver, nous exhortons très-sérieusement tous les riches qui ne sont point dans le cas de cette triste nécessité, de n'abuser point par mollesse d'une dispense qui ne leur convient pas. Nous ne voulons point troubler les consciences par une ordonnance absolue de l'Eglise; mais nous représen-

(1) *De Civ. Dei*, lib. XX, cap. II : tom. VII, pag. 574. — (2) Ibid. lib. I, cap. VIII, n. 2 : pag. 8. — (3) *In Psal.* XCI, n. 1 : tom. IV, pag. 981.

tons aux riches, au nom du souverain pasteur des ames, qu'ils doivent faire ce qu'ils peuvent, pendant que les pauvres n'en sont dispensés qu'autant qu'ils ne le peuvent pas; que le besoin d'apaiser Dieu par la pénitence croît chaque jour; et que rien n'est plus scandaleux que de voir la sensualité flattée par une dispense que l'Église ne donne qu'à la misère et à l'impuissance. Enfin nous déclarons que nous ne nous abstenons d'exclure de cette dispense les riches de tout le diocèse, et même certains endroits du pays qui ont beaucoup moins souffert que les autres, qu'à cause que nous ne pourrions établir cette différence sans abandonner une certaine uniformité qui paroît nécessaire pour faciliter l'ordre dans les points de discipline, et pour ne faire pas naître dans les esprits scrupuleux une infinité de questions.

C'est sur ces raisons qu'après avoir consulté les personnes les plus sages, les plus pieuses et les plus expérimentées sur l'état des lieux, nous avons réglé les choses suivantes, etc. Donné à Cambrai, le 28 février 1713.

XXIII.

# MANDATUM

## DE RITUALI EDENDO.

FRANCISCUS DE SALIGNAC DE LA MOTHE FÉNÉLON, Archiepiscopus Dux Cameracensis, sancti Romani Imperii Princeps, Comes Cameracesii, Parochis, Vicariis et aliis Sacerdotibus nostræ diœcesis, salutem et benedictionem.

Felicis memoriæ decessores nostri illustrissimi ac reverendissimi domini Guillelmus de Berghes, Franciscus Vanderburk, et Gaspar Nemius, Manuali perficiendo omnem operam multa cum laude dederant. Verùm quotidiano pastorum usu jampridem detrita jacent penè omnia quæ excusa erant exemplaria. Unde novam editionem approperari necesse est. Neque tamen est animus Manuale a veteri diversum instituere : imò majorum vestigiis insistere, eorumque placita amplecti juvat. Paucissima tantùm occurrunt quæ temporum diversitati accommodanda esse videntur. Absit verò ut in hoc privatæ opinioni quidquam indulserimus. Insignes siquidem viri ex nostra metropolitana Ecclesia delecti; quorum peritiâ, sagacitate et pietate vicariatus noster hactenus floruit, ea singula patriis moribus aptari studuerunt.

Cæterùm, ut brevitati optandæ consulatur, ab

omni eruditione investiganda origine rerum, et ab omni dogmatica dissertatione temperandum esse duximus; hoc unum scilicet assequi studentes, ut singula quæ in praxi passim gerenda sunt, semotâ omni speculatione, in promptu sint, et primâ fronte perspecta habeantur. Reliqua apud theologos, vel historicos, vel rituum indagatores præstò esse pastores norunt.

Porrò in his omnibus quæ sacrum ritum attinent, duæ sunt Augustini regulæ quas religiosè sectari velimus. Altera hæc est : « Omnia.... quæ neque sanc-» tarum Scripturarum auctoritate continentur, nec in » concilio episcoporum statuta inveniuntur, nec con-» suetudine universæ Ecclesiæ roborata sunt, sed » pro diversorum locorum diversis moribus innu-» merabiliter variantur, ita ut vix aut omnino nun-» quam inveniri possint causæ, quas in eis insti-» tuendis homines secuti sunt, ubi facultas tribuitur, » sine ulla dubitatione resecanda existimo (1). » En vides, piissime lector, resecanda esse ea omnia quæ tum omni auctoritate, tum omni causâ sperandæ ædificationis omnino carent. Neque verò prætexere licet leviusculas rudis et indocilis vulgi opiniones, aut usus temerarios. Pronum quippe est, plebem imperitam multa, quæ minùs decent, in divinum cultum sensim invehere. Nostrum autem est hunc cultum ad purum excoquere, ne superstitio subrepat, et hæretici malè insultent. Altera hæc est Augustini sententia, quâ priorem temperari oportuit: « Totum hoc genus rerum liberas habet observatio-» nes, nec disciplina ulla est in his melior gravi

(1) *Ep.* LV, *ad Januar.* n. 35 : tom. II, pag. 142.

» prudentique christiano, quàm ut eo modo agat, » quo agere viderit Ecclesiam, ad quam fortè deve- » nerit. Quod enim neque contra fidem neque con- » tra bonos mores esse convincitur, indifferenter est » habendum, et propter eorum, inter quos vivitur, » societatem servandum est..... Ad quam fortè Ec- » clesiam veneris, ejus morem serva, si cuiquam non » vis esse scandalo, nec quemquam tibi...... Ipsa » enim mutatio consuetudinis, etiam quæ adjuvat » utilitate, novitate perturbat (1). » Ex quibus profectò liquet hanc esse *saluberrimam* Augustini *regulam*, ut ea, quæ absque ulla ædificationis causa invaluerunt, et in apertam superstitionem redundant, resecta sint, ea verò « quæ non sunt contra fidem neque » contra bonos mores, et habent aliquid ad exhor- » tationem melioris vitæ, ubicumque institui vide- » mus, vel instituta cognoscimus, non solum non » improbemus, sed etiam laudando et imitando sec- » temur (2). » Quemadmodum enim coercenda est plebis superstitio, ita etiam frangenda videtur recentiorum criticorum audacia, qui ritum asperiori reformatione ita attenuant, ut veluti exsanguis et exsuccus jaceat.

Hinc homines creduli, superstitionis amantes, et aversantes interiorem cultum, quo quisque abnegat semetipsum, et tollit crucem suam, et Christum sequitur, avido ore captant cærimonias, quæ suis cupiditatibus nihil incommodent. « Ipsam religionem, » ut ait Augustinus (3), quam paucissimis et mani- » festissimis celebrationum sacramentis misericordia

(1) *Ep.* LIV, *ad Januar.* n. 2, 3, 6 : pag. 124, 126. — (2) *Ep.* LV, *ad Januar.* n. 34 : pag. 141. — (3) Ibid. n. 35 : pag. 142.

» Dei esse liberam voluit, servilibus oneribus premunt, ut tolerabilior sit conditio Judæorum, qui, etiamsi tempus libertatis non agnoverunt, legalibus tamen sarcinis, non humanis præsumptionibus, subjiciuntur. » De his sanctus Doctor ita conqueritur (1) : « Sed hoc nimis doleo, quod multa, quæ in divinis libris saluberrimè præcepta sunt, minùs curantur; et tam multis præsumptionibus sic plena sunt omnia, ut graviùs corripiatur, qui per octavas suas terram nudo pede tetigerit, quàm qui mentem vinolentiâ sepelierit. » Cum Augustino libens dixerim (2) : « Hoc approbare non possum, etiamsi multa hujusmodi propter nonnullarum vel sanctarum vel turbulentarum personarum scandala devitanda, liberiùs improbare non audeo. » Itaque hujusmodi ritus adventitios, qui extra ritum ab Ecclesia in Manualibus comprobatum temerè vagantur, dolentes quidem tolerare cogimur, minimè verò suademus.

Illinc critici fastidiosi homines, dum superstitionem acriùs amputant, vivos piissimi cultûs ramos evellunt. Nimirum dictitant, ea singula, quæ in privatis quibusdam ecclesiis fieri solent, amputanda esse, ut aliena ab universali aut a puriore antiquissimæ Ecclesiæ ritu. Quasi verò universalis Ecclesia hanc rituum varietatem ratam non fecerit : quasi verò Romana Ecclesia, cæterarum omnium mater ac magistra, id nunquam ægrè tulerit : quasi verò non accepta sit apud omnes optima hæc Augustini sententia (3) : « In his rebus in quibus nihil certi

(1) *Ep.* LV, *ad Januar.* n. 35 : pag. 142. — (2) Ibid. — (3) *Epist.* XXXVI, *ad Casulan.* n. 3 : pag. 68.

» statuit Scriptura divina, mos populi Dei, vel insti-
» tuta majorum pro lege tenenda sunt. De quibus si
» disputare voluerimus, et ex aliorum consuetudine
» alios improbare, orietur interminata luctatio. »
Præterea nefas est minoris facere recentiores quàm antiquiores Ecclesiæ ritus. Neque enim Ecclesia senescendo minùs sapit, aut Spiritu promisso sensim destituitur. Profectò non satis catholicè sentit, quisquis non fatetur, pari omnino auctoritate pollere ritus in decimo octavo ac ritus in quarto sæculo ab Ecclesia institutos. Immota enim stat hæc Augustini sententia unicuique sæculo æquè aptanda : « Si quid horum
» tota per orbem frequentat Ecclesia.....; quin ita
» faciendum sit, disputare, insolentissimæ insaniæ
» est (1). »

Itaque pastores singulos gravissimè monemus, et amantissimè adhortamur, ut gemino huic officio se totos impendant, sicuti decet *ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei.* Scilicet ut diligentissimè observent ea omnia, quæ Ecclesia in Manuali observari jubet; cæteros autem ritus, quos popularis aura inconsultè usurpat, declinent; neque ipsi, obtento quovis pietatis incentivo, quidquam novi et insoliti tentare audeant. Absit verò ut in tanto munere obeundo ab illa aurea Augustini sententia unquam recedant (2) : « Non ergo asperè, quantum existimo,
» non duriter, non modo imperioso ista tolluntur;
» magis docendo quàm jubendo, magis monendo
» quàm minando. Sic enim agendum est cum mul-
» titudine : severitas autem exercenda est in pec-

(1) *Epist.* LIV, *ad Januar.* n. 6 : pag. 126.—(2) *Ep.* XXII, *ad Aurel.* n. 5 : pag. 28.

» cata paucorum. Et si quid minamur, cum dolore
» fiat, de Scripturis comminando vindictam futu-
» ram, ne nos ipsi in nostra potestate, sed Deus in
» nostro sermone timeatur. Ita priùs monebuntur
» spirituales, vel spiritualibus proximi, quorum auc-
» toritate, *et* lenissimis quidem, sed instantissimis
» admonitionibus, cætera multitudo frangatur. »

Datum Cameraci, die 20 Augusti, anno Domini 1707.

Fr. Ar. D. Cameracensis.

FIN DU TOME DIX-HUITIÈME.

TABLE

# TABLE

## DU TOME DIX-HUITIÈME.

### MANUEL DE PIÉTÉ.



### RÉFLEXIONS SAINTES POUR TOUS LES JOURS DU MOIS.

## MÉDITATIONS SUR DIVERS SUJETS TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

ENTRETIENS AFFECTIFS POUR LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

## EXHORTATIONS ET AVIS POUR L'ADMINISTRATION DES SACREMENS.

### ARTICLE PREMIER. DU SACREMENT DE BAPTÊME.



### ARTICLE II. DU SACREMENT DE CONFIRMATION.



### ARTICLE III. DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.



### ARTICLE IV. DU SACREMENT DE L'EXTRÊME-ONCTION.



### ARTICLE V. DU SACREMENT DE MARIAGE.



## INSTRUCTIONS ET AVIS SUR DIVERS POINTS DE LA MORALE ET DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

# OEUVRES DE FÉNÉLON.

## *TROISIÈME CLASSE.* — MANDEMENS.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX HUITIÈME.